The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

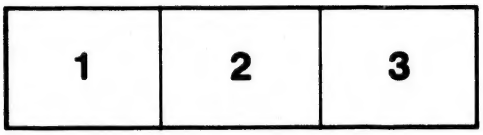
University of British Columbia Library

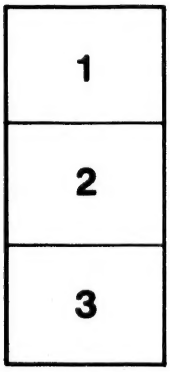
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

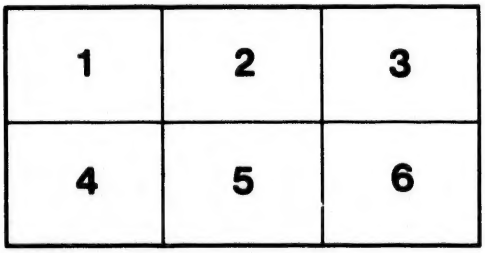
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XIX.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^ND. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^E, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DECOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

en
tiv
éta

pe
do
Vo
dis
for

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE III.

BEECHEY.[1]
(1825-1828.)

PRÉLIMINAIRE.

Depuis la découverte d'un passage nord-ouest entre les deux Océans, aucune des nobles tentatives faites pour reconnaître jusqu'à quel point il était navigable n'avait encore réussi. En 1824, le

[1] En mettant sous presse ce nouveau voyage, qu'il nous soit permis de remercier M. de Larenaudière pour l'excellent article dont notre Collection a été l'objet dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de février 1834. Le suffrage d'un savant aussi distingué nous permet de croire que le public accueillera nos efforts, et que nous devons persévérer dans la même voie.

gouvernement britannique chargea le capitaine Parry de tenter un nouvel essai, par l'ouverture dite du *Prince-Régent*. A la même époque et dans le même but, le capitaine Franklin, qui déjà dans un précédent voyage s'était avancé jusqu'à la rivière avec de Coppermine, proposa d'abord de descendre, avec son intrépide compagnon le docteur Richardson, la rivière Mackenzie, laquelle, comme on sait, se jette ainsi que l'autre dans la mer Polaire; et ensuite, se séparant en cet endroit, d'explorer par terre, dans des directions opposées, la côte septentrionale de l'Amérique aussi loin que possible vers les deux points entre lesquels il y avait communication. Cette offre fut accueillie avec empressement, et les deux expéditions eurent simultanément lieu.

Mais on ne pouvait espérer, d'après la nature de leurs entreprises, que messieurs Parry et Franklin arrivassent l'un ou l'autre à la mer ouverte dans le détroit de Behring, sans avoir à peu près, sinon totalement, épuisé leurs ressources. En outre le dernier, après avoir accompli sa tâche, se trouverait, à moins qu'on n'allât au devant de lui, dans l'impossibilité de revenir en Europe. Le gouvernement résolut donc d'envoyer un vaisseau dans le détroit de Behring y attendre l'arrivée des deux expéditions.

Comme ce vaisseau aurait à traverser une partie du globe encore peu connue, et qu'un espace de

temps assez considérable devait s'écouler sans que sa présence fût nécessaire dans le nord, on arrêta qu'avant de se rendre à sa destination il explorerait les parages de l'océan Pacifique situés sur son chemin, et les plus importans pour la navigation. La frégate du roi *la Blossom* [1], portant seize canons et cent hommes d'équipage, fut désignée pour ce service, et j'en reçus le commandement le 12 janvier 1825. Tel est le voyage dont les pages qui suivent contiennent le récit.

Pendant les premiers mois de ce long voyage, qui dura quatre ans, nous ne visitâmes que des lieux déjà visités et décrits par de nombreux navigateurs, aux descriptions desquels je ne saurais rien ajouter d'intéressant. Je vais donc, pour ne pas fatiguer inutilement l'attention du lecteur par des répétitions, donner ici en peu de lignes le simple itinéraire de notre route.

§ 1.

Itinéraire de Spithead à Valparaiso. Ile de Sala-y-Gomez. Ile de Pâques. Ile d'Élisabeth d'Anderson.

Nous quittâmes Spithead et les côtes d'Angleterre le 19 mai 1825. Mes instructions m'enjoignaient d'aller toucher à Rio-Janeiro pour y compléter l'approvisionnement de la frégate *la Blossom;* nous

[1] *Blossom* signifie *fleur*.

mouillâmes dans ce port le 11 juillet à 9 heures du soir, après avoir, chemin faisant, relâché à Santa-Cruz, passé l'équateur par 5 degrés 30 minutes de longitude ouest, et visité l'île de Fernando-Noronha, située vers le 4e degré de latitude méridionale, et le 32e de longitude ouest. Nous passâmes ensuite à Rio-Janeiro, d'où nous repartîmes le 13 août, pour toucher aux îles Falkland, puis doubler le cap Horn, et pénétrer dans l'océan Pacifique. Le 26 septembre, nous avions dépassé le cap Pilar, pointe méridionale de l'extrémité occidentale du détroit de Magellan, et nous nous trouvions hors des dangers où la tempête nous avait exposés pendant que nous contournions au sud la Terre de Feu.

Le vent nous devint dès lors très favorable, et nous marchâmes avec rapidité vers le nord. Le 6 octobre 1825, nous atteignîmes l'île de Mocha, sur la côte du Chili, jadis célèbre par le grand nombre de boucaniers qui venaient y prendre les approvisionnemens de tout genre qu'elle offrait dans ces temps-là. Cette île était fort différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui ; plusieurs chefs indiens y résidaient avec une nombreuse population : elle était bien fournie en bœufs, moutons, cochons et volailles. Aujourd'hui elle est complétement abandonnée : on n'y trouve plus que des chevaux sauvages et des cochons qui, les uns et les autres, s'il

faut en croire le capitaine Hall, sont pris comme rafraîchissemens par les vaisseaux baleiniers qui parcourent l'océan Pacifique. Les Indiens paraissent avoir été généralement très affables envers les étrangers qui les visitaient, échangeant avec eux les productions de l'île contre des objets de coutellerie et d'autres brimborions. Cependant, et sans nulle provocation que l'on sache, ils attaquèrent sir Francis Drake, et le blessèrent ainsi que tout l'équipage de sa chaloupe. En 1690, l'île fut trouvée déserte par le capitaine Strong, et depuis elle est toujours restée inhabitée. La cause n'en est pas connue, quoique j'aie entendu dire au Chili que c'était par suite des fréquentes déprédations commises par les vaisseaux lors de leur passage.

Après avoir quitté Mocha, nous passâmes en vue de l'île Sainte-Marie, dont il ne faut pas approcher à cause des écueils qui l'environnent, et nous mouillâmes le 8 à Talcahuano, qui est le port de la Conception : il y avait cinquante-six jours que nous étions partis de Rio-Janeiro. Le 20 octobre, nous fûmes prêts à continuer notre route; mais un vent du nord qui soufflait avec violence nous empêcha de gagner la haute mer, et nous ne pûmes qu'aller jeter l'ancre sous la petite île de Quiriquina. On peut s'y arrêter en toute sûreté, et pendant la saison d'hiver c'est un ancrage meilleur

que celui de Talcahuano; mais comme l'île est petite, il faut que les bâtimens mouillent fort près de la côte. Après deux jours de vent contraire, nous pûmes remettre à la voile le 24; nous touchâmes le 26 à Valparaiso dans l'espoir d'y trouver certaines provisions que nous n'avions pu nous procurer à la Conception, mais ce fut vainement. C'est pourquoi, levant de nouveau l'ancre le 29, nous prîmes définitivement congé de la côte d'Amérique.

Nous naviguâmes alors vers l'île de Sala-y-Gomez, sise vers 26 degrés de latitude sud, 105 degrés de longitude occidentale, et nous eûmes soin, afin de rendre utile cette partie de notre voyage, de passer entre les deux routes suivies, l'une du côté nord par Vancouver et Malespina, l'autre du côté sud par plusieurs anciens navigateurs, c'est-à-dire entre les 27° et 28° parallèles méridionaux. Le jour que nous avions perdu de vue les côtes du Chili, tous les oiseaux nous avaient abandonnés; le 14 novembre, nous en vîmes un assez grand nombre voltiger autour de notre navire, et nous considérâmes cette visite comme indice du voisinage de la terre. Ce n'était pas sans raison, puisque le matin suivant, dès le lever du soleil, l'île de Sala-y-Gomez fut aperçue du haut de notre grand mât, au nord-nord-ouest, distante de quinze milles. Nous approchâmes bientôt de cette île isolée de

manière à l'examiner avec quelque attention au moyen de nos télescopes, et nous trouvâmes son étendue beaucoup moins considérable que celle qui lui est donnée par tous les voyageurs. Sa longueur est à peine d'un demi-mille, et sa largeur d'un cinquième de mille seulement. Elle n'offre aux yeux qu'un amas de pierres raboteuses que les élémens paraissent avoir réunies au hasard, et que dans une tempête on ne pourrait distinguer des flots écumans. Toute la végétation consiste en un peu de mousse.

De là, nous marchâmes vers l'ouest, avec l'intention de chercher à voir une île nommée *Washington et Coffin*, qui fut, dit-on, découverte par un vaisseau américain. Au coucher du soleil nous étions à quatre lieues de l'endroit qu'on lui assigne pour position, avec un ciel et un horizon parfaitement clairs, mais nous n'aperçûmes rien, pas même la moindre indication d'une terre voisine. Au contraire, les oiseaux qui avaient suivi le navire depuis Sala-y-Gomez s'étaient déjà éloignés. Comme la nuit était belle, et que la lune répandait sur la mer une clarté suffisante pour que nous pussions découvrir à temps tout danger qui se fût trouvé sur notre route, nous continuâmes de nous diriger vers l'île de Pâques [1], et le jour reparut sans nous montrer l'île que nous cherchions.

[1] *Eater island*, dit le texte.

Le 16, à quatre heures de l'après-midi, nous aperçûmes la précédente, à une distance de quatorze ou quinze lieues. Le matin suivant nous en approchâmes du côté septentrional, et nous pûmes distinguer les nombreux petits cratères dont sa surface est couverte. Aucun n'était en action; tous même paraissaient éteints depuis long-temps : car, à l'exception d'un seul plus grand que les autres, ils étaient revêtus de verdure. Dans les vallées le soin le plus minutieux semblait être donné à la nature du sol. Tandis que nous côtoyions la partie nord, les naturels allumaient des feux et nous suivaient le long du rivage, leur nombre augmentant à chaque pas. Quelques-uns portaient une pièce d'étoffe blanche négligemment jetée sur leurs épaules, mais la plupart étaient nus, à l'exception d'un petit tablier.

Lorsque nous eûmes atteint le point nord-ouest de l'île, nous mîmes en panne afin de faire des observations astronomiques, et une de nos chaloupes alla examiner les baies de la côte. Dès qu'elle s'éloigna du vaisseau, les naturels se réunirent aussitôt à l'endroit vers lequel ils supposèrent qu'elle aborderait. Comme la mer se brisait avec force contre les rochers, quelques-uns d'entre eux, craignant que la chaloupe ne fût endommagée, agitaient leurs manteaux pour qu'elle n'approchât point de cette partie du rivage; tandis que d'autres,

empressés de la joie, se jetèrent à l'eau et l'entourèrent de telle sorte que, pour se débarrasser d'eux, nos gens furent obligés de ramer avec toute la célérité possible. D'ailleurs les insulaires nous montrèrent des dispositions amicales, et nous commençâmes à espérer qu'ils avaient oublié l'indigne conduite de ce capitaine américain qui entraîna de force plusieurs d'entre eux pour coloniser Masafuera.

Dès que nos observations furent terminées, nous remîmes à la voile et longeâmes la côte occidentale de l'île, nous dirigeant vers la baie dans laquelle Cook et La Pérouse avaient jeté l'ancre. Les naturels nous suivirent encore sur le rivage et allumèrent des feux en différens endroits, surtout vis-à-vis le lieu de débarquement. J'envoyai bientôt deux chaloupes à terre avec deux lieutenans, messieurs Peard et Wainwright, pour qu'ils tâchassent de se concilier la bienveillance des habitans par quelques cadeaux, et de nous rapporter des fruits et des légumes. Sans craindre précisément aucune hostilité, je fis armer les chaloupes comme mesure de précaution, et je joignis aux matelots qui les montaient plusieurs soldats de marine. Ainsi équipées, elles se mirent en route, tandis que *la Blossom* resta à quelque distance. Les insulaires s'étaient pendant ce temps-là réunis en grand nombre ; on les voyait courir dans tous

les sens, pleins de joie et de curiosité. Plusieurs néanmoins s'occupaient à lancer de grosses pierres vers un but.

Lorsque les chaloupes approchèrent, l'anxiété des naturels se manifesta par des acclamations qui couvrirent la voix des officiers; et avant qu'elles eussent gagné la rive, elles furent environnées par des centaines de nageurs, qui, s'accrochant au plat-bord, à l'arrière et au gouvernail, rendaient toute manœuvre impossible. Tous paraissaient bien disposés à notre égard, et nul n'était venu les mains vides. Ils offraient de vendre des bananes, des ignames, des pommes de terre, des cannes à sucre, des nids d'oiseaux, des images de dieux, et quelques-uns même jetaient leurs marchandises dans les chaloupes, laissant le prix à la discrétion des étrangers qui leur rendaient visite. Parmi les nageurs il y avait grand nombre de nageuses, qui autant et plus que les hommes désiraient monter dans les chaloupes, et employaient tous les moyens de persuasion pour décider nos marins à les y recevoir; mais s'ils eussent accédé à ces prières, outre l'embarras ils se seraient exposés à trop de déprédations. Les barques étaient déjà tellement chargées par le poids de tous ceux qui s'y accrochaient, que pour leur sûreté personnelle les équipages étaient forcés de recourir à l'usage des bâtons pour écarter les importuns. Les naturels ne

se fâchaient aucunement des coups qu'ils recevaient, mais ils reprenaient leur place aussitôt que l'attention des marins était tournée quelque autre part. Il y avait précisément sur le plat-bord différens petits objets auxquels les nageurs attachaient beaucoup de prix ; et comme les chaloupes tiraient beaucoup d'eau à cause de la multitude qu'elles traînaient autour d'elles, plusieurs de ces objets furent volés, malgré la plus stricte attention de la part de nos gens qui ne pouvaient les recouvrer, attendu que les voleurs se jetaient à l'eau et plongeaient après avoir commis le vol. Les femmes n'étaient pas plus innocentes de ces rapines que les hommes ; car, si elles ne les commettaient pas elles-mêmes, du moins elles donnaient aux autres l'occasion de les commettre, occupant nos marins par des caresses et des gestes comiques.

Il fut impossible d'aborder à l'endroit où l'on avait eu d'abord l'intention de le faire : les chaloupes ramèrent donc un peu vers le nord, suivies par la multitude, et nos marins y effectuèrent leur débarquement, secondés par les naturels, qui d'une main les aidèrent à gravir sur les rochers, tandis que de l'autre ils dévalisaient leurs poches. Ce n'était pas chose facile de pénétrer la foule épaisse qui couvrait le rivage, ni surtout de suivre le voleur à travers le labyrinthe de figures qui se formait autour de lui. Là encore les objets volés

furent donc irremédiablement perdus, comme ceux qui étaient tombés entre les mains des nageurs.

En tête de la multitude il y avait deux hommes, portant des couronnes de pélican, qui, s'ils n'étaient pas chefs, exerçaient du moins une autorité comme tels, et qui, appuyés par deux insulaires dont le corps était entièrement peint en noir, cherchaient à nous ouvrir un passage en frappant avec des bâtons les pieds de leurs compatriotes, attentifs cependant à diriger leurs coups de telle sorte qu'ils ne portaient pas. Sans leur secours, il aurait été tout-à-fait impossible de débarquer; la population ne s'effrayait guère des menaces; un mousquet même tourné contre elle ne l'effrayait plus dès qu'il était relevé, les armes à feu produisant moins d'effet que de l'eau, qui était jetée sur les spectateurs par ceux qui désiraient laisser avancer nos gens.

Le marin qui le premier mit pied à terre, et que cette circonstance fit probablement regarder comme un personnage de distinction, fut conduit au sommet d'une digue qui bordait le rivage, et là, invité à s'asseoir sur un large bloc de lave, au-delà duquel ses compagnons reçurent défense de passer. On tenta alors de former un cercle autour de lui, mais ce fut fort difficile, parce que les insulaires se portaient tous vers ce même en-

droit dans l'espérance de recevoir quelques cadeaux. C'était une nuée de solliciteurs impatiens, bruyans, pressans ; ils présentaient tous des sacs qu'ils avaient soigneusement vidés exprès, et demandaient par gestes qu'on les leur remplît. Nul artifice ne leur semblait indigne, et ils volaient ce qu'ils pouvaient voler de la manière la plus effrontée. Quelques-uns même allaient plus loin, et accompagnaient leurs sollicitations de menace. Vers ce moment on aperçut du vaisseau un naturel, chef sans doute, puisqu'il portait un manteau et une coiffure de plumes, se diriger en toute hâte des huttes vers l'endroit du débarquement, accompagné de plusieurs individus avec des bâtons courts. Cette apparence hostile, jointe au son d'un cor de coquillage qui, suivant Cook, n'est jamais de bon augure, fit braquer à bord toutes les lunettes vers cette partie de l'île. Le chef en question reçut de M. Peard un beau présent dont il parut enchanté, et tout d'abord put faire croire que la paix ne serait pas troublée. Mais il arriva que notre officier eut bientôt distribué à la fois les cadeaux qu'il avait apportés avec lui. Comme il s'en revenait donc vers les chaloupes pour en chercher d'autres, les naturels, se méprenant sans doute sur ses intentions, se mirent à pousser d'effrayantes clameurs, et la confusion fut encore augmentée par les efforts d'un soldat de marine pour recou-

vrer son chapeau qu'on venait de lui enlever de dessus la tête. Les insulaires profitèrent du tumulte et redoublèrent leurs tentatives de rapine, que nos gens furent enfin obligés de repousser par des menaces et même par la force. Bref, ils devinrent si audacieux qu'on ne pût douter plus long-temps de leurs intentions; ils dévalisaient notre monde sans le moindre scrupule, ce qui, joint à l'apparition des armes et au départ des femmes, décida avec raison M. Peard à ordonner aux matelots de retourner vers les chaloupes. Mais cet ordre dans sa bouche parut le signal de l'attaque : le chef qui avait reçu le présent lança une grosse pierre qui renversa M. Peard, et fut immédiatement suivie par une grêle de projectiles épaisse à obscurcir le jour. Les naturels qui étaient restés dans l'eau et autour des chaloupes rejoignirent immédiatement leurs camarades qui s'étaient réfugiés derrière une éminence hors de la portée des mousquets. Il fallait qu'une ancienne expérience leur eût appris à les craindre, car les nôtres n'avaient encore tiré aucun coup.

Les pierres, dont chacune pesait environ une livre, tombaient en nombre incroyable et avec une telle précision, que plusieurs des marins furent étendus sur le dos, et que toutes les personnes qui se trouvaient dans les chaloupes furent plus ou moins grièvement blessées, à l'exception d'une

femme, à qui le lieutenant Wainwright avait donné asile, et qui, comme sûre de l'adresse de ses compatriotes, resta tranquillement assise sur le plat-bord, jusqu'à ce qu'un des officiers, s'inquiétant plus qu'elle-même de son salut, la fit tomber dans la mer. Elle se hâta de gagner alors le rivage en nageant. Nos hommes tirèrent d'abord à poudre seulement et par-dessus les têtes de la multitude; mais cette longanimité ne servit qu'à augmenter leur fureur, car les sauvages regardent généralement cette vertu comme lâcheté ou maladresse. La pluie de pierres redoubla, s'il était possible, jusqu'à ce que la sûreté personnelle de tous eut forcé de recourir à des mesures plus sévères. Le chef qui excitait encore les insulaires tomba au premier coup qui fut tiré pour légitime défense. Il méritait son sort, et ce fut peut-être un événement heureux. En effet, terrifiés par cet exemple, les naturels osèrent moins s'éloigner de leurs retranchemens; et quoiqu'ils continuassent à lancer des pierres, rendant ainsi fort difficile l'opération de remettre les chaloupes à flot, leurs attaques ne furent plus aussi terribles qu'au commencement, et ne purent empêcher l'embarcation des équipages, qui revinrent à bord en leur entier.

Plusieurs dangereuses contusions furent reçues par les nôtres dans cette affaire, mais aucun d'entre eux ne perdit la vie; et ce fut l'opinion de l'officier

qui commandait, que le chef perfide fut la seule victime du côté des insulaires, quoique ceux de nos gens qui l'avaient accompagné pensassent avoir vu tomber un autre homme. Si l'on réfléchit à la multitude qui environnait nos marins et aux risques imminens qu'ils coururent, on sera étonné que les naturels aient si peu souffert. Les officiers et les équipages de nos deux chaloupes ont montré en cette occasion une patience digne de tout éloge.

Après que notre entrevue avec les naturels se fut terminée d'une façon si triste et si inattendue, je me déterminai à quitter l'île, parce que les avantages qui résulteraient pour nous d'un plus long séjour ne pouvaient entrer en comparaison avec l'effusion de sang qu'occasionerait sans doute une tentative de réconciliation. Le désappointement nous fut assez sensible, à nous qui espérions retirer quelque plaisir de l'étude d'un peuple nouveau; mais pour le public la perte est peu de chose, puisque l'île a été très bien décrite par Roggewin, Cook, La Pérouse, Kotzebue, et d'autres encore. De plus, je puis dire que les habitans, sous tous les points principaux, nous ont paru tels aujourd'hui que ces auteurs les ont peints à des époques plus ou moins reculées. Quant aux provisions, notre départ forcé ne devait nous laisser aucun regret, car, après avoir traversé l'île, Cook a conclu qu'il y en avait peu que les vaisseaux pussent visi-

ter plus inutilement. « Comme le sol, dit-il, ne produit rien qu'à force de travail, on ne doit pas supposer que les habitans plantent plus qu'ils n'ont besoin de récolter; et comme ils sont en fort petit nombre, ils ne peuvent avoir beaucoup de superflu à offrir aux étrangers. »

Cette île, située par 119 degrés 24 minutes 54 secondes de longitude ouest, est à deux mille milles de la côte du Chili, et à quinze cents des îles habitées les plus proches, si on excepte l'île Pitcairn, qui aient été peuplées par des Européens. Sa forme est triangulaire; elle a neuf milles de longueur du nord-ouest au sud-est, neuf trois quarts de l'ouest-sud-ouest à l'est-sud-est, et treize du nord-est au sud-ouest. Son point le plus élevé dépasse de douze cents pieds le niveau de la mer, et par un beau temps elle peut être aperçue de quinze à dix-huit lieues.

Nous quittâmes l'île de Pâques avec un bon vent, et fîmes voile vers l'île la plus voisine qui fût marquée sur la carte. Le 27, naviguant par 25 degrés 36 minutes de latitude sud, et par 115 degrés 6 minutes de longitude ouest, nous vîmes beaucoup d'oiseaux, mais nulle autre indication de terre. Jusque là, nous n'avançâmes que lentement; mais dès que nous eûmes pris le vent alizé, nous marchâmes avec rapidité et nous gagnâmes bientôt le parallèle de l'île Ducie, que mon intention était

de suivre, afin que l'île ne pût nous échapper. Dans l'après-midi du 25, nous l'aperçûmes en effet. Après avoir marché dans sa direction jusqu'au coucher du soleil, nous mîmes en panne pendant la nuit, à trois ou quatre milles de distance. Continuant notre route le lendemain, nous pûmes faire quelques observations relatives à cette île.

L'île de Ducie est composée de corail; sa forme est ovale; au centre se trouve un lac bordé en partie par des arbres, en partie par des bandes de corail basses et plates qui s'élèvent à peine au-dessus de la surface de l'eau. La hauteur du sol sur l'île est d'environ douze pieds, et celle des arbres de quatorze, en sorte que la plus grande élévation de l'île elle-même n'est que de vingt-un pieds au-dessus du niveau de la mer. Le lac paraît être profond; il a une entrée pour une chaloupe quand l'eau est assez calme pour qu'on puisse passer la barre : cette entrée est située à l'extrémité sud-est du lac, à droite de deux éminences qui ressemblent à des monceaux de sable. L'île repose dans une direction nord-est et sud-ouest; elle est longue d'un mille trois quarts, large d'un seulement. Nous ne vîmes sur l'île aucune créature vivante, des oiseaux exceptés; mais les eaux environnantes paraissaient abonder en poissons, et les requins étaient fort nombreux. Ces eaux étaient si claires par-dessus le corail, qu'on en voyait aisément le fond à plus de

trente brasses; à vingt-quatre on distinguait même la forme des rochers. Les coraux étaient de différentes couleurs, surtout blancs, jaunâtres et lilas; mais ils perdaient bientôt leurs couleurs dès qu'ils étaient retirés des flots. Sur certaines parties de l'île, nous remarquâmes des bouquets d'arbres toujours verts qui formaient un ombrage presque impénétrable aux rayons du soleil.

Après avoir terminé nos observations et dressé le plan de l'île, nous fîmes voile à l'ouest. Pendant plusieurs jours de suite les vents furent si légers que nous avançâmes fort lentement; et comme chaque nuit nous mettions en panne pour que rien ne nous échappât au milieu des ténèbres, notre course quotidienne se bornait à peu de chose. Le 30 novembre nous vîmes un grand nombre d'oiseaux qui, au coucher du soleil, dirigèrent leur vol au nord-ouest. Le 2 décembre, quelques heures après-midi, la terre fut signalée à une distance considérable. Le lendemain, à la pointe du jour, nous en approchâmes vers le côté sud-ouest, et j'envoyai deux chaloupes faire le circuit de l'île, tandis que le navire, longeant d'assez près la côte septentrionale, alla les attendre en face d'une baie sablonneuse à l'extrémité nord-ouest.

Nous trouvâmes que cette île différait essentiellement de toutes les autres dans le voisinage, et appartenait à une formation particulière dont il

n'existe que fort peu d'exemples. Les îles Wateo et Sauvage, découvertes par le capitaine Cook, sont de ce nombre, et peut-être aussi l'île Malden visitée par lord Byron sur la frégate *la Blonde*. L'île dont il est ici question a cinq milles de long et un de large; sa surface est plane, mais elle s'élève d'environ quatre pieds au-dessus de la mer. De tous côtés, celui du nord excepté, elle est entourée d'espèces de rochers perpendiculaires, hauts de cinquante pieds, entièrement composés de corail mort plus ou moins poreux, ressemblant pour la surface à des rayons de miel, mais formant à l'intérieur une substance compacte et calcaire qui est presque aussi friable que la pierre à chaux. Ces rochers sont minés considérablement par l'action des vagues, et quelques-uns paraissent à la veille de tomber dans la mer; ceux qui sont plus intacts n'offrent à l'œil aucune apparence de couches superposées, aucune indication des différens niveaux que la mer paraît avoir occupés à différentes époques; mais une surface unie, comme si l'île qui, suivant toute probabilité est volcanique, avait été lancée hors de l'Océan par une grande convulsion souterraine. Le corail mort, dont les plus hautes parties de l'île sont formées, est presque circonscrit par des bordures de corail vivant.

Si insignifiante que soit la hauteur de cette île, comparativement à d'autres, il est fort difficile d'en

atteindre le sommet, à cause des broussailles épaisses et entrelacées qui la recouvrent, au point qu'il est impossible de voir les cavités que les rochers présentent en dessous. Ils sont en outre trop fragiles pour offrir aucun soutien, et le voyageur enfonce souvent jusqu'aux épaules avant que son pied ne rencontre le fond. Le sol est un terreau noir de peu de profondeur, entièrement formé de matières végétales qui se sont corrompues, d'où sortent çà et là de nombreuses pointes de corail.

L'arbre le plus grand de l'île est le pandanus; il y en a encore un autre fort commun, presque de la même grandeur, dont le bois, sous tous les rapports, ressemble beaucoup au frêne ordinaire Nous ne vîmes du reste aucune racine propre à être mangée, et nul arbre, à l'exception du pandanus, ne portait de fruit qui pût servir à la nourriture de l'homme.

Cette île, qui sur nos cartes porte le nom d'Élizabeth, devrait plutôt porter celui d'île Henderson que lui donna d'abord le capitaine ainsi nommé lorsqu'il la visita à bord du navire *l'Hercule* de Calcutta. Ces deux navires, *l'Élizabeth* et *l'Hercule*, touchèrent à l'île en question; et leurs capitaines, supposant l'un et l'autre que c'était une nouvelle découverte, en réclamèrent le mérite lorsqu'ils arrivèrent le jour suivant à l'île Pitcairn, car cette dernière est peu éloignée de la précédente. Mais

l'Hercule passa plusieurs mois avant *l'Élizabeth*. D'ailleurs ce n'est ni à l'un ni à l'autre que doit être attribuée la découverte de la terre dont il s'agit, car elle a été vue pour la première fois par les gens de *l'Essex*, baleinier américain qui, errant à l'aventure après avoir perdu leur navire, la rencontrèrent par hasard. Deux d'entre ces marins, préférant la chance de trouver à subsister dans ce triste lieu au risque de perdre la vie, puisqu'il leur fallait parcourir dans une chaloupe découverte le vaste espace de mer qui sépare cette île de la côte du Chili, demandèrent à y être laissés. Dans la suite cependant ils furent recueillis par un baleinier anglais qui avait appris leur infortune à Valparaiso de la bouche de leurs camarades. D'après le récit de ces deux marins, il paraît que l'île ne renferme aucune source. C'était à grande peine qu'ils trouvaient assez d'eau pour leur consommation quotidienne dans un petit étang où se rendaient les pluies des plus hautes parties de l'île.

Dans la soirée nous continuâmes notre route, marchant à l'ouest; et le 4 décembre, à une heure de l'après-midi, nous aperçûmes l'île Pitcairn à une distance considérable.

§ 2.

Ile Pitcairn. Détails sur la mutinerie du navire *le Bounty* [1].

Dès que l'île Pitcairn fut signalée du haut de notre grand mât un vif intérêt s'empara de toutes les personnes qui se trouvaient à bord de *la Blossom*. Outre le plaisir que chacun se promettait de trouver dans des relations amicales avec les habitans, nous espérions tous recueillir auprès d'eux d'importans détails sur l'histoire de la mutinerie qui avait éclaté parmi l'équipage du navire *le Bounty*. Mais comme la nuit approchait, il nous fallut imposer silence à notre curiosité jusqu'au jour suivant. Ce jour-là, dès le lever du soleil, tandis que nous naviguions vers le côté de l'île dont le capitaine Carteret a indiqué les sondages, dans l'espérance de trouver un lieu favorable au mouillage de notre vaisseau, nous eûmes la satisfaction de voir une chaloupe à voile se diriger en toute hâte vers nous. D'abord, cette chaloupe était si bien équipée que nous hésitâmes à croire qu'elle appartînt aux insulaires, car nous ne pensions trouver en leur possession qu'un canot dont l'équipement ait été plus ou moins parfait; et nous conclûmes en conséquence que la chaloupe devait avoir quitté, pour venir à notre rencontre, quel-

[1] Ce mot veut dire *bonté*.

que baleinier mouillé de l'autre côté de l'île. Mais bientôt nous fûmes agréablement détrompés par la singulière apparence de l'équipage qui se composait de tous les jeunes gens de l'île et d'un vieillard nommé Adams que nous savions avoir été au nombre des mutins.

Avant d'oser toucher notre frégate, ils demandèrent si on leur permettrait de venir à bord ; et quand cette permission leur fut accordée, ils gravirent le long des flancs et serrèrent la main de tous nos officiers avec une joie manifeste. L'activité des jeunes gens surpassa celle du vieil Adams, qui ne put en conséquence nous saluer que le dernier. Il était dans sa soixante-cinquième année, mais encore singulièrement robuste et actif pour son âge, malgré l'inconvénient d'un embonpoint considérable. Il portait son uniforme de marin, la chemise, la culotte et le chapeau plat à cornes. Par souvenir, il ne manquait jamais d'ôter son chapeau quand un de nos officiers lui adressait la parole.

C'était la première fois que depuis la mutinerie il mettait le pied sur un bâtiment de guerre, et naturellement son esprit se reporta vers des scènes qui ne purent manquer de lui causer un moment d'embarras. Peut-être cet embarras fut-il augmenté par la bienveillance avec laquelle lui parlèrent des gens dont les pareils n'ouvraient jadis la bouche

que pour lui donner des ordres. Du resté il paraissait ne craindre aucunement pour sa sûreté personnelle; il avait reçu trop de preuves d'intérêt, tant de la part du gouvernement britannique que de celle de ses compatriotes, pour concevoir la moindre alarme; et comme tout le monde à bord s'efforça de le tranquilliser, il se mit bientôt à son aise.

Les jeunes gens, au nombre de six, étaient grands, robustes, bien portans, avec des figures annonçant un si bon naturel qu'elles leur eussent assuré partout un accueil amical. Telles étaient en outre leur simplicité de manières et leur crainte de faire mal, qu'on se sentait à la première vue disposé à les bien traiter. Absolument dépourvus de toute connaissance, ils nous adressaient une foule de questions qu'il eût été plus convenable d'adresser à des personnes intimement connues d'eux, ou les ayant quittés depuis peu de temps, qu'à des étrangers comme nous. Entre autres choses ils nous demandaient des nouvelles de vaisseaux et de gens dont nous n'avions jamais entendu parler. Leur costume, provenant des cadeaux qu'ils avaient reçus des capitaines et des équipages de quelques navires marchands, était une véritable caricature. Les uns avaient de longues redingotes noires et des culottes, les autres des chemises sans redingotes, d'autres des gilets pour tous vêtemens;

aucun n'avait de bas ni de souliers, et deux seulement portaient des chapeaux.

Ils n'étaient pas moins curieux d'examiner l'intérieur de notre navire que nous l'étions nous-mêmes d'apprendre par eux l'état de la colonie et surtout l'histoire circonstanciée de ceux d'entre les rebelles qui s'étaient établis dans l'île, car elle avait toujours été diversement racontée par les voyageurs. Nous désirions particulièrement que ce fût Adams lui-même qui nous en fît le récit, alors que sa sincérité devait n'être plus contenue par la crainte du châtiment de son crime. Notre désir fut satisfait; voici donc comment se passèrent les choses.

Le Bounty, bâtiment de l'état, fut mis en 1787 sous les ordres du lieutenant Bligh. Au mois de décembre de la même année il quitta l'Angleterre avec ordre de se rendre à Taïti pour transporter l'arbre à pain de cette contrée dans les établissemens britanniques des Indes occidentales. L'équipage se composait de quarante-quatre marins et d'un jardinier. Le bâtiment devait doubler le cap Horn; mais après avoir long-temps lutté contre d'affreuses tempêtes, ne pouvant y réussir, il fut obligé de gagner le cap de Bonne-Espérance, où on le répara complétement, et il arriva à sa destination en octobre 1788. Six mois s'écoulèrent dans l'île de Taïti à recueillir et emmagasiner les fruits

à bord. Pendant ce temps, les officiers et les simples matelots purent aller à terre suivant leur bon plaisir; ils y firent beaucoup d'amis, mais un seul d'entre eux s'y maria.

En avril 1789, ils quittèrent Taïti pour se rendre à Anamooka, d'où ils repartirent le 26 du même mois après que le lieutenant Bligh eut renouvelé sa provision d'eau et pris à bord des cochons, des fruits et des légumes. Durant tout le voyage, M. Bligh resta en mésintelligence avec ses officiers, et en plusieurs occasions leur donna de justes raisons de se plaindre. Néanmoins, quelles que fussent les dispositions de ces messieurs, Adams déclare qu'il n'y avait pas de véritable mécontentement parmi l'équipage; encore moins songeait-on à user de violence envers le commandant. Les officiers, il faut en convenir, avaient beaucoup plus sujet d'être mécontens, surtout le maître d'équipage et M. Christian. Ce dernier était un protégé du lieutenant Bligh, et malheureusement lui avait quelques obligations d'une nature pécuniaire, que Bligh lui rappelait toujours quand le moindre différent s'élevait entre eux. Christian, outre qu'il était excessivement ennuyé des reproches dont leur chef les accablait sans cesse, lui et ses camarades, ne pouvait endurer qu'il vînt se prévaloir à son égard d'obligations particulières, et dans un moment de colère il dit à son commandant que tôt ou

tard arriverait le jour du réglement général des comptes.

La veille de la mutinerie une sérieuse querelle eut lieu entre Bligh et ses officiers, à propos de quelques noix de coco qui appartenaient en propre au commandant et qui disparurent. Christian fut encore plus maltraité que les autres. Le même soir il fut invité à coucher dans la cabine, mais il n'avait pas sitôt oublié son affront au point d'accepter cette politesse intempestive, et prétexta une excuse.

Les choses étaient à ce point le 28 avril 1789, lorsque *le Bounty*, regagnant l'Angleterre, se trouva passer au sud de Tofoa, une des îles des Amis. C'était une de ces belles nuits, communes aux tropiques, où la douceur de l'air et le calme de la nature disposent l'esprit à la réflexion. Christian, songeant à ses chagrins, les trouvait si intolérables, que tout lui paraissait devoir être préféré à la perspective de les endurer plus long-temps, et qu'il résolut, comme il ne pouvait y remédier, d'empêcher au moins qu'ils n'augmentassent. Sa longue absence hors d'Angleterre et un séjour à Taïti, où de nouvelles liaisons s'étaient formées pour la plupart des marins, affaiblirent en lui le souvenir de son pays, et préparèrent son esprit à recevoir des idées que la situation du vaisseau et la sérénité du moment favorisaient autant que possible. Son plan,

si étrange qu'il paraisse pour un jeune officier déjà avancé dans une honorable profession, était de se confier à l'Océan sur un radeau et de chercher à gagner l'île alors en vue. Aussi prompt à exécuter qu'à concevoir son dessein, le radeau fut bientôt construit, divers objets de nécessité première y furent entassés à la hâte, et notre aventurier allait le mettre à flot lorsqu'un jeune officier, qui plus tard périt à bord de *la Pandore*, à qui Christian communiqua ses intentions, lui conseilla, plutôt que de risquer sa vie dans une expédition si hasardeuse, de chercher à s'emparer du vaisseau, ce qu'il pensait ne devoir pas être fort difficile, attendu que la plupart des officiers n'étaient pas bien disposés pour le commandant, et que tous seraient joyeux de retourner à Taïti et de se fixer au milieu de leurs amis dans cette île. Cette audacieuse proposition est encore plus extraordinaire que le projet simplement conçu par Christian, et décharge ce dernier d'une partie de l'odieux qui pourrait peser sur lui comme seul instigateur de la révolte.

Cependant elle concordait si bien avec la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait Christian, qu'il se détermina de concert avec son ami à en tenter l'exécution, toute chanceuse que fût la réussite, bien résolu, s'il échouait, à se jeter dans la mer; et pour ne pas échapper à la mort, il s'at-

tacha au cou un pesant morceau de plomb qu'il cacha sous ses vêtemens.

Le hasard voulut que Christian fût de quart pendant les dernières heures de la nuit. Dès que l'officier qu'il remplaçait se fut éloigné, il entra en conversation avec Quintal, le seul des matelots qui, au dire d'Adams, eût formé un attachement sérieux à Taïti; et après s'être étendu longuement sur les jours heureux qu'ils y avaient passés, lui confia ses projets. Quintal réfléchit quelque temps, dit que l'entreprise lui semblait dangereuse, et refusa d'être du complot. Vexé de voir qu'il échouait du côté où il espérait le plus réussir, et surtout d'avoir manifesté des intentions qui, venant à être connues, pouvaient le conduire à une mort ignominieuse, Christian ne garda plus de réserve, montra le plomb qu'il portait au cou en preuve de sa propre résolution, et taxa Quintal de lâcheté, déclarant que c'était la peur seule qui le retenait. Quintal nia mériter cette accusation, et en réponse au grand argument de Christian, qui toujours répétait que c'était un moyen de retourner tous dans leur chère île et de continuer les douces liaisons qu'ils y avaient commencées, il lui proposa de sonder quelque autre personne de l'équipage, Isaac Martin, par exemple, qui se trouvait non loin d'eux. Martin, plus déterminé que son camarade, s'écria avec emphase : « C'est cela même, j'en suis,

moi ! » Dès lors, charmé d'avoir enfin rencontré un partisan, Christian s'adressa à tous les hommes de quart, qu'il trouva généralement disposés à le seconder, et avant le jour la plus grande partie de l'équipage était dans le complot.

Adams dormait dans son hamac, quand Sumner, simple matelot, vint le trouver et lui annonça que Christian était sur le point de prendre par force possession du vaisseau et d'envoyer le commandant à terre. A cette nouvelle, Adams monta sur le pont où régnait déjà une grande confusion ; mais ne se souciant pas encore de prendre part à la révolte, il retourna se coucher et ne se releva que lorsqu'il vit Christian distribuer des armes à tous ceux qui venaient en chercher. Voyant alors que les choses étaient en bon train, dans la crainte de se trouver ensuite du côté du plus faible, il se ravisa et alla chercher un sabre.

Quand tous ceux qui se proposaient de seconder Christian furent armés, Adams et les autres reçurent l'ordre de se rendre maîtres des officiers, tandis que Christian et le maître d'armes allèrent dans la cabine faire le lieutenant Bligh prisonnier. Ils l'empoignèrent dans son hamac, lui lièrent les mains derrière le dos et l'amenèrent sur le pont. Bligh leur reprocha leur conduite, et reçut en récompense force injures, outre un coup de plat de sabre que lui appliqua le maître d'armes. Dès

que le lieutenant fut attaché et gardé de manière à ne pouvoir faire un pas, les sentinelles placées aux portes des cabines des officiers furent ôtées; le maître d'équipage se rendit alors en toute hâte sur le gaillard d'avant, et tâcha de former un parti pour reprendre le vaisseau; mais il fut bientôt saisi et envoyé à fond de cale. Cette conduite du maître d'équipage, le seul qui s'efforça de ramener les mutinés au sentiment de leur devoir, est d'autant plus digne d'éloge qu'il avait plus que les autres sujet d'être mécontent, et que M. Bligh avait été envers lui plus sévère qu'envers personne.

Aussitôt s'éleva la question de savoir si le lieutenant et son parti, que les mutinés voulaient abandonner à la merci des flots, auraient la grande ou la petite chaloupe; on se décida pour la grande, et Christian ordonna qu'on la mît en mer. Martin qui, on peut s'en souvenir, fut le premier à entrer dans les projets de Christian, prévoyant que le parti des fidèles, à l'aide d'une si bonne embarcation trouverait moyen de retourner en Angleterre, et que suivant toute probabilité leurs rapports feraient découvrir les coupables, changea d'idée et s'écria: « Si vous lui donnez la grande chaloupe, je veux aller avec lui; autant vaudrait lui donner le vaisseau. » Il paraît que cette exclamation de Martin annonçait en lui un véritable repentir, car surpris peu après à lancer au lieutenant des re-

gards d'intelligence, on ne lui en confia plus la garde.

Adams fut aussi à son tour chargé de garder son ancien commandant, et celui-ci, le voyant debout à son côté, s'écria : « Quoi ! vous aussi, Adams, aussi contre moi ! » Adams répliqua qu'il faisait seulement comme les autres, qu'il était obligé de faire comme eux. Souvent Bligh reprochait à Christian son ingratitude, lui rappelait les services qu'il lui avait rendus, le suppliait de se souvenir qu'il avait une femme et une famille ; à quoi Christian répondait qu'il aurait dû lui-même s'en souvenir plus tôt.

Cependant la grande chaloupe fut mise à la mer. Les officiers et marins du parti de Bligh reçurent l'ordre d'y descendre, après avoir rassemblé tout ce qui était nécessaire à leur voyage. Parmi ceux qui descendirent dans la chaloupe fut Martin ; Quintal, le remarquant, dirigea un mousquet contre lui, et déclara qu'il le tuerait à l'instant même s'il ne remontait sur le navire, ce qu'il fut obligé de faire. L'armurier et deux aides-charpentiers furent aussi retenus de force, parce que leurs services pouvaient devenir nécessaires. On ne délia les mains de Bligh que lorsqu'il fut lui-même descendu dans la chaloupe. Ensuite le vaisseau les remorqua, lui et les siens, tant qu'il se dirigea vers l'île. Pendant ce temps, Bligh demanda quelques

mousquets, afin qu'ils pussent se défendre contre les naturels; mais on les lui refusa pour lui donner en place quatre sabres. Lorsqu'ils furent à dix lieues de Tofoa, la chaloupe, à la requête du lieutenant, fut abandonnée à elle-même, et aussitôt ces mots : « route pour Taïti ! » retentirent d'un bout à l'autre du *Bounty*.

Il restait alors vingt-cinq personnes sur le vaisseau; il y en avait dix-neuf dans la chaloupe, de sorte que, sans les trois désignées plus haut qui furent retenues de force, le commandant aurait eu pour lui la moitié exacte de l'équipage. Il peut paraître étrange qu'avec un si fort parti en sa faveur Bligh n'ait pas tenté de reprendre le vaisseau; mais la mutinerie fut si habilement conduite qu'il ne put en trouver l'occasion.

Les mutinés, après avoir marché quelque temps à l'ouest-nord-ouest, afin d'induire en erreur ceux qu'ils avaient abandonnés dans la grande chaloupe, déployèrent ensuite toutes leurs voiles et s'approchèrent de Taïti autant que le vent leur en donna le moyen, sans toutefois pouvoir l'atteindre. En conséquence ils firent voile vers Tobouai, petite île située à environ trois cents milles au sud de la précédente, où ils comptaient s'établir, pourvu que les naturels, qui étaient nombreux, dussent ne pas s'y opposer. Ils surent bientôt à quoi s'en tenir sur les intentions de ces insulaires, car une

attaque fut faite contre la chaloupe qu'ils envoyèrent sonder le havre. Elle atteignit cependant le but, et le matin suivant, *le Bounty* fut toué dans l'intérieur du récif qui formait le port, et ancré tout près du rivage. Une tentative de débarquement fut ensuite faite ; mais les naturels disputèrent chaque pied de terrain avec des lances, des bâtons et des pierres, jusqu'à ce qu'ils fussent dispersés par une décharge de canon et de mousqueterie. Alors ils s'enfuirent dans l'intérieur des terres et ne voulurent plus avoir la moindre relation avec leurs visiteurs.

L'hostilité manifeste des naturels obligea les mutinés à renoncer au dessein de s'établir parmi eux cette première fois ; et après deux jours inutilement passés en tentatives de réconciliation, ils quittèrent l'île pour se rendre à Taïti. Tobouai cependant était pour eux un endroit de prédilection, et ils résolurent de faire un nouvel effort pour y fonder un établissement, chose à laquelle ils espéraient encore réussir, pourvu que les insulaires pussent être convaincus de la bonté de leurs intentions. Le seul moyen de les en convaincre, c'était au moyen d'interprètes, et ils pourraient s'en procurer à Taïti.

En outre, afin de ne pas être dépendans des naturels de Tobouai pour des femmes, ils résolurent d'engager plusieurs Taïtiennes à les accompagner.

Ils gagnèrent Taïti en huit jours, et furent reçus avec la plus grande affabilité par leurs anciens amis. Mais on leur demanda bientôt des nouvelles du capitaine et de ses officiers. Comme Christian et les siens avaient prévu des questions de ce genre, ils inventèrent une histoire pour expliquer le non retour des absens, dirent que le lieutenant Bligh avait trouvé une île propre à un établissement, y avait débarqué avec quelques-uns de ses officiers, et les envoyait avec le vaisseau chercher des bestiaux, des légumes, enfin tout ce dont avait besoin la colonie naissante, outre ceux des naturels qui se sentiraient disposés à les suivre.

Satisfaits de cette explication assez véridique, les chefs pourvurent les mutinés de tout ce qui leur était nécessaire; ils leur donnèrent même un taureau et une vache, les seuls, je crois, qui fussent dans l'île. Ils eurent aussi le bonheur de trouver plusieurs individus des deux sexes qui consentirent à les accompagner; et ainsi pourvus, ils firent de nouveau voile vers Tobouai où, comme ils s'y attendaient, ils furent mieux reçus la seconde que la première fois, parce qu'ils purent, grâce à leurs interprètes, communiquer avec les naturels.

L'expérience leur avait appris combien il était nécessaire de se mettre d'abord sur un bon pied de défense. Ils commencèrent donc à construire un fort, large de quatre-vingt verges carrées, et

entouré d'un fossé profond. Il était presque terminé, lorsque les naturels, imaginant qu'on voulait exterminer leur race et que le fossé était destiné à recevoir leurs cadavres, résolurent une attaque générale contre les étrangers pour le moment où ils iraient à l'ouvrage le matin. Il arriva heureusement qu'un des Taïtiens se douta de la conspiration d'après quelques mots qu'il entendit : nageant aussitôt vers le bâtiment, il instruisit l'équipage du danger qui le menaçait. Au lieu donc d'aller travailler au fort comme de coutume le matin suivant, ils firent une attaque contre les naturels, en tuèrent et blessèrent plusieurs, et forcèrent les autres à se retirer dans l'intérieur de l'île.

Des mécontentemens et des différences d'opinion commencèrent alors à naître parmi l'équipage. Quelques-uns étaient pour qu'on abandonnât le fort et qu'on revînt à Taïti, d'autres, pour qu'on gagnât les îles Marquises; mais la majorité voulait à cette époque achever ce qui était commencé et rester à Tobouai. Enfin l'état continuel d'incertitude et d'alarme dans lequel ils étaient tenus par les naturels les décida à regagner Taïti, quoique tout-à-fait contre la volonté de Christian, qui leur exposa en vain la folie d'une telle résolution et la découverte certaine de leur conduite qui en devait résulter.

Embarquant tous leurs bagages, ils retournèrent

donc une seconde fois à Taïti, et furent de nouveau bien reçus par leurs amis qui s'empressèrent de renouveler leurs provisions. Pendant la route, Christian forma le projet de se rendre avec le vaisseau dans quelque île lointaine et inhabitée, pour s'y établir définitivement, car il lui semblait que ce fût le seul moyen possible d'échapper au châtiment qu'il savait lui être réservé dans le cas où la mutinerie serait découverte. Lorsqu'il communiqua ce plan à ses camarades, il en trouva peu qui fussent disposés à le suivre; mais ceux qui ne voulurent pas l'adopter ne s'opposèrent pas à ce qu'il prît le vaisseau; seulement tous exigèrent une égale distribution des vivres et autres objets utiles renfermés dans le navire. Les nommés Young, Brown, Mills, Williams, Quintal, M'Coy, Martin, Adams et six naturels dont quatre de Taïti et deux de Tobouai, résolurent de partager la fortune de Christian. Ne restant donc que vingt-quatre heures à Taïti, ils prirent congé de leurs compagnons, et après avoir attiré quelques femmes à bord sous prétexte de leur dire adieu, coupant les câbles, ils gagnèrent la haute mer.

Les mutinés partaient pour un exil éternel, mais ne savaient pas encore quel serait le lieu de cet exil. Il fut d'abord question des îles Marquises; mais Christian, qui lut les détails donnés par le capitaine Carteret sur l'île Pitcairn, pensa qu'elle était

plus propre à leurs desseins, et en conséquence y dirigea le navire. Le trajet dura peu de jours, et Christian avec un des marins aborda dans une petite crique, que nous avons plus tard trouvée très favorable au débarquement. Ils parcoururent l'île et reconnurent bientôt qu'elle était exactement telle qu'ils pouvaient la désirer. Elle possédait de l'eau, du bois, un bon sol et quelques fruits. L'ancrage en largue était fort mauvais, et l'abordement pour les chaloupes très périlleux. Les montagnes étaient d'un accès si difficile, et leurs défilés si étroits, qu'ils pouvaient être défendus par quelques personnes contre toute une armée. Il y avait en outre plusieurs cavernes où l'on se pouvait réfugier en cas de besoin et se rire des efforts de l'ennemi, tant que dureraient les provisions. Ils retournèrent à bord avec tous ces détails, et mirent le vaisseau à l'ancre dans une petite baie du côté septentrional de l'île, qui a en conséquence reçu le nom de *baie Bounty*, où furent débarqués tous les objets qui semblaient devoir être utiles, et où les mutinés convinrent de détruire le bâtiment, soit en le faisant échouer sur la côte, soit en y mettant le feu. Christian, Adams et la majorité étaient pour le premier moyen; mais tandis que pour terminer l'affaire ils se dirigeaient vers l'avant du navire, Mathew Quintal mit le feu au magasin du charpentier. Le vaisseau brûla jusqu'à

fleur d'eau, puis fut jeté sur des rochers où le reste de la carcasse devint la proie des flammes, crainte de découverte. Cet événement se passa le 23 janvier 1790.

Lors de leur première excursion dans l'île, ils reconnurent, à des restes d'habitations, à des moraïs, à trois ou quatre images grossièrement sculptées qu'ils rencontrèrent sur l'éminence dominant la baie où le vaisseau fut détruit, que l'île avait été autrefois habitée. Ils conçurent donc quelque crainte que les habitans ne se fussent cachés et ne les attaquassent à l'improviste; mais peu à peu ces craintes s'évanouirent, et les travaux continuèrent sans interruption.

Les blancs choisirent pour l'érection d'un village un emplacement convenable, à l'exception duquel l'île fut divisée en portions égales; mais aucune de ces parts ne fut donnée aux pauvres noirs, qui, n'étant que les amis des marins, ne leur semblaient pas avoir droit aux mêmes priviléges. C'est ainsi que, forcés de travailler pour les autres afin de gagner leur subsistance, ils devinrent par la suite leurs esclaves après avoir été leurs amis. Ils ne montraient néanmoins aucun mécontentement, et s'occupaient à cultiver la terre. Lorsque les mutinés nettoyèrent l'endroit marqué pour le village, ils laissèrent une rangée d'arbres entre cet endroit et la mer, afin que les maisons ne fussent pas

aperçues par les vaisseaux qui pourraient passer, et ils eurent soin que la hauteur de leurs constructions ne dût pas attirer l'attention des marins. Jusqu'à ce que ces habitations fussent terminées, les voiles du *Bounty* furent converties en tentes; puis quand les tentes devinrent inutiles, transformées en vêtemens. Ainsi pourvus de toutes les nécessités et même de quelques-unes des commodités de la vie, ils trouvèrent leur condition bien meilleure qu'ils n'avaient osé l'espérer, et tout alla paisiblement et heureusement deux années environ, au bout desquelles Williams, qui avait eu le malheur de perdre sa femme un mois après son arrivée, par une chute qu'elle avait faite du haut d'un rocher où elle dénichait des œufs d'oiseau, devint mécontent, et menaça de quitter l'île dans une des chaloupes du *Bounty*, à moins qu'on ne lui donnât une autre femme : requête déraisonnable, puisqu'on ne pouvait la satisfaire qu'aux dépens du bonheur d'un de ses compagnons. Mais Williams, n'écoutant que les considérations qui lui étaient personnelles, persista dans sa menace, et les Européens, qui tenaient à le conserver à cause de son habileté comme forgeron, obligèrent un des nègres à lui céder sa femme. Les nègres, indignés à ce second acte d'une injustice criante, firent cause commune avec leurs camarades, et mûrirent un plan de vengeance contre leurs agres-

seurs, qui, s'il eût réussi, aurait été fatal à tous les Européens. Heureusement le secret fut confié aux femmes qui eurent l'adresse de le communiquer aux blancs, par le moyen d'une chanson dont les paroles étaient : « Pourquoi l'homme noir aiguisa-t-il sa hache ? pour tuer l'homme blanc. » Dès que Christian fut averti du complot, il s'arma de son mousquet, et s'en alla à la recherche des nègres, mais avec l'intention seulement de leur montrer que leurs desseins étaient découverts, et d'essayer par cette intervention intempestive à les faire renoncer à les exécuter. Il rencontra Ohoo, l'un d'eux, à peu de distance du rivage, l'accusa d'avoir conspiré, et pour l'effrayer déchargea contre lui son mousquet qu'il n'avait humainement chargé qu'à poudre. Mais Ohoo s'imagina qu'il en était autrement, et que sa balle avait manqué son but; il se moqua de la maladresse de Christian, et se sauva dans les bois avec son complice Talaloo, celui à qui l'on avait pris sa femme. Les autres noirs, voyant leur complot découvert, obtinrent leur pardon en promettant de massacrer leurs complices qui s'étaient enfuis, promesse qu'ils accomplirent en effet par un acte de la plus odieuse trahison. Ohoo fut assassiné par son propre neveu; et Talaloo, après une infructueuse tentative faite pour l'empoisonner, périt par les mains de son ami et de son épouse, la femme précisément à propos

de laquelle commença tout le tumulte, et dont Talaloo voulait venger l'injure aussi bien que la sienne.

La tranquillité fut rétablie par ces moyens rigoureux, et dura encore deux ans, à l'expiration desquels les noirs manifestèrent de nouveau leur mécontentement, par suite de la tyrannie sous la quelle il leur fallait vivre, et surtout des mauvais traitemens qu'ils recevaient de Quintal et de M'Coy. N'obtenant de leurs maîtres ni pitié ni justice, un second projet pour détruire leurs oppresseurs fut mûri, et malheureusement couronné d'un trop grand succès.

Les nègres convinrent que deux des leurs, Timoa et Nehow, abandonneraient leurs maîtres, se muniraient d'armes, et se cacheraient dans les bois, mais entretiendraient de fréquentes communications avec les deux autres, Tetaheite et Menelee; puis qu'à un jour fixé ils attaqueraient et mettraient à mort tous les Anglais, tandis que ces derniers travailleraient dans leurs plantations. Quand ce jour arriva, Tetaheite, pour fortifier le parti des noirs, emprunta un fusil et des munitions à son maître, sous prétexte de tuer des cochons qui étaient devenus sauvages et fort nombreux; mais au lieu de s'en servir à cet usage, il rejoignit ses complices, et avec eux tomba sur Williams qu'ils tuèrent. Martin, qui n'était pas fort éloigné, en-

tendit la détonation du mousquet et s'écria : « Fort bien ! nous aurons un bon dîner aujourd'hui ! » supposant qu'un cochon venait d'être tué. De la plantation de Williams, les nègres se transportèrent à celle de Christian, où Menalee, l'autre noir, travaillait avec Mills et M'Coy. Là, pour que les soupçons des blancs ne fussent pas excités par le bruit de l'arme à feu qu'ils avaient entendu, ils prièrent Mills de leur donner Menalee pour les aider à transporter au village le cochon qu'ils prétendaient avoir abattu. Mills voulut bien ; alors les quatre noirs réunis allèrent trouver Christian qui labourait son champ d'yams et le tuèrent. Ainsi mourut un homme qui, regardé comme auteur de la mutinerie, a obtenu une triste célébrité, et dont le crime, si rien doit excuser un crime pareil, est peut-être excusable jusqu'à un certain point par suite de la tyrannie qui le porta à le commettre... M'Coy, l'entendant gémir, dit à Mills : « Il y a certainement quelqu'un qui se meurt ; » mais Mills répliqua : « C'est tout simplement Mainmast, la femme de Christian, qui appelle ses enfans pour dîner. »

Comme les blancs étaient encore trop forts pour que les noirs risquassent la bataille contre eux, il fut nécessaire de recourir à la ruse pour séparer Mills et M'Coy. En conséquence deux d'entre eux se cachèrent dans la maison de ce dernier, puis

Tetaheite alla lui annoncer en courant que les deux noirs déserteurs volaient tout chez lui. M'Coy se hâta de venir les surprendre; mais à peine avait-il passé le seuil de sa demeure qu'il reçut un coup de feu; cependant la balle le manqua. Il communiqua immédiatement l'alarme à Mills, et lui conseilla de chercher un refuge dans les bois; mais Mills, convaincu qu'un des noirs dont il avait fait son ami ne le laisserait pas tuer, aima mieux rester que fuir. M'Coy, moins confiant, courut à la recherche de Christian, mais le trouvant mort, il se joignit à Quintal qui, déjà instruit de la conspiration, avait envoyé sa femme prévenir les autres blancs et se sauva avec lui dans les bois.

A peine Mills se trouva-t-il seul que les deux noirs tombèrent sur lui, et il fut victime de son excessive confiance en la fidélité de son ami. Martin et Brown furent ensuite massacrés séparément par Menalee et Tetina, Menalee achevant avec une masse de fer ce que le mousquet n'avait fait qu'à demi. Tetina, dit-on, voulut sauver la vie de Brown, et le tira seulement à poudre, lui faisant signe en même temps de tomber comme s'il était mort; mais malheureusement comme il se releva trop tôt, l'autre noir Menalee le tua.

Adams ne sut le danger qu'il courait que par la femme de Quintal qui, se précipitant à travers sa plantation, lui demanda comment il travaillait

encore dans un pareil moment. Ne comprenant pas le but de cette question, mais la voyant tout alarmée, il la suivit, et fut presque aussitôt rencontré par les noirs. Leur rencontre excitant ses soupçons, il prit la fuite vers les bois. Après y être resté trois ou quatre heures, Adams, croyant que tout était tranquille, se glissa dans son champ d'yams pour y faire provision de vivres. Mais ses mouvemens n'échappèrent pas à la vigilance des noirs qui l'attaquèrent; il reçut dans l'épaule droite une balle qui ressortit par le cou, et tomba sur le flanc. Un des noirs voulut l'achever avec la crosse de son fusil, mais il para les coups, et en fut quitte pour avoir un doigt cassé. Tetaheite lui appuya alors le canon de son mousquet sur la poitrine, mais deux fois heureusement l'arme ne partit pas. Adams, un peu remis de la douleur que lui causait sa blessure, se replaça sur ses jambes et s'enfuit avec toute la vitesse possible. Il dépassa même tellement les noirs qui le poursuivaient, que ceux-ci, voyant son évasion presque certaine, lui promirent la vie s'il voulait revenir vers eux. Adams, épuisé par le sang qu'il perdait, accepta avec joie la proposition, et fut conduit à la maison de Christian, où les nègres le traitèrent bien. Là finit le carnage, mais de neuf qu'étaient les Anglais, quatre seulement survécurent. Ce fut un jour d'émancipation pour les noirs, qui furent alors maîtres de l'île, et

d'humiliation pour les blancs, qui devinrent leurs esclaves.

Young, qui était fort aimé des femmes, et avait été pendant le massacre caché par elles, fut alors conduit également à la maison de Christian. Les deux autres, M'Coy et Quintal, qui avaient toujours été grands oppresseurs des noirs, gagnèrent les montagnes, où ils vécurent de fruits sauvages et de racines.

La paix régna dans le village à peu près une semaine. A l'expiration de ce temps, les hommes de couleur commencèrent à se quereller pour le droit de choisir les femmes dont les maris étaient morts, et bientôt Menalee tira sur Timoa qu'il avait trouvé assis près de la femme d'Young, l'accompagnant de la flûte tandis qu'elle chantait. Comme Timoa respirait encore après le coup, Menalee rechargea tranquillement son mousquet, et ainsi l'acheva de sang-froid. Il attaqua ensuite Tetaheite, qui pleurait avec la femme d'Young la mort de son noir favori, et l'aurait aussi massacré sans l'intervention des autres femmes. Tetaheite, n'osant plus rester alors dans le village, gagna les montagnes où il retrouva Quintal et M'Coy, qui, quoique joyeux des services qu'il pouvait leur rendre, le reçurent d'abord avec soupçon. Cette grande augmentation de leurs forces leur permit de défier leurs adversaires. Pour montrer qu'ils étaient redoutables et munis de mous-

quets, ils allèrent se placer tous trois en ligne sur une petite montagne en vue du village, et tirèrent une volée qui alarma tellement les autres qu'ils envoyèrent Adams dire que, s'ils voulaient tuer le noir Menalee et regagner le village, ils redeviendraient tous bons amis. Menalee fut en conséquence mis à mort; mais ensuite, se méfiant de la sincérité des autres noirs, les blancs refusèrent de revenir tant qu'ils seraient vivans... et n'eurent pas long-temps à attendre.

En effet, les veuves des blancs étaient si profondément affectés de la perte de leurs maris qu'elles résolurent de venger leur mort, et concertèrent un plan pour massacrer les deux seuls hommes de couleur qui restaient. Il fut arrêté que Susan tuerait l'un d'eux, Tetaheite, pendant qu'il serait couché auprès de sa favorite; et au même instant, à un signe convenu, Young assassinerait l'autre, Nehow. Tetaheite, qui ne se doutait de rien, mourut d'un coup de hache peu après s'être couché comme à son ordinaire; l'autre vit Young charger un fusil, et supposant qu'il voulait tuer des cochons, l'engageait à mettre bonne charge lo squ'il reçut la décharge dans la tête.

Ainsi se termina l'existence des derniers hommes de couleur; et ces deux meurtres, quoique dictés par la vengeance, quoique exécutés par trahison, n'étaient peut-être pas inexcusables. L'accomplis-

sement de ce sanguinaire projet fut aussitôt communiqué aux deux absens, et leur retour sollicité. Mais ils avaient tant vu d'exemples de perfidie qu'ils ne voulurent pas croire la nouvelle, bien que ce fut Adams lui-même qui la leur porta, avant qu'il leur eût aussi porté les têtes et les mains des morts. Ne pouvant plus résister à l'évidence d'une pareille preuve, ils retournèrent enfin au village. Cet événement eut lieu le 3 octobre 1793. Il resta alors dans l'île Adams, Young, M'Coy, Quintal, dix femmes et quelques enfans. Deux mois après cette époque, Young commença un journal écrit de sa main qui donne une idée exacte de l'état de l'île et des occupations auxquelles se livraient les habitans. D'après ce journal ils vécurent d'abord paisiblement les uns avec les autres, décorant leurs maisons, cultivant et aménageant leurs terres, pêchant, prenant des oiseaux ou creusant des fossés pour attraper des cochons qui étaient devenus très nombreux et sauvages, non moins que nuisibles aux champs d'yams. Il n'y avait de mécontentement que parmi les femmes qui vivaient pêle-mêle parmi les hommes, changeant tous les jours de foyers.

Young dit, à la date du 12 mars 1794 : « Comme j'allais emprunter un râteau à mon voisin pour ratisser mon champ, j'aperçus un crâne dans la main de Jenny. Je lui demandai de qui était le crâne. « Celui de Jack Williams, » me répondit-elle. Je

manifestai le désir qu'on l'enterrât. « Non, non, s'écrièrent les autres femmes qui étaient avec Jenny, nous ne voulons pas. » — « Je le veux, moi ! » repartis-je, et j'insistai pour qu'elles remissent le crâne entre mes mains. Elles me demandèrent alors pourquoi j'exigeais une chose que les autres blancs n'exigeaient pas. Je répondis que s'ils leur permettaient de déterrer ainsi les crânes, je ne voulais pas, moi, le permettre. En conséquence, lorsque je vis M'Coy, Smith et Quintal, je leur appris ce qui s'était passé, déclarant que si les femmes refusaient de nous rendre volontairement les crânes des cinq blancs, il nous fallait les leur prendre de force et les enterrer. » Il paraît que plus tard les femmes devinrent encore plus mécontentes, et le journal d'Young porte que, depuis le massacre, le désir de la plupart d'entre elles aurait été de pouvoir quitter l'île. Cette envie, loin de les avoir quittées, était devenue si forte au 14 avril 1794, que les hommes commencèrent à leur construire une chaloupe. Mais comme ils manquaient de bois et de clous, Jenny, qui maintenant vit encore à Taïti, arracha dans son zèle les poutres de sa maison, et tâcha, quoique sans succès, de persuader à quelques autres d'imiter son exemple.

Le 13 août suivant la chaloupe fut terminée, et le 15 lancée à la mer; mais, dit Young, elle chavira comme on s'y attendait, et ce fut vraiment

heureux pour les femmes; car si elles se fussent embarquées sur l'Océan, où seraient-elles allées? Seules, ignorant le moindre principe de navigation, errant à l'aventure sur les flots, elles auraient été infailliblement victimes de leur folie. Néanmoins à la vue de la chaloupe qui chavirait, leur désappointement fut grand, et elles ne se réconcilièrent pas avec leur condition, bien qu'il leur fallût faire de nécessité vertu; car elles vivaient dans un véritable état de servitude, et étaient fréquemment battues par M'Coy et Quintal qui paraissent avoir été d'un naturel très dur; Quintal en particulier, qui proposait de ne plus rire, ne plus plaisanter, ne plus rien donner aux femelles.

Le 16 août ils creusèrent une fosse pour y ensevelir les os des morts, et le 3 octobre 1794 ils célébrèrent le meurtre des noirs à la maison de Quintal. Le 11 novembre une conspiration des femmes pour tuer les blancs pendant leur sommeil fut découverte. En conséquence elles furent toutes arrêtées et mises en prison; mais aucun châtiment ne sembla leur avoir été infligé, parce qu'elles promirent de se comporter mieux désormais, et de ne jamais donner lieu à soupçonner leur conduite. Cependant quoiqu'on leur pardonnât, Young observe : « Nous n'oubliâmes pas leur complot, et il fut décidé entre nous que la première femme qui commettrait la moindre faute

serait mise à mort, et qu'on userait de pareille sévérité à chaque offense, jusqu'à ce que les véritables intentions du sexe fussent bien connues. »

Les craintes des hommes les portèrent, le 15, à cacher deux mousquets dans les broussailles, afin que si quelqu'un d'entre eux parvenait à s'échapper en cas d'attaque, il eût des armes pour se défendre. Le 30 novembre, en effet, les femmes se réunirent de nouveau, et attaquèrent les hommes; mais il n'y eut aucun mort de part ni d'autre, et elles revinrent après avoir encore une fois obtenu pardon, quoiqu'ils les menaçassent de leur ôter la vie à leur premier méfait. Des menaces si souvent répétées, et demeurant toujours sans exécution, n'aboutirent bientôt plus à rien, comme on devait s'y attendre; ainsi les femmes se séparaient des hommes lorsqu'elles éprouvaient le moindre déplaisir, et se cachaient dans les parties non fréquentées de l'île, après avoir eu soin de se munir d'armes à feu. De cette manière les hommes étaient en proie à de continuelles alarmes, craignant le résultat de chaque rébellion, attendu que la force numérique des femmes était beaucoup plus grande que la leur.

Le 4 mai 1795 deux canots furent commencés et finis en deux jours. Les exilés s'en servirent pour pêcher, occupation à laquelle ils se livrèrent souvent et avec succès, attrapant des poissons de

rochers et de gros maquereaux. Le 27 décembre suivant, ils furent terriblement effrayés à la vue d'un vaisseau près de l'île. Par bonheur pour eux il y avait un violent ressac sur les rochers, et le temps était à l'orage : le vaisseau se dirigea vers le sud-est, et à midi ils ne l'aperçurent plus. Young paraît croire que ce fut une faveur spéciale de la Providence; car la mer, pendant toute une semaine, resta ensuite plus calme qu'ils ne se souvenaient de l'avoir jamais vue depuis leur arrivée dans l'île.

Les événemens de l'année 1796 eurent si peu d'importance qu'une seule page du journal d'Young en contient le récit, et dans celle de 1797 il n'y eut que trois incidens dignes de remarque. D'abord ils tâchèrent de réunir une assez grande quantité de viande pour la saler, puis ils fabriquèrent des sirops avec la canne à sucre et diverses plantes de l'île ; enfin M'Coy tomba d'un cocotier et fut couvert de contusions. Les hommes continuaient à se livrer à des occupations du genre de celles qui ont été déjà rapportées, faisant quelquefois des excursions de l'autre côté de l'île. Ils étaient à ce qu'il semble devenus sociables, dînaient souvent les uns chez les autres, et contribuaient davantage au bien-être des femmes qui pour leur part ne leur donnaient aucun motif de mécontentement. De plus, ils avaient pris entre eux de sages arrangemens pour les vivres. Si quelqu'un était heureux

à la chasse, il envoyait aux autres ce qu'ils désiraient de venaison, et les autres lui rendaient plus tard la pareille. Il en était de même pour les fruits et les légumes, de sorte que c'était une petite communauté fort tranquille.

Le hasard voulut malheureusement que M'Coy eût travaillé dans une distillerie en Écosse; et comme il aimait beaucoup les liqueurs fortes, il essaya de distiller le jus de certaines racines, et parvint en avril 1798 à fabriquer une bouteille d'eau-de-vie. Le succès engagea son camarade Matew Quintal à changer sa marmite en un alambic, invention qui ne réussit que trop bien, puisque dès lors ils furent presque continuellement ivres, M'Coy surtout, à qui l'ivresse finit par causer des accès de délire dans un desquels il se jeta du haut d'un rocher et mourut. Le triste sort de cet homme fit une si terrible impression sur les deux autres qu'ils jurèrent de ne plus boire une seule goutte de liqueur; et Adams, j'ai toute raison pour le croire, tint sa parole jusqu'au jour de sa mort.

Le journal s'arrête presque à l'époque de la mort de M'Coy qui n'y est pas rapportée; mais nous apprîmes d'Adams que vers 1799 Quintal perdit sa femme par suite d'une chute qu'elle fit du haut d'un rocher où elle dénichait des œufs d'oiseau; qu'il en prit de l'humeur, et que, quoiqu'il y eût encore plusieurs compagnes à choisir dans l'île,

quoiqu'il ne dût pas avoir oublié les suites fatales d'une pareille prétention, il voulut absolument qu'un de ses camarades lui cédât la sienne. Naturellement ni l'un ni l'autre ne se trouva disposé à faire ce sacrifice, et il chercha l'occasion de les mettre tous deux à mort. Il ne réussit pas dans sa première tentative, mais jura de recommencer. Adams et Young, ne doutant pas qu'il ne tînt son serment, et craignant qu'il ne fût plus heureux la seconde fois, finirent par conclure que leurs propres vies ne seraient pas en sûreté tant que Quintal vivrait, et qu'ils étaient autorisés à lui donner la mort. Ils la lui donnèrent d'un coup de hache.

Tel fut le triste sort de sept des principaux auteurs de la mutinerie, qui n'échapèrent à la rigueur des lois que pour ajouter le meurtre à leurs autres crimes; car si quelques-uns n'ont pas réellement trempé leurs mains dans le sang de leurs semblables, tous cependant ont contribué plus ou moins à leur arracher la vie.

Comme Christian et Young appartenaient à des familles respectables et avaient reçu une éducation convenable à leur naissance, on peut supposer qu'ils sentirent le changement et l'ignominie de leur position beaucoup plus que les matelots, qui comparativement se trouvaient heureux. Mais s'il en était ainsi, ils eurent, au dire d'Adams, le bon sens de le cacher, puisque pas un seul murmure, pas

un regret ne leur échappèrent. Au contraire, Christian était toujours joyeux, et son exemple fut d'une grande utilité pour exciter ses compagnons au travail. Il avait un simple et bon caractère par lequel il s'attirait l'estime et le respect de tous ses inférieurs. La meilleure preuve en est qu'il conserva jusqu'à l'heure de sa mort, et parmi des circonstances si difficiles, l'amour et la vénération de tous ceux qui furent ses complices. A l'époque même de notre visite, Adams, lorsqu'il parlait de lui, ne manquait jamais de dire : M. Christian.

Adams et Young se trouvèrent donc les seuls survivans des quinze hommes qui avaient abordé dans l'île. Ils étaient tous deux, et plus particulièrement Young, d'une tournure d'esprit sérieuse; aussi devait-il arriver infailliblement, après tant de scènes affreuses auxquelles ils avaient assisté, que la solitude et la tranquillité qui suivirent les disposeraient à se repentir. Pendant la vie de Christian, ils n'avaient lu qu'une seule fois le service divin; mais depuis sa mort ils n'avaient pas manqué de le lire régulièrement chaque dimanche. En outre, ils résolurent alors de dire matin et soir la prière en famille, de consacrer aussi une partie de l'après-midi du dimanche au service divin, et d'élever leurs propres enfans ainsi que ceux de leurs infortunés compagnons dans la piété et la vertu.

Pour l'accomplissement de ce dessein, l'éduca-

tion d'Young le mettait à même d'être d'un grand secours; mais il ne devait pas survivre long-temps à son repentir. Un asthme, déjà assez ancien, termina son existence une année environ après la mort de Quintal, et il ne resta plus qu'Adams de tous les pauvres et malheureux mutinés. La perte de son dernier compagnon lui causa un chagrin vif et profondément senti. Ce fut une catastrophe qui d'ailleurs le disposa plus que jamais au repentir, et le détermina à exécuter la pieuse résolution qu'il avait prise, dans l'espérance d'expier ses crimes.

Ses réformes ne pouvaient peut-être avoir lieu dans un moment plus propice. Des dix-neuf enfans de l'île, plusieurs avaient de sept à huit ans; et si on les eût laissés plus long-temps s'abandonner à leurs inclinations, ils auraient sans doute pris des habitudes qu'il eût été difficile, sinon impossible, de déraciner. Le moment était donc favorable à son dessein : aussi ses louables efforts furent-ils couronnés d'un succès qui dépassa ses plus vastes espérances. Il eut néanmoins une rude tâche à remplir. Outre les enfans à élever, les femmes taïtiennes étaient à convertir; et comme l'exemple des mères avait beaucoup d'influence sur leurs enfans, il résolut de leur consacrer ses premiers soins. Son zèle ne fut pas infructueux; les Taïtiennes étaient d'un caractère naturellement traitable,

et lui donnèrent moins de peine qu'il ne le craignait. Les enfans aussi étaient animés d'un tel désir d'apprendre, qu'Adams n'eut bientôt plus qu'à répondre à leurs questions, qu'à les mettre sur la voie. A mesure qu'ils grandirent, leurs habitudes de moralité et de piété se fortifièrent en eux; la petite colonie s'améliora sous tous les rapports; des mariages eurent lieu; et bientôt se forma une heureuse société, dont le mérite appartient en grande partie à Adams, et peut en quelque sorte racheter les premières erreurs de sa vie.

§ 3.

Ile Pitcairn. Manières, coutumes, occupations, avertissemens, etc., des naturels. Leur village. Excursion dans l'île. Mariage d'Adams. Description générale.

Après avoir donné quelques détails relatifs à la mutinerie qui éclata sur le navire *le Bounty*, j'ai dit quel fut le sort des principaux chefs, et raconté l'histoire de l'île Pitcairn jusqu'à l'époque de notre visite. Je vais maintenant revenir aux insulaires qui s'étaient rendus à bord de *la Blossom* pour nous féliciter de notre arrivée.

La Blossom était si différente, ou, pour me servir de l'expression des naturels, si riche, comparée aux autres vaisseaux qu'ils avaient vus, que toujours ils avaient peur de faire quelque chose de

mal et n'osaient pas même bouger sans demander la permission. Cet embarras des insulaires nous causa d'abord de la besogne, car, très remuans de leur naturel et curieux de tout voir, il était rare que leur attention se fixât long-temps sur le même objet, ou qu'ils voulussent rester deux secondes de suite dans le même endroit. N'ayant pas de loquets à leurs portes, ils ne savaient pas comment ouvrir les nôtres, et nous étions en conséquence accueillis de toutes parts par des demandes de ce genre : « S'il vous plaît, puis-je m'asseoir? puis-je me lever? puis-je sortir de la cabine? S'il vous plaît, ouvrez-moi la porte; fermez la porte. » Ils parlaient, du reste, avec tant de bonhomie et de candeur, qu'il était impossible de ne pas trouver plaisir à leur répondre. Ils eurent bientôt appris le nom de baptême de tous nos officiers, et dans la conversation ils s'en servaient toujours pour les désigner, au lieu de les appeler par leur surnom. Lorsqu'il arrivait qu'un individu se nommât comme eux, c'était pour eux un motif toujours puissant de s'attacher à lui.

Ils passèrent quelques heures à bord avant que le vaisseau pût approcher de l'île; et pendant ce temps ils nous avaient tellement plu, que nous éprouvâmes le plus grand désir de visiter leurs habitations. C'est pourquoi, plutôt que de passer la nuit suivante en mer, nous descendîmes dans

nos chaloupes, quoique nous fussions encore à distance considérable de la terre, et nous les y accompagnâmes. Suivant nos guides, nous doublâmes un point de l'île surmonté par de hauts rocs en spirale, nommés *rocs de Saint-Paul* par les insulaires, et nous pénétrâmes dans une baie spacieuse, où *le Bounty* reposa pour la dernière fois sur ses ancres. C'était dans cette baie, dont les rives étaient escarpées et presque inaccessibles, que nous devions aborder. Les hauteurs qui l'environnent sont couvertes à leurs bases d'arbres toujours verts, dont les branches épaisses présentent pendant l'été un agréable abri contre les rayons d'un soleil presque perpendiculaire. Dans le lointain se montrent plusieurs grands rochers pointus, à qui les pieux insulaires ont donné les noms des plus zélés apôtres. De dangereux brisans bordent la côte et paraissent former une barrière insurmontable à tout accès.

Là nous mîmes nos chaloupes à l'ancre, car nous n'eussions jamais pu passer à travers tant d'écueils qui nous étaient inconnus, et les naturels nous débarquèrent deux à deux dans la leur. La peine que nous eûmes à débarquer fut plus que compensée par l'accueil amical que nous reçûmes au rivage d'Hannah Young, très intéressante jeune femme, fille d'Adams. Telle était sa joie de revoir son père, qu'elle avait de beaucoup dépassé ses compagnes.

E.

encore à
ous les y
s doublá-
hauts rocs
ar les in-
baie spa-
nière fois
, dont les
sibles, que
l'environ-
s toujours
ntent pen-
ayons d'un
lointain se
ntus, à qui
s des plus
dent la côte
montable à

re, car nous
nt d'écueils
turels nous
r. La peine
ue compen-
es au rivage
une femme,
ir son père,
compagnes.

[illegible] chaloupes, quoique nous fussions encore à distance considérable de la terre, et nous les y accompagnâmes. Suivant nos guides, nous doublâmes un point de l'île surmonté par de hauts rocs en spirale, nommés *rocs de Saint Paul* par les insulaires, et nous pénétrâmes dans une baie spacieuse, où *le Bounty* rep[illegible] la dernière fois sur ses ancres. L'étau [illegible] baie, dont les rives étaient escarpées et presque inaccessibles, que nous devions aborder. Les hauteurs qui l'environnent sont couvertes à leurs bases d'arbres toujours verts, dont les branches épaisses présentent pendant l'[illegible] abri contre les rayons d'un soleil [illegible] le lointain se montrent [illegible] pointus, à qui les pieux insulaires ont donné [illegible] des plus zélés apôtres. De dangereux bercuts bordent la côte et paraissent former une barrière insurmontable à tout accès.

Là nous mîmes nos chaloupes à l'ancre, car nous n'eussions jamais pu passer à travers tant d'écueils qui [illegible] naturels nous débarquèrent [illegible] dans la leur. La peine que nous eûmes [illegible] fut plus que compensée par l'accueil [illegible] reçumes au rivage d'Hannah Young, très [illegible] femme fille d'Adams. Telle était sa [illegible] voir son père qu'elle avait de beaucoup dépassé ses compagnes

Ile Pitcairn

HANNAH YOUNG

Voy. Autour du Monde. *Beechey, Pag. 60*

Ell
de
sur
vai
rai
pre
de
il
ne
que
sile
gna
pou
aux
cau
du
le
qu'
plu
ses
tion
dai
vag
bie
sim
nos
I
vêt

Elle crut nécessaire de les excuser tout d'abord de leur retard en disant qu'elles étaient montées sur la colline avec John Buffet pour examiner le vaisseau, et n'étaient pas encore revenues. Il paraissait que ce John Buffet, qui était marin de profession, reconnut le bâtiment pour un vaisseau de ligne; et, sans savoir précisément pourquoi, il devint si alarmé pour la sûreté d'Adams, qu'il ne pouvait ou ne voulait répondre à aucune des questions qui lui étaient adressées. Ce mystérieux silence mit tout le monde en pleurs, car on craignait qu'il n'eût découvert quelque chose de funeste pour leur patriarche. Enfin son obstination céda aux instances; mais avant qu'il pût expliquer la cause de sa conduite, on vit les chaloupes s'éloigner du navire, et Hannah courut immédiatement vers le rivage pour baiser les joues du vieillard, ce qu'elle fit avec un empressement qui témoignait la plus vive affection. Ses excuses pour l'absence de ses compagnes devinrent inutiles par leur apparition dans le sentier rapide et sinueux qui descendait de la montagne. Quand elles gagnèrent le rivage, elles nous souhaitèrent successivement la bienvenue dans leur île avec une candeur et une simplicité qui ne pouvaient laisser aucun doute dans nos cœurs.

Presque toutes portaient l'étoffe de l'île. Leurs vêtemens consistaient en un jupon et un manteau

jeté négligemment sur les épaules, qui tombait jusqu'aux chevilles. Leur taille était plutôt au-dessus de la moyenne; et leurs membres, accoutumés à travailler et à gravir les collines, avaient acquis une muscularité singulière; mais leurs traits et leurs façons étaient complétement féminins. Quoique plus beau que celui des hommes, leur teint était semblable à celui des Égyptiens; mais la couleur foncée en était moins remarquable, parce qu'elle contrastait avec celle de leurs noirs cheveux luisans qui pendaient sur leurs épaules en longues tresses flottantes, soigneusement lissées; par-devant ils étaient également écartés du front et des tempes, et retenus dans cette position par une guirlande de fleurs aromatiques blanches ou rouges, nouvellement cueillies. Leurs figures étaient aimables et gracieuses, leurs yeux noirs et brillans; chacune avait une rangée de dents qui eussent fait l'envie des belles de nos climats. Telle fut l'impression favorable de la première entrevue; elle le devint encore plus lorsque tout le groupe témoigna simultanément son désir que nous vinssions passer plusieurs jours dans l'île. Comme le soleil inclinait, nous exprimâmes le vœu d'être menés au village.

Nous prîmes le seul sentier qui y conduisait de l'endroit du débarquement, et nous reconnûmes bientôt qu'il n'était pas, en effet, moins difficile

à gravir que la disposition du terrain nous l'avait fait craindre à distance. Les naturels cependant ne paraissaient aucunement fatigués ; les femmes, aussi bien que les hommes, chargés de fardeaux, traversaient sans peine les endroits les plus malaisés ; tandis que nous, obligés d'avoir recours à des touffes d'herbes ou aux broussailles pour nous aider, nous restions en arrière, non moins incommodés par la chaleur du temps que par des essaims de mouches qui infestent l'île et y furent, dit-on, importées par le navire *le Breton*.

Dès que nous eûmes gagné le premier plateau, notre troupe se reposa sur de larges pierres qui gisaient à demi cachées dans de hautes herbes le long d'un ravin, d'où les branches épaisses des palmiers dérobaient la vue du ciel. Là, grâce à l'intervention de nos guides féminins, qui, munis de larges feuilles, écartaient nos impitoyables persécuteurs, nous obtînmes un répit à leurs attaques.

Après nous être reposés, nous continuâmes notre route par un chemin plus commode ; et quand nous eûmes traversé deux vallées ombragées de cocotiers, nous parvînmes au village. Il consistait en cinq maisons bâties sur un emplacement nettoyé à dessein et descendant vers la mer en pente douce, d'où la vue embrassait au loin l'horizon à travers une percée ouverte dans un vaste bois de

palmiers. Tandis que les hommes nous aidaient à dresser nos tentes, les femmes s'occupèrent à préparer le dîner, ou plutôt le souper, car il était huit heures du soir.

La manière dont les naturels de l'île Pitcairn font cuire leurs alimens est celle en usage à Taïti; je crois donc inutile de la décrire. Nous fûmes bientôt prévenus que le repas nous attendait, et ce repas, avec une mine moins somptueuse, aurait encore satisfait des appétits aiguisés par une longue abstinence et par un pénible voyage. Notre troupe se divisa, pour ne pas trop encombrer une seule maison. Adams ne nous reçut pas dans la sienne; mais dans celle de Christian je trouvai une table avec des assiettes, des couteaux et des fourchettes, ce que je ne m'attendais guère à rencontrer dans une partie si lointaine du monde. Le service n'était pas, à vrai dire, bien complet; mais nous trouvâmes tous, à la rigueur, moyen de nous servir, et quelques naturels seulement furent obligés de substituer leurs doigts aux instrumens réputés indispensables dans les pays plus civilisés. Le cochon fumant, habilement découpé, fut partagé entre les convives, mais personne n'y goûta avant qu'un *amen* prolongé, que prononça toute la compagnie, n'eût succédé au *benedicite* solennel que récita le curé du village. « A l'œuvre! » fut alors le signal de l'attaque; et comme il est convenable que tout

le monde finisse de manger en même temps, afin que les *grâces* soient dites une fois pour tout le monde, chacun se mit ardemment à la besogne. Dans l'île Pitcairn, on regarde comme mal de toucher même à un morceau de pain sans offrir à Dieu les prières d'usage, et l'individu qui interrompt son repas pour le continuer ensuite passe pour original. Ils se conforment si rigoureusement à cette coutume, que nous ne pensons pas qu'elle ait été une seule fois violée. Un jour que je causais avec Adams, il prit par mégarde la première bouchée sans avoir récité les grâces; mais avant de l'avaler il s'en souvint, et comme s'il allait commettre un crime, rejetant aussitôt ce qu'il avait dans la bouche, il commença sa prière.

Hospitalité, cordialité, gaîté, ce furent les traits caractéristiques du festin; et jamais leur agréable influence ne fut mieux prouvée qu'en cette occasion par la consommation de presque tous les alimens qui nous furent servis. Sauf quelques bouteilles de vin que nous avions apportées avec nous, on ne but que de l'eau. L'eau était placée dans une énorme cruche à un bout de la table, et on la faisait circuler au besoin : cérémonie dans laquelle, à l'île Pitcairn surtout, il est désirable d'être le premier officiant, attendu que la sauce du plat se mêle immanquablement au contenu du vase; car les naturels, qui préfèrent l'usage de leurs doigts

à celui des fourchettes, tiennent indifféremment la cruche par l'anse ou par le bord. Trois ou quatre torches faites de noix résineuses que retenaient des fibres de feuilles de palmier, étaient placées aux bouts de la table dans des pots de fer-blanc, et remplaçaient fort bien nos chandelles, sinon qu'elles répandaient dans l'appartement une extrême chaleur, et pétillaient, éclataient, un peu au désagrément de la personne dont la figure se trouvait proche.

Malgré ces inconvéniens nous fîmes un joyeux et bon souper, nous entendîmes conter plusieurs petites anecdotes de l'endroit, et la singularité des questions de nos hôtes nous amusa beaucoup. Nous passâmes la nuit dans l'île, et le lendemain nous commençâmes à l'explorer. Outre les maisons dont il a été parlé plus haut, il y en a trois ou quatre autres qui sont situées au milieu des plantations par-delà les bois de palmiers. Une de ces dernières, placée plus haut que le village sur la montagne, appartenait à Adams, qui avait quitté le bruit du hameau pour le silence et la solitude d'un lieu où il jouissait des avantages d'une position élevée, si désirables dans les pays chauds. De plus il y a encore quatre chaumières vers l'est, où demeurent les Youngs et les Quintals.

Toutes ces habitations sont construites en bois, de forme oblongue, et recouvertes avec des feuilles

de palmier tenant aux branches mêmes, lesquelles sont entrelacées horizontalement aux soliveaux qu'on dispose de manière à donner au toit une pente convenable. La plupart ont un étage qui sert de chambre à coucher, et renferment quatre lits placés dans les angles, assez larges chacun pour trois personnes au moins. Ces lits sont faits du bois de l'arbre à étoffe, et élevés de dix-huit pouces au-dessus du plancher; ils consistent en un matelas de feuilles de palmier, sur lequel on étend trois draps d'étoffe indigène, remplaçant fort bien notre linge. Le rez-de-chaussée contient ordinairement un ou plusieurs lits, mais sert toujours de salle à manger; on y trouve toujours une vaste table entourée de siéges. Le plancher est élevé d'environ un pied au-dessus du sol, et fait de fortes solives, non de bambous ou de pierre, comme le capitaine Folyer l'a dit, puisqu'il n'y a point de bambous dans l'île. Les insulaires n'ont pas non plus de nattes. Le plancher est à demeure, mais les pans reposent sur des supports à coulisses, de sorte qu'on peut les supprimer à volonté si le temps le permet. Le rez-de-chaussée communique à l'étage supérieur par une forte échelle située au milieu, et conduisant à une trappe qui donne accès dans la chambre à coucher.

Plusieurs sentiers, car de routes il n'en existe pas, partent du village, et passent généralement

par les vallées, offrant vers les parties hautes de l'île un accès moins difficile que la pente naturelle des collines; encore sont-ils raides, escarpés, et si glissants dans la saison pluvieuse, qu'ils est presque impossible, à moins d'être insulaire, de les parcourir sans accident. Nous en choisîmes un qui menait par-dessus la montagne, au lieu du débarquement, de l'autre côté de l'île, et nous visitâmes les différentes plantations qui s'étendent jusqu'à une certaine hauteur sur la montagne. C'était là que les mutinés avaient originairement bâti leurs maisons d'été, afin de jouir des brises et de surveiller leurs champs d'yams qui sont en cet endroit plus productifs que dans les terrains bas. Près de ces plantations nous vîmes les restes de quelques anciens moraïs, et on nous montra l'endroit où Christian fut d'abord enterré. Par un chemin sinueux, et qui nous sembla fort malaisé, nous atteignîmes le plateau de la montagne, dont la hauteur est de 1,109 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est le point le plus élevé de l'île. La chaîne s'étend vers le nord et vers le sud, réunissant ainsi deux petits pics; elle est si étroite qu'en plusieurs endroits elle n'a guère que trois pieds de largeur, et présente un dangereux passage entre deux terribles précipices. Les naturels étaient si habitués à gravir ces rocs, qu'ils sautaient lestement de pointe en pointe comme les chasseurs de

chamois; et nous vîmes le jeune Christian se percher d'un saut sur la cime d'un roc escarpé où il y avait à peine la place de ses pieds, et d'où toute autre personne aurait frissonné de crainte en abaissant ses yeux vers le rivage de la mer qui s'étendait à plusieurs centaines de pieds au-dessous. A l'extrémité méridionale de cette chaîne est une caverne de quelque intérêt, puisque Christian avait l'intention de s'y retirer, en cas du débarquement dans l'île de l'équipage d'un vaisseau envoyé à sa poursuite, et qu'il était résolu à y vendre sa vie aussi chèrement que possible. Il entretenait toujours dans cet asile un magasin de provisions, et avait élevé dans le voisinage une petite hutte bien cachée par des arbres, d'où l'on pouvait voir venir l'ennemi. L'accès de cette caverne était si difficile, que quand même on serait parvenu à gravir la montagne, Christian eût défié toute une armée, tant qu'il n'aurait pas manqué de munitions. Un sentier périlleux et peu fréquenté conduit de cet endroit à un pic d'où l'on découvre les côtes occidentale et méridionale. De cette hauteur, et par un temps clair, on peut, au moyen des eaux diversement colorées qui environnent l'île, apercevoir distinctement le fond de l'Océan. Sur tous les points l'île est bordée par des rocs qui s'avancent au-dessus des flots, tandis que de nombreux fragmens qui s'en sont détachés

élèvent leurs noirs sommets au milieu du ressac qui de toutes parts s'élance avec impétuosité sur le rivage.

Nous redescendîmes par une pente moins raide que celle par où nous avions monté, et nous gagnâmes à travers des champs d'yams un ravin qui nous conduisit au village. Le sentier qui mène à ce ravin est si escarpé en plusieurs endroits que, sans le secours des naturels, nous aurions glissé infailliblement au fond des précipices.

Tandis que nous cheminions ainsi, nous prêtant assistance les uns autres, nous accrochant aux buissons et aux plantes qui se trouvaient sur notre passage, nous fûmes surpris par une troupe de beaux petits enfans qui s'avançaient sans la moindre peine, grignotant un melon d'eau, et balançant sur leurs têtes des calebasses remplies de cet élément qu'ils avaient été chercher de l'autre côté de l'île. Ils sourirent en passant de notre inhabileté, et nous comprîmes leur innocent reproche; mais nous étions encore inaccoutumés à de tels exploits, tandis qu'eux-mêmes, élevés à les accomplir, avaient acquis une démarche ferme et solide que l'habitude peut seule donner.

Il faisait nuit lorsque nous regagnâmes les habitations, mais nous fûmes avertis par un sifflement qui résonna dans les bois que nous ne revenions pas au gîte les derniers. Ce sifflement, particulier

aux insulaires, est si aigu, qu'on peut l'entendre d'une moitié de l'île, et l'oreille des naturels est si fine qu'ils l'entendaient lors même que nous ne pouvions rien distinguer. Au seul ton de ces sifflemens, ils reconnaissent d'ailleurs qui le pousse et quel en est le motif. Ceux qui venaient de retentir à travers les bois apprirent aux habitans du village qu'un certain nombre de leurs compatriotes avaient perdu leur chemin. Un feu qui fut aussitôt allumé ramena les absens chez eux au bout de quelques instans.

Dans cette île, solitaire au milieu de l'Océan, la vie présente peu de variété, et les occupations d'un jour sont celles du jour suivant. La danse est un amusement auquel il est rare que se livrent les insulaires; mais comme nous les priâmes avec instance de nous donner ce spectacle, ils ne refusèrent pas. Une vaste chambre dans la maison de Quintal fut disposée en conséquence. Une torche de noix résineuse répandait une vive clarté dans l'appartement. La compagnie se rangea d'un côté, et de l'autre se placèrent les musiciens sous la direction d'Arthur Quintal. Il était assis à terre, comme principal musicien, avec une gourde devant lui, et une planche de bois sonore qu'il balançait avec ses pieds pour que les vibrations en fussent continues. Il frappait alternativement son instrument avec deux bâtons, et était accompagné par Dolly,

qui faisait sa partie en frappant des deux mains sur une autre gourde. Un troisième personnage jouait sur une vieille chaudière de cuivre provenant du *Bounty*, qui formait une espèce de basse. Au son de cette joyeuse musique, trois femmes se mirent à danser, mais avec répugnance, montrant qu'elles ne dansaient que pour nous faire plaisir, car elles considèrent pour ainsi dire un pareil amusement comme profane. Les figures qui furent exécutées étaient imitées des plus décentes de la danse taïtienne, et ne consistaient guère qu'à remuer les pieds et à faire claquer les doigts; mais cela seul était encore assez pour arracher de temps en temps de grands éclats de rire aux dames faisant galerie, sans doute parce qu'à cette danse se rattachaient pour elles des idées comiques, que nous, comme étrangers, nous ne comprenions pas. Au contraire, si on nous eût consultés, nous aurions été obligés de répondre qu'elle ne nous paraissait nullement risible. Les danseuses ne se livrèrent pas long-temps à ce genre de divertissement, parce qu'elles le trouvaient d'une trop grande légèreté; et il n'y eut que les trois femmes en question qui purent se décider à nous montrer leurs grâces. Un de nos officiers, qui dans l'espérance d'être agréable aux habitans avait apporté son violon à terre, proposa, pour exciter les hommes et les femmes à danser, de nous jouer quelques contre-danses, s'ils voulaient les

exécuter; mais cette offre ne les tenta ni les uns ni les autres.

Ils prièrent cependant l'officier de leur donner un échantillon du savoir-faire de son instrument, requête qui leur fut accordée; mais quoique l'officier jouât fort bien, il ne produisit pas le plaisir auquel nous nous attendions. Ces gens simples n'étaient pas encore venus à un point de raffinement qui leur permît d'apprécier l'harmonie; mais ils trouvaient un extrême plaisir à suivre les doigts qui se promenaient rapidement sur les cordes, et désiraient toujours voir l'instrument lorsqu'on en jouait. Nous leur avons entendu dire par la suite qu'ils préféraient leurs simples inventions musicales à notre violon. Ils ne paraissent pas avoir la moindre oreille pour la musique; un de nos officiers eut la plus grande peine à leur enseigner l'air du centième psaume, afin qu'ils ne chantassent pas tous les psaumes et toutes les hymnes sur le même air; mais ils ne montraient ni aptitude ni désir d'apprendre.

Nous employâmes le jour suivant à terminer notre excursion dans l'île, dont les naturels voulaient absolument nous montrer chaque partie. Nous suivîmes donc, avec les mêmes guides que la veille, un chemin qui nous conduisit à la Corde, roc très escarpé, ainsi nommé parce qu'on ne pouvait en descendre qu'au moyen d'une corde. Il

est situé à l'extrémité orientale de l'île et commande une petite baie sablonneuse, bordée de rochers qui rendent très périlleux en cet endroit l'abordage d'une montagne.

Aux pieds de la Corde nous trouvâmes quelques haches de pierre, fabriquées par les anciens habitans de l'île; et sur la face d'un énorme rocher nous vîmes quelques caractères grossièrement gravés, que nous copiâmes: ils paraissaient avoir été tracés par les gens du *Bounty*, quoique Adams ne s'en souvînt pas. A gauche de la Corde est un pic d'une hauteur considérable, qui domine la baie Bounty. Au sommet de ce pic, les mutinés, lors de leur arrivée, découvrirent quatre statues hautes d'environ six pieds, érigées sur une plate-forme, et pareilles, d'après la description d'Adams, à celles de l'île de Pâques, sinon qu'elles étaient plus petites. Une de ces statues, qui a été conservée, était une représentation grossière du corps humain jusqu'aux hanches, et taillée dans un bloc de lava rouge.

Les habitans nous dirent que près de ce moraï supposé on trouvait quelquefois, en creusant la terre, des ossemens humains et des haches de pierre, mais nous ne trouvâmes que deux os d'après lesquels nous pûmes juger de la taille des aborigènes. C'était un os fémoral et une partie de crâne, l'un d'une grandeur surprenante, l'autre

d'une épaisseur rare. Les haches, dont nous obtînmes plusieurs échantillons, étaient faites d'une lave compacte, très dure, et susceptible d'un grand poli. Par la forme elles ressemblaient à celles en usage à Taïti et chez tous les naturels de ces mers que j'ai visités. On trouva aussi un grand vase de pierre pareil à ceux dont se servent les Taïtiens, et deux huttes construites avec des fragmens de rochers. Il n'est pas extraordinaire que cette île ait été habitée autrefois, quand on se rappelle que l'île de Pâques, qui est beaucoup plus éloignée du monde oriental, le fut aussi, quoiqu'on ignore absolument ce que devinrent les anciens habitans.

De ces images, et des larges piles de pierres trouvées sur les montagnes où elles n'ont pu être transportées qu'avec des peines infinies, on peut conclure que l'île fut long-temps habitée; et d'après les ossemens qu'on trouve toujours enterrés sous ces piles et jamais à la surface, on doit présumer que les naturels qui survécurent quittèrent l'île dans leurs canots pour chercher asile ailleurs.

Après avoir exploré toutes les différentes parties de l'île, comme nous étions horriblement fatigués de nos courses et que le temps menaçait de ne pas rester beau, je retournai à bord accompagné du vieux Adams. Mais à peine étions-nous montés sur le vaisseau, le vent se mit à souffler avec tant de

violence que toute communication avec l'île devint impossible pendant plusieurs jours de suite. Aussi les naturels furent-ils en proie à de vives appréhensions : ils montaient chaque matin sur l'endroit le plus élevé de l'île pour apercevoir le vaisseau ; et une fois qu'ils ne le distinguèrent plus ils commencèrent à craindre sérieusement qu'Adams ne leur fût jamais rendu. Mais lui, sachant que nous nous rapprocherions de l'île dès que le temps le permettrait, il était fort joyeux de cette occasion de rester plus long-temps à bord et de vivre parmi ses compatriotes. Quoiqu'il eût soixante-cinq ans passés, il prenait part aux danses et aux chants du gaillard d'avant, et montrait toujours beaucoup de gaîté.

Le 16 une chaloupe put aller à terre, et Adams retourna calmer l'inquiétude de ses amis. Avant de quitter le vaisseau, il nous dit qu'il se trouverait beaucoup plus heureux si je voulais lire la cérémonie du mariage à lui et à sa femme, parce qu'il ne pouvait se faire à l'idée de vivre avec elle sans l'accomplissement de cette formalité. Il y avait long-temps qu'il désirait l'arrivée d'un vaisseau de guerre pour mettre sa conscience en repos sur ce point. Quoique Adams fût âgé, quoique sa vieille compagne fût aveugle et alitée depuis plusieurs années, il attachait tant d'importance à la chose qu'il eût été cruel de répondre à ses prières par

un refus. En conséquence ils furent dûment unis le jour suivant, et le fait fut consigné sur un registre par John Buffet.

Les insulaires furent enchantés de nous revoir parmi eux, et nous en remercièrent dans les termes les plus affectueux. Nous reconnûmes bientôt, par suite de nos fréquentes relations avec ces excellentes gens, qu'ils n'avaient de besoins que ceux provenant du manque de certaines marchandises européennes qui leur avaient été quelquefois apportées par des vaisseaux. La nature a été extrêmement prodigue envers eux, et la nécessité leur a appris à faire usage de ses dons. Ils ont encore devant eux la perspective d'un accroissement de population, avec des moyens bornés de la nourrir.

Presque toute la partie de l'île susceptible de culture est cultivée; mais quelles eussent été les conséquences de cet accroissement, si le hasard n'eût fait découvrir leur position! il n'est pas difficile de le prévoir. Pour peu même qu'on réfléchisse, on reconnaîtra aisément dans cette découverte l'intervention bienfaisante de la même main qui de parens si coupables a tiré une postérité si vertueuse. Adams, qui avait songé à l'état auquel les insulaires seraient un jour réduits, me pria dès notre première entrevue de porter les choses à la connaissance du gouvernement, ce que j'ai fait.

En conséquence, des mesures ont été prises pour transporter les naturels là où bon leur semblerait d'aller; mais lorsqu'il s'est agi de quitter leur île natale, ils ont préféré y demeurer et courir les chances de l'avenir.

Pourtant, lors de notre séjour, quelques livres de voyages laissés de temps à autre dans leur île, et les récits qui leur avaient été faits sur les contrées étrangères, leur avaient inspiré un violent désir de voyager; au point qu'ils entreprirent un jour d'aller avec leur grande chaloupe visiter une île qu'ils avaient ouï dire n'être pas fort éloignée de la leur. Mais heureusement pour eux, comme la boussole sur laquelle ils comptaient, une du vieux *Bounty*, était rouillée de manière à ne pas pouvoir leur servir, leur curiosité céda à leur prudence, et ils revinrent avant d'avoir perdu de vue leur sol natal.

L'idée de passer toute leur vie dans une île longue de deux milles, sans rien voir du monde, ou, ce qui est une raison plus forte, sans y rien faire de bien, avait vivement frappé plusieurs des naturels. Mais des liens de famille, leur ardente amitié des uns envers les autres, et l'amour de la patrie, les avaient toujours empêchés de partir séparément. Mais Georges Adams, qui n'avait pas de femme pour le retenir, qui au contraire souhaitait de pouvoir penser à tout autre chose qu'à

son pays, témoignait un vif désir de s'embarquer sur *la Blossom;* et j'eusse accédé à ses instances, si la pauvre mère n'eût pleuré amèrement à l'idée de quitter son fils et même exigé que je le lui ramenasse un jour. Ce fut un cruel désappointement pour le pauvre Georges, dont l'histoire est un exemple frappant de la rigoureuse manière dont les naturels tiennent leur parole.

Les femmes, on peut se l'imaginer, sont très rares à l'île Pitcairn, attendu que les prohibitions de mariages entre parens sont les mêmes qu'en Angleterre. Georges, très jeune encore, était tombé amoureux de Polly Young, fille un peu plus âgée que lui; mais Polly, qui alors en aimait un autre et avait cet âge où les jeunes femmes ne doutent de rien, avait imprudemment dit qu'elle ne donnerait jamais sa main à Georges Adams. Lui néanmoins se livrait à l'espoir qu'elle finirait par s'adoucir, et en conséquence ne cessait de chercher à lui plaire. Il y parvint; sa constance et ses attentions, puis à mesure qu'il grandissait, la beauté de ses formes, que Georges ne manquait aucune occasion de déployer devant elle, attendrirent le cœur de Polly; elle l'aima, et sans ce qui s'était passé autrefois, elle serait volontiers devenue sa femme. Mais elle ne pouvait violer le serment de sa jeunesse, et le malheureux couple d'amans dépérissait de jour en jour, victime d'un vœu ridicule

Ce cas extrêmement grave fut soumis à notre décision, et la douleur des intéressés fut quelque peu adoucie par le jugement que nous rendîmes, et qui était que mieux valait se marier que de continuer à vivre malheureux par suite d'une résolution témérairement prise dans un âge à peine raisonnable; mais ils ne purent se décider à profiter du bénéfice de notre arrêt, et quand nous quittâmes l'île ils n'étaient pas encore mariés.

Le vieux Adams, qui désire que sa conduite serve d'exemple à la nouvelle génération, nous montra aussi avec quelle fidélité il croit devoir tenir une promesse. Dans le courant de la conversation, il dit un jour qu'il m'accompagnerait lui-même sur la montagne, s'il ne se trouvait personne pour m'accompagner. Or, le hasard voulut que, dans le moment dont je pouvais disposer pour faire cette excursion, tous les jeunes insulaires étaient précisément en route. Adams insista donc pour remplir son engagement quoique la journée fût extrêmement chaude, et la course beaucoup trop fatigante pour lui vu son grand âge, quand même le temps eût été plus doux. Il partit néanmoins, disant : « J'ai promis et j'irai; d'ailleurs sans l'exemple le précepte ne servirait de rien. » A la première vallée, il jeta son chapeau, sa cravate, sa jaquette et les laissa sur le bord du chemin; à la seconde, il laissa ses culottes accrochées à un buisson; et s'il eût été seul

ou muni du tablier d'usage en pareil cas, sa chemise aurait certainement suivi ses autres vêtemens. Ainsi débarrassé, il parcourait à grands pas le chemin, qu'il avait bien connu autrefois; mais alors il n'y avait pas mis le pied depuis si long-temps qu'il se trouva plusieurs fois embarrassé. Nous atteignîmes enfin le sommet de la chaîne, et il me montra l'endroit où s'étaient placés M'Coy et Quintal pour défier les nègres. Là, Adams se sentit tellement fatigué qu'il se reposa avec délices. La brise qui en cet endroit soufflait avec force était si froide, qu'une chemise seule équivalait à rien, et que s'il n'eût été endurci à tous les changemens d'atmosphère, cette transition soudaine de la chaleur au froid lui aurait été fatale à son grand âge.

Tant que nous restâmes à terre, nous prenions toujours place à la table des naturels, dînant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il n'y avait point d'heures fixées pour les repas, qui toujours se composaient de cochon cuit sous la cendre, d'yams, de taro, et plus rarement de pommes de terre.

Comme les productions de l'île étaient peu nombreuses, et leurs relations avec le reste du monde fort rares, on peut supposer aisément qu'il y avait peu de variété dans les repas; mais ils font de leur mieux avec ce qu'ils ont, et préparent leurs alimens de différentes manières, le cochon excepté, qu'ils cuisent toujours entre des pierres chaudes.

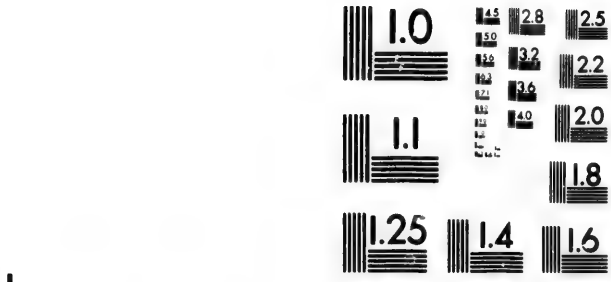
Il y a plusieurs chèvres dans l'île, mais les insulaires détestent la chair ainsi que le lait de ces animaux. Les yams constituent leur principale nourriture; ils les mangent bouillis, cuits sous la cendre ou écrasés dans du lait de coco et mis en gâteaux, ou bien broyés et formant soupe. Les bananes se préparent aussi de toutes ces différentes manières. La racine de taro, après avoir été pelu. e, remplace assez bien le pain, de même que les bananes. Leur breuvage ordinaire est de l'eau pure; mais ils nous firent du thé avec certaines plantes, qu'ils aromatisèrent avec du gingembre et adoucirent avec le jus de la canne à sucre. Quand ils sont seuls, ce breuvage et la soupe de volaille sont exclusivement réservés aux malades. Ils ne tuent que rarement de cochons, vivant plutôt de fruits et de légumes. Les grâces étaient d'ordinaire récitées par John Buffet, nouveau venu parmi eux, et leur chapelain; mais comme il ne se trouvait pas présent, ce privilége revenait au plus âgé de la compagnie. Ils ont tous un grand dégoût pour les liqueurs fortes, parce qu'ils savent que M'Coy mourut pour s'y être trop adonné; mais ils ne refusent jamais de boire un peu de vin. Suivant ce simple régime, habitués à se lever chaque jour de bonne heure, et prenant beaucoup d'exercice par la culture de leurs terres, il n'est pas étonnant que nous les ayons trouvés si robustes et si bien

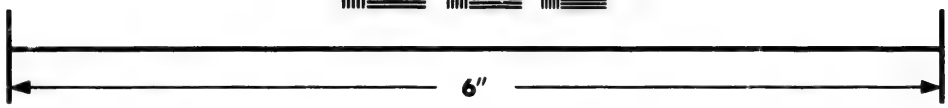
portans. Lorsqu'une maladie se déclare, leurs remèdes sont aussi simples que leur manière de vivre, et varient entre de l'eau salée, une décoction de gingembre et la diète, suivant la nature du mal. Ils n'ont ni drogues ni médecines, et ne paraissent pas en avoir besoin, puisque ces simples remèdes leur ont toujours été suffisans.

Après le repas de midi, lorsque leurs [illegible]res n'exigent aucun travail et que le temps [illegible] ils vont un peu en mer dans leurs canots [illegible] nent des poissons, dont ils ont plusieurs espèces et quelquefois en abondance; mais il arrive rarement qu'ils puissent se livrer à la pêche, car la culture des champs, la réparation de leurs chaloupes, la construction des chaumières, l'apprêt des lignes et mille autres soins occupent généralement chacune de leurs journées. Au coucher du soleil ils se rassemblent pour prier, offrant d'abord à Dieu leurs actions de grâces, puis chantant des hymnes. A cette prière succède le repas du soir. Plus tard, ils prient encore et chantent de nouvelles hymnes, après quoi ils vont se reposer. Mais avant de s'endormir chacun récite pour la troisième fois une courte prière dans son lit.

Tel est l'emploi du temps pour les grandes personnes. Les plus jeunes fréquentent l'école à des heures réglées, et y apprennent à lire, à écrire, à compter. Ils ont heureusement trouvé un maître

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

capable et zélé dans John Buffet, qui, servant comme marin sur un vaisseau qui visita l'île, fut tellement enthousiasmé de la bonne conduite des insulaires, que lui-même, naturellement pieux, grave et réfléchi, il résolut de s'établir parmi eux. Outre le soin d'instruire les enfans, il s'est chargé de remplir le ministère de chapelain, et est l'oracle de la petite communauté. Pendant mon séjour dans l'île, je ne lui ai jamais entendu se permettre une plaisanterie, une parole légère. Ils sont si habitués à prendre ce qui se dit dans le sens littéral, que l'ironie était toujours considérée par eux comme un mensonge, en dépit des explications. Ils n'admettent pas que pour un motif quelconque on prononce un mot qui ne soit pas strictement vrai.

Le jour du dimanche est entièrement consacré à la prière, à la lecture et à de sérieuses méditations. Aucun canot ne peut quitter le rivage, aucun travail être entrepris. Il n'est permis que de faire la cuisine, encore tout doit-il être préparé la veille. Je me rendis à l'église ce jour-là, et le service divin me parut célébré dans les règles. Les prières étaient lues par Adams, les instructions par John Buffet; l'office commençait par des hymnes. La plus grande dévotion paraissait régner dans chaque individu, et les petits enfans gardaient un sérieux inconnu chez nous à cette partie de nos communautés.

Dans le cours de la litanie ils prièrent pour le roi et toute la famille royale avec l'apparence de la plus sincère loyauté. Quelques prières domestiques, regardées comme particulièrement propres à leur position, furent ajoutées au service ordinaire; et dans sa crainte d'oublier rien qui fût essentiel, Adams lut, en outre, toutes les prières destinées ordinairement à être, suivant les circonstances, substituées les unes aux autres. Suivit un sermon fort bien débité par Buffet; et de peur que la moindre phrase en fût oubliée ou mal comprise, il le recommença trois fois. Le tout se termina par des hymnes que chantèrent d'abord les grandes personnes, puis les enfans. Le service ainsi célébré durait long-temps; mais la propreté et l'ordre qui régnaient dans la congrégation, la satisfaction qui animait chaque figure, l'innocence et la simplicité des petits enfans, tout se réunissait pour empêcher que l'ennui ne pénétrât dans le saint lieu. Une demi-heure après environ, les insulaires se réunirent de nouveau pour prier, et au coucher du soleil ils célébrèrent le service du soir : de sorte que les dimanches ils se rendent cinq fois à l'église.

Les mariages et les baptêmes se font dans les règles par le ministère d'Adams. L'anneau qui sert en cette occasion a uni tous les époux de l'île, et se donne d'après les formes prescrites. Les hommes

ne peuvent se marier qu'après vingt ans, les femmes qu'à seize.

Tout ce qui reste à dire de ces excellentes gens, c'est qu'ils paraissent vivre ensemble dans une harmonie et un contentement parfaits; qu'ils sont religieux, vertueux, enjoués et hospitaliers au-delà des bornes de la prudence; qu'ils peuvent donner l'exemple de l'amitié conjugale et paternelle; enfin, qu'ils ont très peu de vices. Nous restâmes plusieurs jours parmi eux, et leurs manières franches nous auraient donné facilement l'occasion de remarquer leurs défauts, s'ils en avaient eu quelques-uns.

Lorsqu'il s'était agi d'équiper *la Fleur* pour cette expédition, j'avais demandé au gouvernement une chaloupe qui pût servir d'allége au vaisseau, et qui, en conséquence, fût construite aussi large que le permettait l'espace qu'elle pouvait occuper sur le pont, agréée comme un schooner, pontée, enfin disposée avec tous les soins imaginables. Comme nous allions bientôt pénétrer dans [illegible] mer remplie d'îles qui s'élèvent perpendiculairement à la surface des eaux, sans qu'aucun sondage avertisse de leur proximité, le petit vaisseau dont il vient d'être question devait probablement nous être d'une grande utilité, non-seulement pour examiner en détail les côtes, mais pour marcher la nuit devant le navire et reconnaître à temps les dangers

qui pourraient se trouver sur sa route. Elle fut donc mise en mer tandis que nous étions mouillés à la hauteur de l'île et approvisionnée pour six semaines. J'en confiai le commandement à M. Elson, officier bien capable d'exécuter les projets que j'avais conçus. Il eut avec lui l'aspirant de marine R. Beechey et huit hommes d'équipage. Je lui donnai des instructions pour sa gouverne, et nous convînmes d'un rendez-vous en cas de séparation. Nous éprouvâmes d'abord combien cette excellente chaloupe nous serait utile en nous en servant pour transporter de l'eau du rivage au navire, à travers un océan qui sans ce secours nous aurait présenté de sérieux obstacles; et si le ressac qui battait les rochers n'eût pas été si violent que les barils pouvaient seulement être transportés au-delà par les naturels à la nage, nous aurions en peu de temps complété notre provision d'eau. Mais cette besogne était si fatigante pour eux, outre qu'il leur fallait préalablement apporter l'eau de fort loin dans des calebasses, que, malgré leur ardeur, nous n'en recevions guère que pour notre consommation quotidienne, et que nous fûmes obligés de concevoir l'espérance d'être plus heureux à quelque autre île.

Durant notre séjour dans le voisinage de l'île Pitcairn, nous avions encore à peine vu le soleil, et je commençai à désespérer de pouvoir établir

notre position avec une exactitude suffisante. Mais le 20 les nuages se dispersèrent, et terminant nos travaux plus promptement que nous ne l'attendions, nous fûmes prêts à remettre à la voile le 21. En retour du bon accueil que nous avions reçu des insulaires, nous leur fîmes cadeau des objets les plus utiles pour eux, dont nous pouvions en même temps nous priver avec le moins d'inconvénient. A chacun des hommes nous donnâmes un habillement complet de drap bleu, pris sur les habillemens de réserve destinés à l'équipage; et nous distribuâmes aux femmes des robes et des mouchoirs.

Quand nous fûmes sur le point de prendre congé d'eux, nos amis se réunirent pour nous exprimer leur chagrin de notre départ. Tous nous apportèrent quelque petit présent qu'ils nous prièrent de garder comme souvenir; après quoi ils nous accompagnèrent au rivage, où nous présentâmes nos adieux aux femmes Adams, et les jeunes gens se rendirent dans leur propre chaloupe au vaisseau, déterminés à nous suivre en mer aussi loin qu'ils le pourraient sans danger. Ils restèrent à bord sans vouloir nous quitter, jusqu'à ce que nous fûmes à une distance considérable de la terre; alors ils nous serrèrent à tous la main avec une vive émotion et nous souhaitèrent un heureux voyage, demandant à Dieu qu'il leur accordât de nous revoir un jour Quand ils se furent un peu

éloignés du vaisseau, ils se levèrent tous dans leur chaloupe et poussèrent trois cordiales acclamations d'adieu, auxquelles nous ne répondîmes pas moins cordialement. Comme le temps devenait brumeux, notre grande chaloupe les remorqua vers l'île, et nous les eûmes bientôt perdus de vue...

Les habitans de l'île Pitcairn sont grands, robustes et bien portans. Leur taille ordinaire est de cinq pieds dix pouces; l'un d'eux avait cependant six pieds et plusieurs lignes, tandis qu'un autre n'avait que cinq pieds neuf pouces. Leurs membres sont bien proportionnés, ronds et droits. Leurs pieds sont un peu en dehors. Les enfans mâles promettent d'être aussi grands que leurs pères : un d'eux que nous mesurâmes, âgé de huit ans, avait quatre pieds un pouce; un autre, âgé de neuf, avait quatre pieds trois pouces. Leur nourriture simple et les exercices auxquels ils se livrent dès l'enfance leur donnent une force musculaire et une activité qu'on ne retrouve presque chez aucun peuple. Ainsi je me rappelle entre autres choses que deux naturels des plus vigoureux, Georges Young et Édouard Quintal, ont chacun porté à la fois et sans se gêner un ancre à touer, deux marteaux de forge et une enclume d'armurier, le tout pesant plus de six cents livres, et que Quintal un autre jour chargea sur son dos une chaloupe longue de vingt-huit pieds. Il a déjà été fait

mention de leur agilité sur terre. Dans l'eau ils ne sont pas moins à leur aise, et y restent quelquefois un jour tout entier. Il leur arrive souvent de faire à la nage le tour de leur petite île qui est au moins de sept milles.

Leurs traits sont réguliers et agréables, sans être beaux; leurs yeux brillans et d'ordinaire tirant sur le noir, à une ou deux exceptions près, où ils sont bleus, et quelques-uns ont de petites taches blanches sur l'iris. Leurs sourcils sont maigres et se rejoignent rarement. Leur nez, assez plat et trop ouvert des narines, tient beaucoup de la forme taïtienne, ainsi que leurs lèvres épaisses. Leurs oreilles sont de moyenne largeur, et les lobes sont toujours rattachés aux joues; ils les percent ordinairement dès l'enfance pour y introduire des fleurs, usage très commun parmi les insulaires de la mer du Sud. Les cheveux de la première génération sont, à une seule exception près, d'un noir très foncé, quelquefois frisés, mais généralement droits; ils les laissent pousser longs, les tiennent très propres, et toujours les arrosent d'huile de cocotier. Chez eux les moustaches sont rares, et la barbe est peu épaisse. Les dents des femmes sont régulières et blanches; mais elles sont souvent chez les hommes dépouillées d'émail et crochues. Ils ont la tête forte, mais leur front, suffisamment haut et large, donne à leur visage un air d'agréable franchise.

Leur teint, je l'ai déjà dit, est d'un noir assez foncé.

La peau de ces insulaires, malgré leur santé florissante, était toujours froide comparativement à la nôtre; et notre pouls beaucoup plus élevé que le leur. Notre chirurgien en fit l'expérience sur plusieurs d'entre eux : avant midi, le pouls de Georges Young donnait seulement soixante pulsations par minute; ceux de trois autres, après-midi et au sortir du dîner, en donnèrent soixante-huit, soixante-douze et soixante-seize, tandis que ceux de nos officiers qui supportaient le mieux la chaleur du climat en donnaient plus de quatre-vingts. Continuellement exposés au soleil, et se livrant dès l'enfance à de rudes travaux, ces insulaires paraissent au moins plus âgés de huit ans qu'ils ne le sont en effet.

Les femmes sont presque aussi robustes que les hommes, et plus grandes que celles des autres pays. Polly Young, qui n'était pas la plus grande de l'île, avait cinq pieds neuf pouces et demi. Accoutumées à tout faire elles-mêmes dans le ménage, à ramasser le bois pour cuire les alimens, ce qui est un travail assez pénible puisqu'il faut aller le chercher sur les montagnes, et même à labourer la terre, leur force naturelle prend ainsi de grands développemens. Dans l'eau elles ne déploient pas moins d'agilité que les hommes.

La nourriture des insulaires ne consiste presque

qu'en substances végétales. Dans les grandes occasions, par exemple lorsqu'il s'agit d'un mariage ou d'un baptême, ou que des étrangers abordent dans l'île, ils se permettent le porc, les volailles et le poisson. Quoique, comme je l'ai déjà dit, ils aient découvert le moyen de fabriquer des liqueurs spiritueuses avec de certaines plantes, les maux qui résultaient pour eux de ces boissons leur en ont fait abandonner l'usage pour ne plus boire que de l'eau pure. Pendant les repas ils étanchent libéralement leur soif avec ce liquide; mais hors de table, il est rare qu'ils en avalent même une goutte.

Le traitement de leurs enfans diffère beaucoup de celui de nos pays, puisqu'ils les baignent trois fois par jour dans l'eau froide, et ne les sèvrent d'ordinaire qu'à trois ou quatre ans. Lorsque le sevrage a eu lieu, ils les nourrissent avec une espèce de pâte faite de fruits et de racines broyés. Grâce à cette simple nourriture, les enfans se portent mieux que partout ailleurs, et sont exempts de ces fièvres, de toutes ces maladies communes à la plus grande partie du monde. Notre chirurgien a remarqué que rien n'était plus extraordinaire dans l'histoire de l'île que la santé uniformément bonne des enfans; leur dentition se fait aisément; ils n'ont ni maux de ventre, ni aucune de ces affections contagieuses dont les enfans sont atteints

dans les pays plus peuplés. M. Collie proposa de vacciner les enfans aussi bien que toutes les grandes personnes; mais les naturels pensèrent qu'ils ne couraient pas d'assez grands risques pour que cette opération fût nécessaire.

Dans la saison pluvieuse, et après avoir été visités par des vaisseaux, ils sont plus sujets à la pléthore et aux échauffemens de peau qu'en d'autres temps. Le premier de ces maux paraît être commun à tous les habitans, mais ils en neutralisent les effets par un saignement au nez. Plutôt que de rechercher les causes réelles de ces incommodités, ils se persuadent qu'elles sont contagieuses et proviennent de leurs relations avec les étrangers, quoiqu'il n'y ait peut-être pas un seul cas de l'espèce à bord du vaisseau. Le résultat les conduit naturellement à une telle conclusion; mais s'ils réfléchissaient un peu, ils reconnaîtraient que les maladies qui en ces occasions se déclarent parmi eux sont la conséquence de ce qu'ils rompent alors leurs habitudes, changent de régime alimentaire, et se vêtissent plus que de coutume. Mais ils ne savent pas rapporter les effets à des causes cachées. De là ils prétendent que *le Breton* leur a laissé le mal de tête et les mouches; un baleinier, infecté du scorbut, dont l'équipage eut en leur présence recours au vieux remède qui consiste à enterrer les malades jusqu'au cou, leur a légué les échauf-

femens de peau et les ulcères. Quoique la santé la plus florissante régnât parmi l'équipage de *la Blossom* ils s'attendaient à être affligés de quelques maladies après notre départ, et attribuaient déjà certains étourdissemens à leurs relations avec nos gens.

Les femmes sont toutes expérimentées dans l'art des accouchemens. Elles accouchent d'ordinaire pendant la nuit; leurs douleurs durent rarement plus de cinq heures, et n'ont encore jamais été mortelles en aucun cas. Il n'y a pas d'exemple de jumeaux, ni de fausses couches, excepté par suite d'accident.

Les productions végétales les plus remarquables de l'île Pitcairn sont le cocotier, l'arbre à pain, la banane, le melon d'eau, la citrouille, la patate, la pomme de terre, les yams, le taro, la canne à sucre, le gingembre, le tabac, et l'arbre au moyen duquel les insulaires fabriquent une étoffe. Le climat tempéré de l'île est extrêmement favorable à la végétation, et l'agriculture n'y exige comparativement que peu de travail. Mais comme la population augmente chaque jour, et que les naturels se reconnaissent peu à peu des besoins qu'ils n'avaient pas soupçonnés d'abord, il leur a fallu améliorer leur mode de culture. C'est dans ce but qu'ils emploient comme engrais les herbes marines. Ils ne récoltent qu'une moisson chaque année, et ne laissent jamais

reposer la terre. L'expérience leur a permis de calculer avec une sorte de précision la quantité d'alimens nécessaire à la consommation annuelle de l'île. Ils croient ainsi que chaque personne peut consommer mille yams. Quant aux autres racines, les regardant comme des mets de luxe, ils en cultivent un plus ou moins grand nombre. Si la récolte, calculée avec tant d'exactitude, venait à manquer, les conséquences seraient terribles pour la colonie; aussi, quand vient la saison de la recueillir, les habitans éprouvent-ils quelquefois de grandes inquiétudes. Tantôt, en effet, les vents froids du sud-ouest font dépérir les jeunes plantes; tantôt les chenilles exercent de grands ravages.

A tous ces longs détails sur l'île Pitcairn, j'ajouterai avant de clore ce chapitre que la population y était de soixante-six âmes en décembre 1825.

§ 4.

Ile Oeno. Ile du Croissant. Groupe Gambier. Relation avec les naturels.

Aussitôt qu'Adams et les siens nous eurent quittés, nous déployâmes toutes nos voiles afin de poursuivre notre voyage et de nous éloigner le plus promptement possible d'un climat où le pont de notre vaisseau n'avait pas été pendant seize jours mouillé d'une seule goute de pluie. Mais les vents

étaient si légers et si variables que le matin suivant nous voyions encore l'île Pitcairn. Le temps était humide et brumeux, l'île couverte de nuages épais que les montagnes semblaient attirer; de sorte que la sécheresse ne nous paraissait pas devoir durer long-temps. La nuit ce fut dans cette direction des éclairs continuels. Plusieurs oiseaux de l'espèce des pélicans se perchèrent sur les mâts, et se laissèrent prendre par les matelots.

A quatre-vingt-dix milles environ au nord de l'île Pitcairn, est une formation coralline à laquelle on a donné le nom d'*île Oeno*, d'après un navire baleinier dont le capitaine supposa qu'elle n'avait pas encore été vue; mais l'honneur de cette découverte appartient à M. Henderson de *l'Hercule*. Cette île est si basse qu'on la distingue seulement à quelques milles de distance, et qu'elle est fort dangereuse quand on navigue de nuit. Comme je désirais la visiter, nous fîmes tous nos efforts pour nous diriger vers elle; et le 23 décembre, à une heure après midi, nous l'aperçûmes presque sous notre vent. Nous n'eûmes pas le temps de l'examiner le soir même, mais le matin suivant nous passâmes avec le vaisseau près des récifs qui l'environnent, afin d'apercevoir le lac qu'ils renferment, et de chercher un passage pour y pénétrer. Tandis que le vaisseau longeait un côté de l'île, l'allége explorait soigneusement l'autre, et nous reconnû-

mes bientôt que le lac était complétement entouré par le récif. Vers le milieu de ce lac était une petite île couverte de broussailles; à l'extrémité septentrionale nous vîmes deux autres îlots de sable, et ne s'élevant que de quelques pieds. En de certains endroits le lac était guéable jusqu'à l'île boisée; mais dans d'autres il paraissait avoir deux ou trois brasses de profondeur. Le récif est entièrement formé de corail, comme à l'île de Ducie, et entouré d'une eau profonde. Au bas même des brisans il y a trois ou quatre brasses d'eau, puis treize, bientôt trente, soixante, et enfin la profondeur de l'eau devient incommensurable. Cette petite île ne renferme pas d'habitans; et même nous n'aurions pu communiquer avec eux, car le ressac était de toutes parts si violent que nos chaloupes auraient été infailliblement submergées.

Dans la soirée nous naviguâmes à l'ouest : le 27, nous aperçûmes l'île du Croissant [1], et peu après la haute terre du groupe de Gambier. Ces îles furent découvertes par M. Wilson, pendant un voyage entrepris par ordre de la Société des missions, mais il n'eut aucune relation avec les naturels. La première dut le nom qu'elle porte à sa forme supposée, car sa forme véritable est plutôt oblongue. Elle a exactement trois milles et demi de long, et un et demi de large. Sa formation est

[1] *Crescent island*, dit le texte.

la même que celle des îles Oeno et de Ducie. Elle consiste en une bande circulaire de corail, large d'environ cent verges, renfermant un lac, et s'élevant à peu près de deux pieds au-dessus de l'eau. Sur cette bande reposent plusieurs petites îles couvertes d'arbres. Dans les endroits les plus hauts, le sol ne dépasse que de six pieds le niveau de la mer; et les plus grands arbres n'ont que vingt pieds d'élévation. Nous n'aperçûmes qu'une quarantaine d'habitans tout nus sur cette île, et du mât d'où l'œil pouvait la parcourir en son entier, nous ne vîmes aucun signe de culture. Le ressac était trop violent pour que les chaloupes tentassent d'aborder. Nous échangeâmes seulement avec les naturels des signes et des phrases qui furent de part et d'autres inintelligibles.

Nous distinguâmes sur l'île trois huttes carrées en pierre, hautes d'environ six pieds, avec une seule porte à chacune; elles ne paraissaient pas servir d'habitations, mais plutôt être consacrées à la sépulture des morts ou au culte de la divinité. D'ailleurs, plusieurs hangars formés avec des branches d'arbres, les uns ouverts d'un côté seulement et les autres de deux, que nous aperçûmes en différens endroits, étaient plus habitables dans un pareil climat. Les naturels étaient grands et bien faits, portant d'épais cheveux noirs et des barbes semblables, enfin tatoués des pieds

à la tête. Leurs signes nous annonçaient que nous serions bien reçus à terre; ils nous invitaient à y descendre, mais nous ne pûmes répondre à cette invitation, et nul d'entre eux n'osa s'approcher de nos chaloupes en nageant, sans doute à cause des requins qui étaient fort nombreux.

Nous quittâmes l'île du Croissant, au point du jour, le 29; et vers midi nous atteignîmes le groupe de Gambier. Plusieurs de ces îles avaient une apparence de fertilité, principalement la plus grande, sur laquelle est situé le pic que nous avions vu la veille, et que M. Wilson, passant au nord du groupe, nomma *mont Duff*. Il était probable que parmi ces îles nous trouverions une source d'eau, de manière à remplir nos barils, pourvu que nous pussions rencontrer une ouverture dans le récif qui environne toutes les îles volcaniques; et comme il était de la plus haute importance que nous parvinssions à renouveler cette partie de nos provisions, je résolus de chercher avec soin un passage de chaque côté du groupe; car dans le cas où nous ne devrions pas être assez heureux pour y parvenir, il serait nécessaire de changer le plan de nos opérations et de gagner directement Taïti, seul endroit où j'étais sûr de m'approvisionner d'eau. En approchant de l'île avec le navire, nous eûmes la satisfaction de reconnaître que la chaîne de corail, qui vers le nord s'élevait au-

dessus de l'eau et était plantée d'arbres, s'enfonçait en dessous vers le sud; et quoique une légère teinte bleue permît d'apercevoir le récif sous les flots, encore était-il suffisamment couvert pour que le vaisseau pût passer et trouver un ancrage dans le lac. Tandis que nous descendions dans nos chaloupes pour procéder à l'examen des lieux, nous vîmes plusieurs petites embarcations sous voiles se diriger vers nous. Quand elles approchèrent, nous reconnûmes que c'étaient de larges radeaux portant de seize à vingt hommes chacun. D'abord plusieurs de ces radeaux étaient attachés ensemble et formaient une vaste plate-forme, capable de soutenir une centaine de personnes; mais avant d'être assez près pour communiquer avec nous, ils se séparèrent, ferlèrent leurs voiles, et prirent leurs pagaies qui étaient au nombre d'une douzaine environ sur chaque radeau. Nous fûmes ravis de voir la manière dont ils baissaient leurs voiles de nattes, manœuvraient dans différentes directions, et faisaient jouer leurs pagaies, non-seulement avec force, mais encore avec élégance. Ils n'avaient d'autres armes que de longs bâtons, et étaient entièrement nus, à l'exception d'une feuille de banane coupée en bandes, et attachée autour de leur ceinture. Un ou deux portaient des turbans blancs. Nous reconnûmes bientôt qu'ils n'osaient approcher du navire ni de l'allége; mais

ils s'avancèrent sans crainte vers les chaloupes, probablement parce qu'ils sentaient qu'au besoin il leur serait facile de les faire chavirer. Même peu s'en fallut que la chose n'arrivât, non que les naturels pourtant eussent de mauvaises intentions, mais à cause de leur maladresse et de leur curiosité. Lorsque je fus assez près d'eux, je leur fis plusieurs cadeaux, en retour desquels ils nous jetèrent des paquets d'une espèce de pâte enveloppée dans de larges feuilles. Ne sachant pas d'abord ce que c'était, j'en reçus quelques-uns dans mes bras, mais l'odeur en était si forte que je fus obligé de les lâcher sur-le-champ. Ils nous indiquèrent par signes que cette pâte était destinée à être mangée, et nous observâmes en effet par la suite qu'elle faisait leur principale nourriture. C'était ce qu'on appelle du *mahie* aux îles Marquises; mais le goût en était beaucoup plus fort que je ne l'imaginais, et ne ressemblait pas mal à celui de la choucroute. Ces sauvages connaissaient le fer depuis long-temps, mais n'avaient aucune idée de l'usage d'un mousquet. Lorsqu'on leur en présentait un pour les contraindre à tenir envers nous une conduite plus respectueuse, au lieu de chercher à éviter la direction de la décharge fatale, ils s'en approchaient, et croyant qu'on leur offrait l'arme en présent, ils tendaient innocemment la main pour la recevoir. Avant que nos chaloupes

n'atteignissent leurs radeaux, ils nous tentèrent avec des noix de coco et des racines, exécutèrent des danses grotesques, et nous invitèrent à les approcher; mais lorsque nous vînmes à leur portée, commença une scène de vacarme et de confusion. Ils empoignèrent la chaloupe par le plat-bord, tâchèrent de voler tout ce qui ne tenait pas solidement, et demandèrent tout ce que nous avions dans les mains, sans paraître le moins du monde disposés à nous rien donner en retour. A la fin, quelques-uns d'entre eux saisirent l'anneau de la chaloupe qui était de cuivre, et d'autres le gouvernail : d'où querelle, et nécessité de ma part de décharger mon mousquet au-dessus de leurs têtes. A cette détonation, tous, hormis quatre, se précipitèrent immédiatement dans la mer; mais ceux-là, quoique un moment immobiles de surprise, tinrent ferme le gouvernail jusqu'à ce qu'ils fussent rejoints par leurs compagnons, et alors s'en rendirent maîtres par force. Nous n'aurions pu empêcher ce vol qu'en faisant usage de nos armes à feu; mais je ne voulus pas recourir à une mesure si rigoureuse pour une pareille bagatelle, d'autant plus que l'allége approchait, et que sans doute nous allions pouvoir recouvrer notre bien sans répandre le sang des naturels, et sans courir nous-mêmes le risque de chavirer. Me proposant de rester quelques jours dans ces îles, je souhaitais autant que

possible d'éviter un conflit; en même temps, il était essentiel à notre tranquillité future que nous montrassions bien notre ferme résolution de résister, et par la force s'il le fallait, à cette indigne conduite des insulaires. Aussitôt donc que nous fûmes rejoints par l'allége, nous accrochâmes le radeau qui contenait notre gouvernail; à cette vue, la plus grande partie des naturels se rejeta dans l'eau, mais ceux qui restèrent parurent déterminés à repousser notre attaque, et tâchèrent de dégager le radeau. Voyant toutefois qu'ils ne pouvaient y parvenir, un homme dont la longue barbe était blanchie par l'âge nous offrit l'objet de la dispute, et nous allions le recevoir, lorsqu'un des naturels, faisant un dernier effort, réussit à éloigner le radeau de notre chaloupe. Alors les nageurs y remontèrent tous, et il nous fallut les poursuivre : nous les atteignîmes bientôt, et une courte escarmouche s'engagea dans laquelle tomba M. Elson. Nos gens, le croyant blessé, et voyant l'ennemi contre lequel il avait combattu se préparer à lui asséner un second coup, tirèrent sur ce dernier et le blessèrent à l'épaule. Le sauvage fut renversé sur le radeau, et ses compagnons alarmés, jetant le gouvernail à l'eau, s'y précipitèrent eux-mêmes. Comme cet homme dirigeait les autres, c'était probablement un chef : personne autre ne fut blessé, et la balle que reçut celui-là était bien méritée, car

notre patience s'était beaucoup étendue par-delà les bornes de la prudence, et si nous eussions été moins patiens, nous aurions atteint plus tôt notre but, même nos adversaires nous auraient placés plus haut dans leur estime.

Après cet engagement, quelques radeaux se dirigèrent encore vers nous, agitant des pièces d'étoffe blanche; mais comme la soirée s'avançait, et que je désirais trouver un ancrage pour le vaisseau, je procédai à l'examen des îles. Nous franchîmes la barre ci-dessus mentionnée avec cinq, sept, et huit brasses d'eau sur un fond raboteux de corail, et nous pénétrâmes dans le lac, dont la profondeur croissait graduellement jusqu'à vingt-cinq brasses. Il y avait un fort bouillonnement sur la partie creuse du récif, mais à l'intérieur la mer était parfaitement calme.

La première île dont nous approchâmes avait à l'est une baie où le vaisseau pouvait entrer en sûreté avec presque tous les vents. La nuit venue, nous ancrâmes la chaloupe sur la barre, et nous prîmes une grande quantité de poissons. Le lendemain au point du jour nous retournâmes à bord, et le soir nous jetâmes l'ancre dans l'endroit que nous avions choisi la veille. Comme nous atteignions cette baie, nous vîmes les naturels, réunis sur une pointe basse qui en formait une des deux extrémités, agiter des morceaux d'étoffe blanche, et nous les

entendîmes pousser des cris. Ils avaient presque tous de longs bâtons apointis ou armés d'un os. Quelques-uns portaient des nattes sur leur tête, et autour de leur ceinture des feuilles de bananier coupées en bandes. Ils furent très effrayés du bruit qu'occasionèrent la chute de l'ancre dans l'eau et le déploiement du câble, et suivirent des yeux avec une vive curiosité toutes les évolutions nécessaires au mouillage d'un navire, au ferlage des voiles, etc.

Personne ne vint à bord pendant la soirée; mais le lendemain, à peine le jour parut qu'un naturel se dirigea vers le bâtiment sur un petit radeau. Il était tout-à-fait nu, et n'avait avec lui qu'un bâton et une pagaie. Il hésita long-temps à se placer bord à bord; mais il finit par s'y aventurer quand nous lui eûmes souvent répété en langue taïtienne que nous étions ses amis. Après de nouvelles protestations de notre part, il attacha son radeau à une corde que nous lui jetâmes, et se mit à grimper le long des flancs du navire, le frappant du poing et l'examinant à chaque pas. Son étonnement lorsqu'il se trouva sur le pont ne saurait être décrit : il dansait, cabriolait, prenait une foule d'attitudes diverses qu'il accompagnait d'exclamations violentes, et entamait la conversation avec tout le monde sans se douter que son langage fût inintelligible pour nous. Il était si étonné de tout ce qu'il voyait,

que son attention passait continuellement d'un objet à un autre. Il accepta volontiers tous les présens qui lui étaient offerts; et quand il fut convaincu de nos dispositions amicales, il se hâta de retourner à terre vers ses compagnons qui, assemblés en grand nombre sur la pointe basse, attendaient impatiemment son retour. Son rapport nous fut certainement favorable, puisque plusieurs radeaux, chargés de visiteurs, quittèrent aussitôt le rivage et s'approchèrent sans crainte de nous.

Le pont ne tarda guère à être encombré de spectateurs ébahis, admirant toutes choses, et traduisant leur admiration par des gestes comiques. Les plus grands objets, tels que les canons et les affûts, attirèrent d'abord leur attention; ils tâchèrent de les soulever, avec l'intention sans doute de les jeter par-dessus le bord; mais voyant qu'ils ne pouvaient les bouger de place, ce furent les objets les plus petits qui excitèrent ensuite leur désir: aussi nous fallut-il faire bonne garde pour ne pas être volés à chaque instant. Différentes choses que nous leur montrâmes les jetèrent dans le ravissement; mais rien ne les rendit si complétement heureux que la vue de deux chiens que nous avions à bord. Le plus gros, qui était de Terre-Neuve, avait bien la force de se défendre lui-même; mais l'autre, un simple basset, fut attrapé par un des naturels, qui s'enflamma telle-

ment du désir de le posséder, que nous fûmes obligés de recourir à la force pour qu'il ne l'emportât pas.

Des gens qui n'avaient encore vu pour tous quadrupèdes que des rats devaient être naturellement surpris de voir un aussi gros animal qu'un chien de Terre-Neuve, en outre parfaitement apprivoisé et obéissant au moindre signe de son maître : c'est pourquoi l'ardent désir de ces insulaires n'a rien d'étonnant. Si nous avions eu aussi une chienne à bord, nous la leur eussions donnée avec nos deux chiens; mais les chiens seuls auraient partagé le sort des rats, ils auraient été comme eux mangés par les naturels.

Un des radeaux qui approcha du navire, plus petit qu'aucun des autres, amena un personnage de meilleure mine. Son teint était beaucoup plus beau que celui de ses compatriotes, et son corps soigneusement tatoué. Sa figure avait tout-à-fait le caractère asiatique. Avec ses longues moustaches, ses cheveux noirs et son léger turban, on l'eût pris pour un descendant d'Ismaël. Il était naturel de supposer qu'il jouissait d'un certain crédit, car nous n'avions encore remarqué aucune espèce de distinction parmi nos visiteurs, sinon que les uns étaient plus tapageurs que les autres; mais nous supposions mal : il se mêla familièrement avec ses compagnons, et n'avait aucune de ces manières

propres aux gens qui sont habitués à commander. Au reste, ils faisaient si peu attention soit les uns aux autres, ou aux diverses personnes de l'équipage, que nous aurions pu croire toute distinction de rang inconnue à nos visiteurs.

Parmi les nombreux radeaux qui nous approchèrent, pas un n'apporta le moindre objet destiné à nous être donné ou vendu, ce qui ne prouvait pas beaucoup en faveur des ressources de l'île ou de la bonne volonté des insulaires. Une banane verte était la seule chose mangeable que nous vîmes sur les radeaux, à l'exception de quelques racines et d'une grande quantité de cette exécrable pâte dont ils s'étaient munis pour leur déjeuner. La hauteur moyenne de ces insulaires était de cinq pieds.

Ils étaient généralement bien faits, avec les membres arrondis sans être musculaires, le front droit, la figure agréable. Le tatouage avait grande vogue parmi eux; et sous ce rapport, comme aussi dans la disposition des lignes, ils nous rappelèrent les habitans des îles Marquises. Cette mode générale dans les mers du sud, outre qu'elle a d'utiles effets, peut encore être fort élégante, lorsqu'on la pratique avec goût. Les naturels des îles Gambier savent tirer de cet ornement meilleur parti qu'en tout autre pays que je sache, sans même excepter les îles Marquises. Les habitans de Nukahiwa, les

Taïtiens et d'autres encore, semblent avoir pour but de s'enlaidir; tandis que les insulaires du groupe Gambier disposent les signes de manière à s'embellir autant que possible, particulièrement autour de la taille qui, à quelque distance, paraît alors beaucoup plus mince qu'elle n'est en réalité. Que ce soit à dessein ou par l'effet du simple hasard, nous n'en savons rien.

Le nombre des visiteurs à bord était considérable; mais quand notre première curiosité fut satisfaite, ils ne nous intéressèrent presque plus. Ils s'occupaient si exclusivement du soin de chercher à s'approprier les différentes choses qu'ils voyaient, que nous ne pouvions fixer leur attention vers aucun autre objet. Il nous fallait en outre veiller strictement sur les provisions du navire; et leur conduite en somme était si importune, que notre désir de leur compagnie diminuait à chaque instant et que nous ne fûmes aucunement fâchés lorsque, préparant nos chaloupes pour aller à terre, nous vîmes les radeaux s'éloigner du navire, et tous ceux qui étaient sur notre port se jeter à l'eau et gagner le bord à la nage.

En nous dirigeant nous-mêmes vers la rive, nous reconnûmes que les animaux corallins avaient élevé leurs constructions autour de l'île tout entière, et les avaient poussées si près de la surface, que

nos grandes chaloupes ne purent approcher qu'à deux cents verges du lieu du débarquement, et que les plus petites n'arrivèrent qu'au moyen de mille détours à travers les rochers.

Les naturels étaient fort nombreux sur le rivage, car la population ordinaire de l'île s'était augmentée d'une multitude de naturels que la curiosité avait attirés des autres îles du groupe. Des femmes et des enfans faisaient d'abord partie de cette foule bruyante, qui par des cris unanimes nous engageait à débarquer; mais les femmes se retirèrent bientôt hors de vue, et les hommes se rangèrent sur deux lignes, pour s'avancer en cérémonie vers l'endroit où leurs radeaux abordaient ordinairement, et se mirent à chanter en chœur un air grave qui n'était pas sans harmonie. Quelques-uns d'entre eux, voyant comme nous étions arrêtés par les rochers de corail, entrèrent dans l'eau et vinrent tirer nos chaloupes, tandis que d'autres avancèrent sur des radeaux et tâchèrent de nous tirer d'embarras en glissant leurs bâtons sous les chaloupes et en poussant sur le plat-bord comme point d'appui : méthode assez ingénieuse, aux effets de laquelle nous eûmes d'autant plus de peine à échapper que les bâtons étaient d'une largeur extrême. D'autres encore préparaient des cordes pour attacher les chaloupes à leurs radeaux, ne se doutant pas que nous eussions des instrumens assez tranchans pour

les couper. Bref, ils avaient résolu que nous débarquerions; mais comme l'endroit ne me plaisait pas, et que leur conduite paraissait devoir être une répétition de celle qu'ils avaient tenue en dehors du havre, nous trompâmes leur attente et naviguâmes vers l'île voisine.

Nous y fûmes joints par quelques-uns de ceux qui nous avaient visités à bord du navire, et qui, nous rappelant notre première connaissance, nous saluèrent par un cordial frottement de leur nez contre le nôtre. Cette salutation, pensâmes-nous, scellait amitié entre les parties; mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier s'ils la regardaient comme inviolable. La manière dont s'effectue ce pacte amical mérite bien d'être décrit. Les lèvres doivent être rentrées et prises entre les dents, on ouvre les narines autant que possible, et on a soin de retenir sa respiration. Quand ces préparatifs sont faits, les deux visages s'approchent, les deux nez se mettent en contact, et la cérémonie se termine par un vigoureux frottement, accompagné de violentes exclamations ou d'un grognement sourd. En proportion de la chaleur du sentiment, cette salutation est plus ardente et partant plus désagréable.

Apprenant de nos amis que nous trouverions de l'eau vers le mont Duff, nous les quittâmes pour nous diriger vers ce point, où nous eûmes la sa-

tisfaction de voir deux ruisseaux qui coulaient sur les flancs de la montagne, l'un et l'autre assez considérables pour notre approvisionnement, et situés de telle sorte que le navire pouvait au besoin approcher assez de l'île pour protéger ceux des gens de l'équipage qui seraient chargés de remplir les barils; cette découverte était pour nous de la plus haute importance, et nous tâchâmes immédiatement de placer notre navire en position convenable vis-à-vis l'endroit.

Il nous fallut beaucoup de temps pour aller à travers le lac de notre premier ancrage à celui que nous voulions occuper, car nous n'avancions qu'avec les précautions les plus grandes, dans la crainte de heurter contre les pointes de corail qui étaient fort nombreuses et en plusieurs endroits dépassaient de douze pieds la surface de l'eau, profonde de vingt-huit brasses; de sorte qu'il faisait nuit avant que les voiles fussent ferlées, et que nous ne communiquâmes pas avec les naturels ce soir-là. Un seul d'entre eux, probablement pour vérifier si nous étions sur nos gardes, s'approcha en silence sur un petit radeau; mais nous le hélâmes, et il s'éloigna tranquillement. Dès le point du jour, les côtes en face du vaisseau étaient bordées d'insulaires, et bientôt des radeaux se dirigèrent vers nous, chargés de visiteurs qui, encouragés par une première réception, montèrent à bord sans

crainte, et au bout de quelques minutes encombrèrent tellement notre pont que les différens travaux de l'équipage en furent suspendus. Leur surprise était peut-être plus grande que celle des autres insulaires; elle ne paraissait excitée par aucun objet en particulier.

On dit que plus un peuple se civilise, plus sa curiosité s'augmente. Ici cependant elle provenait plutôt d'un désir de savoir ce qui était susceptible d'être volé, que d'aucune soif de connaissance. Par suite de ce penchant, toute chose subissait de leur part un sévère examen. Nous avions eu la précaution de mettre sous clef les divers objets susceptibles d'être volés, et en conséquence rien ne fut pris sur le pont; mais dans la chambre des aspirans de marine, où plusieurs ustensiles n'avaient pas été si soigneusement enfermés, une soupière, une lorgnette et quelques poteries manquèrent bientôt. Nous vîmes la première sauter dans l'eau, et nous distinguâmes une tasse à thé dans la main d'un individu qui s'éloignait du vaisseau à la nage. C'était une occasion favorable de montrer que nous étions résolus à ne plus tolérer de pareils déprédations; même il était absolument nécessaire de le faire, car tous les naturels paraissaient se croire en droit d'emporter les objets quelconques dont il pouvait se saisir, et comme le nombre de nos visiteurs était double de celui

des gens de l'équipage, il était impossible de veiller sur chacun d'eux en particulier. En outre, cette conduite, à moins d'être réprimée à temps, pouvait avoir de sérieuses conséquences que je souhaitai d'éviter. Une de nos petites chaloupes fut donc envoyée à la poursuite du voleur, qui nageait avec une incroyable vitesse vers un radeau, sa proie à la main. Ses compatriotes, le voyant poursuivi, ne voulurent pas lui permettre de se mêler parmi eux, crainte de paraître devenir ses complices; mais pour n'être cependant pas découvert, il plongea sous leurs radeaux jusqu'à ce qu'il perdît respiration, puis jeta la tasse dans la chaloupe, et s'échappa. Dès que cette chaloupe s'éloigna du vaisseau, tous les radeaux s'en éloignèrent aussi, et tous ceux qui étaient sur le pont sautèrent à la mer comme par instinct: mais lorsque la tranquillité fut rétablie, les radeaux se rapprochèrent pour tenter de nouveaux vols.

Comme le pont avait été heureusement vidé, je résolus qu'il resterait vide, et je plaçai un soldat de marine à chacune des échelles; mais comme les insulaires recouraient à tout moyen pour éluder leur vigilance, les sentinelles avaient une tâche difficile à remplir, et la rigoureuse exécution de leurs ordres aurait inévitablement occasioné un grave tumulte sans le secours de notre chien de

Terre-Neuve. Par bonheur cet animal avait pris nos visiteurs en haine, et quand ces derniers eurent abandonné le pont, il se posa instinctivement au sommet de l'échelle, où, de compagnie avec le petit basset qui n'avait pas oublié sa situation périlleuse de la veille, il réussit à satisfaire notre plus ardent désir. Les naturels, qui n'avaient encore jamais vu de chien, avaient la plus grande peur des nôtres, et les aboiemens de Neptune furent beaucoup plus efficaces que la pointe de la baïonnette de la sentinelle. Les insulaires donnaient à nos chiens le nom de *boa*, mot qui dans la langue taïtienne signifie proprement *cochon;* mais il faut observer que boa s'applique également à un taureau, à un cheval et à tous les quadrupèdes étrangers.

Sur un des radeaux qui s'approchèrent du navire était un vieillard à barbe grise, habillé d'étoffe blanche. Les pagaies de son radeau étaient d'un travail supérieur à celui des autres, et avaient l'extrémité du manche ornée d'une main humaine habilement sculptée. Il portait un long bâton d'un bois noir et dur, poli avec soin et aplati à l'un des bouts comme un ciseau. Mais, malgré ces distinctions, il n'exerçait aucune autorité sur ses mutins compatriotes. Plusieurs des naturels qui montaient les radeaux s'étaient munis de vivres, lesquels consistaient en racines bouillies, en huîtres à perles,

et en cette espèce de pudding aigre déjà mentionné. Nous tâchâmes de les décider à goûter de nos mets : ils acceptèrent volontiers ceux que nous leur offrîmes, mais au lieu de les porter à leur bouche, ils les jetèrent sur le radeau avec des clous, des haillons et d'autres objets qu'ils avaient mis en monceau. Une tranche de bœuf salé que nous leur donnâmes passa de main en main, tandis que leurs regards semblaient nous demander ce que c'était, et finit par aller grossir le monceau. Je pris la peine de leur expliquer que ce n'était pas de la chair humaine, opinion qu'ils avaient probablement conçue d'abord; et je crois pouvoir conclure de leur conduite en cette circonstance, qu'ils ne sont pas cannibales.

Tant que nous fûmes ainsi entourés de visiteurs il nous fut impossible de songer à renouveler la provision d'eau du bâtiment. Il était cependant de la plus haute importance que cette opération fût bientôt terminée, attendu que nous aurions besoin des chaloupes pour examiner le groupe, et que je ne devais consacrer que peu de jours à cet examen. Mon espérance était que les naturels nous quitteraient quand leur curiosité serait satisfaite, d'autant qu'ils n'avaient rien à nous vendre. Après déjeuner deux petites chaloupes, les seules que nous eussions en bon état, furent équipées pour aller à terre, et l'allége reçut ordre de se tenir

prête à les protéger, car quoique nous eussions toute raison d'attendre un accueil amical, néanmoins dans un pays où l'on ne comprend pas la langue, et dont le but principal est le vol, il est extrêmement difficile d'éviter des disputes, surtout lorsqu'on a affaire à plus fort que soi.

Comme nous l'avions prévu, les chaloupes ne se furent pas plus tôt éloignées du navire, que tous les naturels le quittèrent aussi pour rejoindre leurs compatriotes qui étaient rassemblés à terre dans un bois bordant la côte. A l'approche de nos chaloupes, il se fit un grand bruit parmi les arbres; chacun paraissait s'armer, et plusieurs qui avaient de longs bâtons les brisaient en deux à l'usage de ceux qui n'en avaient pas. Ces préparatifs nous rendirent nécessairement circonspects sur la manière dont nous allions mettre nos chaloupes en leur pouvoir, attendu qu'elles étaient petites, faciles à renverser, et les naturels fort nombreux. Nous trouvâmes la côte, comme à l'autre île, environnée par des rocs de corail, sur lesquels nos chaloupes s'arrêtèrent à deux cents verges du rivage, ne pouvant plus s'avancer sans être en péril de s'entr'ouvrir. Les naturels, dont les radeaux tiraient si peu d'eau qu'ils pouvaient passer en dépit de ces obstacles, ne comprenaient pas nos délais, ni que nous cherchassions pour aborder un autre endroit que celui où ils abordaient ordinai-

rement. D'ailleurs il était naturel que, dans l'ignorance de nos motifs, ils supposassent que nous avions en vue toute autre chose qu'un simple débarquement; et l'un d'entre eux qui avait reçu une bouteille en présent d'un homme de l'équipage, s'imaginant que nous venions la rechercher, courut dans l'eau aussi loin qu'il put la levant en l'air, et quand il ne put avancer plus loin la jeta vers la chaloupe; puis, en dépit de nos signes pour qu'il la gardât, il suivit les chaloupes, et ne cessa de lancer la bouteille vers nous que quand il vit que c'était peine perdue.

Un peu au-dessous de l'endroit où la multitude était réunie, les rochers permettaient d'approcher davantage de la côte, et nous effectuâmes notre débarquement. Aussitôt que nous touchâmes la rive, un des naturels qui se trouvait près de nos chaloupes ôta son turban et l'agita vers ses compatriotes qui, répondant tout de suite au signal par un cri, se précipitèrent en courant vers le lieu où nous étions. Le premier de la troupe s'arrêta à quelque distance de nous, jusqu'à ce que les autres l'eussent rejoint, puis s'avança de nouveau et salua M. Belcher qui était désarmé en frottant son nez contre le sien. Observant qu'on paraissait se méfier d'un fusil que je tenais à la main, je le posai pour un moment contre un rocher au milieu de mes gens, et j'avançai d'un pas pour saluer

un personnage qui semblait être le chef des insulaires. L'occasion qui leur était ainsi offerte de s'abandonner à leur penchant favori ne fut pas manquée : l'un d'eux, à tout risque, s'élança parmi nos gens, saisit mon mousquet, et se mêlant à la foule avec la plus grande adresse, parvint à s'échapper. Aussitôt la multitude s'enfuit à la débandade dans le bois et le long du rivage; mais ne tardant pas à se rallier, elle marcha vers nous avec de grands cris jusqu'à ce qu'une volée des canons de l'allége, qui heureusement n'était pas éloignée, la mit de nouveau en fuite. L'homme qui par un frottement de nez avait scellé un pacte d'amitié avec un des nôtres demeura tranquillement assis sur une large pierre près de nous pendant cette affaire, comme s'il comptait sur le gage de sécurité qu'il avait reçu. Il y aurait eu trahison, et peut-être matière à de sérieuses calamités pour eux comme pour nous, si la moindre violence eût été faite à cet individu, sinon je l'aurais certainement retenu, dans l'espoir de recouvrer mon fusil; mais je crus utile de le laisser aller.

Nos chaloupes étaient alors dans une situation très fâcheuse, arrêtées sur les rocs de manière à ne pouvoir bouger de place que très difficilement, si une attaque véritable était tentée par les naturels. Dans ce cas les conséquences nous auraient été tout-à-fait funestes; car, quoique leurs armes ne

consistassent qu'en de longs bâtons et en traits armés d'os, leur nombre seul les rendait assez forts pour que la défense la plus désespérée fût inutile de notre part.

Lorsque nous eûmes réussi à dégager les chaloupes, nous suivîmes les naturels le long de la côte, approchant d'eux autant que les rochers nous le permettaient, pour leur offrir réconciliation; mais à toutes nos ouvertures ils ne répondirent que par des grêles de pierres. Nous commençâmes donc à croire qu'il nous était presque impossible d'avoir avec eux la moindre relation sans être obligés d'entrer en dispute. Quels que fussent le moment, l'endroit ou la circonstance, ils s'abandonnaient toujours à leur insatiable penchant au vol. Nous ne pouvions recourir ni aux explications ni aux menaces, qui en quelques occasions nous auraient évité peut-être la nécessité d'agir, car nous ne comprenions pas leur langue. Il nous fallait donc ou souffrir qu'on nous volât impunément, ou infliger une punition plus sévère que le délit ne le méritait.

Saisir un des naturels, ou leur prendre un objet qui eût à leurs yeux plus de valeur que tous ceux qu'ils nous avaient volés, c'était le meilleur moyen de nous faire rendre ce qui nous appartenait. Cette mesure pouvait en outre mettre fin à leurs continuelles déprédations. En conséquence je

m'emparai d'un filet et de quelques radeaux qui se trouvaient sur le rivage. Pour y parvenir sans conflit, il nous fallut éloigner une troupe de naturels, qui étaient assis près de l'endroit sous un grand arbre : un coup de canon fut en conséquence tiré au-dessus de leurs têtes; mais ils n'y firent point la moindre attention, sans doute parce qu'ils se croyaient en sûreté à une si grande distance. Comme ils n'avaient jamais eu l'expérience du contraire, ils supposaient que de telles armes avaient pour seul effet d'épouvanter par leur bruit; mais lorsqu'un second coup de canon eut fait jaillir du sable sur eux, ils quittèrent promptement leur place, et gagnèrent avec tous les habitans le village supérieur. Nos relations furent alors interrompues pendant quelque temps.

Le 2 janvier 1826, au point du jour, nous commençâmes à remplir nos barils à eau. Pendant cette opération nous aperçûmes les naturels réunis en grand nombre près du village, et même quelques-uns d'entre eux se glissèrent le long du rivage pour reconnaître la force de nos gens; mais un coup de canon tiré du vaisseau les empêcha d'inquiéter nos travailleurs. Ce jour-là je pris, suivant le vieil usage, possession du groupe : je plantai à terre le pavillon britannique, j'enlevai quelques plaques de gazon, et semai plusieurs graines utiles qui, je l'espère, pousseront et profiteront aux na-

turels. J'appelai *Peard*, du nom de mon premier lieutenant, l'île sur laquelle le mont Duff est situé, et les autres à la suite *Belcher, Wainwright, Elson, Collie* et *Marsh*, d'après les autres officiers; enfin le lac où notre navire était mouillé reçut le nom du navire lui-même.

Le 5 à midi notre approvisionnement d'eau fut terminé. Dès lors, pendant les jours suivans, nos chaloupes ne s'occupèrent qu'à examiner le groupe du matin au soir. Nous en visitâmes toutes les diverses parties, et nous eûmes de fréquentes communications avec les naturels qui en ces occasions furent toujours affables, et nous apportèrent des fruits et des vivres en aussi grande quantité qu'ils le pouvaient faire, s'abstenant de se livrer à leur penchant pour le vol auquel ils se livraient avec tant de fureur lorsqu'ils étaient nombreux. Leur conduite était même si différente de ce qu'elle avait été d'abord que nous devions attribuer ce changement à la peur, car nous ne les rencontrions plus jamais qu'en petit nombre, parce que nos visites étaient inattendues et la population de chaque village très limitée. Nous portâmes au village principal le filet que nous avions pris sur la côte, et nous offrîmes de le rendre contre les objets qui nous avaient été volés; mais soit que notre demande fût comprise ou non, ils ne nous furent pas restitués.

Ce village est situé dans une baie, au bas et à l'est du mont Duff. On peut d'ailleurs le reconnaître à une hutte de très grande dimension et à un bâtiment quadrangulaire construit dans l'eau avec de larges blocs de corail non loin de la côte, qui nous parut être un moraï. A l'extrémité septentrionale du village s'élevait une petite hutte entourée d'arbres, qui sans doute renfermait des images et des offrandes; mais comme la porte était fermée, et que les naturels nous surveillaient, nous ne pûmes en examiner l'intérieur. Tout auprès nous vîmes deux corps enveloppés dans de nombreuses bandes d'étoffe-papier et placés sur des estrades. Ces cadavres n'exhalaient aucune mauvaise odeur, quoique l'un des deux ne parût exposé que depuis peu de temps. Les têtes de l'un et de l'autre étaient tournées au nord-est. D'après la quantité d'étoffe dont ils étaient entourés, et la nature des plates-formes sur lesquelles ils reposaient et qui devaient avoir coûté beaucoup de travail à construire, nous conclûmes que c'étaient des corps de chefs; et nous fûmes d'autant plus portés à les examiner avec attention que, outre le désir de satisfaire notre curiosité, nous voulions ainsi convaincre les naturels du respect que nous portions à leurs morts. Un vieillard, à qui nous demandâmes des renseignemens sur le bâtiment construit dans l'eau, ne nous répondit rien, mais prit un

air fort grave et parut disposé à croire que nous songions à y placer un corps pour tenir compagnie aux autres.

Si la surveillance des naturels nous empêcha d'examiner avec soin ces espèces de momies, nous fûmes plus heureux dans une île à l'est, devant laquelle nous avions d'abord jeté l'ancre. Nous y trouvâmes six corps sous un rocher qui les recouvrait de manière à les garantir des injures de l'air. Au-dessus était suspendu un jeune enfant par un lien passé autour de sa ceinture. Les six grands cadavres étaient placés parallèlement, avec leurs têtes au nord-est, comme dans l'autre cas. Ils étaient d'abord enveloppés d'étoffes, puis de nattes, puis recouverts par de nombreuses bandes d'étoffes assujetties au moyen de petites cordes. M. Collie, notre chirurgien, fit une incision dans l'estomac d'une des plus récentes momies qui paraissait la moins molle, et trouva la partie membraneuse de l'abdomen sèche et ridée, renfermant une espèce de substance terreuse et dure, ce qui le porta d'abord à croire que le cadavre avait été embaumé; mais trouvant ensuite dans le crâne des membranes et une substance terreuse pareillement desséchées, et sachant que cette substance ne pouvait y avoir été introduite que par le canal vertébral, il abandonna son opinion contraire, qui, dit-il, n'avait pour fondement que l'absence de la putréfaction,

qui aurait dû avoir lieu sans un agent propre à la combattre. Ce desséchement complet de la carcasse humaine est assez fréquent dans ces mers, ainsi que dans d'autres pays, mais demande beaucoup de soin et d'attention. La méthode autrefois employée à Taïti était d'essuyer souvent le cadavre, de le garantir de toute humidité, et de le bien frotter avec de l'huile de cocotier. Nos relations avec les naturels des îles Gambier ne nous permirent pas de vérifier si tels étaient aussi leurs usages; mais nous remarquâmes leur précaution d'exposer les cadavres sur des charpentes à trois ou quatre pieds au-dessus du sol, afin que l'air pût circuler librement à l'entour, et de les tenir bien recouverts de pièces d'étoffe. Il est remarquable qu'aucun de ces corps n'avait de mauvaise odeur, pas même ceux qui n'étaient que depuis peu placés sur les séchoirs.

Le 7 nous visitâmes un autre village à l'extrémité méridionale de l'île Belcher. Il était situé dans une petite baie, au pied d'une chaîne de montagnes qui traversaient l'île. Nous fûmes reçus par une douzaine environ d'hommes et de femmes qui nous traitèrent avec bienveillance et nous apportèrent des noix de coco qui, pour le dire en passant, étaient la plupart vides, des cannes à sucre, des racines, un paquet de bananes et quelques fruits de pandanus. Ils jetèrent tous ces dons dans la

chaloupe sans rien solliciter en retour, et, ce qui est plus extraordinaire, sans témoigner aucun désir de nous rien voler. Tous les hommes s'éloignèrent bientôt, à l'exception d'un seul, qui paraissait désirer autant notre départ que les femmes désiraient notre débarquement. Deux de ces femmes se conduisirent de manière à attirer notre attention, mais nous ne pûmes nous rendre compte de leur conduite. Elles s'avancèrent à quelques pas vers les chaloupes, poussant des cris lamentables, se frappant la poitrine et arrachant leurs cheveux qui tombaient épars sur leurs épaules, avec toute démonstration du plus profond chagrin; puis, à notre extrême surprise, elles nous jetèrent leurs bras autour du cou et nous serrèrent si fort qu'il nous fallut employer la violence pour nous arracher à leurs embrassemens. Comme nous ignorions complétement la nature de leur chagrin, nous ne pûmes les consoler que par nos égards et en leur donnant quelques brimborions. Au bout de cinq minutes elles nous lâchèrent pour se mettre à danser, à rire et à frotter de temps à autre leurs nez contre les nôtres. Au milieu de cette joie, elles retombèrent tout à coup dans la douleur et firent les gestes les plus extravagans, au point que j'eus peur qu'elles ne se blessassent; mais ce paroxysme fut aussi court que celui de gaîté auquel il avait succédé. Elles recommencèrent leurs danses, et leur tristesse ne

revint plus. La seule cause à laquelle nous puissions attribuer leur singulière conduite, en ce qui touche du moins la vive douleur dont elles étaient accablées, c'est qu'elles tenaient par quelques liens à l'homme qui avait été blessé sur le radeau. Dans ce cas, nous en conclurions que la coutume de se mutiler, si commune en pareille circonstance dans les îles de l'océan Pacifique, n'existe pas aux îles Gambier.

Lorsque le soleil inclina sous l'horizon, les naturels nous le montrèrent, et par signes nous engagèrent à nous éloigner... Ils nous cédèrent quelques petits ouvrages de leur fabrique, absolument semblables à ceux que nous avions recueillis dans l'île Pitcairn. Nous leur fîmes en retour d'utiles cadeaux, et promîmes, attendu qu'ils l'exigèrent, de revenir les voir le lendemain. Nous ramâmes alors autour du reste de l'île, et nous reconnûmes combien elle était pauvre. Il y avait deux villages, du côté occidental, situés dans de profondes baies sablonneuses, qui formeraient d'excellens havres pour les vaisseaux si on pouvait y pénétrer; mais la chose est impraticable à cause des nombreuses pointes de corail qui en hérissent l'entrée.

§ 5.

Ile Gambier. Nouvelle entrevue avec les naturels. Leur areghe ou chef. Description de ces îles : leur sol, leurs productions.

Dans l'après-midi du 8, nous débarquâmes de nouveau dans le bas du mont Duff pour sonder les intentions des naturels. Notre parti n'était pas nombreux, et nous évitâmes soigneusement tout ce qui pouvait paraître hostile, portant avec nous un drapeau blanc au bout d'un bâton. Un homme seulement osa d'abord s'approcher de nous, de son nez frotta les nôtres, et reçut quelques présens qui le comblèrent de joie. Ses compagnons, qui durant l'entrevue s'étaient tenus cachés derrière les arbres, remarquant l'accueil amical que nous lui faisions, déposèrent leurs armes, sortirent du bois, et nous saluèrent à leur manière accoutumée, en chantant, à mesure qu'ils avançaient, le chœur que nous avions entendu à bord, ce qui nous confirma dans l'idée que c'était un chant de bienvenue.

Le lendemain je débarquai avec plusieurs de mes gens dans la baie où est situé le village principal, et nous trouvâmes au lieu de débarquement, qui était à un demi-mille du village, deux ou trois hommes qui nous frottèrent le nez et parurent contens de nous voir. Ils nous prirent le bras et nous menèrent au village, à travers de longues herbes et de grosses pierres, par un étroit sentier ombragé d'un bois d'arbres à pain et de cocotiers.

Chemin faisant nous traversâmes quelques pièces de terre cultivées, mais elles étaient rares et n'indiquaient pas que beaucoup d'attention fût donnée à l'agriculture.

Les naturels devenaient de plus en plus nombreux à mesure que nous avancions, et tous s'empressaient de nous témoigner les plus grands égards. Ils étaient armés : cependant leur air montrait que c'était simplement, de même que nous, par mesure de précaution. Il était impossible d'avoir des dehors plus aimables. Nous eûmes bientôt deux amis chacun ou plus qui passèrent officieusement leurs bras sous les nôtres, nous aidèrent à escalader les pierres et nous conduisirent au village par le chemin le plus court : espèce d'escorte qui néanmoins, en nous privant de l'usage de nos membres, nous mettait entièrement en leur pouvoir. Quand nous eûmes marché quelque temps, nous arrivâmes à une vaste place, en partie pavée avec des blocs de corail, et séparée des terres en culture par de larges dalles de même matière très également taillées, ressemblant à celles qu'on voit aux îles des Amis. A une extrémité de cette place s'élevait le grand bâtiment qui avait déjà excité notre curiosité : il avait environ treize verges de long sur six ou sept de large, avec une hauteur proportionnée et une toiture à jour. Du côté méridional il était tout-à-fait ouvert, et la couverture était

aussi presque toute ouverte, car elle consistait en bâtons verticaux, traversés par des bâtons plus petits, formant une charpente légère, à travers laquelle circulait la brise de mer qui rafraîchissait l'intérieur de l'édifice. Sous le toit du côté ouvert, et à environ quatre pieds d'enfoncement, il y avait une large et basse plate-forme construite en blocs de corail coupés dans des dimensions telles et ajustés avec tant d'art, que nous ne concevions pas comment avec leurs instrumens grossiers ils avaient pu exécuter un pareil ouvrage. Les blocs avaient cinq pieds de long sur trois de large, et un pied d'épaisseur. Sur cette éminence était assis un vénérable personnage d'environ soixante ans, avec une longue barbe entièrement grise; il avait des traits bien proportionnés et un air imposant; son corps était grand, mais la fatigue et l'embonpoint avaient beaucoup diminué sa taille naturelle; il était complétement nu, à l'exception d'un tablier et d'une couronne de plumes d'oiseau qu'il avait sur la tête; son corps était extraordinairement tatoué, et des reins aux chevilles il était couvert de petites lignes qui de loin avaient l'air d'un pantalon. De longs clous et des bandes de cuir suspendus à sa ceinture marquaient qu'il était exempté de travail; et sans doute ces objets de luxe étaient un privilége de sa naissance. En effet, il nous fut annoncé comme areghe ou chef. Il ne se leva pas de son siége, mais,

restant accroupi, nous donna la salutation nasale, ce qui est regardé aux îles des Amis comme une marque de respect.

Un échange de présens suivit cette politesse. Un morceau de drap écarlate, que j'avais apporté tout exprès à terre, fut placé sur ses épaules et rattaché par-devant au moyen d'une boule. Le cadeau réjouit les sujets autant que le chef, qui, en retour, m'offrit sa couronne, en me faisant comprendre que j'eusse à la poser sur mon chapeau.

Je tâchai de tourner à notre avantage cette bienveillance, en lui expliquant aussi bien que je pus, tant par signes que par des mots taïtiens, que nous désirions échanger divers objets que nous avions apportés avec nous contre des légumes et des fruits, et dans l'espérance que notre proposition serait acceptée, nous restâmes au village plus long-temps que nous ne l'eussions fait sans cela; mais la seule réponse que nous obtînmes fut : « A demain! » si toutefois nous ne comprîmes pas de travers. Notre visite avait attiré en cet endroit toute la population des alentours; des centaines de sauvages nous entouraient, mais le plus grand ordre ne cessa pas de régner, et leur curiosité même d'examiner nos personnes ne les entraîna point à des actes grossiers, bien que nous fussions les premiers Européens qui eussent abordé dans leur île. Pendant cette excursion, et jusqu'au jour de notre départ,

il y eut réellement une amélioration sensible dans leur conduite. Non-seulement ils ne commirent plus aucun vol, mais encore ils nous donnèrent une preuve d'honnêteté que je dois consigner ici, parce que c'est en vérité la seule dont je me souvienne : ils rendirent d'eux-mêmes à un de nos officiers un mouchoir qu'il avait laissé à un endroit où il s'était assis. Cette amélioration morale venait sans doute de la sévérité dont nous usions à leur égard, plutôt que des exemples qu'ils recevaient de leur chef, puisque ce fut ce personnage qui fit naître la seule occasion où nous eûmes raison de craindre quelque dispute. Par complaisance, je lui avais permis de regarder dans le sac aux présens; or, il fut si enchanté de tout ce qu'il y vit, qu'il tenta plusieurs fois de le retenir par force...

Lorsque nous fûmes restés pendant quelques minutes dans la hutte où nous avions été d'abord introduits, l'areghe se leva, et m'emmenant avec lui, se dirigea vers une large pierre, au centre de la place pavée, où, nous asseyant tous deux, nous fûmes aussitôt environnés par plusieurs centaines de ses sujets. Le changement de lieu n'était nullement agréable, car nous quittions une fraîche retraite pour un endroit à peine garanti des rayons brûlans du soleil par les feuilles rares d'un arbre à pain. Quand nous eûmes été assis quelques instans, arriva un jeune homme de bonne mine qui

nous fut aussi présenté comme areghe, et à qui le vieux chef céda le manteau que je lui avais donné. Je fis au jeune homme un cadeau pareil, et j'en distribuai d'autres de moindre valeur à plusieurs des naturels qui nous entouraient, dans l'espoir de mettre un frein à leurs sollicitations; mais je m'aperçus bientôt que cette générosité produisit un effet tout contraire.

Le jeune chef était élégamment tatoué; il portait un turban d'étoffe blanche, et pour tout vêtement une ceinture de feuilles de bananier. Il était plus jaloux que le vieux chef de communiquer avec nous; il montra du doigt une route conduisant à un village de l'autre côté de la montagne, et fit divers signes qui nous parurent indiquer qu'il s'engageait à nous rendre les objets qu'on nous avait volés et à nous fournir quelques provisions de bouche; il annonçait en même temps qu'un personnage d'une dignité supérieure résidait dans cette partie de l'île. Mais si c'eût été vrai, la distance n'étant que d'un demi-mille, ce personnage aurait eu le temps de venir nous trouver six fois pour une pendant que nous demeurâmes au village. Le chef nous présenta ensuite à plusieurs femmes qui nous saluèrent à la façon ordinaire et reçurent avec joie nos cadeaux. Le chef m'en fit surtout remarquer une, belle, grande, âgée d'environ trente-cinq ans, avec de brillans yeux noirs, de longs

cheveux d'ébène et des dents blanches, le teint plus clair que la généralité de ses compatriotes, et dont la figure avenante eût été jolie sans la grossièreté des traits. Elle avait un bracelet tatoué autour de chaque bras, sans aucun autre ornement. Ses oreilles même n'étaient pas percées de manière à recevoir des anneaux. Son habillement consistait en deux pièces d'étoffe blanche, attachées l'une au-dessus des hanches, et l'autre au-dessous de la gorge qui restait à découvert. Il y avait quelque chose d'imposant dans ses manières, et son intimité avec le chef dénotait évidemment une personne de rang supérieur. Elle m'adressa la parole avec une volubilité et une chaleur montrant qu'elle croyait être comprise de moi, mais je regrette que mon ignorance complète de sa langue m'ait ôté le plaisir de comprendre un seul mot de sa harangue; je pus seulement conclure de ses larmes et de ses gestes que le sujet était grave et triste. Cependant elle sécha bientôt ses larmes, et s'assit fort tranquillement près de nous.

Tandis que j'étais auprès du chef, les officiers errèrent de côtés et d'autres, accompagnés par une foule d'amis, toujours bien traités. M. Belcher, dans ses recherches, découvrit trois tambours pareils à ceux de Taïti, dont Cook a donné la description. Le plus grand avait cinq pieds six pouces de haut et quatorze pouces de diamètre. Il était

fait d'un tronc d'arbre creusé, couvert d'une peau de requin, et se tenait sur quatre pieds. On me l'apporta, et j'offris à l'areghe des couteaux en échange : il refusa jusqu'à ce que j'en augmentasse le nombre. Quand le marché fut enfin conclu, le jeune chef nous montra la manière de jouer de cet instrument, et nous convainquit que son habileté devait être le résultat d'une longue pratique. L'art consistait à donner des coups rapides avec la paume de la main droite, et à placer en même temps la gauche de manière à modérer les vibrations sans les arrêter, ce qui produisait une harmonie sourde, différente de celle d'aucun instrument de ce genre que j'aie jamais entendu.

Les autres tambours, d'ailleurs semblables au grand, avaient trois pieds et demi de haut, sur neuf pouces de diamètre. L'habileté d'exécution à laquelle les naturels étaient parvenus, et la fabrication parfaite de ces instrumens, prouvent qu'ils prennent beaucoup de plaisir à la danse, quoique la gaîté ne paraisse pas être généralement un des principaux traits de leur caractère. Je fis, mais en vain, toutes sortes d'efforts pour persuader à l'areghe de nous donner une représentation de leur savoir-faire; ainsi, je commandai à nos soldats de marine plusieurs manœuvres, dans l'espérance d'obtenir en retour quelque chose de semblable. Mais l'effet fut précisément le contraire de celui que j'en atten-

dais; car les évolutions des soldats furent mal interprétées et alarmèrent tellement les spectateurs que les uns prirent la fuite, tandis que d'autres se mettaient en attitude de défense.

Cette entrevue ne nous valut aucune de ces cérémonies qui jettent tant d'intérêt sur les voyages de Cook, et ce qui n'est pas moins mortifiant, nous n'en obtînmes pas les provisions de légumes et de fruits qu'il retirait toujours de ses visites. Nous restâmes cependant long-temps dans l'espérance de décider les chefs à venir à bord de notre vaisseau, et de recevoir quelques vivres avant de le quitter, mais tout fut inutile. Je rassemblai donc mes gens, et nous prîmes congé des chefs, qui se retirèrent tous deux, nous laissant au pouvoir de la multitude. Quand nous voulûmes emporter le tambour que nous avait vendu l'areghe, deux d'entre les naturels mirent violemment la main dessus, et demandèrent que nous augmentassions le prix déjà payé. Pour éviter des querelles, j'accédai à leur demande en doublant la somme première; mais cette condescendance, loin de nous assurer la possession du tambour, nous exposa à ne pouvoir en devenir maîtres sans recourir à la violence. Je ramenai le vieux chef pour lui expliquer l'affaire, mais il ne se montra nullement disposé à intervenir, et prévoyant quelles seraient les suites si je persistais, je laissai notre achat entre les mains

des insulaires, étant dégoûté de leur mauvaise foi.

A notre retour, vers deux heures de l'après-midi, nous vîmes les mets des naturels servis sur des tables faites en dalles de corail, élevées à une verge de terre, et placées au milieu de cours pavées en face des huttes. Leurs mets ne consistaient toujours qu'en ce pudding aigre dont il a été déjà question.

Notre escorte, quand nous quittâmes le village, fut moins nombreuse qu'elle ne l'avait été quand nous y étions venus. Trois naturels nous accompagnèrent seulement, parce qu'ils avaient pris en affection quelques-uns de nos officiers; mais un plus grand nombre nous suivit à distance. J'étais un peu en arrière de mes gens, lorsqu'un homme, que je ne me rappelais pas avoir encore vu, me saisit par le bras dont je tenais mon fusil, comme pour m'aider à passer un endroit difficile du chemin, tandis qu'un second, étendant les bras, me barra le passage. Plusieurs autres en même temps se mirent à vociférer des mots que nous ne comprenions pas. Je parvins cependant à me débarrasser de ces perfides amis sans violence, et je rejoignis les soldats de marine. Mais le lieutenant Wainwright qui, sans que nous le sussions, était resté au village, ignorant lui-même notre départ, ne fut pas si heureux. Il avait déjà traversé, sans qu'on l'inquiétât, des groupes de naturels qui pa-

raissaient se disputer entre eux, et il aurait en quelques minutes rejoint notre détachement, lorsque soudain quelques insulaires, le voyant seul, l'assaillirent et tâchèrent de le terrasser pour le voler plus à leur aise. Ne pouvant y réussir, ils l'attaquèrent avec leurs bâtons : mais il était alors heureusement à peu de distance de nous, et nous n'apprîmes le danger qu'il courait qu'en l'entendant appeler au secours. M. Belcher et ceux qui étaient les moins éloignés coururent vers lui; mais les insulaires les assaillant de pierres, et l'attaque de leur part devenant générale, j'ordonnai aux soldats de marine de faire feu, ce qui mit les agresseurs en fuite, et je suis heureux de pouvoir dire qu'un seul d'entre eux fut blessé.

Ainsi cette seconde entrevue avec les naturels se termina d'une manière que leur conduite générale devait nous faire craindre, et je fus confirmé dans mon opinion que le caractère de ce peuple est complétement défavorable à toute espèce de relations avec les étrangers, et que la crainte seule peut l'empêcher de se livrer à des actes de violence et d'oppression. Avec cette idée, et trouvant l'île si mal pourvue en provisions que les habitans ne voulaient rien nous céder, je me souciai peu de renouveler ma visite, et nous embarquant sans autre accident, nous retournâmes au navire.

La baie dans laquelle repose ce village est située

ait en
, lors-
seul,
our le
sir, ils
it alors
et nous
endant
étaient
nais les
que de
soldats
esseurs
e qu'un

naturels
e géné-
onfirmé
peuple
èce de
te seule
de vio-
rouvant
s habi-
souciai
arquant
navire.
t située

[illegible] se disputer entre eux, [illegible] aurait en quelques minutes rejoint notre détachement, lorsque soudain quelques insulaires, le voyant seul, l'assaillirent et tâchèrent de le terrasser pour le voler plus à leur aise. Ne pouvant y réussir, ils l'attaquèrent avec leurs bâtons; mais il était alors heureusement à peu de distance de nous, et nous n'apprîmes le danger qu'il courait qu'en l'entendant appeler au secours. M. Belcher et ceux qui étaient les moins éloignés coururent vers lui; mais les insulaires les assaillant de pierres, et l'attaque de [illegible] soldats [illegible] les agresseurs [illegible] qu'un seul [illegible]

Ainsi cette [illegible] avec les naturels se termina [illegible] que leur conduite générale devait nous faire craindre, et je fus confirmé dans mon opinion que le caractère de ce peuple est complètement [illegible] à toute espèce de relations [illegible], et que la crainte seule peut [illegible] de se livrer [illegible] de actes de violence et d'oppression. [illegible] et trouvant l'île si mal pourvue en [illegible] que les habitans ne voulaient rien nous [illegible] je me souciai peu de renouveler ma visite, et [illegible] embarquant sans autre accident, nous retournâmes au navire.

La baie dans laquelle repose [illegible] est située

10 L. Massard del. Chaubard sc.

Ile Gambier

Voy. Autour du Monde. *Beechey P. 438.*

au
larg
d'a
boi
d'es
bes
des
cile
terr
la s
la v
van
vais
turc
se c
tant
se r
lair
pier
furc
fair
recc
vrag

Q
hab
que
notr
puis

au nord-est du mont Duff; elle est bordée par une large grève au-delà de laquelle s'élève un bois épais d'arbres à pain et de cocotiers. Au-dessus de ce bois, à gauche, est un second village sur une sorte d'esplanade, où les naturels se retirent en cas de besoin. La baie formerait un ancrage commode, si des récifs de corail n'en rendaient l'entrée difficile même pour les chaloupes. Le 12, nous eûmes terminé l'examen des différentes îles du groupe, et la seule chose qui nous empêchât de remettre à la voile était le manque de bois à brûler. Apercevant quelques poutres sur le rivage en face du vaisseau, j'envoyai M. Belcher les acheter. Les naturels consentirent tout de suite à les vendre, et se comportèrent avec beaucoup de bienveillance tant qu'ils reçurent des présens; mais aussitôt qu'il se mit en devoir d'enlever les arbres, les insulaires se réunirent dans le bois, et assaillirent de pierres l'équipage de la chaloupe. Trois poutres furent cependant emportées, et M. Belcher allait faire prendre les autres, lorsque la grêle de pierres recommençant à tomber, il fallut abandonner l'ouvrage...

Quoique nous n'ayons pas réussi à établir avec les habitans du groupe Gambier les relations amicales que nous aurions désirées, j'espère néanmoins que notre visite dans ces îles ne sera point sans utilité, puisque nous avons découvert un port où les na-

vires pourront être réparés commodément et mouiller en sûreté, ainsi que deux courans d'eau excellente, au moyen desquels les navigateurs seront toujours à même de renouveler leur provision. Or, c'est un point fort important pour la navigation de ces mers. ar cet article indispensable ne se trouve nulle part entre Taïti et la côte du Chili, sur un espace de quatre mille milles, excepté à l'île Pitcairn, où j'ai dit combien il était difficile de se le procurer. Il est aussi présumable, maintenant que la position des îles a été déterminée, que les pics du mont Duff, qui sont hauts et faciles à apercevoir, serviront comme de guides au milieu du labyrinthe d'îles de corail que le navigateur, après avoir dépassé ce groupe, rencontre sur sa route lorsqu'il se dirige à l'ouest.

Ce groupe fut découvert en 1797 par le vaisseau *le Duff*, et nommé par M. Wilson qui le commandait, d'après l'amiral lord Gambier. Il consiste en cinq grandes îles et plusieurs petites, toutes situées dans un lac formé par un récif de corail. La plus grande a six milles de longueur, et présente deux pics élevés de mille deux cent quarante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces pics, qui doivent leur nom au navire que montait Wilson, ont la forme de coin et peuvent être distingués de quatorze ou quinze lieues en mer. Toutes les îles sont escarpées et raboteuses,

surtout l'île Marsh, qui de loin ressemble à un vaisseau. A la première vue de ces îles, on reconnaît leur origine volcanique; examinées de plus près, elles paraissent avoir été soumises à l'action d'une grande chaleur. On n'y retrouve cependant aucune trace de cratères, et il faut que le feu soit éteint depuis de longues années, car elles sont revêtues de verdure et généralement d'arbres assez vigoureux. Tout-à-fait différente de ces îles hautes et informes produites par le feu, est une série d'îles basses produites par l'élément contraire, et devant leur construction à des myriades de petits lithophites doués d'un instinct qui leur apprend à trouver dans les flots la matière calcaire dont ils ont besoin, et à établir avec des particules imperceptibles une splendide structure de plusieurs lieues de circonférence. Une grande muraille de cette espèce, si on peut s'exprimer ainsi, entoure déjà les îles, et comme le travail de ces animaux sous-marins ne discontinue jamais, elle atteindra bientôt la surface de l'eau dans toutes ses parties. Du côté nord-est, elle porte déjà un sol fertile que la mer ne peut atteindre, soutient des arbres et d'autres sujets du règne végétal, et présente même une habitation à l'homme.

Dans la direction opposée, elle est encore à treize ou quatorze pieds de la surface, comme pour faciliter aux vaisseaux l'entrée dans l'in-

térieur du lac. Mais cette différence de hauteur provient-elle d'un travail inégalement réparti ou d'une moindre élévation de la baie? C'est une question intéressante à résoudre. Toutes les îles que nous visitâmes ensuite avaient avec celle dont il est ici question cette analogie que leur côté oriental était plus avancé que leur côté occidental. Extérieurement, et au bas même de la muraille, la profondeur de la mer était incommensurable; intérieurement, la muraille s'inclinait en pente douce jusqu'à cent vingt ou cent cinquante pieds de la surface.

En raison de cet escarpement extérieur la mer se brise et porte sa furie sur le récif sans troubler les eaux dans le lac. En conséquence les animaux coralins y élèvent leurs délicates constructions sans crainte de renversement, et donnent à leurs grottes sous-marines toutes les formes diverses que peut inventer l'imagination. Ils ont déjà entouré chacune des îles d'une barrière qu'ils élargissent tous les jours, et poussent si loin leurs travaux que presque toute la partie septentrionale du lac est envahie. Des tribus plus indépendantes élèvent en d'autres parties, vers la surface, de nombreuses colonnes isolées tendant au même but; et partout règne une telle activité qu'on peut aisément prévoir le jour où une vaste plaine remplacera le lac, portant des forêts d'arbres à pain et de

cocotiers qui fourniront la subsistance à une nombreuse population.

Les îles volcaniques de ce groupe sont tellement escarpées que le sol ne trouve à s'y fixer que sur un espace très petit, comparativement à leur étendue; et sur celles de corail il est à peine assez profond et assez riche, étant exposé aux brises de la mer, pour fournir à l'homme une nourriture abondante. Cependant un sol formé de la décomposition des rochers basaltiques, et arrosé par des courans qui descendent des montagnes, n'exigerait de la part des naturels que peu de soin et de travail pour devenir très productif. Mais l'agriculture est complétement négligée; négligence d'autant plus extraordinaire qu'il n'y a dans les îles ni quadrupèdes ni volailles, et que sans productions végétales les insulaires n'ont plus que l'Océan pour subvenir à leurs besoins. Ce groupe possède néanmoins plusieurs bois de charpente, diverses racines, la pomme de terre, la canne à sucre, le melon d'eau, la banane, le cocotier, l'arbre à pain, en un mot, toutes choses qui permettraient aux habitans de vivre dans l'abondance, s'ils n'avaient pas une insigne paresse. Des rats et des lézards furent les seuls quadrupèdes que nous vîmes dans ces îles. Les oiseaux sont pour la plupart de l'espèce maritime; encore le nombre en est-il peu considérable, comparé à la multitude de ceux qui fréquentent

ordinairement les îles de l'océan Pacifique. Cette différence provient sans doute de ce que les îles Gambier sont habitées. Les insectes que nous y remarquâmes étaient peu nombreux, à l'exception de la mouche commune, qu'on rencontre dans presque toutes les îles habitées de ce même Océan et qui partout est excessivement importune. Il y a quantité de poissons, remarquables les uns par leurs belles couleurs, les autres par leur large taille.

La plus grande partie des naturels du groupe Gambier appartient à une classe que Forster rangeait parmi la première variété de l'espèce humaine dans les mers du Sud. Comme la généralité des peuples non civilisés, ils sont assez bons lorsqu'on les contente, et inoffensifs à moins qu'on ne les irrite; soumis quand ils sont les plus faibles, et tyranniques quand ils sont les plus forts; toujours ils s'abandonnent à un insatiable désir de s'approprier les objets qui leur plaisent, et ce penchant au vol leur attire de nombreuses querelles qui souvent leur coûtent la vie. Si le respect pour les morts est regardé comme une marque de civilisation et d'humanité, ils ne sauraient être appelés barbares; mais ils n'ont aucun droit à une désignation plus honorable.

Pour les traits, le langage et les coutumes, ils ressemblent aux habitans des îles de la Société, des Amis, Marquises et Sandwich, mais diffèrent

de ces tribus en un point très important : ils n'ont ni la sensualité ni l'indécence qu'on retrouve ailleurs dans toutes les classes. Nous pouvons dire des naturels des îles Gambier ce que peu de navigateurs diraient sans doute des peuples qui habitent cette même partie du globe, que pendant la durée de nos relations avec eux nous ne vîmes ni un acte ni un geste indécens. Il y a grand mélange de traits et de couleurs parmi eux, et probablement nous aurions aussi remarqué des différences de dialecte si nous avions pu apprendre leur langue. Il semblerait que des tribus de tous les points de l'océan Pacifique se sont réunies au groupe Gambier pour se confondre les unes dans les autres. On remarquera pourtant qu'à la différence de la plupart de ces tribus, ils n'ont ni canots, quoiqu'ils puissent aisément les construire, ni bâtons de guerre, ni frondes, ni arcs, ni flèches.

La taille moyenne des hommes est plus haute que celle des Anglais, mais ils ne sont pas si robustes. Nous mesurâmes à bord un insulaire qui avait six pieds et un demi-pouce [1]; à terre nous en vîmes un qui avait six pieds deux pouces et demi. Ils se tiennent droits et ont les membres arrondis, mais non vigoureux. Leurs muscles sont généralement mous; et chez les vieillards, leur peau se

[1] On sait que le pied anglais n'a que onze pouces de France.

détend à un tel point qu'elle forme des plis nombreux sur le ventre et autour des hanches.

D'ailleurs ils ont une belle figure asiatique, avec barbes et moustaches, mais point de favoris; et quand leurs têtes sont couvertes d'un turban d'étoffe blanche, mode très commune chez eux, on les prendrait pour des Maures. Il est assez remarquable que nous n'ayons vu cette coiffure à aucun individu de la quatrième classe, c'est-à-dire à aucun de ceux qui appartiennent davantage à la race des nègres, mais qu'elle parût être réservée aux naturels dont le teint était plus clair. La couleur de leurs yeux est grisâtre ou noire; ils sont petits, enfoncés dans la tête, et ont généralement une expression d'adresse. Leurs sourcils sont très arqués, mais se réunissent rarement. Les os des joues ne sont pas si saillans parmi eux que dans la quatrième classe, et les lèvres sont aussi plus minces. Les oreilles sont de moyenne grandeur, et les lobes tiennent aux joues, comme chez tous les naturels de l'île Pitcairn, mais ne sont pas percés. Le nez est en général aquilin. Les dents ne sont remarquables ni pour la blancheur ni pour la symétrie, et semblent tomber de bonne heure. Les cheveux sont rejetés en arrière et coupés droit.

Ils seraient fort noirs s'ils étaient moins exposés au soleil ou mieux huilés; mais par suite de ces circonstances, ils sont secs et prennent différentes

teintes sur une même tête. Comme d'ailleurs l'usage du peigne est inconnu dans ces îles, ils sont toujours sales et mêlés. Les naturels laissent pousser leurs moustaches; tantôt ils taillent en pointe leur barbe, qui ordinairement est longue de trois ou quatre pouces, tantôt ils la divisent en deux : nous ne vîmes qu'un homme dont la barbe descendait jusqu'au creux de l'estomac. Les mains sont larges, les pieds petits et élégans.

Les femmes sont d'une taille au-dessous de la moyenne, et beaucoup inférieures aux hommes en beauté. L'épouse du chef, dont j'ai plus haut fait le portrait, m'a paru la plus belle du groupe. L'habillement qu'elle portait peut être regardé comme un modèle de celui des autres femmes qui, non plus qu'elle, ne se chargent d'aucun ornement, et paraissaient tout-à-fait indifférentes aux colliers et autres colifichets que nous leurs offrions.

L'usage de se tatouer est si universellement pratiqué dans ce groupe, qu'il est rare de rencontrer un homme dont le corps ne soit pas, depuis le cou jusqu'à la cheville, recouvert de cette espèce d'ornement. Aussi les naturels semblent-ils n'être pas nus comme ils le sont en effet. Les femmes se soumettent peu à cette torture; et comme aucun enfant n'était tatoué, il est probable que l'opération ne commence dans ces îles, ainsi que dans d'autres, qu'après l'âge de puberté. Nous n'avons

d'ailleurs vu aucun exemple de tatouage sur les lèvres ni sur la langue, comme la chose se pratique aux îles Sandwich à la mort d'un intime ami.

Je crois pouvoir évaluer à quatre cents âmes la population du groupe, d'après le nombre et la grandeur des rivages. Les naturels ont peu de maladies, peu de difformités. Leurs huttes sont si petites qu'ils ne peuvent s'en servir à ce qu'il semble que pour y coucher pendant la vilaine saison. Leur longueur varie de dix à quinze pieds; mais il n'est pas ici question des maisons de l'areghe. Elles sont construites en bois et recouvertes d'un toit pointu en feuilles de palmier. Dans quelques-unes la porte est à peine haute de trois pieds, et il faut se mettre à quatre pattes pour y entrer. A l'intérieur elles sont propres, et sur le plancher on étend toujours des nattes ou de l'herbe. Les plus grandes huttes du village situé au bas du mont Duff étaient bâties de telle sorte qu'on pouvait aisément en faire disparaître tout un côté, ce qui les rendait plus fraîches et plus commodes.

La demeure de l'areghe avait trente-neuf pieds de long sur une vingtaine de large. Le faîte du toit était à trente-cinq pieds du sol, et les murs latéraux, sur lesquels reposait le toit, avaient environ dix pieds de hauteur. Nous n'aperçûmes aucun meuble dans les maisons, mais quelques-uns de mes

officiers pensèrent que les naturels les avaient enlevés à cause de nous. Leurs seuls ustensiles étaient des gourdes et des coquilles de noix de coco. Les tables étaient en dalles de corail ou en bois; dans ce dernier cas elles sont ornées de ciselures. Longues d'environ une verge, elles reposent toujours sur des supports de bois ou de pierre, assez hauts pour empêcher les déprédations des rats; enfin elles sont placées en dehors des huttes, car les naturels mangent en plein air.

Pour pêcher le poisson qui forme la partie la plus essentielle de leur nourriture, ils se servent de filets et de lignes. Ils ont encore recours à un moyen qui est aussi employé à Taïti, et qui consiste à jeter dans la mer un grand nombre de branches d'arbres de toute espèce attachées ensemble, et à les y laisser quelque temps, de sorte que les petits poissons s'y embarrassent, et qu'on les retire de l'eau en même temps que les branches. Leurs lignes, leurs filets, ainsi que tous leurs cordages sont faits d'écorce d'arbre.

Contrairement à la coutume générale, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'y a point aux îles Gambier de canots, et ce sont des radeaux qui les y remplacent. Ils ont de quarante à cinquante pieds de longueur, et peuvent porter plus de vingt personnes. Ils sont faits de troncs d'arbres attachés ensemble au moyen de poutres transversales et de

cordes; on y élève quelquefois une voile triangulaire que contiennent deux bâtons de chaque bout, mais seulement dans le cas où le vent est très favorable. Alors, si deux, trois radeaux doivent suivre la même troupe, ils s'attachent les uns aux autres et font le voyage de compagnie. Sinon les naturels se servent de larges pagaies en bois dur. Quelques-unes ont à l'extrémité des manches une main ou un pied soigneusement sculptés. Leur longueur ordinaire est de cinq pieds et demi, y compris deux pieds huit pouces de lame; cette lame elle-même a toujours un pied de large, et est munie par le bout d'une petite pointe ou d'un clou.

§ 6.

Ile de lord Hood. Ile Clermont-Tonnerre. Ile Serle. Ile de la Pentecôte. Ile Lagoun. Ile Thrum-Cap. Ile Egmont. Ile Barrow. Ile Carysfort. Ile Kockburn. Ile Osnabruck. Ile Byam-Martin. Ile Gloucester. Ile Bow.

Dans la matinée du 13 janvier 1826 nous quittâmes les îles Gambier. A l'extrémité sud-ouest de la chaîne qui entoure ce groupe se trouvent plusieurs petites îles sablonneuses contre lesquelles la mer se brisait avec tant d'impétuosité que l'écume des vagues les dérobait presque à nos yeux. Je les nommai *îles Wolfe*, d'après M. James Wolfe, un des aspirans de marine de notre vaisseau. Nous en

passâmes assez près, puis nous marchâmes au nord avec l'intention de visiter l'île de lord Hood.

Dans l'après-midi du lendemain nous aperçûmes plusieurs oiseaux, et le nombre en augmenta à mesure que nous avançâmes. Au bout de quelques heures le matelot de vigie signala l'île que nous cherchions. Lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes qu'elle consistait en un assemblage de petits îlots situés sur une chaîne de corail, et s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer. Sur les îlots poussaient diverses espèces d'arbres toujours verts dont les branches étaient épaisses et entrelacées; on distinguait cependant les larges feuilles et les grappes de fruits du pandanus; sous ces bois la terre était revêtue d'une mousse si belle et d'un gazon qui paraissait si frais que nous fûmes presque tentés d'y aborder à tout risque. La mer cependant se précipitait avec tant de force sur toutes les parties de la côte que la prudence l'emporta. Krusenstern dit que cette île est habitée; elle doit en effet l'avoir été autrefois, puisque nous y vîmes une hutte de pierre carrée pareille à celle qui a été décrite lorsque nous avons parlé de l'île Croissant; mais aucune créature humaine n'y réside aujourd'hui. C'est un fait dont nous étions certains avant même que nos chaloupes eussent exploré les côtes de l'île, d'après le grand nombre d'oiseaux de mer qui voltigeaient à l'entour, et la

multitude de requins qui suivaient les chaloupes et osaient mordre les rames; car ces animaux, comme tant d'autres, semblent avoir appris par expérience à éviter le voisinage des hommes. Le seul être vivant que nous distinguâmes à terre était un héron gris qui dévorait avidement un poisson. L'île de lord Hood, découverte par Wilson en 1797, a onze milles de long sur quatre de large; sa direction est du nord au sud, et, comme presque toutes les îles de corail, elle renferme un lac et est escarpée de toutes parts.

Nous fîmes ensuite voile vers l'île de Clermont-Tonnerre que nous aperçûmes le 18. Cette île ressemble beaucoup à la précédente, mais elle est habitée et couverte de cocotiers. La mer battait avec tant de violence toutes les parties de la côte qu'il n'y avait pas possibilité d'aborder avec nos chaloupes; mais les naturels se dirigèrent vers nous dans leurs canots. Parmi eux, comme parmi les habitans du groupe Gambier, il y avait grande diversité de couleur; ainsi tel était presque aussi noir de peau qu'un nègre d'Afrique, avec des cheveux laineux, et tel autre avait un teint clair, des cheveux blonds et des traits européens.

Une quarantaine d'insulaires se réunirent sur le rivage lorsque nous en approchâmes, avec des paquets de plumes et des feuilles attachés à des bâtons, et des gourdins dans leurs mains. Les hommes

et les femmes étaient nus, à l'exception de leurs tabliers, et sans ornemens ni tatouages. Le fer, qu'ils appelaient *tokia*, trouva le plus de débit près d'eux; mais le ressac était si violent que nos communications restèrent insignifiantes. Les naturels qui vinrent au-devant de nous dans leurs canots ne souffrirent pas que nous les approchassions. Après avoir fait plusieurs cadeaux à un de ces insulaires, nous pensâmes qu'il nous permettrait au moins d'examiner son canot; mais lui et son camarade s'éloignèrent avec la plus grande précipitation dès qu'ils comprirent nos intentions, et furent si épouvantés en voyant notre chaloupe les poursuivre qu'ils se jetèrent à l'eau et nagèrent vers le rivage.

Le canot dont nous devînmes alors maîtres était construit avec de petites pièces de bois soigneusement réunies et attachées avec l'écorce d'un arbre. Comme tous les canots simples de la Polynésie, il était pourvu d'un boutelof. Il portait deux hommes, dont un seul le dirigeait, car l'autre ne s'occupait guère qu'à vider l'eau qui sans cesse y pénétrait de tous les côtés. Pour ne pas obliger les pauvres propriétaires de cette embarcation à rester dans la mer plus long-temps qu'il ne fallait, nous l'abandonnâmes aussitôt que nous en eûmes examiné la construction, et nous les vîmes avec plaisir la rattraper, y remonter un à un, puis ramer vers le rivage.

Le dialecte des naturels de Clermont-Tonnerre était fort différent de celui des habitans du groupe Gambier, quoique, d'après quelques mots que nous distinguâmes, il ne soit pas douteux que la langue ne soit radicalement la même. Suivant nos calculs, la population totale n'excède pas deux cents âmes. L'île est longue de dix milles, mais fort étroite, particulièrement aux extrémités, et vue de loin ne paraît pas large d'un demi-mille. Elle est de même formation que l'île de lord Hood, mais plus achevée. A l'exception de quelques brèches du côté méridional, par lesquelles la mer, lorsqu'elle est haute, peut en certaines occasions pénétrer dans le lac, l'île est tout-à-fait au-dessus de l'Océan. Aux extrémités et aux angles le sol est plus élevé que dans les autres parties, comme si l'influence de la mer s'y était plus fait sentir et y avait amoncelé plus de corail. Ces parties plus hautes sont aussi mieux pourvues de broussailles, et surtout de cocotiers, sans doute parce que le sol y est plus profond. Le lac renferme plusieurs petits îlots; toutes les côtes à l'entour sont escarpées et abondent en poissons, mais nous n'y vîmes pas de requins.

Le capitaine Duperré, dans son voyage autour du monde à bord de *la Coquille*, visita cette île, et, supposant que c'était une nouvelle découverte, la nomma *Clermont-Tonnerre* en l'honneur du ministre qui occupait alors en France le département

de la marine. Il est évident néanmoins, vu que sa situation correspond à peu près à celle d'une île précédemment découverte par *la Minerve*, que ce doit être la même, car il n'en existe pas d'autre assez proche pour que la description qui en a été faite puisse s'y appliquer. M. Duperré a sans doute été induit en erreur par les dimensions que *la Minerve* a données de l'île; mais de telles erreurs peuvent aisément s'expliquer, en admettant, par exemple, que l'île n'a été vue que de loin par *la Minerve*.

Après avoir vainement cherché dans le voisinage de Clermont-Tonnerre l'île de la Minerve, nous gouvernâmes vers l'île Serle, que nous aperçûmes le 21 janvier au point du jour à l'ouest. Sa première apparence fut celle d'une basse bande de terre avec une petite éminence à chaque extrémité; mais lorsque nous approchâmes, ces éminences se changèrent en groupes de gros arbres. Krusenstern, dans son Mémoire sur la mer Pacifique, dit que l'île Serle est plus haute qu'aucune autre île de l'archipel bas; qu'elle a deux hauteurs à ses extrémités et une troisième vers le centre; puis, par suite, il recommande l'île comme un point de reconnaissance pour les vaisseaux qui entrent dans l'archipel. Mais il a été induit en erreur, à ce qu'il paraît, par quelque navigateur qui a pris les arbres pour des collines, et en a exagéré la hauteur, puisque

le plus grand nombre n'excède pas cinquante pieds.

Des colonnes de fumée qui s'élevaient de l'île montraient qu'elle était habitée, et en doublant le point nord-ouest nous aperçûmes des hommes et des femmes qui couraient le long du rivage, traînant après eux de longs bâtons. La population totale ne peut être que de cent âmes. Les hommes étaient entièrement nus, mais les femmes portaient le petit tablier d'usage. Ils avaient le teint aussi basané que les naturels de Clermont-Tonnerre, avec les cheveux pareillement rattachés sur le haut de la tête, mais n'avaient comme eux ni ornemens ni tatouage. Leurs armes étaient de longs bâtons d'une vingtaine de pieds, et de pesantes massues. Nous n'aperçûmes pas de canots.

Cette île a sept milles et demi de long, et deux milles et quart dans sa plus grande largeur. Sa direction est nord-ouest. Elle est de formation coraline, comme toutes celles dont il a été déjà parlé. Le lac qu'elle renferme est fort étroit, et paraît très creux; nous remarquâmes plusieurs îlots vers le centre.

Nous quittâmes l'île Serle dans la matinée du 22, et au coucher du soleil nous mîmes en panne dans le parallèle de l'île de la Pentecôte. Cette île, découverte en 1767 par le capitaine Wallis, est située à quarante milles ouest de l'endroit qu'il lui assigne comme situation; en conséquence nous marchâmes

à l'ouest tout le jour suivant, espérant de l'apercevoir; mais elle ne fut signalée du haut de notre grand mât que tard dans la soirée. Le matin du 23 les chaloupes réussirent à débarquer, quoique non sans peine; nous trouvâmes à chaque pas la preuve que la population de l'île avait été autrefois nombreuse, mais nous ne vîmes aucun habitant. Nous remarquâmes sous un large groupe d'arbres plusieurs huttes, de huit pieds sur trois, recouvertes avec des feuilles de palmier sèches, dont les portes étaient si basses qu'il fallait ramper sur le sol pour pénétrer dans l'intérieur. Près de ces habitations étaient quelques hangars et des tas de noix de pandanus mâchées.

L'île était traversée en diverses directions par des sentiers bien battus. Non loin des huttes il y avait plusieurs réservoirs d'eau creusés d'environ huit pouces dans le corail, et d'environ cinq pieds dans le sol. L'eau qu'ils renfermaient était fraîche, mais les réservoirs, par suite de négligence, étaient presque remplis de feuilles tombées, et exhalaient une mauvaise odeur. D'un autre côté nous rencontrâmes des dalles de corail érigées pour marquer des lieux de sépulture. Enfin, près de l'ouverture du lac, il y avait plusieurs rangées de pieux enfoncés en terre pour prendre du poisson. Mais ce qui piqua le plus notre curiosité fut un monceau d'os de poissons, haut de six pieds et large de cinq,

lesquels étaient empilés avec beaucoup de soin, extrêmement propres, et recouverts de planches pour empêcher que le vent ne les dispersât.

L'île n'a qu'un mille et demi de long, au lieu de quatre, comme l'a dit Wallis; toutes ses côtes sont escarpées : elle est de formation coraline, bien boisée, et renferme un lac. La hauteur générale du sol était de six pieds au-dessus du niveau de la mer, dont deux pieds environ de corail. Des arbres au ressac il y avait un espace de rochers durs, long de cent cinquante verges à peu près, recouvert d'environ un pied d'eau, au-delà duquel la profondeur de l'eau croissait rapidement, puisqu'à une distance de cinq cents verges on ne trouvait pas fond avec quinze cents pieds de ligne. Du côté intérieur des arbres au lac, c'était une pente douce de sable et de coquillages. Les arbres qui formaient autour du lac un bois assez épais consistaient principalement, comme ceux de Clermont-Tonnerre, en cocotiers et en pandanus. Dans le lac il y avait plusieurs espèces de poissons à couleurs brillantes; sur la terre nous vîmes des rats et des lézards, un héron blanc, un courlieu et une espèce de colombe.

Dans la soirée nous fîmes voile vers l'île de la Reine-Charlotte, autre formation coraline aussi découverte par Wallis, et si haute que nous ne pouvions voir le lac qu'elle renferme comme nous

avions vu celui des autres îles. Nous découvrîmes, dans une baie du côté septentrional, des huttes et des hangars semblables à ceux de l'île de la Pentecôte; mais il n'y avait pas d'habitans. On peut se rappeler que quand Wallis visita cette île, les naturels montèrent dans leurs canots et se réfugièrent dans l'île voisine à l'ouest : je ne sais s'ils firent de même en cette occasion; mais, suivant toute probabilité, s'ils avaient fui, nous les aurions vus fuir. Wallis fit à l'île de la Reine-Charlotte ample provision de noix de coco : nous n'y vîmes, nous, aucun cocotier. Les côtes sont plus escarpées que celles des îles de la Pentecôte et Clermont-Tonnerre; les huttes y étaient aussi plus nombreuses.

A deux heures de l'après-midi nous quittâmes l'île de la Reine-Charlotte, et au bout de quelque temps nous aperçûmes l'île Lagoon ou Lagon, peu éloignée de la précédente, qui fut découverte par Cook. Le matin suivant nous en longeâmes d'assez près le côté septentrional, tandis que l'allége naviguait de l'autre. Sa direction est sud-ouest, sa longueur de trois milles, et sa largeur d'un quart de mille. Son aspect général a été soigneusement décrit par Cook : la partie méridionale telle qu'il l'a vue n'est encore qu'un récif bas, et trois profondes ouvertures dans la partie septentrionale existent encore, bien qu'une des trois ait presque

disparu. Nous retrouvâmes aussi vers le centre de l'île deux cocotiers que Cook y remarqua. Le lac, très creux et très resserré en quelques endroits, renferme plusieurs îlots. Les côtes de l'île, comme celles des autres îles de corail, sont escarpées de toutes parts, excepté au nord; aussi ne peut-on en approcher que d'un quart de mille dans cette direction.

Nous parvînmes à hauteur d'un petit village situé vers l'extrémité nord-ouest de l'île, et nous envoyâmes deux chaloupes à terre. Les naturels, les voyant avancer, descendirent vers le rivage, armés les uns de bâtons d'une longueur de vingt à vingt-cinq pieds, dont la pointe était munie d'un os, les autres de gros gourdins courts. D'abord ils engagèrent nos gens à débarquer; mais reconnaissant que le ressac les en empêchait, ils se laissèrent tenter par quelques morceaux de fer, et vinrent vers eux à la nage. Un trafic animé commença bientôt, et tous les objets dont les naturels pouvaient disposer furent promptement achetés pour des clous et des grains de verre. Ils apportèrent ensuite des noix de coco, et en échangèrent six contre un clou, contre un bout de fer, qui est connu ici comme à Clermont-Tonnerre sous le nom de *tokia*. Ces sauvages montrèrent dans tous leurs marchés la bonne foi la plus honorable. Si l'un d'entre eux n'avait le nombre de cocos demandé pour un mor-

ceau de fer, il empruntait à son voisin, et lorsqu'ils laissaient tomber un fruit dans l'eau en le voulant mettre dans la chaloupe, ils le rattrapaient à la nage, et le rendaient au propriétaire. Nous leur achetâmes aussi divers ornemens, et entre autres un qui consistait en une tresse de cheveux humains, longue d'environ cinq pieds, dans laquelle il y avait quatre ou cinq douzaines de brins.

Les hommes étaient d'une belle race athlétique, avec des cheveux frisés qu'ils portaient fort épais. Leur teint était plus clair que celui des habitans de Clermont-Tonnerre; un d'eux surtout, et le seul qui eût des favoris, était si beau, et ressemblait tellement à un Européen, que l'équipage de la chaloupe le prit pour un compatriote. Nul ornement superflu n'était porté par l'un ou l'autre sexe, et personne n'était tatoué. L'habillement des hommes consistait en un simple tablier de paille, et quelquefois une couverture de même matière recouvrait leurs épaules pour les garantir des brûlans rayons du soleil. Les femmes, pour tout vêtement, n'avaient qu'une natte attachée autour des reins; quelques-unes portaient leurs cheveux attachés en touffe sur un côté de la tête, d'autres les retenaient au moyen d'une natte qui en faisait le tour. Elles étaient inférieures aux hommes pour la beauté du corps, et presque toutes basses sur jambes; mais elles exerçaient une autorité peu commune parmi

les peuples non civilisés : ainsi elles arrachaient aux hommes tous les objets qu'ils avaient reçus de nous en échange de leurs fruits, dès qu'ils regagnaient le rivage.

Nous quittâmes ces bons insulaires à trois heures de l'après-midi, et nous découvrîmes bientôt l'île du Cap Thrum au nord-ouest. Cette île, découverte et ainsi nommée par Cook, est comme les précédentes formée de corail, longue de trois quarts de mille, couverte de bois, et escarpée de toutes parts. A un mille de distance nous ne pûmes trouver fond avec quatre cents brasses de corde. Nous n'aperçûmes pas de lac intérieur, et le ressac était trop violent pour que nous tentassions d'aller à terre. Quelques dalles érigées en hauteur et une hutte montraient qu'elle avait été autrefois habitée; mais les seuls êtres vivans que nous vîmes furent des oiseaux et une tortue. Bougainville a donné à cette île le nom de *Les Lanciers*, parce que les hommes qu'il y aperçut étaient armés de longues perches. Ces hommes habitaient sans doute l'île précédente, et n'étaient venus que visiter celle-ci.

De l'île Cap Thrum, nous fîmes voile vers l'île Egmont, seconde découverte du capitaine Wallis, que nous atteignîmes au coucher du soleil. Le matin suivant, nous examinâmes soigneusement la côte, et nous trouvâmes le récif si bas vers le

centre, que dans les hautes marées il ne peut y avoir de communication entre les extrémités. L'île, escarpée comme toutes celles qui l'avoisinent, est couverte de cocotiers et de pandanus. Tandis que nous poursuivions notre examen, nous aperçûmes une cinquantaine d'habitans réunis sur le rivage : les hommes formaient un groupe, étaient armés de la même manière que les naturels de l'île Lagoon, et les femmes se tenaient à une grande distance de la mer. Il nous était impossible d'aborder avec nos chaloupes; nous approchâmes cependant du récif autant que la prudence nous le permit. Deux insulaires, en nous voyant nous diriger vers leur île, s'étaient eux-mêmes avancés lentement, mais avec une pantomime animée, à laquelle nous ne comprîmes rien, sinon que nous étions les bienvenus. Quand nous eûmes ancré nos chaloupes, nous les invitâmes à accepter quelques morceaux de *toki*. L'or et l'argent ne sont pas plus estimés en Europe que le fer, même sous la forme la plus grossière, ne l'est par les insulaires de la Polynésie. Au son de ce mot, les deux orateurs et tous les naturels qui jusqu'alors étaient restés assis à l'ombre des arbres coururent à leurs huttes, et en rapportèrent tout ce qu'ils crurent capable de nous déterminer à leur céder un morceau de ce précieux métal... nattes, filets, coquillages, hameçons; et mille autres choses de ce genre. Le seul objet

dont ils ne voulurent pas se dessaisir, bien que nous leur en offrissions un prix plus élevé qu'il ne semblait valoir, c'était un bâton auquel était attaché un paquet de plumes d'oiseaux, marque de distinction sans doute ou gage d'amitié.

Les naturels de cette île ressemblent tellement à ceux de l'île Lagoon sous le rapport du physique, des manières, du langage et de l'habillement, qu'il est inutile d'en faire la description. L'île est aussi de formation semblable, et paraît avoir les mêmes productions. Nous ne remarquâmes qu'un seul canot, mais ils en ont probablement d'autres, puisqu'ils entretiennent de constantes relations avec les îles environnantes. On peut se rappeler que ce fut sur cette île que Wallis retrouva tous les naturels de l'île de la Reine-Charlotte qui avaient pris la fuite à son approche. Quoique l'île Egmont soit à telle distance de la précédente que l'une ne puisse être aperçue de l'autre, leurs canots en prirent exactement la direction; et ce fut en se dirigeant plus tard du même côté que Wallis la découvrit.

Le matin suivant nous vîmes terre au sud-est. C'était une petite île de corail, dont la situation correspondait presque à celle de l'île Carysfort, découverte par le capitaine Edwards, mais beaucoup trop petite pour que ce pût être la même. Quoique nous longeassions la côte de fort près,

nous n'y aperçûmes pas d'habitans. Elle était bien boisée, et avait plusieurs groupes de cocotiers. Le lendemain j'envoyai une partie de mes gens abattre quelques arbres pour renouveler notre provision de bois à brûler. Le ressac était violent; mais à l'aide d'un petit radeau, le débarquement s'effectua sans accident grave. Plusieurs des officiers, jaloux de visiter une île qui était notre première découverte dans ces mers, ne craignirent pas de prendre un bain pour y aborder.

L'île n'avait qu'un mille trois quarts de long, du nord au sud, et qu'un mille trois dixièmes de large. Elle consistait en une étroite bande de terre, d'une forme ovale, dont la plus grande largeur n'était que de deux cents verges, avec un lac au centre, que la couleur de l'eau indiquait n'être pas très profond. En certains endroits, ce lac baignait le tronc des arbres; en d'autres, il en était séparé par une grève blanchâtre, et dans toutes les parties semblait abonder en poissons. Sur les rives, des arbres de tout genre formaient un bois épais et présentaient une fraîche retraite contre les brûlans rayons du soleil perpendiculaire, dont jouissaient seulement des oiseaux maritimes avant notre arrivée.

Sous ces arbres, il y avait trois grands trous, contenant plusieurs barils d'eau douce, et non loin de là quelques huttes basses, du genre de

celles que nous avions vues dans les autres îles, ainsi qu'une pierre tumulaire, semblable à celle de l'île de la Pentecôte. Les huttes nous parurent abandonnées depuis long-temps, car des oiseaux s'étaient établis dans des calebasses qu'on y avait laissées. Dans ce village désert, nous trouvâmes, entre autres choses, une espèce de rôtissoire et un grand hameçon, qui nous firent soupçonner que l'île avait été déjà découverte. Nos soupçons sur ce point furent encore fortifiés lorsque nous remarquâmes un cocotier qui avait été coupé avec un instrument plus tranchant que ne le sont les haches de pierre des Indiens. Pour consolation, nous pensâmes qu'il n'était pas impossible que ces instrumens eussent été apportés de loin par les naturels qui ne s'étaient absentés que temporairement, et dont nous trouvâmes plusieurs canots sur le lac. Le plus grand, fait d'un gros tronc d'arbre creusé, avait seize pieds de long sur quinze pouces de large. — A cette île, dont l'extrémité nord est située à 20 degrés 45 minutes 7 secondes de latitude sud et à 4 degrés 7 minutes 48 secondes de longitude ouest de l'île Gambier, je donnai le nom d'*île Barrow*, en l'honneur du secrétaire de l'amirauté.

Après avoir terminé notre examen, nous louvoyâmes quelque temps sous le vent, cherchant l'île Carysfort, et à quatre heures après midi nous

eûmes la satisfaction d'apercevoir terre; mais par suite d'un fort courant qui nous entraînait au sud, nous ne pûmes atteindre cette terre que le jour suivant. Elle correspondait en tout point à la description que le capitaine Edwards a faite de l'île en question. J'ajouterai seulement qu'elle est si basse que la mer en plusieurs endroits pénètre dans le lac qui en occupe le centre.

Pendant la nuit, nous marchâmes tranquillement vers le sud, à la recherche des rocs de la Matilde et de l'île Osnabruck. Au point du jour nous vîmes des troupes considérables d'oiseaux, et à onze heures terre fut signalée au sud-ouest. L'allége et le navire purent faire le tour de cette île avant le soir, et louvoyèrent jusqu'au lendemain. J'appris de M. Belcher, qui avait côtoyé la partie orientale de l'île, qu'il avait découvert dans cette direction un passage dans le lac, et aperçu non loin de là deux ancres sur le récif.

Le matin suivant, au point du jour, terre fut encore signalée au sud. C'était une autre petite île de corail, longue de trois milles trois quarts, large de trois milles, et de forme presque oblongue. Le lac au centre était profond, mais la bande de terre qui l'entourait était si basse et si étroite que la mer la franchissait en beaucoup d'endroits. Dès que nous eûmes pris le plan de cette île, nous revînmes à celle où des ancres avaient été aperçues,

et nous passâmes tout le jour à l'examiner. Nos chaloupes pénétrèrent dans le lac par un canal assez large et assez profond pour un navire du genre de *la Blossom;* l'intérieur de ce lac offrait un havre excellent.

Lorsque nous débarquâmes sur la partie inférieure du récif, nous aperçûmes des signes non équivoques d'un naufrage... Une partie de la quille et le brion d'un vaisseau, des barils fracassés, une multitude de douves, des cercles, du cuivre, du plomb; enfin la rive était jonchée de morceaux de fer, et dans le voisinage se trouvaient les deux ancres découvertes le jour précédent. Il y avait aussi des harpons brisés, des lances, un petit canon, des chaudrons de métal, et une pompe de plomb marquée d'une couronne et portant la date de 1790. Tout le fer était chargé de rouille et paraissait avoir été long-temps exposé à l'action de la mer et de l'air; mais le corail ne l'avait pas le moins du monde envahi. L'état dans lequel nous retrouvâmes ces différens débris, la grandeur des ancres, les harpons, les douves, et surtout la date de la pompe, ne nous permirent pas de douter qu'ils n'appartinssent à *la Matilde,* baleinier qui fit naufrage en 1792, pendant la nuit, sur un récif de corail, par 22 degrés de latitude sud et 138 degrés 34 minutes de longitude ouest. Mais ces débris ont-ils été jetés à l'endroit qu'ils occupent

par quelque marée extraordinairement haute ? ou bien le récif, augmentant de hauteur depuis le naufrage, les a-t-il élevés hors de l'atteinte des vagues ? C'est ce que nous ne saurions dire. D'autre part, si tous ces restes appartiennent en effet à *la Matilde*, chose qui paraît assez certaine, il faut que l'île ait subi un changement considérable, puisque l'équipage du vaisseau naufragé a dit qu'il s'était perdu sur un simple récif, et qu'au contraire l'île sur laquelle nous retrouvâmes les ancres s'étend sur une longueur de quatorze milles, et qu'un de ses côtés est presque entièrement couvert de grands arbres qui de l'endroit où le vaisseau naufragea sont très visibles et n'auraient pas manqué d'être aperçus par des gens dans la situation de l'équipage.

Des deux côtés de la chaîne qui entoure le lac intérieur, le corail descend presque perpendiculairement dans l'eau. Le lac lui-même est parsemé de colonnes de corail qui s'élèvent à toutes les hauteurs entre le fond et la surface. Aussi est-il fort dangereux, même pour les chaloupes, d'y naviguer à la voile dès que la brise devient forte. Ni cocotiers, ni autres arbres à fruits n'ont été encore plantés sur cette île déserte, et rien n'indique qu'elle ait été jamais habitée, si ce n'est par les tribus emplumées, par des lézards, des crabes et quelques tortues. Les oiseaux, inaccoutumés à être

inquiétés, ignoraient tellement qu'ils courussent le moindre péril, que nous les prenions jusque dans leurs nids. Les poissons avaient autant à souffrir de nos bâtons que de nos lignes. Les requins, comme dans la plupart des îles inhabitées sous les tropiques, étaient si nombreux et si hardis qu'ils arrachaient les poissons de nos lignes quand nous les retirions, et qu'ils se laissaient prendre eux-mêmes l'instant d'après.

La position de cette île diffère tellement de celle de l'île Osnabruck, découverte par le capitaine Carteret, que je louvoyai pendant deux jours à l'est dans le 22e parallèle sud, avec l'espoir d'en découvrir une autre; mais quand la vue du haut de notre grand mât s'étendit à un demi-degré au-delà de la longitude qu'il avait assignée à sa découverte, et que nous ne vîmes même aucun indice de terre, je renonçai à toute recherche ultérieure. Il est donc probable que l'île sur laquelle nous rencontrâmes les débris d'un naufrage est l'Osnabruck de Carteret; et comme il semble hors de doute que ces débris appartiennent à *la Matilde*, on pourra désormais, et avec raison, donner à cette île les deux noms d'Osnabruck et de Matilde. Quant à l'autre île située au sud de la précédente, la regardant comme une nouvelle découverte, je lui ai donné le nom de *Cockburn*, en l'honneur de sir Georges Cockburn, un des lords de l'amirauté.

Après avoir vainement cherché à l'est l'île de Carteret, nous la cherchâmes encore à l'ouest, dans le même parallèle de 22 degrés sud, sans être plus heureux. Puis nous naviguâmes vers l'île Lagoon du capitaine Bligh, que nous aperçûmes le jour suivant. A notre approche, de grands feux furent allumés en différens endroits. Les naturels, plus noirs que ceux de l'île Lagoon de Cook, étaient presque nus et avaient leurs cheveux rattachés sur le sommet de la tête; ils étaient tous munis de pierres, de bâtons et de pieux. Comme le ressac était violent, nous ne débarquâmes pas, et par conséquent nous n'eûmes avec eux que fort peu de communications.

Deux jours après nous découvrîmes, par 19 degrés 40 minutes de latitude sud, et par 140 degrés 29 minutes de longitude ouest, une petite île qui n'était pas encore connue et que je nommai *île Byam-Martin*. Dès que les naturels nous aperçurent, ils allumèrent plusieurs feux. Puis bientôt trois d'entre eux montèrent dans un canot et ramèrent sans crainte vers l'allége qui les amena au vaisseau. Au lieu de ces Indiens bruns et non civilisés qui habitent en général les îles de corail, un individu grand et bien fait, comparativement beau et soigneusement tatoué, monta sur le pont, et, à notre surprise, nous accosta familièrement comme un Taïtien. Le second avait un cochon et

un coq tatoués sur la poitrine, animaux presque inconnus dans les îles de la Polynésie orientale; et le troisième portait un turban de nankin bleu. C'était autant de distinctions propres à exciter en nous un vif intérêt; car elles nous prouvaient que ces trois hommes n'étaient pas nés dans l'île qui reposait devant nous, mais qu'ils y avaient été abandonnés, ou jetés de quelque autre île. Cette dernière supposition était la plus probable, car ils nous donnaient à entendre qu'ils avaient éprouvé beaucoup de privations et de souffrances; qu'un grand nombre de leurs compagnons avaient péri; que leur canot avait naufragé sur l'île, et qu'eux-mêmes ainsi que les amis qu'ils avaient à terre désiraient s'embarquer sur notre vaisseau pour retourner à Taïti. D'abord nous suspectâmes un peu la vérité de cette histoire : il nous semblait impossible qu'un canot eût atteint l'île Byam-Martin par le simple effet du hasard et sans y être dirigé exprès, puisque cette île est située à six cents milles de Taïti, dans la direction du vent alisé. Bientôt cependant nous ne doutâmes plus que nos visiteurs ne fussent en effet naturels de Taïti, car ils nous dirent les noms des missionnaires qui y résidaient et nous prouvèrent qu'ils savaient aussi bien lire qu'écrire.

Ils me venaient supplier de les reconduire avec mon vaisseau dans leur patrie; mais je ne pus me

rendre à leur prière, attendu qu'ils étaient une quarantaine dans l'île. Curieux néanmoins de connaître leurs aventures, j'offris le passage à l'homme qui était monté à bord le premier, et qui paraissait le plus intelligent des trois. Le pauvre diable fut quelques momens enchanté de ma proposition, puis devint triste tout à coup, et demanda si sa femme et ses enfans ne l'accompagneraient pas, alléguant qu'il ne voudrait pour rien au monde se séparer d'eux. Notre consentement le transporta de joie; mais craignant encore que nous lui manquassions de parole, avant de quitter le vaisseau il me fit répéter que je parlais sérieusement.

Le matin suivant, lorsque nous allâmes à terre, nous le trouvâmes, lui, sa femme et sa famille, avec leurs biens et leurs meubles, sur le rivage, prêts à s'embarquer. Tous les insulaires étaient réunis pour prendre congé d'eux. Mais comme nous voulions examiner l'île d'abord, nous différâmes cette cérémonie jusqu'au soir. La petite colonie nous fit un accueil très amical et nous conduisit au village, qui consistait en quelques huttes basses, semblables à celles de l'île Barrow; mais ils n'avaient à nous offrir en fruits que des noix de pandanus, qu'ils trouvaient aussi mauvaises que nous, et dirent qu'ils avaient été accoutumés à meilleure nourriture.

Dans leurs huttes nous vîmes des calebasses

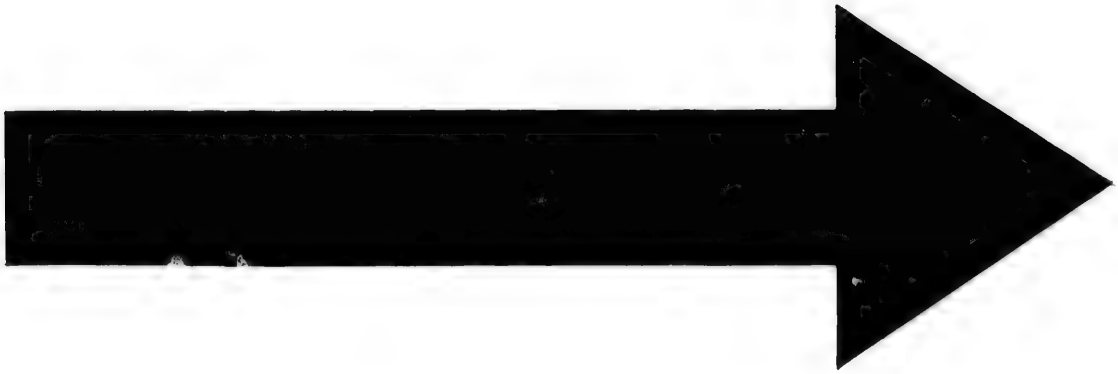
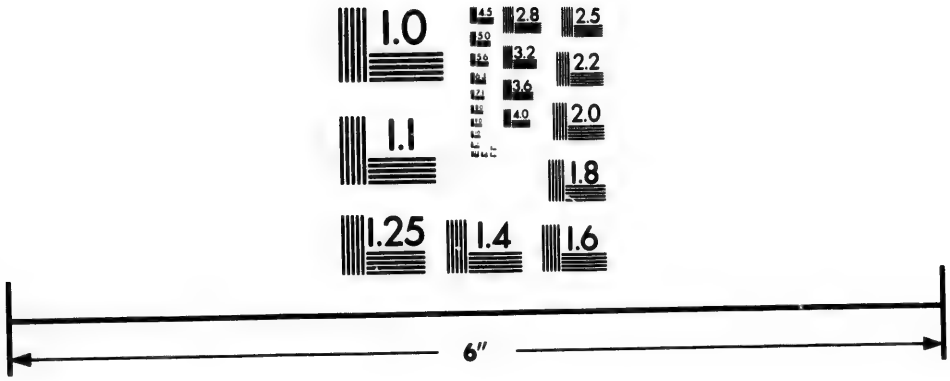


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

d'eau suspendues au toit, des nattes, des corbeilles et tout ce qu'il fallait pour un voyage. Plus loin nous aperçûmes une vaste provision de poissons, placés à environ quatre pieds du sol, hors de l'atteinte des rats, qui étaient fort nombreux. Ils étaient suffisamment vêtus pour le climat, vigoureux et bien portans; rien ne nécessitait donc absolument que je les arrachasse à leur retraite. Je leur proposai cependant de les conduire jusqu'à l'île voisine, qui était plus vaste, habitée, et où ils seraient à même d'accomplir leurs pieux desseins en convertissant les naturels; car, d'après ce que nous vîmes, nous conclûmes que ces gens étaient des missionnaires auxiliaires. Mais cette offre, après une courte délibération, fut rejetée, parce qu'ils avaient peur d'être tués et mangés, supposant que la plus grande partie des habitans des îles de la Polynésie orientale étaient cannibales.

Nous découvrîmes bientôt que notre petite colonie était chrétienne. Chacun d'ailleurs s'empressa de nous en convaincre; chacun nous montra son Ancien et son Nouveau-Testament, ainsi que son livre d'hymnes, imprimés en langue taïtienne. Ils avaient même tout ce qu'il fallait pour écrire. Tuwari, l'homme à qui j'avais offert le passage, n'était pas, ainsi que nous l'avions cru, le principal personnage de l'île; le chef des réfugiés était un de ceux qui l'accompagnaient dans le canot. Cet homme,

qui avait les jambes horriblement gonflées par l'éléphantiasis, avait dirigé la route de ses compatriotes, reconstruit leur canot, qui s'était brisé, et paraissait être, en outre, leur protecteur, car seul il possédait une arme à feu. Son importance, sous ce rapport, était cependant un peu diminuée par le manque de poudre et de balles, et par un accident qui l'avait privé du chien de son fusil.

Nous vîmes le canot sur lequel ce voyage extraordinaire avait été fait dans une partie de l'île autre que celle où nous avions abordé. Il était à couvert sous un hangar soigneusement construit, en bon état de réparation et tout prêt à tenir la mer. C'était un canot double, long d'une trentaine de pieds, large de neuf, et profond de trois pieds neuf pouces. Chaque canot avait séparément trois pieds trois pouces de largeur. L'un était en partie ponté, et l'autre muni d'un hangar. Leurs deux extrémités, dont chacune était propre à recevoir un gouvernail, se terminaient en pointe. Enfin les poutres tenaient les unes aux autres au moyen de fortes cordes.

Nous restâmes tout le jour dans l'île, tâchant d'augmenter le bien-être des habitans en leur distribuant d'utiles cadeaux, faisant d'ailleurs nos observations, et cherchant à savoir quelque chose de leur histoire. Au coucher du soleil, nous regagnâmes le rivage pour nous embarquer. Le pauvre

Tuwari était tout chagrin de quitter ses compatriotes, ses compagnons de souffrance. Tous l'accompagnèrent jusqu'à la chaloupe, ne cessant de lui donner des marques de la plus vive tendresse. Quand arriva le moment du départ, les hommes se réunirent autour de lui, l'embrassèrent, répandirent d'abondantes larmes, et prirent congé de lui d'une manière solennelle en quelques mots. Les femmes, de leur côté, couvrirent de caresses son épouse et ses enfans, et montrèrent une faiblesse qui convenait mieux à leur sexe.

L'île sur laquelle nous rencontrâmes ces Taïtiens est presque un ovale d'un diamètre de trois milles trois quarts. Elle est de formation coraline, et, de même que celles qui ont été précédemment décrites, elle renferme un lac. Enfin ses productions sont tout-à-fait analogues.

De l'île Byam-Martin nous fîmes voile vers l'île Glocester du capitaine Wallis, et nous l'atteignîmes de bonne heure le matin suivant. L'aspect de l'île a été soigneusement dé par le navigateur qui l'a découverte; mais sa forme et son étendue actuelles sont fort différentes. Au sud-est de l'île nous remarquâmes un moraï construit en pierres, mais nous ne vîmes aucun habitant sur la côte. De là nous naviguâmes vers l'île Bow qui fut signalée du haut de notre grand mât, le même jour à trois heures de l'après-midi.

§ 7.

Histoire des habitans de l'île Byam-Martin. Détails sur les naturels de l'île Bow. Découverte des îles Melville et Croker. Réflexions sur la manière dont les îles de l'archipel bas furent peuplées. Arrivée à Taïti.

L'île Bow fut découverte par Bougainville en 1768, et l'année suivante visitée par Cook, qui lui donna son nom actuel, à cause de la ressemblance de sa forme avec un arc [1]. Elle est de formation coraline, longue de trente-quatre milles et large de six. Bien boisée du côté du vent, elle ne l'est que fort peu de l'autre, et si basse dans cette moitié, que la mer en certains endroits pénètre jusqu'au lac intérieur. Nous longeâmes avec le vaisseau ce qui peut être regardé comme la corde de l'arc, tandis que l'allége en côtoyait la courbure, si on peut s'exprimer ainsi; de sorte que nous fîmes en peu d'heures le tour de l'île.

Désirant fixer un point astronomiquement, afin de corriger nos mesures chronométriques, je résolus de chercher à entrer dans le lac avec le navire. Nous découvrîmes bientôt une ouverture, et j'envoyai une chaloupe pour l'examiner. Tuwari reçut ordre de faire partie de l'expédition, pour qu'il tâchât de nous concilier la bienveillance des habitans, au cas où quelques-uns viendraient à se

[1] *Bow* en anglais signifie *arc*.

montrer. Lorsque la chaloupe approcha de la côte, plusieurs hommes furent en effet observés parmi les arbres; et l'officier qui commandait notre détachement, d'après la recommandation qu'il avait reçue de moi d'être toujours prêt à se défendre, fit charger les mousquets. A la vue de ces préparatifs, Tuwari, qui probablement n'était pas fort courageux, aurait voulu se trouver en tout autre lieu du monde, et, à en juger par sa figure, s'attendait au moins à être tué et mangé par des cannibales. Tant que la chaloupe avança, il fut en proie à la plus vive agitation; mais lorsqu'elle vint à portée de la voix, au lieu de monstres prêts à le dévorer, il reconnut, à son extrême surprise, son propre frère et divers amis qu'il avait laissés à l'île Chaîne trois années auparavant. Tous le regardaient depuis long-temps comme mort, et lui-même ne comptait jamais les revoir.

L'entrevue des deux frères fit honneur à leur sensibilité. Après les premières salutations, ils s'assirent ensemble sur le rivage, leurs mains fermement serrées les unes dans les autres, et entamèrent une grave conversation, dans laquelle ils se demandèrent sans doute des nouvelles de leurs parens et amis, et que Tuwari termina par le récit de sa périlleuse aventure. Ils continuèrent à causer et à se tenir les mains jusqu'à ce que la chaloupe regagnât le vaisseau, et tous deux en profitèrent pour

venir à bord. Cette rencontre touchante augmenta notre impatience de voir enfin s'éclaircir le mystère qui enveloppait le destin de notre passager, et par bonheur nous trouvâmes moyen de satisfaire notre curiosité....

Un brick anglais envoyé à la pêche des perles dans les régions australes se trouvait alors mouillé dans le lac, et avait à son bord un grand nombre de plongeurs, naturels de l'île Chaîne. L'un d'eux servait d'interprète entre ses compatriotes et les gens de l'équipage : nous le priâmes donc de nous communiquer les détails de l'histoire de Tuwari, laquelle est si intéressante que le lecteur nous saura gré de la lui raconter à notre tour.

Tuwari était né sur une de ces basses formations de corail découverte par Cook dans son premier voyage, nommée *Anaa* par les naturels, par lui *île Chaîne*, et située à environ trois cents milles est de Taïti, dont elle est tributaire. Vers l'époque du commencement de ses malheurs, le vieux roi de Taïti, Pomarree, mourut, et son fils lui succéda encore enfant. Lors de l'armement du jeune roi, plusieurs chefs et simples particuliers de l'île Chaîne résolurent d'aller à Taïti rendre une visite de cérémonie et d'hommage à leur nouveau souverain; Tuwari fut du voyage. Les seuls moyens de transport à la disposition des voyageurs étaient leurs canots doubles, dont trois des plus grands furent

préparés en cette occasion. Pour nous, qui sommes accoutumés à parcourir les mers sur des navires du port de plusieurs cents tonneaux, munis d'une boussole et des instrumens nécessaires pour déterminer notre position, un canot, avec les seules étoiles pour guides, et se dirigeant vers un lieu dont la situation géographique ne peut être qu'approximativement connue, nous paraît une embarcation si frêle et si incertaine, que nous devons admirer qu'il se trouve des gens assez hardis pour risquer l'entreprise.

Cependant les naturels d'Anaa savaient que de pareils voyages s'étaient heureusement terminés, lorsqu'ils avaient pour but non-seulement des îles montagneuses sous le vent, mais encore d'autres îles élevées à peine de six pieds au-dessus de l'eau et situées dans la direction contraire; aussi, comme nul présage défavorable ne précéda leur expédition en cette circonstance, ils ne conçurent aucune crainte extraordinaire. Quand les canots furent prêts et munis de tout ce qui semblait indispensable, les naturels s'y embarquèrent au nombre de cent cinquante, tant hommes que femmes et enfans. Nous ignorons quel était l'arrangement des deux autres canots, mais dans celui de Tuwari il y avait vingt-trois hommes, quinze femmes et dix enfans, avec une provision d'eau et de vivres pour trois semaines.

Le jour du départ, tous les insulaires se réunirent sur le rivage pour prendre congé de nos aventuriers; les canots furent placés avec une scrupuleuse exactitude dans la direction supposée de Taïti qui était indiquée par certaines marques sur la terre, puis lancés à l'eau parmi les bons souhaits et les adieux de leurs compatriotes. Avec un bon vent et toutes leurs voiles déployées, ils glissèrent rapidement sur les flots sans que personne crût possibles les souffrances qu'ils eurent à endurer plus tard.

Il arriva malheureusement que la mousson commença cette année plus tôt que de coutume, et souffla avec une grande violence. Pendant deux jours, néanmoins, la traversée fut heureuse, et les aventuriers, apercevant déjà les hautes terres de Maitea, île située entre l'île Chaîne et Taïti, jouissaient en imagination des plaisirs que l'heureuse issue de leur voyage allait leur procurer, quand leur marche fut tout à coup arrêtée par un calme, précurseur d'une tempête qui ne tarda guère à s'élever, dispersa les canots et les chassa plusieurs jours devant elle. Au retour du beau temps, comme leurs provisions pouvaient encore durer une quinzaine, ils ne renoncèrent pas à leurs projets, et pleins de courage, tâchèrent d'arriver à leur destination; mais une seconde tempête les détourna de leur route plus encore que la première, et

dura si long-temps qu'ils finirent par être épuisés de fatigue.

Deux semaines se passent ainsi; chaque instant les éloignait davantage de leur île natale; et comme la mer ballottait continuellement le canot, les femmes et les enfans tombèrent malades; en outre les provisions de bouche étaient presque épuisées. A la tempête succéda un long calme, et ce qui était pire, une chaleur et une sécheresse affreuse qui les réduisirent à un état complet de détresse. Ils nous peignirent leur canot solitaire, immobile au milieu de l'Océan; l'équipage, mourant de soif, exposé aux rayons ardens du soleil des tropiques, pouvant à peine remuer les rames; les enfans demandant secours à leurs parens; et les mères se désolant de ne pouvoir les secourir. Ils recouraient pour étancher leur soif, à tous les moyens imaginables: les uns buvaient l'eau de la mer, les autres s'y baignaient, d'autres s'en versaient sur la tête; mais sous la zone torride rien ne peut suppléer au manque d'eau douce. Chaque jour, ceux qui en avaient encore la force élevaient au ciel leurs gourdes vides, implorant une pluie bienfaisante, ou récitant leurs prières, mais en vain. Bref, dix-sept personnes succombèrent aux horreurs de la soif et de la famine.

On peut aisément concevoir quelle fut la situation des infortunés qui survécurent, quoique leur

sort ne nous eût été jamais connu si la Providence n'avait à ce moment critique changé le temps en leur faveur. Le ciel, qui était long-temps resté parfaitement serein, prit un aspect qui en toute autre circonstance aurait rempli nos aventuriers de crainte; mais, en cette occasion, la tempête, lorsqu'elle approcha, fut saluée de mille actions de grâces et accueillie comme une libératrice. Tous ceux qui pouvaient se mouvoir se transportèrent sur le pont du canot, tendant des nattes, des gourdes, des coquilles de cocos au nuage noir qui avançait, et qui bientôt versa des torrens de pluie dont chaque goutte fut un trésor incalculable pour ces malheureux. Enfin ils burent copieusement et remplirent tous leurs vases du précieux liquide. Alors l'espérance rentra dans leurs cœurs; mais le manque de nourriture vint les replonger dans le plus profond désespoir. Je n'ai pas besoin de dire à quel horrible expédient ils recoururent pour vivre, jusqu'à ce que plusieurs gros requins parurent à la surface et suivirent le canot. Tuwari fabriqua alors un hameçon avec un morceau de fer, et réussit à prendre un de ces poissons qui fut aussitôt substitué aux mets révoltans dont ils avaient été obligés de se nourrir.

Ainsi restaurés, ils reprirent leurs rames ou déployèrent de nouveau leur voile, et leurs efforts ne tardèrent pas à être récompensés par la vue

d'une île où s'élevaient de nombreux groupes de cocotiers dont les cimes étaient chargées de fruits. Ils y abordèrent bientôt malgré le ressac; mais trop faibles pour grimper aux arbres, ils en abattirent un avec une hache.

En traversant cette île où la Providence les avait conduits, ils reconnurent, à plusieurs canots qu'ils virent sur le lac et à différens sentiers qui coupaient les bois, qu'elle avait été précédemment habitée; et sachant que les naturels des îles basses étaient presque tous cannibales, ils résolurent de n'y séjourner que le temps absolument nécessaire pour réparer leurs forces, s'imaginant que les insulaires lors de leur retour ne seraient pas contens s'ils trouvaient des étrangers établis en leur lieu et place.

Il fallait néanmoins qu'ils se missent à l'abri des injures de l'air pendant le temps qu'ils se proposaient de passer dans l'île, et s'occupassent à recueillir des provisions pour l'époque où ils reprendraient la mer. Des huttes furent en conséquence bâties, des trous creusés pour l'eau, et trois canots ajoutés à ceux qu'ils avaient trouvés sur le lac. Leur situation devint ainsi passable, et non-seulement ils se procurèrent des vivres pour leur consommation journalière, mais encore ils purent faire sécher et mettre en réserve une quantité considérable de poissons.

Au bout d'un certain temps, comme personne ne venait les troubler, ils prirent confiance et différèrent leur départ jusqu'au treizième mois après l'époque de leur arrivée. A l'expiration de ce terme, bien portans et munis de tout ce qui était nécessaire à leur voyage, ils se confièrent de nouveau à l'Océan et tâchèrent de regagner leur patrie.

Après avoir navigué deux jours et deux nuits au nord-ouest, ils rencontrèrent une petite île qui leur parut non habitée; ils y débarquèrent donc et s'y arrêtèrent trois jours, après quoi ils se remirent en route. Un jour et une nuit de marche les conduisirent en vue d'une autre île inhabitée. Malheureusement, dans leur tentative pour y aborder, leur canot se fracassa; mais tous gagnèrent le rivage sains et saufs. Comme la reconstruction de leur navire exigeait plusieurs semaines, ils s'établirent dans l'île et recommencèrent à faire de nouvelles provisions pour la suite de leur voyage. Huit mois s'étaient déjà écoulés dans ces occupations, lorsque le hasard nous les fit rencontrer ainsi campés sur l'île Byam-Martin, avec leur canot réparé et toutes les provisions nécessaires à leur expédition prochaine. On n'a jamais entendu parler des deux autres canots.

Pusieurs parties de cette curieuse histoire nous firent présumer que l'île sur laquelle nos voyageurs avaient d'abord débarqué n'était autre que

l'île Barrow. Pour éclaircir ce fait, nous montrâmes à Tuwari le morceau de fer que nous y avions ramassé et qu'heureusement nous possédions encore. A cette vue, il s'écria aussitôt que c'était le morceau de fer dont une partie lui avait servi à fabriquer l'hameçon avec lequel il avait pourvu à la nourriture de ses camarades. Il ajouta que le cocotier qui nous avait paru coupé avec un instrument bien aiguisé était en effet celui qu'ils avaient abattu avant que leurs forces leur permissent de grimper aux arbres pour en cueillir le fruit. De même les huttes, les trous pour l'eau et les canots étaient les restes de leur industrie. Cette curieuse découverte nous mit à même de nous former une idée passablement exacte de la distance dont la tempête avait écarté nos voyageurs de leur route, puisque l'île Barrow est à quatre cent vingt milles en droite ligne de l'île Chaîne, leur point de départ; et si nous ajoutons cent milles pour le chemin qu'ils firent, soit pendant les deux premiers jours de leur voyage dans la direction de Maitea, soit lors de leur retour avant d'atteindre l'île Barrow, nous trouverons qu'ils ne parcoururent pas moins de six cents milles.

Avant de rendre Tuwari à son pays natal, nous visitâmes successivement plusieurs îles basses qu'il ne connaissait pas. Tandis que nous croisions parmi ces îles, il paraissait beaucoup craindre que nous

n'eussions perdu notre chemin, et peut-être imaginait-il déjà une répétition de son désastreux voyage. Il ne pouvait concevoir notre motif de suivre une route si indirecte, nous demandait souvent si nous allions vers son île et si nous savions où elle était située, puis nous en indiquait la direction. Il se vantait toujours de connaître les îles qui reposent entre Bow et Chaîne, mais il ne nous disait pas clairement qu'il les reconnaissait lorsque nous y abordions.

Au reste il avait raison d'être impatient d'arriver; car sa femme, pendant presque tout le passage, fut incommodée du mal de mer; et quand les flots étaient très agités, il paraissait inconsolable. Lorsqu'il aperçut enfin l'île Chaîne, lorsqu'il fut certain de remettre le pied sur sa terre natale et de revoir des amis qui l'avaient long-temps cru mort, on concevra aisément quelle fut sa joie. Il nous remercia par des larmes de reconnaissance de lui avoir donné le passage et de l'avoir toujours bien traité, et témoigna avec une expression qui nous parut sincère son regret de nous quitter. En se séparant de nous, il se désolait de ce que notre vaisseau ne dût pas rester assez long-temps devant l'île pour qu'il nous envoyât quelques petites marques de sa gratitude.

Ces beaux sentimens de Tuwari n'étaient point partagés par sa femme, qui au contraire s'inquié-

tait peu de s'éloigner de nous, ne témoignait aucune douleur, ne remerciait de rien, ne disait adieu à personne, et riait à gorge déployée tandis que son mari pouvait à peine retenir ses larmes. A bord, Tuwari ne montrait aucune curiosité; il ne savait pas un mot de notre langue, et ne témoignait nul désir de l'apprendre; il s'intéressait peu de ce qui se passait devant lui, et avait l'intelligence très bornée. C'était un homme dont les souffrances et les privations paraissaient avoir usé les facultés, et à qui le malheur avait appris à ne jamais considérer que le côté mauvais des choses.

Du reste, il ne manquait pas de bonnes qualités. Il nous aidait volontiers à tirer un câble, était propre et tranquille; il assistait ponctuellement au service divin les dimanches, et avait un juste sentiment du bien et du mal qui dirigeait toutes ses actions. Son cœur était chaud, et son attachement pour sa femme et pour ses enfans allait jusqu'à la faiblesse. Il possédait une connaissance passable de la situation relative des îles de l'archipel, et en dressa aisément une carte, mettant à chacune le nom, quoiqu'il ne pût, comme je l'ai déjà dit, en reconnaître aucune. Ses renseignemens nous servirent néanmoins à en distinguer plusieurs, et peut-être eussions-nous pareillement distingué les autres, sans la complète ressemblance qui existe entre toutes les îles de corail. M. Belcher, qui

commandé à l'allége sur laquelle Tuwari fut mené à terre, dit qu'il ne fut pas reçu par ses compatriotes avec la surprise et le plaisir qu'on aurait pu croire; ce fut sans doute parce qu'il n'y avait sur le rivage personne de sa connaissance intime.

Pour en revenir maintenant à l'île Bow, nous pénétrâmes avec le vaisseau dans le lac intérieur, et nous y jetâmes l'ancre. Presque en face de l'endroit où nous étions mouillés, les naturels, au nombre d'environ cinquante, avaient élevé des huttes temporaires à cause du séjour devant leur île du navire dont il a été question plus haut. C'était bien la race d'hommes la plus laide que j'eusse jamais vue : ils avaient de larges nez plats, des yeux stupides et enfoncés, des lèvres épaisses, des bouches pendantes des deux côtés, des figures couvertes de rides, enfin de sales cheveux mêlés et pleins de vermine. Leur taille était au-dessus de la moyenne, mais ils étaient généralement bossus. Ils avaient les membres osseux, les muscles flasques, et pour tout vêtement un tablier. Mais quoique les hommes fussent bien hideux, leur extérieur dégoûtant n'était encore rien comparé à celui des femmes du même âge. Les premiers étaient tous appuyés contre les cocotiers, leurs bras passés autour du cou les uns des autres, jouissant de l'ombre rafraîchissante d'un épais feuillage ; tandis que les femmes, vieilles et jeunes,

travaillaient au soleil pour leurs maîtres, car ils ne méritaient pas le nom de maris. Les enfans, tout-à-fait nus, étaient couchés sur des nattes, criant à tue-tête, et se roulant pour faire envoler quelques-unes des milliers de mouches qui couvraient leur corps, au point que leur couleur véritable était à peine visible.

Au milieu de cette scène je fus présenté au chef, que distinguait de ses sujets la supériorité de sa taille et de sa force, et qui probablement ne maintenait son autorité que grâce à ces avantages. Il me fit un accueil bienveillant, et nous permit d'abattre la quantité de bois dont nous avions besoin, pourvu que nous ne touchassions pas aux arbres dont les fruits étaient bons à manger. En retour de quelques cadeaux que nous lui fîmes, il tira de son canot plusieurs hameçons, des coquillages et des paquets d'écaille de tortue, qu'il me pria d'accepter. Mais il était si pauvre que je ne pus me décider à le faire, quoique je ne visse pas quel usage il pouvait tirer des objets en question.

Vainement nous tentâmes de décider les naturels à couper du bois avec nous, en leur offrant des chemises, du tabac...; malgré la munificence du salaire, le chef seul consentit à sortir de sa léthargie, et encore quitta-t-il la hache avant que le premier arbre ne fût abattu. Pendant qu'une partie de mes gens étaient ainsi occupés, d'autres

allèrent creuser des puits, et cette tentative réussit d'une manière si satisfaisante, qu'en moins de trois jours nous obtînmes trente tonneaux d'eau douce. Les puits étaient profonds de quatre pieds, et creusés à travers le sable dans le roc de corail. Dans plusieurs l'eau arrivait aussi vite que nous pouvions la vider, et quand nous ne la vidions pas de quelque instans, elle s'élevait à une hauteur de huit pouces. Tout l'équipage ne but pendant quelques semaines que de cette eau, qui était assez bonne, quoiqu'elle ne se gardât pas aussi bien que l'eau de source. Pour creuser ces puits, au moyen desquels on peut se procurer de l'eau potable dans toutes les îles de corail, il faut choisir l'endroit le plus élevé de l'île, assez distant de la mer, et de préférence le voisinage des cocotiers.

Non loin de la résidence temporaire des naturels, il y avait un terrain uni, couvert de gazon, où je fis ériger l'observatoire; et par suite j'eus de fréquentes relations avec eux. Grâce à l'interprète dont j'ai déjà parlé, je recueillis sur leur compte d'assez intéressans détails. Ainsi, je sus qu'ils n'avaient que récemment renoncé au cannibalisme. Comme je questionnais le chef à ce sujet, il convint lui-même d'avoir assisté à plusieurs banquets de corps humain, et pendant qu'il me vantait l'excellence de cette nourriture, particulièrement lorsque c'était de la chair de femme, sa férocc

physionomie s'animait d'une horrible façon. Mais, disait-il, leurs ennemis, ceux de leurs compatriotes qui périssaient dans les combats ou mouraient de mort violente, et les assassins, faisaient seuls les frais de ces festins atroces; les assassins, soit qu'ils fussent justifiés ou non, étaient mis à mort, et mangés ainsi que leurs victimes. Ils ont encore une grande prédilection pour tous les mets crus, ce qui n'est qu'un ressouvenir de cannibalisme. Un jour, un de leurs canots revint au rivage plein de poissons; mais avant qu'on pût le tirer hors de l'eau, les hommes tombèrent sur les vivres qui leur arrivaient, mangeant les poissons tout entiers, à l'exception des arêtes et des nageoires. Les femmes, que regardait le soin de décharger le canot, faisaient leur besogne avec un poisson entre leurs dents. Du moins eûmes-nous la satisfaction de voir que malgré leur gloutonnerie ils n'étaient pas dénués de tout sentiment, car ils cherchaient à abréger les souffrances de l'animal en lui mordant d'abord la tête. De même, ils n'étaient pas étrangers à toute espèce de propreté, car ils se rincèrent soigneusement la bouche après ce dégoûtant repas.

Il paraît que le chef avait trois femmes, et que la polygamie était permise d'une manière illimitée; tout homme, nous dit-on, pouvait renvoyer sa femme quand il lui plaisait de le faire, et en

prendre une autre, pourvu qu'elle n'eût pas d'engagement. Les mariages ne sont accompagnés d'aucune cérémonie; il suffit qu'un homme dise à une femme : « Je vous épouse; » ces simples mots tiennent lieu de tout contrat.

Les fruits de ces unions semblent être les objets des seuls sentimens d'affection que connaissent les maris, car ils n'éprouvent assurément aucune tendresse pour leurs compagnes. En somme, la situation des femmes de l'île est tout-à-fait digne de pitié; sans nul doute, elles ne sont en aucune partie du monde traitées plus brutalement. Tandis que les hommes s'abandonnent à leur indolence naturelle sous l'ombrage des cocotiers, ne se donnant pour vivre d'autre peine que celle de manger lorsque leur nourriture a été placée devant eux, il faut que les femmes parcourent le récif de corail aux pointes aiguës pour chercher des coquillages, ou les bois pour y recueillir des noix de pandanus. Nous les avons vues aller à ces travaux dès le jour, et revenir accablées de fatigue. Dans cet état, au lieu de prendre un peu de repos lorsqu'elles regagnent leurs demeures, elles se livrent à l'occupation laborieuse de préparer les mets qu'elles ont recueillis pour leurs maîtres affamés, qui, aussitôt que les noix sont posées devant eux, satisfont leur appétit en extrayant la substance charnue renfermée dans les fibres ligneuses et extérieures

du fruit, et jettent le reste à leurs femmes qui, après avoir extrait pour leur part ce qu'il peut y avoir encore de chair, se mettent à dégager le contenu de l'intérieur qui consiste en quatre ou cinq noyaux à peu près de la grosseur d'une amande. Pour faire cette opération, elles mettent la noix debout sur une pierre plate, et avec un bloc de corail aussi lourd que leur force leur permet de lever, elles la brisent, puis ramassent encore les noyaux pour leurs maris. Comme il faut un nombre considérable de ces petites noix pour apaiser la faim de ces voraces tyrans, les femmes passent tout leur temps à genoux, écrasant des noix, ou sur des pointes de corail cherchant des coquillages.

La supériorité d'un sexe sur l'autre ne se fit jamais sentir plus rigidement que parmi ces barbares; jamais la partie mâle de l'espèce humaine ne se montra plus méprisable. Un jour, une malheureuse femme était occupée à casser de ces noix qu'elle avait eu beaucoup de peine à recueillir, et croyant n'être pas vue, elle mangea deux ou trois amandes qu'elle venait d'extraire; mais la chose n'échappa point à la vigilance de son brutal mari, qui se leva aussitôt, et l'étendit à terre de la façon la plus inhumaine en lui assénant trois violens coups de poing. Ainsi tyrannisées, avilies, négligées par les hommes, et étrangères à toute affection sociale, il n'est pas étonnant qu'elles ne pos-

sèdent aucune de ces qualités qui dans les pays civilisés constituent le charme des femmes.

Parmi les plongeurs qui se trouvaient à bord du brick anglais mouillé dans le lac, il y avait un missionnaire, naturel de l'île Chaîne, homme très respectable, qui avait employé tous ses efforts à convertir ses nouvelles connaissances au christianisme. Il persévéra, malgré le dédain silencieux avec lequel il fut d'abord accueilli, et réussit enfin à persuader au plus grand nombre des insulaires de se conformer aux cérémonies du culte chrétien. Il était intéressant de voir une troupe de sauvages, renonçant à leurs superstitions, s'agenouiller en silence et avec respect sur le sable du rivage pour offrir matin et soir des prières au Tout-Puissant. Quoique leur sincérité puisse être mise en doute, il est cependant à espérer qu'un commencement d'amélioration morale résultera pour ces néophytes des pieuses tentatives du missionnaire.

Avant son arrivée dans l'île, chaque sauvage avait sa divinité particulière, qui ordinairement consistait en un morceau de bois décoré d'une mèche de cheveux humains; mais ce qui était considéré comme beaucoup plus efficace, quand on pouvait se le procurer, c'était l'os de la cuisse d'un ennemi ou d'un parent récemment mort. Dans la partie creuse de l'os on insérait une mèche des cheveux de la même personne, puis on suspendait

l'idole à un arbre. Telles étaient les divinités auxquelles ces insulaires adressaient leurs prières tant qu'aucun malheur ne leur arrivait; mais, semblables à la jeune chinoise qui, trompée par son amant, renversait l'image de bronze et la fouettait, ils ne reconnaissaient plus de pouvoir à leur dieu dès qu'ils en étaient mécontens et lui en substituaient un autre. Il y avait cependant des occasions où ils craignaient sa colère et cherchaient à l'apaiser avec des noix de coco; mais j'ai lieu de croire qu'ils ne lui offraient pas de sacrifices humains. Ils paraissaient admettre la fameuse doctrine de Pythagore, relative à la transmigration des âmes, et crurent que le premier vaisseau qu'ils virent était l'âme d'un de leurs parens mort depuis peu. Les endroits consacrés à la sépulture des morts sont taboués; et les corps, d'abord enveloppés de nattes, sont déposés dans la terre. Comme l'âme est supposée fréquenter ces endroits pour un temps, des vivres et de l'eau y sont portés à son usage, et si ces provisions venaient à manquer, quelque malheur arriverait bien certainement à la personne chargée de les renouveler.

L'industrie de ce peuple, comme celle de tous les autres insulaires, se borne à fabriquer des nattes, des corbeilles, des instrumens de pêche. La fabrication de cette petite quantité d'objets et le soin de pourvoir à leur nourriture quotidienne sont leurs

seules occupations. Nous demandâmes au chef comment il passait sa journée : il nous répondit qu'il se levait de bonne heure et déjeunait, puis invoquait sa divinité ; quelquefois il allait ensuite pêcher ou attraper des tortues; mais le plus souvent il restait couché à l'ombre des cocotiers. Le soir il mangeait de nouveau et tâchait de s'endormir.

L'île Bow, dont la population ne s'élève qu'à une centaine d'âmes, a trente milles de long sur cinq milles de large, et ressemble aux îles de corail déjà décrites. Nous en repartîmes le 20 février 1826, et nous continuâmes l'examen de l'archipel, jusqu'à l'époque où il devint nécessaire que nous gagnassions Taïti en ligne directe, afin de préparer le vaisseau à son voyage dans le nord. Les îles que nous visitâmes entre Bow et Taïti étaient toutes du même genre et de la même formation que celles précédemment visitées, et le seul fruit de nos peines fut d'en pouvoir déterminer exactement la position et l'étendue. Dans le nombre cependant il s'en trouve deux qui jusqu'alors avaient été inconnues. Je nommai *île Melville* la plus grande, qui était aussi la plus importante de nos découvertes dans cet archipel, l'autre reçut le nom d'*île Croker*.

Des trente-deux îles que nous avons rencontrées sur notre passage, douze seulement sont habitées,

y compris l'île Pitcairn, et le total de la population réunie n'excède peut-être pas trois mille cent âmes, dont cent appartiennent au groupe Gambier, douze cent soixante à l'île de Pâques, et huit cent quarante seulement aux trente autres îles.

Tous les naturels paraissent professer la même religion, tous parlent la même langue, et ne forment sur tous les points essentiels qu'un même peuple. Mais il y a une grande différence de traits et de couleur entre les naturels des îles volcaniques et ceux qui habitent les formations de corail; les premiers sont d'une race plus grande et plus belle. Peut-être cette ligne de démarcation provient-elle de la diversité de nourriture, d'habitudes et de jouissances; car les uns ont à chercher chaque jour leur subsistance sur des récifs, exposés aux rayons brûlans du soleil et à la réverbération d'un rivage de corail blanc, tandis que les autres peuvent à peine consommer les productions naturelles de la terre, se reposent à l'ombre de leurs bois de palmiers ou d'arbres à pain, et passent comparativement leur vie dans l'aisance et le luxe.

On a jusqu'à ce jour formé mille conjectures sur la manière dont ces îles, si éloignées des deux continens, ont reçu leurs aborigènes. Les rapports évidens qui existent entre le langage, le culte, les mœurs, les coutumes, les traditions même des

peuples qui les habitent, et ceux des Malais et autres habitans des grandes îles à l'ouest, ne permettent pas de douter que de fréquentes émigrations ne soient parties de ces dernières contrées. Mais une difficulté se présente aussitôt : comment les émigrans ont-ils pu parcourir un si vaste espace malgré le vent et le courant, sans des vaisseaux mieux équipés que ceux qui sont aujourd'hui en la possession des peuples dont il s'agit. Cette objection a paru si puissante à quelques auteurs, qu'ils ont eu recours à un circuit à travers la Tartarie, le détroit de Behring et le continent américain, pour amener les émigrans à un endroit d'où ils aient pu être poussés par le cours ordinaire des vents vers les terres en question. Mais si les choses s'étaient ainsi pratiquées, on trouverait assurément une ressemblance plus complète entre les Indiens d'Amérique et les naturels de la Polynésie.

Tout le monde est d'accord pour expliquer comment ces migrations se sont effectuées entre les différentes îles; mais jusqu'à présent elles ne paraissaient avoir eu lieu que dans une seule direction, ce qui favorisait assez l'opinion qu'elles avaient primitivement commencé de l'est. Le hasard qui jeta sur notre chemin Tuwari et ses compagnons, lesquels furent entraînés de six cents milles dans une direction contraire au vent alisé, en dépit de tous leurs efforts, nous a heureuse-

ment permis de détruire les objections qu'on avait élevées contre l'avis général. Quoique ce fait soit, à la vérité, le seul en ce genre dont nous ayons connaissance, rien ne s'oppose à ce que beaucoup d'autres canots n'aient rencontré un pareil destin. Il suffit d'ailleurs que quelques-uns aient été ainsi chassés vers les îles les plus lointaines de l'archipel, pour qu'elles se soient peuplées.

La navigation au moyen de canots entre des îles qui sont en vue l'une de l'autre a été et est encore très ordinaire. Autrefois, par exemple, il n'était pas étonnant que des guerriers, après une défaite, s'embarquassent, insoucians des conséquences, pour échapper aux persécutions de leurs vainqueurs. Demeurer, c'était une mort certaine et l'ignominie; fuir, c'était s'en remettre de son sort au hasard.

La suspension temporaire du vent alisé par les moussons occidentales dans cet océan n'a point été justement considérée par les personnes qui trouvent aux migrations des difficultés insurmontables. Ces vents frais commencent à l'époque de l'année qui correspond à notre printemps, et soufflent avec une grande violence pendant la saison pluvieuse. Comme ils s'élèvent soudain, les canots qui alors se trouvent en mer doivent avoir beaucoup de peine à y échapper, et sans doute sont entraînés si loin qu'ils ne peuvent jamais regagner leur point

de départ, et qu'ils rencontrent des îles où les équipages préfèrent s'établir, plutôt que de s'exposer à de nouveaux périls.

Les traces d'habitans sur presque toutes les îles de l'archipel bas, dont plusieurs sont aujourd'hui inhabitées, montrent et le grand nombre de ces migrations et jusqu'à quelle vaste étendue elles se sont faites. Quelques-uns de ces lieux isolés où l'on retrouve des indices de la présence de l'homme, l'île Pitcairn par exemple, sont situés à quatre cents milles d'aucune terre d'où aient pu partir des habitans; et le fait même de l'abandon de cette île par ceux qui s'y étaient d'abord établis est une forte présomption qu'ils connaissaient d'autres terres où il leur était possible de parvenir, et qui certainement n'étaient pas la côte d'Amérique, laquelle est éloignée d'au moins deux mille milles, et contre le vent alisé.

Pour l'instruction des navigateurs qui peuvent avoir à traverser cet archipel, il est évident, d'après la relation de Tuwari, qu'il existe une petite île à environ mi-chemin entre les îles Byam-Martin et Barrow que nous ne vîmes pas. Il est donc possible que d'autres îles basses situées entre les différens points auxquels toucha *la Blossom* nous aient pareillement échappé. En conséquence, les vaisseaux doivent examiner avec soin leur route pendant la nuit, ou adopter la précaution de

mettre en panne lorsque le temps est sombre et nébuleux. Les sondages ne servent absolument de rien dans ces mers, et les îles sont si basses que la nuit la ligne blanche du récif ou le rugissement des brisans serait la première indication du danger. Quoique l'apparition des oiseaux soit généralement regardée comme trompeuse, et avec raison dans quelques parties du globe, vus en groupe dans cet archipel, ils sont un signe presque certain du voisinage de la terre; mais ils s'éloignent quelquefois des îles d'une quarantaine de milles. Au reste ces signes se rapportent particulièrement aux îles inhabitées; car dès qu'elles se peuplent, les oiseaux ont soin de les abandonner pour en chercher d'autres où ils vivront plus tranquilles.

Au point du jour, le 15 mars, nous aperçûmes l'île de Maitea au nord-ouest, et peu après les montagnes de Taïti se montrèrent au-dessus de l'horizon à une distance de quatre-vingt-dix milles, d'où l'on peut hardiment conclure que l'élévation de cette île est de sept mille pieds. Tandis que nous passions en vue de Maitea nous pûmes en vérifier la position et en déterminer la hauteur à mille quatre cent trente-deux pieds. Des vents incertains ne nous permirent pas d'atteindre le lieu de notre destination avant la soirée du 18, où nous jetâmes l'ancre dans le havre extérieur de Toanoa, à environ quatre milles ouest de la baie Matavai.

§ 8.

Taïti : état actuel de cette île.

Les intéressans voyages de Wallis, Cook, Vancouver, Wilson, Turnbull et tant d'autres, doivent avoir appris au lecteur tout ce qu'il y avait à apprendre sur Taïti. Je me bornerai donc à présenter ici le tableau exact de l'état actuel de la société dans l'île. Depuis l'époque à laquelle se rapportent les récits des divers voyageurs ci-dessus nommés, de grands changemens politiques sont survenus. Ainsi, pour ne pas remonter plus haut, un code de lois a été rédigé en 1815 par Pomarree II, avec l'aide des missionnaires dont l'influence a toujours pris des développemens successifs. En 1825, par exemple, ils ont fait établir un parlement dans lequel les représentans des différens districts de l'île sont envoyés par l'élection du peuple. Les peines portées par Pomarree sont fort sévères; mais celle de mort n'a été jusqu'à présent exécutée que sur quatre coupables.

Les limites ainsi mises à la puissance arbitraire du monarque, et la sûreté qui en résulte pour les droits et pour les biens de ses sujets, font honneur aux missionnaires qui n'ont rien négligé pour introduire ces lois. Mais d'autre part, s'ils eussent mieux connu l'histoire de l'espèce humaine, ils

auraient été moins rigides sur certains points, et seraient aisément parvenus aux heureux résultats qu'ils se proposaient sans doute. Des magistrats établis pour juger les contestations entre particuliers rendent leurs arrêts en audience publique; la police est jour et nuit aux aguets pour empêcher les délits : mais pourquoi, dans des vues de religion malentendues, empêche-t-elle aussi les amusemens du peuple qu'on force à mener une vie d'austères privations?

La nouvelle de notre arrivée fut immédiatement, et par les intermédiaires convenables, communiquée à la reine régente qui demeurait à un mille de l'endroit où nous étions mouillés; et bientôt nous fûmes avertis qu'elle se proposait de venir sous quelques jours visiter notre vaisseau. L'apparition d'un navire de guerre est encore à Taïti un événement de très grand intérêt qui attire des lieux circonvoisins dans le port un immense concours d'insulaires, les uns en canot, les autres à pied. Le petit village situé en face de nous était encombré chaque jour d'étrangers, tandis qu'une multitude d'embarcations sillonnaient la surface tranquille du havre, ou plutôt l'étroit canal formé autour de cette île magnifique par des récifs de corail vivant. On venait de tous côtés nous offrir des fruits, des légumes et des objets de curiosité; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que les

fréquentes relations des Européens avec les naturels avaient totalement changé le prix des denrées. Tous ces brimborions brillans, mais sans valeur réelle, dont nous avions fait provision dans l'espérance de les donner en paiement, n'étaient acceptés que comme cadeaux. Pour conclure un marché, il fallait que l'acheteur pût offrir en retour des objets d'habillement ou même de bons dollars, à moins qu'une bague ou une trompette n'attirât dans le moment l'attention de quelque individu capricieux. Quoique nous fussions enchantés de voir ce progrès de civilisation, nous éprouvâmes par suite un assez grave embarras; en quittant la côte du Chili peu d'entre nous s'étaient munis de dollars, car nous pensions ne pas en avoir besoin; encore ceux que nous avions apportés étaient-ils principalement à l'effigie de la république, et pour cette raison aussi inutiles sur un marché taïtien qu'ils l'auraient été à la Nouvelle-Zélande. En outre, aucun dollar n'est reçu à Taïti pour sa valeur réelle, à moins que l'empreinte de chaque revers ne soit bien visible, et on attache un plus grand prix à ceux qui sont brillans qu'aux autres. Enfin ces simples insulaires ignoraient tellement la véritable valeur de l'argent monnayé, qu'ils nous offraient souvent deux dollars ternis contre un qui était neuf, et que sur la place du marché une aune de calicot imprimé, une chemise blanche,

neuve ou vieille, pourvu qu'elle n'eût pas de trous (car une chemise même usée jusqu'à la corde qui était entière leur semblait préférable à une neuve qui n'aurait eu qu'un trou de souris), ou un dollar espagnol dont les empreintes n'étaient pas effacées, payaient d'ordinaire aussi bien un bitton de guerre, une pagaie, une lance, qu'un cochon. Nous n'étions pas mieux munis en vêtemens à échanger, car notre voyage devait encore durer long-temps, et nous ne pouvions nous défaire d'une partie des nôtres sans avoir plus tard à nous en repentir. Nous étions donc entourés de marchandises de toutes sortes sans pouvoir acheter rien, à moins de payer nos achats avec des objets qui nous étaient indispensables, et nous courions en outre le risque d'être accusés d'avarice, accusation que les dignes habitans de Taïti font à tous ceux qui ne sont pas généreux comme ils entendent qu'on doit l'être. *Intéressés* est une épithète qu'ils donnent toujours aux gens en pareille circonstance, mais qu'on serait bien en droit de leur renvoyer, car ils n'offrent jamais un cadeau sans s'attendre à un cadeau plus précieux en retour.

L'état de nos provisions nous obligeait à la plus stricte économie, car nous avions été pendant plusieurs mois dans la nécessité de prendre nos vivres dans les magasins du vaisseau, et Taïti ne nous offrait que du bœuf et du porc; nous n'étions pas

même certains de pouvoir nous en procurer une quantité suffisante. Heureusement les fruits de l'arbre à pain étaient excellens à cette époque, et nous pûmes suspendre la consommation de nos farines. Prévoyant que nous serions sans doute forcés de saler nous-mêmes les viandes que nous comptions emmagasiner, nous avions eu soin de nous munir de sel au Chili, et cette précaution ne fut pas inutile, car nous n'en trouvâmes que fort peu à Taïti. Avant notre arrivée, le bœuf et le porc étaient à des prix assez bas; mais ils renchérirent bientôt à cause de la demande considérable que nous en fîmes, et les naturels ne nous parurent avoir aucune idée de ce qu'on appelle dans le commerce la concurrence. Au reste les ressources de l'île, excepté en ce qui concerne les fruits, sont bien diminuées de ce qu'elles étaient autrefois, bien que la population fût alors vingt fois plus considérable.

Le jour désigné pour la visite de la famille royale, tous travaux furent interrompus à bord, et nous attendîmes l'arrivée de nos hôtes jusqu'à quatre heures de l'après-midi. J'eus alors l'honneur de recevoir de la reine régente, à qui, de même qu'à ses sujets, la perte du temps ne paraît de nulle importance, un billet conçu en termes fort aimables, où elle me marquait qu'il lui avait été impossible de tenir sa promesse, mais qu'elle prendrait

sa revanche le lendemain. Cependant à peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées depuis le reçu de ce billet que nous vîmes arriver notre monde. C'était la reine régente, la reine douairière et son jeune mari, Utamme et sa femme. Leur habillement était un mélange comique des costumes européens et indigènes; les deux reines avaient des tuniques d'étoffe du pays mal attachées autour de leur corps, et sur leurs têtes des chapeaux de paille fabriqués dans l'île à l'imitation de ceux qu'y avaient apportés des femmes d'Europe, et bordés de ruban noir. Leurs pieds étaient nus comme pour faire contraste avec leur coiffure pimpante et mieux marquer la différence des deux costumes qu'elles avaient réunis. Enfin des lignes bleues habilement exécutées formaient une espèce de réseau indélébile sur cette partie du sein qui dans nos pays est ordinairement cachée par un fichu. Utamme qui, sans que je veuille insinuer rien d'offensant pour la reine, paraissait être avec sa majesté sur un pied très familier, quoique sa propre femme l'accompagnât, était un grand et bel homme. Il portait, outre un chapeau de paille, une chemise blanche sous laquelle il avait eu la précaution d'attacher le petit tablier de ses pères, et tenait à la main une corbeille pour garantir son teint du soleil. C'est la coutume ordinaire de tous les chefs, à qui une ombrelle est maintenant devenue pres-

que aussi indispensable qu'une chemise ; mais la plus grande partie du reste de la population se contente encore d'une natte et d'un tablier.

Nous régalâmes ces illustres personnages avec ce que nous avions de meilleur, et ils ne regagnèrent le rivage qu'à la nuit close, enchantés d'un feu d'artifice que nous tirâmes en leur honneur. Le me[illegible]uivant ils nous firent une seconde visite, un peu mieux habillés que la première fois, et accompagnés d'Aimatta, sœur du jeune roi, ainsi que d'Aboo-rai, son époux. Ils étaient suivis d'un large canot double, et de plusieurs petits canots simples, portant sur leurs plats-bords des monceaux de fruits et de racines, et quatre énormes cochons, au risque de chavirer. Ce double canot était « le dernier de sa race, » et avait autrefois servi au métier plus noble de la guerre; mais il faisait alors un service à la fois plus humble et plus utile.

Aussitôt que la reine fut montée sur le pont, elle m'offrit les provisions qui arrivaient au nom du jeune roi, lequel pour le moment était à l'école des missionnaires dans l'île Eineo, et je répondis par le compliment qui lui était dû, tant pour cette marque de son attention que pour la munificence du présent. Lorsque toute la suite fut réunie, je proposai de se mettre à table pour un déjeuner qui était servi dans la cabine; mais la régente voulut auparavant que tout ce qui faisait

partie du cadeau royal, boissons, racines et fruits, fût entassé en un certain endroit du pont, afin que nous eussions une idée complète de sa libéralité; et quand cette besogne fut faite, elle me conduisit vers le monceau et me vanta long-temps la qualité des provisions.

Lorsque nous fûmes enfin rassemblés autour de la table du déjeuner, qui avait eu le temps de refroidir, une grande difficulté s'éleva. C'était, me dit-on, que la sœur du roi, Aimatta, ne voulait pas renoncer à une distinction dont elle avait toujours joui d'après les anciennes coutumes de l'île, et qui rendait inconvenant que plusieurs des femmes ses compatriotes, alors présentes, osassent se permettre de manger en présence d'un aussi grand personnage qu'elle. Comme cependant toutes les distinctions de ce genre avaient été abolies lors de l'introduction du christianisme, on craignait fort qu'en telle circonstance les chefs réunis ne s'offensassent d'une semblable prétention. L'inconvénient qui pouvait en ce cas résulter de l'observation de la coutume, et la défense portée par les préceptes des missionnaires contre cet usage de la prérogative royale, nous tirèrent d'embarras. Un nuage de mécontentement parut d'abord obscurcir la physionomie de notre royale hôtesse, mais la première brise de gaîté le balaya, et tout le monde se livra sans contrainte à la joie, tant que dura la visite.

Dans le courant de la journée, plusieurs chefs vinrent à bord, tous habillés de chemises blanches et de chapeaux de paille, tous remarquables par leur taille extraordinaire et par leur noble aspect. Cette supériorité de stature est-elle le résultat de la meilleure qualité de leur nourriture? ou bien leurs pères et mères, se rendant coupables d'infanticide en ne conservant que ceux de leurs enfans qui étaient les plus grands et les plus robustes, ont-ils élevé ceux-là avec plus de soin qu'ils n'auraient pu les élever tous? Je ne saurais le dire; mais il est hors de doute que l'avantage dont leurs chefs jouissent sous ce rapport avait une forte influence sur les esprits des simples Taïtiens, à qui nous persuadâmes très difficilement que la haute taille de notre commis aux vivres, lequel était l'homme le plus grand de l'équipage, ne lui donnait pas le droit d'être le Ratira-rai, c'est-à-dire le capitaine de *la Blossom*.

Peu de jours après la visite dont il s'est agi plus haut, les reines revinrent à Toroa, et je les invitai à entrer dans la tente que nous avions dressée à terre, afin de faire un présent à chacune d'elles et de confier à leurs soins les cadeaux que je destinais à Aimatta, Aboo-rai et Utamme, tous trois absens. Quant au cadeau du jeune roi, qui consistait en un beau fusil à deux coups, garni d'argent, en plusieurs pièces de drap fin et divers objets pré-

cieux, je le différai jusqu'à l'époque où j'aurais occasion de le voir. La valeur des autres dons fut proportionnée, autant que possible, au rang des personnes, et le nom de chacune mis sur le lot qui lui était réservé. Ces lots étaient recouverts d'une enveloppe; mais la régente les ouvrit tous et, sans la moindre cérémonie, augmenta le sien aux dépens des autres; puis, faisant un paquet du tout, elle l'envoya à son canot. Avalant alors une demi-bouteille d'eau-de-vie à elles deux, la régente et sa sœur mirent le reste de la liqueur avec les présens, et prirent congé de nous.

Le même jour nous reçûmes une invitation à passer la soirée chez la régente, dans sa demeure de Papiete, lieu très romantique à un mille environ de l'endroit où nous étions mouillés. Après une délicieuse promenade sur le rivage, par cette douce fraîcheur qui sous les tropiques succède avant la nuit aux chaleurs du jour, nous arrivâmes à la résidence royale, qui était un de ces spacieux hangars mentionnés si souvent par tous les voyageurs. Il avait environ cent pieds de long sur trente-cinq de large, et était de forme ovale, avec un toit de chaume, soutenu sur de petits bâtons placés fort près les uns des autres. Au moyen du clair de lune, nous découvrîmes vers le milieu de l'édifice une petite porte sous laquelle nous entrâmes, et aussitôt nous nous trouvâmes dans l'obs-

curité. Tandis que nous cherchions notre route à tâtons, les os de nos jambes se mirent plus d'une fois en contact avec des bambous qui divisaient la pièce en divers compartimens. Grâces aux rayons de la lune qui pénétraient par les interstices des murs, nous reconnûmes qu'une de ces divisions était occupée par des hommes et par des femmes de la basse classe. Nous marchâmes donc dans une direction contraire, et nous arrivâmes bientôt dans le salon royal, que nous trouvâmes éclairé par une lumière jaunâtre et triste, provenant d'un chiffon qui brûlait sur le bord d'une coquille de coco à moitié remplie d'huile. A notre grande surprise, un silence profond régnait dans l'appartement ; mais bientôt, la salutation d'usage : « Comment vous portez-vous ? » arriva de tous côtés à nos oreilles, prononcée successivement par un grand nombre d'hommes athlétiques, favoris de Sa Majesté, qui se réveillèrent les uns après les autres.

Nous découvrîmes enfin la reine régente, couchée sur une natte qui avait été étendue pour elle sur l'herbe sèche dont tout le plancher était couvert. Autour d'elle, sur des nattes aussi, reposaient plusieurs intéressantes jeunes femmes ; et occupant un lit de bois adossé à un dressoir qui supportait de nombreux vases remplis d'huile de cocotier, nous aperçûmes Aboo-rai et Aimatta. Notre entrée mit en mouvement toute cette nombreuse com-

pagnie; les uns cherchèrent à se procurer une seconde lumière, et les autres à nous trouver des nattes; tandis qu'Aboo-rai, s'enveloppant de sa couverture, nous amena sa princesse, la jolie Aimatta, et poussa la politesse à notre égard bien au-delà de ce que nous pouvions attendre raisonnablement d'un si jeune mari.

Craignant d'avoir mal compris l'invitation que nous avions reçue pour le soir, ou d'être venus plus tard que nous n'étions attendus, nous commençâmes à faire des excuses, à nous défendre d'avoir eu l'intention de troubler ainsi le repos général. Mais, à ce qu'il paraît, il n'y avait aucunement de notre faute : c'était la reine qui, se trouvant indisposée et oubliant tout-à-fait son invitation, avait voulu se livrer au sommeil plus tôt que de coutume. Lorsque nous arrivâmes, elle avait à peine reposé suffisamment pour être en état de prendre elle-même part à un amusement quelconque; mais elle nous fit un accueil amical, et ordonna qu'une danse fût exécutée pour nous divertir. C'était une faveur sur laquelle nous ne comptions guère, car de tels spectacles étaient défendus par une loi, sous des peines sévères, contre les acteurs et même contre les simples spectateurs. Pour cette raison il fallut que les choses se passassent sans bruit, et que la flûte indigène jouât l'air assez bas, de manière que rien de ce divertissement profane

ne parvînt aux oreilles de l'officier de police qui faisait le beau sur le rivage, avec une jaquette de soldat et un sabre rouillé. Aucun de nous n'avait assisté aux danses de ces peuples avant qu'elles fussent prohibées par les lois ; mais dans celle qui fut exécutée devant nous en cette circonstance, il n'y avait rien dont pût s'offenser la personne la plus chaste. Aussi, à l'avouer franchement, fûmes-nous fort désappointés dans notre attente; car d'après la voluptueuse description qu'en a faite M. Webber, un des compagnons de Cook, nous avions conçu de la danse des naturels une idée complétement fausse. Nous écoutâmes avec plus de plaisir les simples airs des femmes de la reine, qui chantaient fort bien, et qui, en habiles improvisatrices, savaient appliquer les paroles du chant au cas particulier de chaque individu.

Tandis que nos yeux ou nos oreilles étaient ainsi occupés, il se passait dans le même appartement des scènes d'une nature bien différente, qui auraient convaincu le plus grand sceptique de l'immoralité ignoblement brutale de ces peuples ; et s'il eût réfléchi que c'était dans la demeure royale, en présence de la personne qui est à la tête et de l'église et de l'état, il aurait conclu, comme l'a fait Turnbull, ou que leurs relations avec les Européens ont tendu à avilir plutôt qu'à relever leur condition, ou qu'ils violaient à plaisir, et pour les

tourner en dérision, des lois qu'ils regardaient comme ridiculement sévères.

Cependant nos rapports avec les chefs et les classes moyennes de la société détruisirent jusqu'à un certain point l'impression défavorable que nous avait laissée la nuit passée chez la régente. Les chefs surtout mèneraient en général une conduite assez irréprochable, s'ils s'abandonnaient moins à l'intempérance. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels étaient Utamme et Pa-Why, vinrent un jour à bord, et après avoir reçu dans la cabine une bouteille de rum comme présent, allèrent rendre visite aux officiers de la sainte-barbe, qui leur offrirent poliment un verre de vin; mais comme ils témoignaient de la répugnance pour cette boisson, du rum fut placé sur la table, ce que les chefs approuvèrent, et Utamme saisissant la bouteille, demanda qu'on lui en fît cadeau; puis, lui et les autres, vidant les verres de vin qui leur avaient été versés, saluèrent avec courtoisie et se retirèrent.

Cet amour des liqueurs fortes semble être chez les Taïtiens un vice incorrigible, et il est heureux que leurs moyens de s'y livrer soient si restreints. D'ailleurs l'arrivée des missionnaires a beaucoup profité à quelques-uns des naturels, à deux entre autres qui résidaient à Matavaï, village éloigné d'environ quatre milles est de l'endroit où nous

avions jeté l'ancre. Ils se piquaient d'imiter les coutumes d'Europe, et avaient de jolies petites cabanes bâties dans le style européen, avec la façade peinte en blanc, lesquelles, se montrant à travers le feuillage d'arbres toujours verts, formaient un charmant effet, outre qu'elles étaient l'orgueil de leurs propriétaires, car eux seuls de tous les naturels de l'île possédaient des cabanes de ce genre. Les appartemens contenaient des coffres, des chaises, une table, enfin un couteau et une fourchette pour un étranger, car rien ne causait plus de plaisir à ces chefs que la compagnie de quelque officier du vaisseau. Chacun d'eux savait lire et écrire leur propre langue; même l'aîné, Pa-Why, avait aidé, je crois, les missionnaires à traduire certaines parties des écritures. Il était le plus savant des deux frères; mais Hetotte était le plus considéré, et faisait exception à presque tous ses compatriotes, en ce qu'il ne demandait pas tous les objets qu'on lui montrait. Ses questions, relativement à l'usage de chaque chose qui attirait son attention quand il venait à bord, nous surprenaient et nous intéressaient, tandis que son aimable naturel et ses manières avenantes lui gagnaient l'amitié de tout le monde. Voici une anecdote qui peut donner une idée de son caractère. Depuis plusieurs années, les missionnaires travaillaient à opérer un changement de religion dans l'île, expliquant aux naturels

la fausseté de leur croyance, et leur assurant que les menaces de leurs divinités étaient absurdes. Hetotte se détermina à vérifier si ces assertions étaient ou n'étaient pas fondées en violant une des lois les plus rigoureuses de sa religion, et résolut de mourir dans l'expérience ou d'embrasser la foi nouvelle.

Une vieille coutume consistait à offrir aux dieux des cochons, qui, en conséquence, étaient conduits et laissés dans le moraï. Dès ce moment ils passaient pour sacrés; et si ensuite un être humain, les prêtres exceptés, osait commettre un si grand sacrilége que de toucher aux offrandes, on supposait que les dieux en courroux puniraient le crime d'une mort instantanée. Hetotte pensa donc qu'une violation de cette loi était un beau moyen d'éprouver la puissance de ses divinités; c'est pourquoi il vola des mets consacrés et se retira dans une partie solitaire du bois pour les manger et peut-être pour mourir. Tandis qu'il mangeait, il s'attendait à chaque bouchée à ressentir les effets de la vengeance qu'il provoquait. Mais après être resté long-temps dans le bois en proie à une horrible incertitude, se trouvant plutôt restauré qu'autrement par son repas, il quitta sa retraite et s'en alla tranquillement chez lui. Il garda ce secret plusieurs jours; mais voyant qu'aucune conséquence fâcheuse ne résultait de sa transgression, il

le communiqua à tout le monde, renonça à sa religion et embrassa le christianisme.

Quant au reste des habitans, quoique leur conduite extérieure soit assurément plus retenue qu'elle ne l'était autrefois, par suite des peines sévères dont leurs nouvelles lois punissent tout acte indécent, leur moral est en réalité aussi peu chargé que leur costume. Malgré toutes les prohibitions portées à cet égard, je ne crois pas que je dépasserais les bornes de la vérité en disant que si l'occasion se présentait, il n'y a point de faveur qu'on ne pourrait obtenir des femmes de Taïti pour la légère considération d'une trompette, d'une bague ou de quelque autre bagatelle semblable.

Leurs habitations, sauf des portes à quelques-unes, et parfois des loquets et des serrures, sont absolument ce qu'elles étaient lorsque l'île fut découverte pour la première fois. Le plancher est toujours jonché d'herbe, qu'ils n'ont aucun soin de tenir propre ou sèche; aussi devient-elle bientôt sale et puante; mais ils ne la remplacent néanmoins que lorsqu'elle est presque changée en fumier. Leur ameublement s'est accru par l'introduction de divers meubles d'Europe; ainsi on peut voir un coffre ou parfois un bois de lit occupant le coin d'un appartement; mais l'usage n'en est pas encore général, car les naturels n'ont presque rien à renfermer dans des coffres, et ils trouvent

que les bois de lit qui se sont glissés dans leur île ne donnent pas un meilleur sommeil que leurs nattes téendues sur de la paille. Au reste, l'extrême douceur du climat explique suffisamment que la population n'ait rien à désirer sous ce rapport.

Les Taïtiens n'ont que peu d'occupations; et même ils ne se livrent qu'à celles que le soin de leur subsistance ou la satisfaction de leur vanité rendent absolument nécessaires. Chaque fois que nous les visitâmes dans leurs huttes, nous les trouvâmes toujours préparant leurs alimens, tressant des chapeaux de paille et enfilant de petites graines pour en faire des colliers, jouant de la trompette, ou étendus sur leurs nattes, à l'exception des princesses, dont le plus grand amusement consistait à tourner un orgue de Barbarie. L'indolence de ces peuples a toujours été notoire, et s'est plus opposée que leur antique foi au succès des missionnaires. La tentative faite pour naturaliser le coton dans l'île Eimer en est un exemple. Il est bien connu que le terrain fut défriché, que le coton fut planté et qu'il poussa; mais les insulaires ne voulurent pas se donner la peine de le préparer, de le rendre vendable; aussi, ne trouvant pas à le vendre dans son état brut, ils se gardèrent bien de le cultiver l'année suivante. Une petite portion cependant fut épluchée par manière d'expérience; les missionnaires apprirent aux jeunes filles à filer, leur pro-

curèrent même un métier de tisserand, et leur en montrèrent l'usage, à condition qu'elles tisseraient cinquante aunes d'étoffe pour le roi et cinquante pour elles. La nouveauté de ce travail attira d'abord beaucoup d'ouvriers; mais ils se lassèrent bientôt, et pas un ne tint son engagement. La part du roi fut tissée, mais le surplus n'aurait pas suffi à faire une robe; et les ouvriers, après une dispute touchant leurs gages, abandonnèrent le travail vers l'époque de notre arrivée. « Pourquoi travaillerions-nous? nous disaient-ils; n'avons-nous pas autant de fruits à pain, de cocos et de bananes que nous en pouvons manger? Que vous travailliez, vous, qui avez besoin de beaux habits et de beaux navires, à la bonne heure; mais nous, ajoutaient-ils en promenant autour d'eux un regard de satisfaction, nous sommes contens de ce que nous possédons. » Et ils paraissent assurément l'être, car on ne saurait imaginer des gens plus gais, plus doux, plus inoffensifs. Leur sérénité ne semble être quelquefois troublée que par les empêchemens qu'ont mis les lois à leurs plaisirs, surtout depuis la venue des missionnaires. Cependant ils témoignent en général un grand respect à ces messieurs, et ont toujours peur de les offenser.

Quelques-uns des naturels n'avaient pas une idée bien nette de cette société philanthropique, et ne furent pas peu surpris quand nous leur dîmes que

nous n'étions pas missionnaires. Ils nous demandèrent même si le roi Georges ne l'était pas, et quand nous répliquâmes que non, leur surprise ne connut pas de bornes. Comme ils avaient entendu dire que le roi Georges était à la tête de la société des missions, ils s'imaginaient assez naturellement que tous ses officiers y devaient aussi appartenir. Cette erreur était si généralement répandue parmi eux avant notre arrivée dans l'île, qu'on nous raconta qu'ils avaient menacé de se plaindre à ladite société du capitaine d'un vaisseau marchand qui s'était mal conduit à leur égard.

Les Taïtiens furent toujours un peuple très superstitieux ; et malgré leur changement de religion, ils conservent encore des notions fort absurdes sur certains points. Quoiqu'ils aient cessé d'avoir foi aux prophéties récentes, plusieurs croient fermement qu'ils ont vu s'accomplir des prédictions faites avant leur conversion au christianisme : par exemple, l'invasion de leur île par les naturels de Bora-Bora. Cet événement fut prédit par un petit oiseau appelé Oomamoo, qui avait le don de la parole, et s'en servait pour avertir les gens des dangers dont ils étaient menacés. En de nombreuses excursions, lorsque des individus s'étaient réfugiés dans les montagnes, afin d'éviter un mandat qui les sommait de se rendre dans un moraï pour y être immolés comme victimes, ou afin d'échapper à

quelque commotion civile, ce petit oiseau avait été leur esprit gardien, les avait prévenus de l'imminence du péril, et leur avait enseigné le moyen d'éluder les poursuites. Je me moquais souvent de Jim, notre interprète, bon et brave garçon d'ailleurs, qui croyait à ces histoires; mais il nous les racontait toujours avec le plus grand sérieux et n'osait jamais en rire avec nous. Quoiqu'il avouât que ce bon génie était resté muet depuis l'introduction du christianisme, on aurait eu autant de peine à lui faire croire qu'il n'avait jamais parlé qu'à le convaincre que le danger prédit par l'oiseau n'avait pas existé, et ce sentiment est, je crois, commun à tous ses compatriotes. Un jour je revenais avec lui de Papiete par le bord de la mer, et chemin faisant nous causions de choses et d'autres, lorsque nous arrivâmes à un endroit solitaire, planté de grands cocotiers. Il commençait à être tard, et les longues branches des arbres agitées par le vent rendaient des sons lugubres. Jim refusa absolument de passer par cet endroit, alléguant que plusieurs de ses malheureux amis avaient été pendus près de là, et que les esprits des morts visitaient leurs cadavres pendant un certain temps.

Peu de jours après notre arrivée, quelques malfaiteurs furent mis en jugement, et comme nous désirions suivre la procédure, la cour quitta le lieu ordinaire de ses séances pour se transporter à

l'ombre de quelques arbres dans notre voisinage. Les juges se placèrent sur des bancs rangés les uns derrière les autres ; les coupables furent amenés devant eux, sous la surveillance d'un officier qui tenait un sabre nu et était habillé d'une jaquette de volontaire. Le magistrat du district dans lequel les crimes avaient été commis vint se placer entre le tribunal et les prisonniers. Il portait une longue natte de paille, finement tressée, bordée d'une frange et munie d'une ouverture dans laquelle il avait passé sa tête. Une perruque d'étoupe blanche, à l'imitation de celle des membres de nos tribunaux, retombait en longues boucles sur ses épaules, surmontée d'un large chapeau que décoraient des plumes rouges et des tresses de cheveux humains de couleurs variées. L'absence de souliers, de bas et de pantalon, cette étrange coiffure, ces tresses de cheveux dont les différentes nuances contrastaient avec la blancheur de la perruque, tout cela donnait au magistrat l'air le plus comique qu'on puisse imaginer.

On appela l'affaire d'un des prisonniers : après lecture faite de certains passages du code pénal, il fut accusé d'avoir volé une tunique à un Européen résidant dans l'île. Il avoua aussitôt qu'il se reconnaissait coupable du délit, et ainsi épargna sans doute beaucoup de peine à l'accusateur public. Les juges l'engagèrent alors à se garder d'en-

freindre désormais les lois, et le condamnèrent à une amende de quatre cochons, deux pour le roi, et les deux autres pour la personne qui avait été volée. Il n'est pas nécessaire de donner caution à Taïti; le prisonnier s'en alla donc où bon lui plut, probablement vers ceux de ses amis qu'il croyait les plus disposés à lui prêter les cochons dont il avait besoin. Trois autres personnes furent alors amenées à la barre, et condamnées à une amende, pour infraction à notre sixième commandement. La jeune dame, qui avait péché avec plusieurs individus, mais dont deux seulement avaient été découverts, s'entendit, en riant, condamner à faire vingt aunes d'étoffe, tandis que ses deux complices devaient fournir six poteaux chacun pour un édifice qu'on allait construire à Papiete. Les délinquans, s'ils ne payaient pas, seraient obligés à des travaux publics.

Le 3 avril le jeune roi débarqua à Taïti, venant d'Eimeo, et fut accueilli avec enthousiasme par ses sujets, qui s'étaient rassemblés en grand nombre sur le rivage pour le saluer à son arrivée. Le lendemain, il visita le vaisseau, accompagné de la reine, d'une suite brillante, et de M. Pritchard, principal missionnaire de l'île. Je tirai neuf coups de canon en l'honneur du roi, à la grande satisfaction de la multitude, et je présentai au prince le fusil de chasse que mon gouvernement m'avait

chargé de lui remettre. La monture était d'argent, le canon élégamment rayé, tout enfin dans ce canon était de nature à produire une forte impression sur les esprits des Taïtiens, qui ne cessaient de pousser des cris de surprise. Le jeune roi était un aimable garçon, assez chétif de corps, mais unissant beaucoup de finesse naturelle à l'instruction que lui donnaient ses professeurs européens; et les chefs lui portaient tous un vif intérêt, songeant combien son éducation lui donnerait d'avantage sur ses prédécesseurs, et que son avénement au trône ôterait les rênes du gouvernement des mains de celle qui les tenait alors; car les mesures de la régente n'étaient pas toujours, à ce qu'il paraît, très désintéressées et conçues pour le bien de son pays. Mais malheureusement l'objet de leurs espérances mourut l'année suivante, et le sceptre passa aux mains d'Aimatta, sa sœur, dont les missionnaires disent du bien.

Avant qu'on se mît à table pour dîner, Jim, l'interprète, vint me présenter les complimens de la reine douarière, et me prier de sa part d'avoir la complaisance de lui envoyer un peu de rum, pour faire passer un repas de poissons crus qu'elle avait mangés, afin, je suppose, d'aiguiser son appétit pour le dîner. En effet, Sa Majesté, quelques minutes avant, était sortie de la cabine, et nous l'avions vue regagner son canot.

Le 24 nous commençâmes nos préparatifs de départ. Tant que nous restâmes mouillés devant l'île, nous visitâmes presque tous les jours les naturels dans leurs habitations, et nous pûmes faire ample connaissance avec leurs habitudes et leur manière de vivre. Mais comme nous ne remarquâmes rien de nouveau, et que de nombreux volumes ont été déjà écrits sur cette contrée, il serait aussi ennuyeux qu'inutile pour le lecteur de vouloir en décrire de nouveau les mœurs. La conclusion à laquelle nous arrivâmes tous fut que ce peuple conserve encore beaucoup de son caractère primitif et de ses anciennes coutumes, et qu'il paraît avoir été surtout bien décrit par Turnbull; mais si les voyageurs qui nous ont précédés ne se trompent pas, les Taïtiens ont perdu beaucoup de leur enjouement, et les femmes beaucoup de leur beauté.

Les améliorations introduites dans l'état politique du pays par l'établissement d'une chambre élective et par la promulgation d'un code de lois nous avaient d'abord fait espérer que tout le reste, surtout les sciences et les arts, seraient aussi en voie de progrès. Hélas! notre erreur était grande: dans nos diverses excursions, nous ne vîmes aucune espèce de manufactures, autres que celles qui étaient établies dans l'île lorsqu'elle fut découverte; bien plus, il nous fallut reconnaître qu'on

avait négligé la plupart de celles-là même qui existaient alors; enfin nous remarquâmes avec peine que quelques-unes qui étaient encore en activité ne pouvaient être matériellement utiles à l'état. Le pire, c'est que le peuple n'éprouve aucunement le besoin d'améliorer sa condition; il vit dans un calme et une indifférence déplorables qui seront long-temps l'héritage des races futures.

D'un autre côté, les habitans ne songent aucunement à mettre leur île sur un bon pied de défense, bien qu'ils aient eu souvent à souffrir des incursions de leurs ennemis. Ils ont tout-à-fait abandonné les armes dont ils se servaient autrefois dans les combats, et perdu l'adresse nécessaire pour les manier avec avantage. Un certain nombre de mousquets distribués parmi la multitude crée dans l'île une sécurité imaginaire; mais le mauvais état de ces armes d'Europe, et le manque de poudre, les rendraient complétement inutiles.

On trouve des livres de piété dans les huttes de ceux des naturels qui se sont convertis au christianisme; mais la plupart des habitans ne sont aujourd'hui d'aucune religion : les missionnaires sont parvenus à leur faire abjurer l'ancienne, sans pouvoir obtenir d'eux qu'ils embrassent la nouvelle. Au reste, les nouveaux chrétiens n'ont en général qu'une connaissance imparfaite des Écri-

tures, et n'en comprennent pas les passages même les plus simples.

La contrée abonde en productions propres au commerce. La canne à sucre y prospère aussi bien qu'en aucun lieu du monde; le coton s'y est aisément acclimaté, l'arrow-root y est de qualité supérieure. On rencontre en outre dans l'île une multitude de bois précieux, tant pour la fabrication des meubles que pour la teinture. Bref, les Taïtiens possèdent une foule de richesses indigènes qu'ils pourraient échanger avec avantage contre les objets de luxe dont l'usage commence à s'établir parmi eux : mais ils ne paraissent pas même soupçonner que la chose soit possible; ils vivent dans l'apathie la plus profonde, découragés peut-être de voir qu'on mette chaque année de nouvelles restrictions à leurs libertés et à leurs plaisirs, sans que rien en retour n'adoucisse pour eux la coupe de la vie. Je dirai donc, avant de terminer ce chapitre, qu'il me semble que les missionnaires n'ont pas pris la bonne route pour arriver à l'objet qu'ils se proposent. S'ils avaient introduit leurs réformes, non pas toutes en même temps et dès le premier jour, mais successivement et peu à peu, ces hommes zélés et bien dignes d'éloges seraient parvenus plus vite au but de leurs efforts.

§ 9.

Départ de Taïti. Arrivée aux îles Sandwich. Ile Oneehow. Nous gagnons le Kamtschatka. Ile de Behring. Ile Saint-Laurent. Esquimaux. Ile King. Ile Diomède. Nous traversons le détroit de Behring, et nous allons jeter l'ancre devant l'île Chamisso.

Nous quittâmes Taïti dans la matinée du 26 avril. Vers midi nous atteignîmes Tetheroa, île de corail basse et petite, située à environ sept lieues de la précédente, autrefois célèbre comme le rendez-vous des Taïtiens de distinction qui, après leurs débauches, venaient y rétablir leur santé. Naviguant ensuite vers les îles Sandwich, nous passâmes le 27 à six milles de l'endroit où Arrowsmith a placé sur sa carte la haute île de la Récréation, découverte par Roggewein; mais nous n'aperçûmes rien du haut de notre grand mât. Suivant toute probabilité cette île est la Maitea de Turnbull, qui repose à peu près sous la même latitude.

Le 20 mai, nous jetâmes l'ancre devant l'île Woahoo, en dehors des récifs de Honoruro, port principal des îles Sandwich, et résidence du roi. Lorsque nous allâmes à terre, nous fûmes parfaitement reçus, tant par les naturels que par les autorités du pays; mais par malheur les récoltes de l'année avaient été mauvaises, et nous ne pûmes pas renouveler les provisions du vaisseau, ainsi

que nous en avions conçu l'espérance. C'est pourquoi nous repartîmes le 31 de Woahoo, et nous gagnâmes Oneehow, l'île la plus occidentale du groupe, fameuse par ses yams, ses fruits et ses nattes. Cette île appartient en propre au roi, et il est nécessaire, avant de s'y rendre, de débattre le prix des denrées qu'on désire avec les autorités de Woahoo, qui en ce cas envoient un agent pour veiller à ce que les conventions soient rigoureusement remplies. Le 1er juin nous pénétrâmes dans une petite baie sablonneuse, du côté occidental de l'île, la même où mouilla Vancouver lorsqu'il visita Oneehow pour un motif pareil au nôtre, et je suis fâché d'avoir à dire que comme lui nous ne pûmes nous procurer les vivres que nous espérions, non qu'ils y fussent rares, mais par suite de l'indolence des naturels.

Oneehow est comparativement basse, et à l'exception des arbres à pain qui sont soigneusement cultivés, elle manque de bois. Le sol est trop sec pour produire la racine nommée *taro*, mais par sa sécheresse même il est très favorable aux yams qui sont en effet d'un goût exquis et d'une grosseur remarquable. Les naturels sont d'une race plus noire que ceux de Woahoo, et nous rappelèrent beaucoup les habitans de l'île Bow. Hormis la maison du gouverneur, toutes les huttes étaient petites, basses et chaudes; celle que nous occu-

pâmes était si bien close, que nous fûmes obligés de pratiquer un trou dans le mur pour donner passage à la brise de mer.

Nous prîmes à bord autant d'yams que les naturels purent en ramasser avant le coucher du soleil; puis nous dirigeâmes notre route vers le Kamtschatka. Au lieu de naviguer à l'ouest, nous passâmes à l'est de l'île Oiseau, et gagnâmes le 27e degré de latitude nord. Dix jours après notre départ d'Oneehow, par 30 degrés de latitude nord, et par 195 degrés de longitude ouest, nous perdîmes le vent alizé; il avait été variable jusqu'à cette époque, mais sans jamais nous abandonner complétement; nous pûmes néanmoins continuer notre route. Le 26, par 49 degrés de latitude nord, après avoir traversé un espace d'environ sept cents milles, au milieu d'un brouillard si épais que nous pouvions à peine voir à cinquante verges de nous, un vent nord-est éclaircit l'horizon pendant quelques heures. Le lendemain nous eûmes la satisfaction de distinguer les hautes montagnes du Kamtschatka, qui de loin sont les meilleurs guides vers le port d'Awatska. Une montagne située à vingt-cinq milles est de Petropaulski atteint à sept mille trois cent soixante-quinze pieds de hauteur; au nord-est de la même ville, il y en a une autre qui s'élève à onze mille cinq cents pieds. A huit heures du matin nous distinguâmes le cap Gavarea, point

méridional d'une profonde baie qui renferme le havre de Petropauloski, où nous jetâmes l'ancre le jour suivant.

Je trouvai dans ce port des dépêches qui m'annonçaient le retour de l'expédition du capitaine Parry, et pour cette raison je n'y séjournai que fort peu de temps.

Il fallait en effet que je me hâtasse de gagner le détroit de Kotzebue, puisque nous étions à la fin de juin, et que je devais y être arrivé le 15 juillet 1826. Le 10 de ce mois, au point du jour, nous aperçûmes un haut rocher à neuf milles de nous, et bientôt après l'île de Behring se montra à travers le brouillard. Nous longeâmes les côtes méridionale et occidentale de cette île, et poursuivant notre route en ligne presque directe, nous atteignîmes le 16 l'île Saint-Laurent. Nous allâmes mouiller à l'entrée d'une petite baie au sud-ouest, où nous avions aperçu quelques tentes. Les naturels mirent aussitôt en mer quatre baidares, qui portaient huit personnes chacune, tant hommes que femmes. Ils ramèrent vers le vaisseau avec une extrême vitesse, jusqu'à ce qu'ils fussent à portée de la voix; alors un vieillard qui tenait le gouvernail de la première chaloupe se leva, nous montra successivement des filets, des dents de walrus, des chemises de peau, des harpons, des arcs, des flèches et de petits oiseaux, puis

étendit les bras, frotta et frappa sa poitrine, et avança sans crainte.

Nous remarquâmes tout de suite dans ces insulaires les traits des Esquimaux, auxquels ils ressemblaient tellement sous tous les rapports qu'on ne peut douter, à ce qu'il me semble, qu'ils n'aient une même origine. Peut-être leur laideur et leur saleté étaient-elles moindres, voilà tout. Leurs vêtemens aussi différaient un peu, en ce que leurs chemises de peau étaient ornées de glands comme celles des habitans d'Oonalaska, et que leurs bottes serraient la jambe, au lieu d'être assez larges pour recevoir ou de l'huile ou des enfans.

Les vieillards avaient quelques poils gris au menton; mais les jeunes gens, même d'un âge assez avancé, étaient sans barbe. La plupart avaient la tête rasée vers le milieu, à la manière des Tschutschi, des Taïtiens et des prêtres catholiques romains d'Europe; tous portaient leurs cheveux courts. En forme de salutation ils frottèrent leurs nez contre les nôtres et passèrent leurs mains sur nos visages; mais ils ne nous firent pas comme à Kotzebue l'honneur de les humecter de salive auparavant. A l'arrière d'une des baidares, il y avait une vieille femme très drôle qui nous amusa beaucoup par la manière dont elle tâchait d'en imposer à notre crédulité. Elle était assise sur un paquet

de pelleteries, dont elle tirait de temps à autre une peau avec précaution, et nous en montrait le côté, nous donnant à entendre par signes que ses fourrures étaient de première qualité. Elle répéta long-temps ce manége, mais inutilement; nous ne fûmes pas sa dupe : ses peaux ne valaient rien. Cette vieille avait la figure presque entièrement tatouée.

Nos visiteurs à bord n'étaient pas de moins habiles marchands, et ils vendirent presque tout ce qu'ils avaient apporté. Les hommes nous demandaient surtout en échange du tawac, comme ils appelaient notre tabac, et les femmes des aiguilles et des ciseaux; mais les uns et les autres attachaient encore plus de prix à des grains de verre bleu. Vers sept heures du soir, les naturels nous quittèrent tout à coup et se hâtèrent de regagner le rivage, à cause d'un brouillard qui approchait et que leur expérience leur avait appris à prévoir mieux que nous qui avions une boussole pour nous tirer d'embarras. Nous perdîmes donc bientôt de vue tous les objets éloignés, ce qui ne nous empêcha point de longer l'île jusque par-delà le cap nord-ouest. Le lendemain vers midi, le brouillard se dispersa et nous pûmes voir l'île dans presque toute son étendue. Le milieu en était si bas qu'elle nous parut former deux îles, et que je conclus, comme Cook et Clerke l'avaient fait

avant moi, qu'elle en formait véritablement deux. C'est néanmoins une erreur qu'a démontrée le capitaine russe Schismareff.

Favorisés par un bon vent, nous aperçûmes le 19 l'île de King, petite, mais haute et rocailleuse, et nous ne tardâmes guère à pénétrer dans le détroit qui sépare les deux grands continens d'Asie et d'Amérique. Tandis que nous avancions, la terre, du côté méridional de la baie Saint-Laurent d'abord, puis les hautes montagnes qui s'élèvent derrière le cap du Prince-de-Galles, se montrèrent à nos yeux. Enfin nous distinguâmes, à une distance de cinquante milles, le cap Oriental sur la côté d'Asie et les îles Diomède situées au milieu du détroit de Behring.

Suivant Cook elles sont au nombre de trois ; mais Kotzebue prétend qu'il en a vu une quatrième. A l'instant où je me préparais à résoudre la question par un examen attentif, un épais brouillard vint dérober à ma vue tous les objets environnans. Nous continuâmes cependant notre route; et le jour suivant. à sept heures du matin, nous vîmes à travers le brouillard une des Diomède fort près de nous. Le soir, le temps s'éclaircit, et il me fut alors facile de reconnaître distinctement que la quatrième île n'existait pas, tandis que les trois autres mentionnées par Cook occupent assez exactement les positions qu'il leur a données sur sa carte.

De ces trois îles, celle du sud-est est un haut roc carré; sa voisine, c'est-à-dire celle du milieu, est une île de rochers perpendiculaires avec une surface plane; et la troisième, celle du nord-ouest, qui est la plus grande, a trois milles de long; elle est fort élevée vers le sud, mais tout-à-fait basse dans la direction opposée. De quelque côté qu'on le regarde, le cap Oriental ressemble tellement à une île, que je ne saurais douter qu'il n'ait été cause de l'erreur du capitaine russe. Pour plus de commodité, j'ai cru devoir nommer chacune de ces îles : j'ai donc appelé *roc Fairway* la plus orientale, *Krusenstern* celle du milieu, et *Ratmanoff* la plus occidentale, nom que Kotzebue avait donné à sa prétendue découverte.

Le lendemain nous louvoyâmes la côte américaine au nord du cap du Prince-de-Galles, et vers le milieu nous vînmes à quatre milles et demi du passage de Schismareff. La largeur de ce passage entre les deux caps est de dix milles; mais l'île Saritcheff est située tout-à-fait à l'entrée, et Kotzebue dit que le canal du côté septentrional de cette île est étroit et rempli d'écueils. L'île elle-même est basse et sablonneuse, et paraît se joindre sous l'eau, vers le sud, à une bande de sable qui borde le continent américain.

Nous remarquâmes sur l'île un assez grand nombre de jurtes plus vastes que toutes celles que

nous avions encore vues. Les naturels ont préféré s'y établir plutôt que sur le continent, sans doute parce qu'il est marécageux dans les environs. Plusieurs d'entre eux, profitant du calme, s'approchèrent de nous dans des baidares semblables à celles des insulaires de Saint-Laurent. Mais ils différaient de ces derniers sous beaucoup de rapports; leurs traits étaient plus durs et plus anguleux, leur teint plus noir; ils n'avaient le visage aucunement tatoué; et ce qui constituait une plus grande distinction entre eux était une coutume que nous retrouvâmes sur toute la côte américaine, de porter des ornemens dans leurs lèvres inférieures. Nos visiteurs étaient vifs et bruyans, mais d'un bon naturel; ils riaient beaucoup et nous disaient avec bonne humeur quand nous faisions un bon marché.

Ils nous vendirent volontiers tout ce qu'ils avaient, à l'exception de leurs arcs et de leurs flèches, dont ils avaient besoin pour chasser à terre; mais ils finirent par nous les vendre aussi lorsque nous leur offrîmes en retour du tawac et des couteaux. Ces arcs différaient de ceux des insulaires du Sud en ce qu'ils étaient plus minces; du reste ils étaient pareillement faits de branches de sapin jetées sur leur île par les vagues, solidifiées par des bandes de cuir et quelquefois par des bouts de baleine que retenaient de petites cordes. Leurs flèches,

éré
ute
lu-
ro-
s à
lif-
rts;
ux,
cu-
nde
ous
por-
Nos
bon
vec
ar-

n'ils
nes,
nais
ous
ux.
Sud
ent
sur
des
ine
es,

Ile Saritcheff

Voy. Autour du Monde. Beechey. Pag. 239

ainsi
d'os,
Le
toute
en u
cuisse
faite
soit d
d'une
ment
autres
peaux
autres
che la
Lor
dessus
faite d
en leu
parce
leur ap
et d'hu
nous e
tude d
outre d
cuir de
rin, qu
par le
marin.

ainsi que leurs lances, étaient garnies d'une pointe d'os, de bois ou de fer.

Leur habillement était le même que celui de toutes les tribus qui habitent la côte. Il consistait en une chemise descendant jusqu'à moitié des cuisses, avec de longues manches et un capuchon, faite généralement de peau de renne, et bordée soit d'une fourrure de renard gris ou blanc, soit d'une peau de chien. Le capuchon est ordinairement bordé d'une fourrure plus longue que les autres parties. Ils ont en outre une jaquette de peaux cousues ensemble, laquelle, mise sous leurs autres vêtemens, peut garantir le corps d'une flèche lancée de loin, et se porte en temps de guerre.

Lorsque l'atmosphère est humide, ils jettent pardessus leurs vêtemens de fourrure une chemise faite d'entrailles de baleine qui, tant qu'elle reste en leur possession, est tout-à-fait imperméable, parce qu'elle est alors, de même que tout ce qui leur appartient, passablement pourvue de graisse et d'huile; mais lorsqu'elles eurent été achetées par nous et se furent séchées, il s'y forma une multitude de trous par lesquels passait l'eau. Ils ont en outre des culottes et des bottes, les premières en cuir de renne, les secondes en peau de veau marin, qui les unes et les autres peuvent se serrer par le haut avec des lanières en cuir de cheval marin. Au bout de celle qui se trouve ainsi attachée

autour de leur ceinture, ils suspendent d'ordinaire une touffe de cheveux, une aile d'oiseau, quelquefois une queue de renard qui, remuant par-derrière tandis qu'ils marchent, leur donnent un air grotesque et ont fait dire à un voyageur que les peuples de ce pays avaient des queues comme les chiens.

Ce fut dans le passage Schismareff que nous vîmes pour la première fois les ornemens de lèvre qui sont communs à tous les habitans de la côte jusqu'à la pointe Barrow. Ces ornemens consistent en morceaux d'ivoire, de pierre ou de verre, munis d'une double tête, comme les boutons de chemise, dont l'une est insérée dans la lèvre inférieure au moyen d'un trou qu'on y pratique. Deux de ces trous sont pratiqués dans une direction oblique, environ un demi-pouce au-dessous des coins de la bouche. L'incision se fait à l'âge de puberté, et n'est alors que de la largeur d'un tuyau de plume; mais à mesure qu'ils vieillissent, les naturels agrandissent l'orifice, et augmentent en conséquence les proportions de l'ornement afin qu'il s'y maintienne. Chez les adultes cet orifice a un demi-pouce de diamètre, et peut au besoin s'élargir jusqu'à trois quarts de pouce.

Vers midi, une brise s'élevant, les naturels nous quittèrent pour regagner le rivage; et nous, sans explorer plus avant ce passage, nous continuâmes

notre route au nord, car l'époque fixée pour le rendez-vous à l'île Chamisso était déjà passée. Nous entrâmes dans le détroit de Kotzebue le matin du 22 juillet, au milieu d'un épais brouillard qui nous empêchait de rien apercevoir. Plus tard, lorsqu'il se dispersa, nous fûmes très surpris de nous trouver en face d'un passage situé sur la côte septentrionale qui a échappé à l'observation de Kotzebue. Je le nommai *passage Hotham*, en l'honneur d'un des lords de l'amirauté. Comme nous devions être obligés de séjourner trois ou quatre jours devant l'île Chamisso, pour y renouveler notre provision d'eau avant de poursuivre notre course vers le nord, l'aliége fut mise en mer et alla sous les ordres de M. Elson examiner notre nouvelle découverte. Il était convenu qu'elle devait rejoindre le navire à l'île ci-dessus nommée.

Nous fûmes bientôt visités par plusieurs baidares, portant de dix à treize hommes chacune, lesquels venaient nous proposer des échanges. Ils ressemblaient complétement aux naturels du passage Schismareff, quoiqu'ils eussent meilleure mine, et portaient tous à leur lèvre les ornemens décrits plus haut. Ils les retiraient du trou pour nous les vendre, s'embarrassant peu que la salive coulât alors par cette ouverture sur leur menton; au contraire, quand nous témoignions notre dégoût à cette vue, ils se moquaient de nous, en

passant la langue à travers le trou et en clignant les yeux.

Les objets qu'ils apportèrent avec eux étaient, comme toujours, des peaux, du poisson, des instrumens de pêche et de chasse, enfin divers ustensiles. Leur pelleterie consistait en peaux de veau marin, en fourrures de renard ordinaire et de renard antarctique, de rat ordinaire et de rat à musc, de martre, de castor, d'hermine de trois espèces, l'une blanche, l'autre avec le dos brun-clair et le ventre jaune, la troisième avec un dos gris tacheté de blanc et de jaune; de loutre américaine, de lièvre blanc, d'ours polaire, de loup, de renne et de blaireau. Leurs poissons étaient du saumon et des harengs: leurs instrumens des lances de bois, munies d'une pointe de pierre ou d'une dent de walrus, des harpons tout-à-fait pareils à ceux des Esquimaux, des flèches, des poinçons à forer, et un instrument dont nous ne comprenions pas d'abord l'usage. Les naturels nous expliquèrent ensuite qu'il leur servait à boire le sang des animaux mourans, et l'expression de plaisir qui brillait dans leurs yeux tandis qu'ils nous donnaient cette explication, nous fit conclure qu'ils savouraient le sang avec autant de délices que les Esquimaux. Sur cet instrument, ainsi que sur les autres, étaient gravées diverses figures d'hommes, de bêtes et d'oiseaux, avec une vérité et un naturel qui mon-

traient que cet art était commun parmi eux. Des troupeaux de rennes y étaient, en général, représentés; ici, un homme les poursuivait en se baissant; là, le chasseur était parvenu à s'approcher de sa proie et lançait sa flèche. On voyait sur un troisième objet la manière de prendre des veaux marins avec la peau d'un de ces mêmes animaux, enflée de telle sorte qu'elle servait de leurre : on la mettait sur la glace, et non loin de l'endroit se tenait un homme couché sur le ventre, avec un harpon en main, prêt à frapper le premier veau qui se montrerait. Ailleurs, c'était un veau marin que des naturels ramenaient sur un petit traîneau; ou bien plusieurs baidares harponnaient des baleines qui avaient été d'abord percées de flèches. Enfin nous pûmes ainsi connaître toutes les habitudes et les occupations des naturels.

Ils offrirent aussi de nous vendre divers autres objets, tels que des vases en bois de toutes les formes, et de petites figures d'ivoire, dont quelques-unes étaient longues de trois pouces seulement, et tout-à-fait habillées à la manière des Esquimaux. Leurs harpons et leurs lances étaient tous des branches de pin ou de cyprès, probablement jetées sur les côtes par la mer; et cependant ils portaient dans de petits sacs des pains de résine, qui nous firent supposer qu'ils avaient adhéré aux arbres vivans. Ils possédaient aussi de l'ocre

rouge, dont ils peignaient la carcasse de leurs baidares. Ces peuples, dans leurs personnes aussi bien que dans leurs manières et leurs instrumens, avaient tous les traits caractéristiques des Esquimaux : de larges et grosses figures rondes, les os des joues saillans, de petits yeux bruns, des sourcils obliques comme les Chinois, et de grandes bouches. De même que les naturels du passage Schismareff, ils portaient leurs cheveux rasés sur le milieu de la tête. L'ophthalmie était générale parmi eux : aussi quelques-uns étaient-ils obligés d'avoir une espèce d'abat-jour, ou des lunettes de bois, avec une large fente, pour que chacun pût voir au travers. Enfin la salutation de nos visiteurs consistait encore ici à mettre leur nez en contact avec les nôtres, et à passer leurs mains sur nos visages.

Lorsque nous eûmes acheté tout ce qu'ils avaient à nous vendre, ils quittèrent le vaisseau, enchantés de leur excursion; et après s'être éloignés à quelque distance, ils battirent des mains, étendirent les bras, et se frappèrent le corps à plusieurs reprises, ce que nous apprîmes plus tard être la démonstration ordinaire d'amitié parmi toutes ces tribus. Ils se tournèrent alors vers le rivage, et, battant l'eau en cadence avec leurs pagaies, poussèrent leurs baidares avec une rapidité à laquelle nous ne nous attendions pas. Ces chaloupes res-

semblent, pour la construction, aux oomiaks de la baie d'Hudson, mais elles diffèrent du modèle en ce qu'elles ont les deux extrémités pointues. Elles consistent en une charpente de bois flotté, recouverte de peaux de walrus bien tendues ; cette charpente, de même que les bancs des rameurs, est simplement attachée par des courroies, ce qui permet de plier la chaloupe, et la rend plus portative. Les peaux employées en cette circonstance deviennent transparentes lorsqu'elles sont bien imbibées d'eau, et l'étranger n'ose mettre le pied sur le fond mobile de la chaloupe, croyant qu'il va céder sous son poids : c'est néanmoins un plancher solide et durable, quand on a soin de graisser les peaux.

Nous levâmes l'ancre dans l'après-midi du 23 juillet, emportant une bonne opinion de nos visiteurs, par suite de la bonne foi qu'ils montrèrent dans tous nos marchés, alors même qu'ils pouvaient nous tromper sans courir risque d'être découverts. Le 25, à quatre heures du matin, nous atteignîmes l'île de Chamisso, notre lieu de rendez-vous, dix jours plus tard qu'il n'avait été convenu entre le capitaine Franklin et moi ; mais aucun inconvénient ne pouvait en résulter, car nous arrivions encore avant lui. Cependant, lorsque nous approchâmes de l'île, nous découvrîmes sur son sommet, à l'aide de nos télescopes, un petit monceau

de pierres ; mais elles paraissaient rassemblées depuis si long-temps que nous ne pûmes l'attribuer qu'aux gens de Kotzebue, lorsqu'il avait visité ces lieux en 1816.

Nous ancrâmes *la Blossom* dans le détroit de Kotzebue, presque aussi loin qu'un vaisseau de sa classe pouvait avancer, entre l'île Chamisso au sud et la péninsule Choris au nord, avec la baie Escholtz à l'est, et un espace de mer trop vaste à l'ouest pour que nous aperçussions la côte. L'île Chamisso, dont la plus haute partie s'élève à 231 pieds au-dessus du niveau de la mer, est escarpée sur tous les points, excepté à l'est, où elle se termine par une langue de sable fort basse, sur laquelle sont des restes d'habitations. Distinctement séparé de cette île, est un vaste rocher ressemblant à une grosse tour, que nous nommâmes île *Puffin*. Dans une baie sablonneuse, du côté occidental de la péninsule Choris, nous trouvâmes quelques Esquimaux qui avaient tiré leurs baidares sur le rivage, et élevé une hutte temporaire. Ils étaient inférieurs, sous toute espèce de rapports, à ceux que nous avions déjà vus.

D'après mes instructions, je devais d'abord attendre à cet ancrage le capitaine Franklin ; mais nous avions ensuite arrêté qu'il serait plus utile que le navire continuât de s'avancer vers le nord, et d'examiner la côte dans cette direction, l'allége

longeant la terre d'assez près pour découvrir les gens du capitaine, pour ériger des poteaux indicateurs de notre passage, et laisser des instructions relatives à l'endroit où ils trouveraient le navire. Il avait aussi été convenu que je laisserais un certain nombre d'hommes sur l'île Chamisso pendant que le navire s'en absenterait; mais cette île était si différente de ce que nous pensions, accesible sur presque tous les points, au lieu de n'avoir qu'une seule place de débarquement, qu'une petite troupe n'aurait été d'aucune utilité si les naturels avaient eu des dispositions hostiles; tandis que, d'autre part, la force numérique de mon équipage ne me permettait pas d'en séparer un fort détachement. Mais, afin que le capitaine Franklin ne manquât point de provisions dans le cas où il ne verrait pas le navire le long de la côte et arriverait à l'île en notre absence, nous enterrâmes un baril de farine soigneusement fermé, sur le roc Puffin, qui nous sembla l'endroit le moins fréquenté du voisinage; nous déposâmes à l'île Chamisso, dans une bouteille, les instructions nécessaires pour le trouver, et nous écrivîmes à la couleur blanche, sur de larges pierres, l'endroit où la bouteille était déposée.

Le 28, M. Elson, qui avait été, par mes ordres, examiner l'ouverture que nous avions découverte sur le côté septentrional du détroit de Kotzebue,

revin et rapporta que l'entrée en était si basse que l'allége n'avait pu y pénétrer. L'ouverture avait une largeur considérable, et formait une vaste nappe d'eau de trente ou quarante milles d'étendue, qui, à quelque distance, n'était pas salée ; d'où l'on peut conclure que l'ouverture ne communique pas avec la mer par son extrémité. Les Esquimaux des rives étaient plus nombreux que nous ne le supposions, mais fort affables et fort paisibles. Lorsque l'allége jeta l'ancre vers une pointe basse de sable sur laquelle ils avaient établi leurs habitations d'été, elle fut bientôt entourée par une quinzaine de baidares, portant cent cinquante hommes. Cette supériorité de force, vu que l'équipage de l'allége ne se montait qu'à dix personnes, leur eût permis de prendre des libertés s'ils l'avaient jugé convenable, étant toujours armés d'arcs et de flèches, de lances, et d'un grand couteau pendant le long de leur cuisse. Mais loin d'avoir aucune intention hostile, ils se prêtèrent volontiers à un arrangement que nos hommes leur proposèrent, c'est-à-dire à ce que leurs baidares n'approchassent de l'allége que l'une après l'autre. En échange de leurs marchandises, ils demandèrent principalement des grains de verre bleu, des objets de coutellerie, du tabac et des boutons.

Tandis qu'on faisait au navire quelques répara-

tions urgentes, afin que nous pussions continuer notre route vers le nord, je voulus visiter, dans la baie Escholtz, ces glaciers extraordinaires qui, au dire de Kotzebue, sont revêtus d'un sol épais d'un demi-pied, et produisent la plus abondante verdure. Nous mîmes donc une chaloupe en mer, et traversant à la voile la baie, dont l'eau est fort basse, nous débarquâmes près d'un villlage abandonné, sur une pointe de sable où bivouaqua Kotzebue, et que j'appelai ensuite pointe *Éléphant*, parce que je trouvai dans le voisinage des os de l'animal de ce nom. Pendant que nous longions la côte, la surface brillante des montagnes dont elle est bordée en quelques endroits attira notre attention, et nous dirigea du côté où nous devions plutôt rencontrer le curieux phénomène que nous cherchions. Autrement il nous eût échappé, quoique le capitaine Kotzebue ait soigneusement décrit les lieux où il l'observa; car depuis la visite de ce voyageur la montagne de glace s'est fondue en si grande partie, qu'il n'en subsiste plus que des morceaux tout-à-fait insignifians. Le plus vaste, situé à environ un mille ouest de la pointe Éléphant, fut particulièrement examiné par notre chirurgien, M. Collie, qui, perçant la glace dans une direction horizontale, trouva qu'elle recouvrait simplement le flanc de la montagne, laquelle était de terre et de sable congelés. En levant plusieurs

couches de cette terre et de ce sable, il reconnut qu'il y avait une ligne de séparation bien marquée entre la glace et la montagne, et que les Russes avaient été trompés par les apparences. Enfin, creusant la surface proprement dite à trois pieds de la pente, il rencontra de la terre gelée à onze pouces; quatre verges plus loin, il la rencontra à vingt-deux pouces de profondeur.

Nous remarquâmes de pareilles couches de glace dans plusieurs autres parties du détroit, et il semble qu'elles proviennent ou de la neige qui pendant l'hiver s'arrête le long des flancs et dans les creux de la montagne, puis se change en glace pendant l'été par des fusions et des congélations partielles, ou des nombreux courans d'eau qui sortent continuellement de la montagne, sur laquelle les rayons du soleil ont moins de force que sur d'autres parties, à cause de sa position. Cette eau se convertit en glace, soit tandis qu'elle parcourt la surface encore gelée de la montagne, soit lorsqu'elle atteint la terre au bas de la chaîne, s'élevant alors par formation successive, et finissant par remonter à la surface. Nous visitâmes de nouveau ces lieux un mois plus tard, et nous trouvâmes dans leur aspect un changement considérable, qui nous démontra encore plus complétement l'erreur de Kotzebue.

Le village décrit, qui était situé sur la pointe

Éléphant, consistait en une rangée de huttes, grossièrement construites en bois flotté et en gazon, larges de six pieds carrés et hautes de quatre. En face il y avait des monceaux de bois, et à l'entour des tas d'os, des crânes de veaux marins et d'autres animaux, sans doute conservés par suite de superstitions analogues à celles des Groenlandais, qui gardent soigneusement ces parties du squelette. L'herbe croissait en abondance autour de ces habitations abandonnées, et aussi sur les bords de plusieurs marres d'eau douce, fréquentées par quelques oiseaux sauvages. Il était nuit quand nous regagnâmes le navire.

§ 10.

Nous quittons le détroit de Kotzebue pour aller explorer la côte américaine vers le nord. Cap Thompson. Pointe Hope. Cap Beaufort. Cap Glacé. Cap Franklin. Ouverture Wainwright. L'allége continue d'explorer la côte. Le navire revient au détroit de Kotzebue. Après le retour de l'allége l'approche de l'hiver nous oblige à repasser le détroit de Behring, et nous gagnons la côte de Californie.

Le 30 juillet 1826, nous quittâmes l'île Chamisso, en compagnie de l'allége, et nous sortîmes du détroit de Kotzebue. Le lendemain nous parvînmes à la hauteur du cap Krusenstern, près duquel nous enterrâmes une lettre pour le capitaine Franklin, élevant sur le rivage un poteau qui de-

vait lui indiquer où il la trouverait. Ce cap est une langue de terre entrecoupée par des lacs, et s'étendant au bas d'un groupe de montagnes qui ne présentent absolument rien de remarquable. Là, la côte se dirige tout à coup vers le nord-ouest.

Continuant de longer la terre, nous passâmes vers minuit en vue d'une chaîne de montagnes qui se termine à environ quatre milles de la mer, et doit être le cap Mulgrave du capitaine Cook. Ce dernier, en effet, navigua à trop grande distance de cette partie de la côte pour apercevoir la terre qui existe entre la mer et les montagnes, et qui, par-delà la chaîne Mulgrave, forme une vaste plaine, entrecoupée de lacs du côté du rivage. Ces lacs sont si rapprochés qu'on pourrait au besoin, en transportant une légère chaloupe de l'un à l'autre, naviguer par l'intérieur du pays. Ils sont alimentés par les pluies et par la fonte des neiges, et déchargent leurs eaux dans la mer par de petites ouvertures, mais si basses, que les baidares seules des naturels peuvent y pénétrer.

Le 1er août 1826, le vent tomba, et nous eûmes beaucoup de peine à nous maintenir malgré le courant à l'endroit où nous étions parvenus. Le 2, favorisés par une brise, nous approchâmes d'un cap, haut de 450 milles, que j'appelai *Thompson*, en l'honneur d'un des commissaires de la marine.

Comme c'était un endroit propre à l'érection d'un poteau de signalement pour le capitaine Franklin, nous allâmes à terre, et nous y fûmes reçus par quelques Esquimaux, qui nous proposèrent aussitôt de faire des échanges. Parmi les tribus que nous visitâmes sous ces latitudes, peu de gens s'entendaient au trafic mieux que ceux-là. Aussi fut-ce seulement lorsque nous leur eûmes acheté tout ce qu'ils avaient à nous vendre qu'ils nous laissèrent la paix. Ils étaient d'ailleurs honnêtes, bons, empressés. Pour les traits, les vêtemens et les armes, ils ressemblaient aux naturels du détroit de Kotzebue. Mais ils témoignèrent à notre égard plus de curiosité que nos autres visiteurs, et examinaient avec beaucoup d'attention chaque partie de notre habillement. Ce fait, ainsi que leur épouvante à la détonation d'un coup de fusil, et leur surprise à la vue d'un oiseau qui, atteint par la balle, vint tomber à leurs pieds, nous firent présumer qu'ils n'avaient encore eu que des relations très bornées avec les Européens. Le plus vieux de la troupe, qui pouvait avoir cinquante ans, était estropié. Les autres étaient robustes, et plus grands que les Esquimaux ordinaires. Ainsi nous remarquâmes un homme de cinq pieds neuf pouces et une femme de cinq pieds quatre pouces. Toutes les femmes avaient trois petites lignes tatouées sur le menton, ce qui est la marque distinctive du beau

sexe le long de toute cette côte. Nous observâmes aussi parmi elles une coutume qu'on trouve chez les Arabes, et qui consiste à se noircir le bord des paupières. Tous les hommes portaient à leur lèvre inférieure les ornemens d'usage; et les deux sexes avaient les dents en très mauvais état, sans doute parce qu'ils les appliquent constamment aux substances dures dont leurs vêtemens, leurs ustensiles et leurs canots sont faits.

Nous allâmes ensuite visiter une vallée voisine, où nous trouvâmes un petit village situé près d'un ruisseau qui coulait dans un vaste lit de neige fondue. Les bords de ce courant d'eau douce étaient fertiles; mais la végétation y avait moins de vigueur que dans le détroit de Kotzebue, bien que le nombre des plantes fût peut-être plus considérable. Les tentes des habitans consistaient en quelques bâtons mal recouverts de peaux, et ne pouvaient les garantir ni de la pluie ni du vent. Elles étaient sales, comme à l'ordinaire, mais appropriées au goût des naturels, qui sans doute n'y voyaient rien de choquant. Ces derniers témoignaient un grand plaisir de notre visite, et placèrent devant nous plusieurs plats; entre autres, deux qu'ils regardaient comme exquis : des entrailles de veau marin, et une jatte de sang coagulé. Mais malgré tout notre désir de leur être agréables, personne de nous n'osa prendre part à ce festin. Voyant no-

tre répugnance, ils essayèrent d'un entremets pour nous tenter : c'était une espèce de poisson cru, proprement coupé en tranches, et serré entre des couches de graisse blanche et de graisse noire ; mais ils ne réussirent pas mieux. Alors, par forme de compensation sans doute, ils nous régalèrent d'une danse nationale, exécutée au son du tambourin, qu'accompagnaient les chants des danseurs eux-mêmes.

Après avoir examiné ce village, nous gravîmes le cap Thompson, et nous découvrîmes une langue de terre basse qui s'avançait à l'ouest-nord-ouest dans la mer, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Comme cette pointe n'avait été jamais marquée sur nos cartes, je la nommai *pointe Hope*. Elle dépasse la ligne générale de la côte d'une soixantaine de milles, et est entrecoupée par des lacs et de petites criques, dont les entrées sont du côté septentrional. Il est étonnant que Cook et Clerke, qui passèrent à très petite distance de cet endroit, aient pris la projection pour de la glace qui avait été chassée vers la terre, et omis de la marquer sur leur carte. Quand nous fûmes retournés au vaisseau, un brouillard, qui dura plusieurs jours, suspendit toutes nos opérations. Lorsqu'il se dissipa enfin, nous aperçûmes sur la pointe en question un village, que nous allâmes visiter. Les Esquimaux qui l'habitaient nous firent bon ac-

cueil, nous entraînèrent presque de force dans leurs logemens souterrains, et là nous servirent tous leurs mets les plus recherchés. Ces naturels différaient beaucoup de ceux que nous avions déjà vus : ils étaient extrêmement petits, sales et dégoûtans; les uns étaient aveugles; les autres décrépis avant l'âge; enfin vêtus de haillons, pleins de graisse, ils avaient un air complétement misérable.

Cependant l'allége nous avait rejoints; après avoir renouvelé ses provisions, nous fîmes route vers le nord, et tâchâmes d'approcher de la terre du côté septentrional de la pointe Hope; mais le vent fut si léger, qu'à peine pûmes-nous lutter contre le courant. Le lendemain, comme le vent était encore défavorable à nos projets, nous gouvernâmes vers la terre la plus éloignée que nous eussions en vue vers le nord, et qui répondait au cap Lisburn de Cook. Lorsque nous eûmes gagné ce point, nous allâmes à terre, et nous gravîmes la montagne, afin de pouvoir examiner la côte.

Nous trouvâmes qu'elle tournait vers l'est, presque à angle droit, puis se dirigeait au sud-est, aussi loin que l'œil pouvait la suivre. Notre hauteur était de huit cent cinquante pieds au-dessus de la mer; nous étions montés par une vallée qui réunissait tous les courans d'eau tributaires de la montagne et qui les versait en cascade sur la berge. La base de la montagne était de pierre à feu et de

pierre à chaux, et abondait en fossiles. Le sol était peu profond dans la vallée; une mousse épaisse et marécageuse recouvrait seulement les rochers. Cependant la végétation était aussi riche que dans le détroit de Kotzebue, à plus de cent milles vers le sud, ou, ce qui est plus important, à plus de distance encore par-delà la grande barrière de glace. Plusieurs rennes paissaient au milieu de ces pâturages, et de nombreux oiseaux fréquentaient les rochers; mais les marais engendraient des myriades d'insectes qui étaient insupportables.

Après avoir déposé une bouteille dans ce lieu, nous poursuivîmes notre route à l'est, accompagnés de l'allége. Le vent était léger, et nous fîmes si peu de progrès que le 9 août nous apercevions encore le cap Lisburn. Avant que nous l'eussions entièrement perdu de vue, je débarquai près d'un petit cap, que je nommai *cap Beaufort*, en l'honneur du capitaine de ce nom, géographe de l'Amirauté. Ce cap, situé dans la profondeur d'une grande baie formée entre le cap Lisburn et le cap Glacé, est le dernier point où les montagnes viennent jusqu'à la mer, par la raison que la côte tourne au nord, tandis que la chaîne garde la direction première.

Les jours suivans nous restâmes presque stationnaires. Le 12, nous vîmes dans la matinée un grand nombre d'oiseaux, de walrus et de petites

baleines blanches, d'où je conclus que la plaine de glace qui existait vers le nord, à cinq ou six milles de nous, devait être interrompue en quelque endroit peu éloigné. Comme il m'était impossible de déterminer la continuation de la côte à cause des épais brouillards qui régnaient sans cesse, j'allai le 13 vérifier la position de la glace. Elle s'étendait du nord 78 degrés est au sud 29 degrés ouest, et présentait effectivement plusieurs ouvertures par lesquelles le vaisseau aurait pu s'avancer de quelques milles. Mais comme cette excursion était sans utilité et que le brouillard se dissipait, nous retournâmes vers la terre, qui à huit heures du soir se montra basse et continue vers l'ouest jusqu'au cap Glacé, et vers l'est aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nous mîmes en panne à deux milles de la terre, où j'allai moi-même le lendemain. Non loin du rivage et dans la direction de la côte, il y avait un lac long de presque une demi-lieue, ayant à son extrémité sud-ouest une ouverture, mais qui n'était assez profonde que pour des baidares.

Le lac du côté de la terre était bordé par de petites éminences très escarpées, derrière lesquelles s'élevaient quelques collines hautes de deux cents pieds. Près de l'entrée de ce lac étaient deux jurtes habitées par des Esquimaux, qui nous vendirent deux cygnes et quatre cents livres de venaison. Ces cygnes étaient sans leurs pates, qui

avaient été converties en rets, d'après la mode des Esquimaux de l'est; et l'on doit être surpris que, quoique si éloignés du Kamtschatka et de la route ordinaire des vaisseaux, ces gens ne parussent étonnés de voir ni le navire ni la chaloupe, et qu'ils fussent pourvus de couteaux et de marmites de fer.

Lorsque nous fûmes retournés à bord, un épais brouillard nous obligea à nous éloigner de la côte. Nous gouvernâmes au nord-ouest, et à minuit nous mîmes en panne au milieu des glaçons. A cinq heures et demie du matin, une dispersion partielle du brouillard nous montra la terre, au nord 86 degrés est, qui s'étendait dans une direction nord-est aussi loin que l'horizon. Vers six heures, nous mîmes en panne à trois milles de la côte et non loin de l'entrée d'un lac spacieux, qui paraissait recevoir les eaux d'une rivière considérable. A l'entour la contrée était basse; mais au nord de l'embouchure elle devenait plus haute et présentait une longue chaîne de collines escarpées, se terminant à un cap, qui fut le point de la côte le plus éloigné que nous vîmes du vaisseau, et que j'appelai du nom de l'illustre capitaine Franklin.

Les naturels avaient profité de cette élévation du terrain pour construire leurs habitations d'hiver. Ils étaient fort nombreux en cet endroit : aussi trois baidares se dirigèrent-elles bientôt vers notre

navire pour faire avec nous les échanges ordinaires. Plusieurs de ceux qu'elles portaient montèrent à bord sans même y être invités, et ne parurent nullement surpris de tout ce qu'ils virent : chose qui nous causa beaucoup de surprise, car nous n'avions pas connaissance qu'aucun autre vaisseau eût visité la côte depuis le voyage de Kotzebue huit années avant, et encore ce marin ne s'était avancé qu'à deux cents milles de la résidence de cette tribu. Au reste nos visiteurs ne différaient en rien des autres Esquimaux, excepté qu'ils étaient mieux vêtus.

Quand ils nous eurent quittés, nous fîmes voile au nord-ouest, dans l'espérance que le vent, qui avait été long-temps au nord-est, s'y maintiendrait jusqu'à ce que nous eussions vérifié le point de jonction entre la glace et la terre, lequel, d'après ce que nous avions vu le matin, nous pouvions raisonnablement supposer ne pas être fort éloigné du point de la côte le plus distant que nous apercevions du haut de notre grand mât. Par malheur le vent vint à changer, et nous ne pûmes accomplir notre projet, dans la crainte que, si quelque accident arrivait au vaisseau, il ne se trouvât plus en état de regagner le lieu du rendez-vous dans le détroit de Kotzebue. Ce fut d'ailleurs une consolation pour nous de songer que l'allége, tandis que nous reviendrions sur nos pas, pourrait con-

tinuer de marcher en avant. En conséquence, comme nous étions déjà au milieu d'août et que le beau temps dont nous avions été jusqu'alors favorisés devait sans doute ne pas être durable, nous retournâmes vers le cap Glacé, afin de rejoindre l'allége qui croisait alors dans cette direction.

Nous côtoyâmes la terre jusqu'à ce cap, qui est le point le plus avancé qu'atteignit le capitaine Cook, et qui, à l'époque de sa découverte, était environné de glace, d'où il a reçu son nom; mais, lors de notre passage, la glace n'était pas encore formée. Le cap est fort bas et adossé à un lac qui reçoit les eaux d'une rivière considérable et qui communique à la mer par un étroit canal rempli de bas-fonds. Le continent, des deux côtés du cap Glacé, depuis l'ouverture Wainwright d'un côté jusqu'au cap Beaufort de l'autre, est plat et couvert de mousses marécageuses.

Le lendemain dans la matinée s'éleva un épais brouillard qui dura jusqu'à midi; mais alors il se dissipa et nous eûmes la satisfaction d'être rejoints par l'allége. Après notre séparation, M. Elson qui la commandait avait longé le rivage de fort près, et reconnu la continuité de la terre depuis l'endroit où le vaisseau avait quitté la côte jusqu'à celui où nous étions alors, levant ainsi tous les doutes sur ce point et prouvant que le capitaine

Franklin ne trouverait pas de passage au sud du cap auquel j'avais donné son nom.

Je communiquai aussitôt mes projets à M. Elson. Les instructions que je lui donnai portaient en substance qu'il suivît la côte vers le nord-est aussi loin que possible, afin de donner les plus prompts secours à M. Franklin dans le cas où il se trouverait en situation de les recevoir. Il devait en outre chercher à connaître la direction de la terre et la position de la glace, recueillir tous les détails qui, dans le cas où l'autre expédition ne réussirait pas, nous permettraient de calculer les chances de succès d'une tentative faite pour découvrir de ce côté un passage nord-est; enfin ne pas se laisser assiéger par la glace, rebrousser chemin dès qu'il aurait à craindre ce danger, et ne pas prolonger son absence au-delà de la première semaine de septembre.

Nous cheminâmes de compagnie vers le nord jusqu'au 17. Après que M. Elson m'eut quitté, je marchai encore quelques jours dans cette direction, puis je revins vers la terre entre le cap Beaufort et le cap Glacé. La côte, à l'endroit où nous débarquâmes, avait un tel aspect de désolation, que nous ne croyions devoir y rencontrer aucun être humain. A peine cependant eûmes-nous mis le pied sur le rivage que nous vîmes une baidare pleine de monde aborder à peu de distance

de nous. Il y avait trois hommes, quatre femmes et deux enfans.

Ces naturels furent aussi empressés à faire des échanges que l'avaient été leurs voisins, estimant nos vieux boutons de cuivre plus que tout le reste, les couteaux exceptés. Les hommes portaient tous des ornemens de lèvre, qu'ils s'amusaient à tourner, comme les Musulmans font leurs moustaches. Les enfans que nous avons vus en cette occasion ne portaient pas encore cette espèce de parure. De même, une jeune fille qui entrait dans sa onzième année n'avait qu'une seule ligne tatouée sur le menton, tandis qu'une jeune femme de vingt-trois ans, mère des enfans, avait les trois lignes d'usage. Un de ses fils se roulait au fond de la baidare avec un gros morceau de veau marin dans la bouche, le suçant comme un marmot d'Europe eût sucé un hochet. La mère était assez jolie et voulut bien qu'on fît son portrait. D'abord elle ne refusa point de se laisser regarder aussi fixement qu'il était besoin pour que l'artiste pût travailler; mais ensuite elle se voila la tête avec une pudeur qui aurait fait honneur à une femme plus civilisée. Quand je voulus écarter son voile, elle interrogea des yeux son mari pour savoir si elle devait céder; mais celui-ci l'approuva, et le portrait ne fut pas achevé.

Un épais brouillard nous força bientôt de retourner à bord. Le matin suivant, nous approchâ-

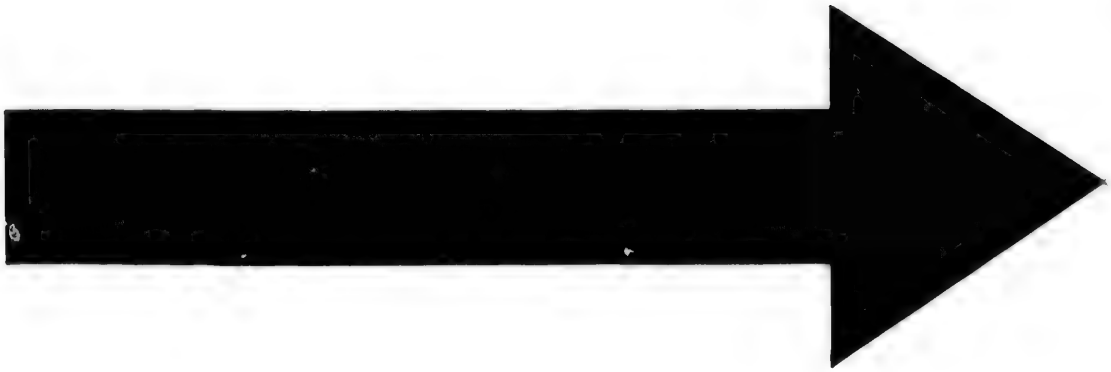
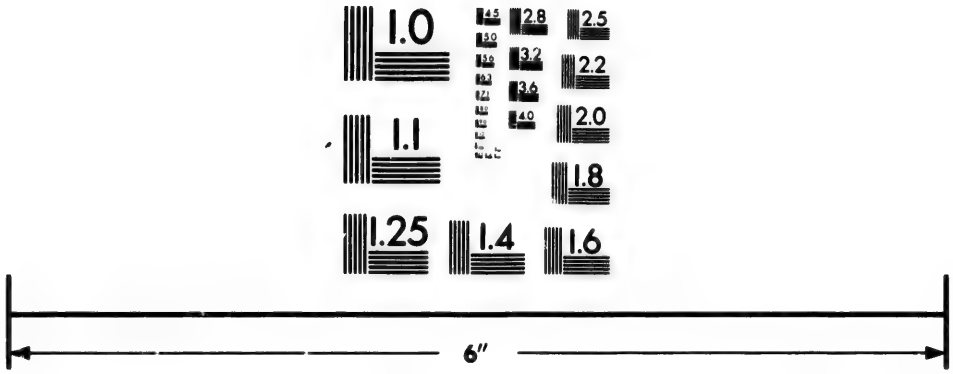


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

mes de la côte vers le cap Beaufort, mais le vent nous empêcha d'aller à terre. Le 23, le 24, et une partie du 25, il souffla avec violence, et l'atmosphère fut brumeuse : aussi fûmes-nous obligés de nous éloigner à telle distance de la terre que nous n'aurions pu apercevoir l'expédition du capitaine Franklin si elle eût alors passé le long de la côte. La nuit du 25 fut froide, mais claire, avec environ quatre heures de ténèbres, pendant lesquelles nous contemplâmes une magnifique aurore boréale. Le 26, comme nous étions à la hauteur de la pointe Hope, j'envoyai les chaloupes à terre chercher de l'eau et du bois. Après un seul voyage, le vent changea et empêcha un second débarquement.

Ainsi nous étions continuellement obligés de naviguer à grande distance de la côte, de sorte qu'il pouvait arriver que l'expédition de terre, en cas de succès, passât sans apercevoir le vaisseau. Je résolus donc de regagner le détroit de Kotzebue, et d'y attendre aussi bien le retour de l'allége que l'arrivée du capitaine Franklin.

En conséquence nous atteignîmes le cap Krusenstern le 27, et dans la soirée du jour suivant nous jetâmes l'ancre devant l'île Chamisso. Dès que le navire fut mouillé, nous envoyâmes deux chaloupes, l'une à l'île ci-dessus nommée pour examiner l'état des courans d'eau, l'autre au roc Puffin pour reconnaître si le baril de farine que nous y avions en-

terré était intact. Nous soupçonnions le contraire, parce que nous voyions six baidares sur le rivage, et qu'aucune n'osait approcher du vaisseau comme à l'ordinaire. Au retour de nos chaloupes, nous apprîmes d'abord qu'il n'y avait pas à se procurer une goutte d'eau, parce que les neiges qui alimentaient naguère les courans étaient entièrement fondues, et ensuite que le baril de farine avait été déterré, enfoncé; qu'on avait emporté les cercles, et que la farine gisait à terre mise en pâte. Nos soupçons se portèrent aussitôt sur les naturels de la péninsule, d'autant plus qu'ils vinrent le lendemain nous visiter, dansant et jouant du tambourin dans leurs canots : manière de chercher à se concilier nos bonnes grâces dont nous n'avions jamais encore été favorisés.

Quand ils furent près du navire nous leur montrâmes une poignée de farine, puis le roc Puffin. Leur air coupable prouvait qu'ils comprenaient parfaitement ce que nous voulions dire; mais ils protestèrent avec force de leur innocence, et pour démontrer qu'il était impossible qu'ils eussent commis le vol, ils mirent leurs doigts sur leurs langues, et crachèrent dans la mer avec dégoût, afin de nous montrer combien l'aliment que nous leur présentions leur paraissait mauvais, ne s'apercevant pas que cet argument retombait sur eux, puisqu'il impliquait qu'ils y avaient goûté. Mais désirant

gagner leur amitié, dans l'intérêt de l'expédition de terre, je fis semblant de croire à leurs protestations.

Le lendemain les chaloupes retournèrent à l'île Chamisso pour creuser des puits, car à bord nous n'avions plus d'eau que pour neuf jours; j'allai moi-même rendre visite aux Esquimaux qui s'occupaient alors à transporter vers leurs habitations d'hiver les provisions de saumon salé, d'huile de veau marin et de peaux qu'ils avaient réunies dans leur excursion d'été le long de la côte. Quand ils aperçurent notre chaloupe s'avançant vers le rivage, ils nous députèrent une baidare pour nous inviter à pousser jusqu'à leur camp; et comme nous ramions de compagnie vers le bord, remarquant avec quelle facilité ils passaient notre chaloupe, ils se mirent à manier leurs pagaies de toutes leurs forces, et fiers de l'avantage qu'ils avaient sur nous, ils nous laissèrent de beaucoup en arrière.

L'eau était si basse qu'il nous fallut aborder à quelque distance du village; et les naturels, qui pendant ce temps-là avaient tiré leur baidare sur grève, vinrent au-devant de nous, leurs bras ôtés des manches de leurs casaques et passés dans les casaques mêmes. Ils avaient aussi cela de particulier qu'ils nous saluèrent tous les uns après les autres, et ils le firent en se léchant les mains, en se les passant sur la figure et sur le corps pour les passer ensuite sur les nôtres. Suivant eux, c'était

la manière la plus amicale dont ils pouvaient nous recevoir, et réellement ils désiraient gagner notre faveur; mais ils ne voulurent sous aucun prétexte nous laisser approcher de leurs tentes; et quand nous insistâmes, ils parurent résolus à nous en empêcher, même avec leurs armes qui étaient soigneusement rangées sur une pièce de terre basse près du camp. Ils souhaitaient néanmoins nous donner une preuve de leur hospitalité, et nous faisant asseoir sur une éminence, ils nous servirent des tranches de veau marin dans des écuelles de bois, et de petits fruits écrasés dans de la graisse et de l'huile, ou dans quelque autre substance hétérogène, car nous n'y goûtâmes pas. Voyant que nous ne touchions pas à ce festin, ils se mirent à nous vendre du saumon séché, dont nous achetâmes une grande quantité. En général, ils étaient honnêtes dans ces transactions, laissant leurs marchandises entre nos mains lorsque le marché n'était pas encore conclu, jusqu'à ce qu'ils eussent consulté quelqu'un de leurs amis; l'ami approuvait-il, notre offre était acceptée, sinon ils reprenaient leurs marchandises. Plusieurs fois cependant ils tâchèrent de nous en imposer avec des peaux de poisson tout-à-fait vides à l'intérieur, mais disposées de manière à représenter un poisson véritable : au reste cette ruse ne réussit qu'une fois. Les naturels, quand nous découvrions leurs artifices,

riaient de bon cœur, et traitaient la chose comme une simple plaisanterie. Ils appelèrent à leur aide toute l'adresse et toute l'imagination dont ils étaient doués pour nous faire comprendre avant notre départ que la farine avait été volée par des gens qui s'étaient cachés à la vue du vaisseau; mais nous ne fûmes pas leurs dupes, car nous devinions bien pourquoi ils ne voulaient pas que nous approchassions de leurs tentes.

Quelques jours après ils nous permirent d'entrer dans leurs habitations, et levèrent à notre égard toute défense, excepté celle d'écrire sur nos livres de notes, chose pour laquelle ils éprouvaient tant de répugnance qu'ils refusaient de nous donner le moindre renseignement si nous les laissions ouverts, et qu'ils prenaient eux-mêmes la peine de les fermer; ou si nous persistions à les ouvrir, ils baissaient la tête et jouaient des talons. Ces Esquimaux, au nombre d'environ trente-cinq, avaient cinq tentes construites avec des peaux d'animaux marins étendues sur deux bâtons. Dans l'intérieur le sol était recouvert de quelques planches larges de deux pieds : j'étais curieux de savoir comment ils s'étaient procuré ces planches, car ils n'avaient aucun moyen de les fabriquer eux-mêmes; mais je ne pus obtenir aucun détail sur ce point. Lors de notre première visite, ces naturels avaient tracé sur le sable une carte à la-

quelle j'avais peu fait attention. Quand nous les visitâmes pour la seconde fois, ils recommencèrent leur travail et l'exécutèrent sur le rivage d'une manière très ingénieuse et très intelligible. La ligne de la côte fut d'abord dessinée avec un bâton, et les distances furent marquées par les divisions de la route qu'on pouvait parcourir en un jour. Les collines et les chaînes de montagnes furent ensuite représentées par des élévations de sable ou de pierres, et les îles par des tas de cailloux, proportions gardées. A mesure que l'ouvrage avançait, quelqu'un des spectateurs proposait des changemens, et je changeai moi-même d'endroit une des îles Diomède qui était mal placée. Le géographe fit d'abord le récalcitrant; mais un de la troupe, se souvenant que du cap du prince de Galles on voyait les îles en une seule, lui confirma sa position et démontra l'erreur aux autres, qui parurent fort surpris que nous eussions connaissance de pareilles choses. Quand les montagnes et les îles furent érigées, les villages et les stations de pêche furent désignés par un grand nombre de petits bâtons fichés droit, en imitation de ceux qu'on aperçoit toujours aux endroits du rivage où ces tribus établissent leur résidence. Bientôt nous eûmes au complet un plan topographique de la côte, depuis la pointe Darby jusqu'au cap Krusenstern. Entre ces deux points ils placèrent au sud du cap

du Prince-de-Galles un havre et une large rivière dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Le havre communiquait avec un bassin intérieur nommé *Imau-rook*, qui était fort spacieux, et où l'eau était douce. L'entrée du bassin extérieur était si étroite que deux baidares ne pouvaient y pénétrer de front. Ils nous expliquèrent cela au moyen de deux morceaux de bois posés l'un près de l'autre, et en agitant leurs mains comme s'ils maniaient des pagaies. Ils les traînèrent alors jusqu'au canal, où les deux baidares furent obligées de se suivre; et quand elles l'eurent franchi, elles reprirent leur position première. La rivière coulait entre ce havre et le cap : suivant la description de nos hôtes, elle serpentait entre de vastes montagnes, et s'étendait beaucoup plus loin qu'aucun des individus présens n'avait pu remonter les baidares. Son nom était *Yoap-nut*, et son cours devait passer entre les chaînes de montagnes qui s'élèvent derrière le cap du Prince-de-Galles. A ce dernier cap ils placèrent un village appelé *Iden-noo;* un peu plus dans l'intérieur des terres, il y en avait un autre appelé *King-a-ghee* qui était leur propre résidence d'hiver. Au-delà d'Imau-rook était une baie que nous ne connaissions pas, nommée *I-art-so-rook*. Un point au-delà, que je supposai être l'entrée du détroit Norton, formait la limite de leurs connaissances géographiques dans cette direction.

Ils donnaient aux îles Diomède les noms de *Noo-nar-boak*, *Ignarlook* et *Oo-ghee-yak;* à l'île de King celui *d'Oo-ghe-a-book*, et celui *d'Ayak* à l'île Sledge[1]. Il est singulier que cette île, qui fut ainsi nommée par le capitaine Cook, à cause d'un traîneau qu'il y trouva, soit désignée par les Esquimaux eux-mêmes d'un mot qui dans leur langue signifie le même objet. Ils n'avaient pas de nom pour le cap Oriental, et ne connaissaient aucune autre partie de la côte asiatique. Ni la baie Schismareff ni l'ouverture dans la baie de Bonne-Espérance, ne furent tracées par eux; il nous sembla cependant, lorsque nous leur en fîmes l'observation, qu'ils n'ignoraient pas l'existence de la première. On a supposé que ces deux ouvertures se communiquaient, et que les Esquimaux qui dirent à Kotzebue qu'après avoir remonté la seconde pendant neuf jours on arriverait à la mer entendaient parler de cette jonction. Mais nos géographes n'avaient nulle idée d'une communication pareille : or, je crois qu'ils l'auraient connue si elle eût existé en effet, car en suivant cette route, ils se seraient évité un passage par mer autour du cap Espenberg, lequel dans des canots pesamment chargés est toujours périlleux, parce qu'il peut être difficile de débarquer sur la côte

Lorsque nous fûmes sur le point de remonter

[1] *Sledge* en anglais signifie *traîneau*.

dans notre chaloupe, tous les Esquimaux se réunirent pour prendre congé de nous; et les adieux, comme il était probable que nous ne nous reverrions jamais, furent plus tendres que nous ne l'aurions souhaité. Un homme de moyen âge qui paraissait leur chef, nous recommanda de quitter au plus vite ces régions. Comme je lui faisais comprendre par signes que mon intention était d'y séjourner encore quelque temps, et de dormir vingt nuits au moins avant de partir, il frissonna et rentra ses bras dans ses manches pour nous avertir de l'approche des froids. Je le remerciai de son avis; je leur fis à tous un cadeau, et nous prîmes congé d'eux. Le lendemain ils chargèrent sur leurs baidares tout ce qu'ils possédaient, et se dirigèrent vers la baie Escholtz.

Le 6 septembre notre curiosité fut vivement excitée par l'apparition de deux petites chaloupes sous voiles qui, vues à travers un léger brouillard, nous parurent d'abord si différentes des embarcations propres aux Esquimaux que notre imagination, qui depuis une certaine époque transformait tout objet extraordinaire apparaissant à l'horizon en chaloupes du capitaine Franklin, nous porta réellement à croire qu'il était enfin arrivé. Mais quand elles furent plus près, nous reconnûmes que c'était simplement deux baidares indigènes. Nous vîmes débarquer ceux qui les montaient, et

fûmes surpris de la rapidité avec laquelle ils dressèrent leurs tentes, s'établirent sur le rivage, et transportèrent dans leurs nouvelles habitations tout ce que renfermaient leurs baidares, qu'ils tirèrent hors de l'eau et tournèrent sens dessus dessous.

Quand nous allâmes leur rendre visite une heure après leur débarquement, tout était en aussi bon ordre dans leurs simples demeures que s'ils y eussent été établis depuis un mois, et ils ne manquaient d'aucune des choses capables de contribuer à leur bien-être. Rien ne pouvait mieux que la circonstance présente nous donner une idée de la manière vraiment indépendante dont ces tribus errent de lieux en lieux, transportant avec elles leurs maisons et tout ce qui leur est nécessaire; et nous ne fûmes pas moins étonnés de la multitude d'objets que leur adresse trouve moyen de placer dans leurs baidares, au point que, si nous ne les en avions pas vus sortir, nous n'aurions pas cru possible qu'ils y fussent entrés. Ainsi les deux baidares en question contenaient quatorze personnes, huit bâtons à tente, quarante peaux de daim, trois ou quatre cents livres pesant de poisson, de nombreuses outres d'huile, des écuelles de terre pour la cuisson des alimens, deux renards en vie, dix gros chiens, des faisceaux de lances, de harpons, d'arcs et de flèches, une énorme quantité de ba-

leine, des peaux remplis d'habillemens, d'immenses filets de cuir pour prendre de petites baleines et des marsouins, huit larges planches, des mâts, des voiles, des pagaies, des peaux et des dents de cheval marin, enfin un nombre infini d'objets sans noms que l'on trouve toujours parmi les Esquimaux.

Ils nous firent très bon accueil. Les hommes ressemblaient à tous ceux que nous avions déjà rencontrés sur cette côte, et nous pouvons en dire autant des femmes; seulement deux d'entre elles, parmi les plus jeunes, avaient adopté un usage qui, dès que nous le remarquâmes, provoqua parmi nous d'incroyables éclats de rire : quand elles remuaient, nous entendions retentir plusieurs clochettes, et nous finîmes par découvrir qu'elles en portaient chacune trois ou quatre sous leurs vêtemens, suspendues à la ceinture, aux hanches, et même plus bas une qui était assez grosse, mais sans marteau. Je ne saurais dire si c'était la coquetterie ou la peur qui les avait munies de ces sonnettes; mais à leur luisant et à la manière dont elles étaient attachées, on voyait bien qu'elles étaient depuis long-temps à leurs places. Elles n'y étaient assurément pas pour motif de commodité, car la grosse surtout devait horriblement gêner ces dames lorsqu'elles marchaient.

Le lendemain, ces naturels vinrent visiter le

vaisseau; mais malgré la bonne intelligence qui la veille avait régné entre nous, il nous fut difficile de les déterminer à monter sur le pont; et même, lorsque nous eûmes décidé quelques-uns d'entre eux à le faire, ils prirent la précaution de laisser à leurs camarades qui étaient dans la baidare tous les objets précieux qu'ils avaient sur leurs personnes. Nous leur montrâmes dans le vaisseau tout ce qui nous semblait devoir les intéresser le plus; mais aucune chose n'attirait long-temps leur attention; ils passaient sans les regarder devant celles qui étaient les plus curieuses, pour en examiner d'autres qui ne nous paraissaient pas dignes du moindre examen : montrant ainsi combien il est nécessaire de comprendre parfaitement la nature d'un objet avant que l'esprit puisse l'apprécier à sa juste valeur.

Chacune de nos visites nous faisait connaître quelque nouvel usage de ces peuples : un jour, nous surprîmes les hommes, les femmes et les enfans qui tous s'occupaient gravement à fumer. Une seule pipe servait à toute la compagnie, et encore elle était si petite qu'elle ne pouvait contenir de tabac que pour une bouffée. A cet instrument étaient attachés une alène et un morceau de peau de chien, duquel ils arrachaient quelques poils, afin d'empêcher, en les mettant au fond du cornet de la pipe, que le tabac, qui était extrêmement fin,

ne fût attiré dans la bouche avec la fumée. Le tabac dont ils se servaient était mêlé de bois réduit en poudre : usage sans doute emprunté aux Tschutschi, qui emploient de cette manière l'écorce du bouleau, et qui s'imaginent améliorer ainsi la qualité de la plante. Quand la pipe fut chargée d'une pincée de ce mélange, la plus âgée des personnes présentes prit sa bouffée et passa la pipe vide à son voisin, qui la remplit, la vida et la passa de même à un autre, chacun enflant tour à tour ses joues autant que possible, et lâchant peu à peu la fumée par le nez. Comme cette fumée leur piquait la gorge, et qu'ils étaient obligés de garder longtemps leur respiration, plusieurs de la compagnie toussaient horriblement, mais n'en paraissaient pas moins trouver bon ce régal. Un autre jour nous leur apportâmes un miroir. Après s'y être regardés tour à tour et avoir admiré la réflexion de leur tête et les ornemens de leur lèvre, ils allèrent le mettre devant la figure d'un de leurs compatriotes qui était complétement aveugle. Comme ils agirent ainsi d'un air tout-à-fait sérieux et sans aucune apparence de dérision, il est possible qu'ils imaginassent devoir par ce moyen lui rendre la vue.

Le 10 septembre, nous vîmes l'allége revenir vers nous, toutes voiles déployées, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre de son commandant.

lorsqu'il se rendit à notre bord, qu'il avait découvert une vaste étendue de côte au-delà du point extrême que nous avions aperçu du vaisseau le 15 du mois précédent, et auquel j'avais donné le nom du capitaine Franklin. M. Elson s'était avancé jusqu'à 71 degrés 23 minutes 31 secondes de latitude nord, et 156 degrés 21 minutes 30 secondes de longitude ouest. Là, la côte se réduisait à une langue de terre basse et étroite au-delà de laquelle il fut impossible d'avancer vers l'est, parce que la glace touchait au continent et s'étendait vers le nord jusqu'aux limites de l'horizon.

A peine l'allége avait-elle demeuré quelques heures à ce point, que le vent tourna au sud-est et mit tout le corps de la glace en mouvement vers la terre. C'était un cas dans lequel M. Elson avait ordre de rebrousser immédiatement chemin, et il commença en conséquence à revenir sur ses pas; mais en exécutant ce mouvement, il trouva que, outre le désavantage d'un vent contraire, il avait encore à lutter contre un courant qui se dirigeait au nord-est, et parcourant trois milles et demi par heure en contre de vastes morceaux de glace flottante qu'il lui était fort difficile d'éviter, de sorte qu'il fut enfin obligé de jeter l'ancre pour ne pas être entraîné en arrière. Bientôt il fut si étroitement assiégé par la glace, qui toujours avançait vers la terre, que son bâtiment fut chassé vers le rivage, et qu'il y

demeura plusieurs jours sur le flanc dans une situation fort critique. Pour comble de malheur, les dispositions des naturels, dont le nombre augmentait à mesure que M. Elson marchait vers le nord, étaient d'un caractère fort douteux. A la pointe Barrow, où ils se montrèrent nombreux, leur conduite insolente et les vols qu'ils commettaient ouvertement ne laissèrent aucun doute sur le sort qui attendait le faible équipage de l'allége dans le cas où elle fût tombée en leur pouvoir. Nos marins, dans cette position embarrassante, faisaient tous leurs efforts pour dégager leur vaisseau, mais inutilement; et déjà M. Elson songeait à le couler bas dans un lac voisin, pour que les Esquimaux ne s'en rendissent pas maîtres, et à poursuivre sa route le long de la côte dans une baidare qu'il espérait pouvoir acheter des naturels. Enfin, cependant, le vent vint à changer et brisa la glace, de manière que l'allége réussit à s'échapper.

La langue de terre la plus éloignée qu'atteignirent les gens de cette expédition est le point le plus septentrional qui ait été encore découvert sur le continent d'Amérique, et je la nommai *pointe Barrow*, en l'honneur de l'illustre personnage qui porte ce nom. Elle est située à cent vingt-six milles nord-est du cap Glacé, et à cent quarante-six milles seulement du point extrême des découvertes du capitaine Franklin, lorsqu'il fit son expédition à

l'ouest de la rivière Mackensie, j'appelai *baie Elson*, en l'honneur du commandant de l'allége, la baie qui semble formée à l'est de la pointe Barrow.

Après le retour de l'allége, nous restâmes encore pendant un mois dans le détroit de Kotzebue, et nous employâmes ce temps à en visiter les différentes parties. Nous devions même, d'après les instructions que j'avais reçues, y rester jusqu'à la fin d'octobre, s'il était possible; mais depuis quelques semaines le temps était bien changé : le départ de tous les Esquimaux pour leurs habitations d'hiver, la migration des oiseaux, la congélation des lacs et le refroidissement graduel de la mer, tout annonçait l'approche de l'hiver, tout indiquait que nous serions bientôt forcés de quitter notre ancrage pour ne pas y être emprisonnés par la glace. Aussi, vers le 10, nous résolûmes de partir, après avoir hésité long-temps sur le parti que nous aurions à prendre. En effet, quittant le rendez-vous plus tôt qu'il n'avait été convenu, j'exposais peut-être la vie des gens du capitaine Franklin; mais, d'autre part, par un plus long séjour je compromettais la sûreté de mon propre équipage, car nous n'avions plus à bord de provisions que pour cinq semaines, et nous étions à plus de deux mille milles de distance de l'endroit le plus proche où nous pouvions les renouveler. Nous levâmes donc l'ancre le 14. Vers minuit nous dépassâmes le cap Kru-

senstern, puis nous dirigeâmes notre route vers le détroit de Behring. Le 16, à deux heures du matin, nous atteignîmes l'île de King.

Dans cette première partie de mon voyage, je m'étais toujours guidé d'après mes instructions; mais entre l'époque où nous quitterions ces mers et celle où nous y reviendrions l'année suivante, sauf la recommandation de toucher aux îles Sandwich, je n'avais aucun ordre précis à suivre. Je cherchai donc avec soin la manière la plus utile dont je pouvais employer mon temps. Il était nécessaire de réparer le vaisseau, de renouveler toutes nos provisions, et, ce qui n'était pas d'une importance moindre, de rétablir la santé des gens de l'équipage, fort compromise par la nourriture qui leur avait été distribuée pendant les dix derniers mois. Les renseignemens favorables qui m'avaient été plusieurs fois donnés sur San-Francisco, en Californie, me firent regarder cette place comme celle où un navire, dans la position du nôtre, devait aller mouiller de préférence. D'ailleurs la côte entre ce port et le cap San-Lucas n'était qu'imparfaitement connue, et nous pourrions sans doute l'examiner. Je gouvernai donc vers San-Francisco, et je résolus de pénétrer dans l'océan Pacifique par le détroit d'Oonemak qui, s'il n'est pas le plus sûr de ceux formés par les îles Aléoutiennes, est assurément celui qu'on connaît le mieux.

C'est pourquoi, après avoir longé la partie orientale de l'île Saint-Laurent, nous marchâmes au sud, passant entre l'île de Gore et Nunewach, autre île récemment découverte par les Russes, mais dont nous ignorions alors l'existence. Le 21, nous vînmes en vue de l'île Saint-Paul, la plus septentrionale d'un petit groupe qui, quoique connu depuis long-temps par les géographes anglais, a été néanmoins omis sur quelques-unes de nos cartes modernes les plus estimées. Ce groupe se compose de trois îles : Saint-Georges, Saint-Paul et Sea-Otter [1]. En cette occasion, nous n'aperçûmes que les deux dernières ; mais l'année suivante nous passâmes près de l'autre. Les îles de Saint-Paul et Saint-Georges sont toutes deux élevées, avec des côtes raides et sans ports. Celle de Saint-Paul est reconnaissable à trois petits pics qui, à l'exception de l'un d'eux, ont l'apparence de cratères. Saint-Georges consiste en deux petites montagnes réunies par une langue de terre de moyenne hauteur, et est plus haute que Saint-Paul. L'une et l'autre étaient couvertes de végétation brunâtre. L'île Sea-Otter, fort petite, n'est guère qu'un rocher. Les Russes ont eu long-temps sur les deux grandes îles des établissemens subordonnés à celui de Sitka, et ils viennent encore chaque année y chasser des

[1] *Sea-otter* signifie en anglais *loutre de mer.*

animaux amphibies, dont les belles fourrures sont fort estimées par les Chinois et les Tartares.

Quand nous approchâmes des îles Aléoutiennes, elles étaient enveloppées dans un si épais brouillard, que nous ne pûmes distinguer près de laquelle nous étions; et comme dans cette partie de la chaîne il y a plusieurs parages si peu distans les uns des autres qu'il est aisé de les confondre, une connaissance de la position exacte du vaisseau est de la plus grande importance. Quant à moi, je me fiai en l'exactitude de la carte de Cook, et je gouvernai à l'est, sachant que si la terre était vue dans cette direction, ce ne pouvait être que l'île d'Oonemak, et qu'alors, quand même le brouillard ne se dissiperait pas, on pourrait encore naviguer au sud le long de cette île. Au reste, nous reconnûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Le point sud-ouest d'Oonemak est remarquable par un cap en forme de coin, à la hauteur duquel se trouve un roc pointu. Ce cap et l'île de Coagalga forment la partie la plus étroite du détroit, qui a encore neuf milles et demi de large. Coagalga est longue d'environ quatre milles, et reconnaissable à un pic qui s'élève sur son extrémité nord-ouest. Acouan, l'île au nord de la précédente, qui forme aussi une partie du détroit, est haute et facile à distinguer; nous ne l'aperçûmes cependant pas à cause du brouillard qui cachait la partie septentrionale

de la chaîne. Oonemak est la seule île sur laquelle nous remarquâmes de la neige.

Le 5 novembre, nous découvrîmes à l'horizon la haute terre de la Nouvelle-Albion, vers Bodega, et bientôt après nous vîmes Punta de los Reyes, promontoire remarquable, à partir duquel la ligne générale de la côte tourne tout à coup à l'est, et conduit au port de San-Francisco.

Nous marchâmes au sud pendant la nuit, et vers trois heures du matin nous passâmes à peu de distance d'un groupe de rochers dits les Forallones. Ce groupe, à parler proprement, se divise en deux parties, dont la plus grande et la plus haute est au sud-est, et peut être vue de neuf à dix lieues par un temps clair. La partie la plus dangereuse paraît être au nord-ouest.

Le soir suivant, nous passâmes Punta de los Reyes, et nous attendîmes le retour du jour en vue de quelques rochers blancs qui, étant situés près du parallèle de 38 degrés nord, nous parurent être ceux qui donnèrent à sir Francis Drake l'idée de nommer ce pays Nouvelle-Albion.

§ 11.

Arrivée à San-Francisco. Le port. Les Présides. Les missions. Mécontentement des missionnaires et de la garnison. Travaux des Indiens convertis. Relation d'une expédition officielle contre la tribu des Solimens. Voyage par terre à Monterey. Départ.

Quand le jour parut nous nous trouvâmes à environ quatre milles de la terre C'était une belle matinée avec assez de fraîcheur dans l'air pour ranimer le corps sans le faire souffrir du froid. Les sommets des montagnes, la seule partie du rivage qui fût visible, formaient deux lignes au milieu desquelles le port vers lequel nous nous dirigions était situé; mais son entrée, les vallées environnantes, ainsi que les terres basses, restaient toujours cachées par la brume du matin, condensée autour de la base des montagnes. Nous gouvernâmes vers l'ouverture formée entre les deux chaînes parallèles, attendant avec impatience que le lever du soleil, en faisant tomber le voile, nous permît de voir le port et de nous former une idée d'un pays dans lequel nous devions séjourner plusieurs mois. A mesure que nous avancions les rayons du soleil levant descendaient graduellement du sommet des collines, jusqu'à ce que le brouillard, chassé de terre, fût balayé par la brise fraîche de mer, découvrant un cap, puis un autre, et offrant à nos regards une contrée magnifique qui semblait abon-

der en bois et en rivières. A la fin deux promontoires peu élevés, dont l'un au sud était surmonté d'un fort et du pavillon mexicain, nous indiquèrent l'étroite entrée du port. Nous déployâmes les voiles avec l'impatience de gens éloignés depuis longtemps de toute société civilisée et condamnés aux plus dures privations. Arrivés dans le port nous jetâmes l'ancre au lieu même où Vancouver avait mouillé trente-trois ans auparavant.

Le fort que nous laissâmes à notre droite est armé de neuf canons et bâti sur un promontoire au sud de l'entrée du port, et en apparence si près d'un précipice qu'un de ses côtés s'y engouffrera avant peu par l'effet du temps qui mine insensiblement le roc. Quoi qu'il en soit, la situation en est avantageuse pour défendre l'accès du port; mais il est commandé par une élévation qui domine ses derrières. Au moment où nous passions un soldat avança un porte-voix par l'une des embrasures, et nous héla d'une voix de stentor, mais nous ne pûmes entendre ce qu'il disait. Cette coutume de héler les vaisseaux est venue de ce qu'il n'y a point de barque appartenant à la garnison, et que le gouverneur a reconnu l'inconvénient d'attendre, pour être informé de l'arrivée des vaisseaux, que les capitaines aient envoyé leur chaloupe à terre.

Le port de San-Francisco ne se montre point à son avantage, tant qu'on n'a pas dépassé le fort,

mais à ce moment il se déploie dans toute son étendue, et saisit le spectateur par la magnificence de son bassin. Il offre alors aux regards une vaste nappe d'eau assez large pour contenir toute la marine britannique, avec des havres et d'excellens mouillages de tous côtés, et à l'entour une contrée entrecoupée de vallons et de collines, alternativement couverte de bois et des plus riches pâturages, où paissent de nombreux troupeaux. En un mot il ne manque, pour compléter l'effet magique de ce tableau, que quelques établissemens utiles, quelques maisons élégantes sur les bords verdoyans du port, dont la solitude inspire le regret involontaire qu'une si ravissante contrée où abonde tout ce qui est utile à l'homme reste dans un tel abandon. La ville paraît si peu peuplée, qu'une faible colonne de fumée, s'élevant de quelques masures en ruine qu'on nomme *les Présides,* fut le seul indice qui pût nous faire croire que le pays était habité.

Le port s'étend au sud-est à la distance de trois milles, et établit une communication par eau entre les missions de San-José, Santa-Clara et les Présides, qui sont bâties sur une péninsule d'environ cinq milles de large. Au nord du port existe un détroit resserré qui communique avec un bassin large de dix milles, traversé par un canal assez profond pour les frégates, quoiqu'elles ne puissent

s'approcher du rivage à cause de la vase. Une crique sur le côté nord-ouest de ce bassin aboutit aux nouvelles missions de San-Francesco-Solano, et un détroit à l'est, nommé *Estrecho de Karquines,* communique à un autre bassin, dans lesquels se jettent trois rivières, et où elles versent une si grande masse d'eau, que l'Estrecho a de dix à onze brasses de profondeur. Ces rivières se nomment *Jesus-Maria, el Sacramento* et *San-Joachim.* La première, à ce que j'appris, se dirige au nord, passe derrière la Bodega, et coule au-delà du cap Mendocino. El Sacramento court vers le nord-est, et a, dit-on, sa source dans des montagnes rocailleuses, aux environs de celle de la Colombia. La troisième, le San-Joachim, se dirige vers le sud, à travers la contrée de Bolbones, et est séparée du bras sud-est du port par une chaîne de montagnes.

A l'époque où Langsdorff mouilla dans le port de San-Francisco une expédition fut entreprise par don Louis Arguello et le P. Uria pour convertir les naturels, et reconnaître le pays aux environs de Sierra-Nevada. J'ai entendu dire qu'ils remontèrent el Sacramento soixante-dix ou quatre-vingts lieues, qu'il était à cet endroit assez large et assez profond; mais ils n'avaient point de barques pour en mesurer la profondeur. Le Père avait l'intention de former un établissement de ce côté, qui ne pouvait manquer, disait-il, de s'accroître rapide-

ment, à cause du grand nombre d'Indiens qui y affluaient; mais ce projet n'ayant jamais été réalisé, je présume que des obstacles matériels en ont empêché l'exécution.

A peine étions-nous à l'ancre dans une petite baie nommée *Yerba Buena*, à cause de la magnificence de la végétation en ce lieu, à la distance d'environ un mille tant des Présides que de la mission de San-Francesco, que j'allai à terre pour présenter mes respects à don Ignacio Martinez, lieutenant dans l'armée mexicaine, remplissant par intérim les fonctions de gouverneur pendant l'absence de don Louis, ainsi qu'un Père nommé Thomas. Tous deux m'accueillirent de la façon la plus amicale et la plus hospitalière, et m'offrirent tous les bons offices que je pouvais désirer.

Le pays aux environs de notre mouillage abondait en gibier de toute espèce, au point de dégoûter promptement du plaisir de la chasse; cependant il ne manquait pas de divertissemens qui attiraient matelots et officiers à terre, et comme il importait au bien du service qu'ils rétablissent et fortifiassent le plus promptement possible leur santé, on leur laissa toute liberté à cet effet. Les chevaux se trouvèrent par bonheur à très bon marché, de neuf schellings à sept livres la pièce, de sorte que l'équitation devint leur amusement favori; et les Espagnols, trouvant qu'ils pouvaient

faire d'excellens marchés en louant leurs montures, arrivaient chaque dimanche en face du bâtiment, avec leurs chevaux tous sellés, parce que ce jour-là je permettais à tout l'équipage d'aller à terre. Ceux qui craignaient de se hasarder à cheval, faisaient des promenades soit aux Présides, soit à la Mission, où ils étaient toujours accueillis avec empressement par les soldats espagnols.

Martinez était toujours charmé de recevoir les officiers, et mettait à leur disposition tout ce qu'il possédait. Rien ne lui causait plus de plaisir que de nous faire partager son dîner de famille, préparé en grande partie par sa femme et ses filles, qui étaient très fières de leurs talens culinaires. Du reste, ce n'était pas exclusivement pour le plaisir de nous servir un repas bien préparé qu'elles se livraient à cette modeste occupation. Le pauvre Martinez avait une famille nombreuse à soutenir avec ses appointemens, dont le paiement était arriéré de dix ans. L'avenir s'offrait à lui sous de sombres couleurs. Peu de temps avant notre arrivée, le gouvernement, pour solder cet arriéré, avait envoyé un brick chargé de cigarres à distribuer entre les soldats au lieu de piastres; mais, comme Martinez l'observa avec sagacité, des cigarres ne pouvaient convenir aux familles des soldats, et la transaction proposée fut rejetée.

Quoi qu'il en soit, les cigares furent débarqués

à Monterey, et remis à la garde du gouverneur; toute autre espèce de tabac a été prohibée, et comme les Espagnols sont grands fumeurs, il y a beaucoup à parier qu'avec le temps, les intentions du gouvernement seront remplies, d'autant que les soldats font une plus grande consommation de cigarres depuis cette époque, pensant qu'ils se remplissent ainsi en nature de la solde qu'ils ne recevraient jamais sous une autre forme. Heureusement pour Martinez et ses vieux compagnons d'exil, la nourriture végétale et animale est à très bon marché dans ce pays, et la mode n'exige pas de grandes dépenses en fait d'habillement.

La demeure du gouverneur était dans un coin des Présides, et formait l'extrémité d'un bâtiment dont l'autre bout était occupé par une chapelle; la façade opposée était en ruines, et ne formait qu'un monceau de décombres et d'os, sur lequel les chacals, les chiens et les vautours rongeaient sans cesse leur pâture; les deux autres côtés du quadrilatère contenaient la prison, des magasins, des échoppes d'ouvriers, le tout bâti dans le style le plus modeste, en mauvaises briques, et couvert en tuiles. La chapelle et la maison du gouverneur se distinguaient parce qu'elles avaient été blanchies à la chaux.

Vu de près, ou à distance, cet établissement suggère au spectateur toute autre idée que celle

d'un chef-lieu de gouvernement; et sans un bâton chancelant, au haut duquel flottait le pavillon aux trois couleurs du Mexique, trois canons hors de service, une sentinelle à moitié en uniforme, préposée à la garde de quelques misérables pesamment chargés de fers, un voyageur survenant en ce lieu n'aurait pu en deviner l'importante destination. Rien ne peint mieux l'incurie du gouvernement pour la colonie que l'aspect de ce bâtiment délabré; et tel est en même temps le découragement des habitans, qu'ils ne se montrent nullement disposés à améliorer leur situation, et à remédier à bien des maux auxquels ils nous semblaient pouvoir se soustraire.

La plaine dans laquelle sont bâtis les Présides est très propre à la culture; mais jamais peut-être le sol n'en a été effleuré par la charrue. L'entretien de la garnison est entièrement à la charge des missions. Chaque soldat est censé recevoir trois livres sterling par mois, avec lesquels il est obligé de se nourrir. Sous un gouverneur actif, auquel on fournirait les moyens nécessaires, la campagne aux environs de l'établissement produirait aisément du froment et des légumes en suffisante quantité pour les soldats, qui économiseraient ainsi la partie de leur solde qu'ils consacrent à l'achat de ces provisions.

La garnison de San-Francisco se compose de

soixante-seize cavaliers et quelques artilleurs, répartis entre les Présides et les Missions, de sorte qu'il ne se trouve jamais plus de six hommes réunis dans un même poste.

Ils nous parurent très mécontens, non-seulement à cause de leur solde arriérée depuis tant d'années, mais par suite des droits établis à l'importation tant des produits étrangers que des provenances du territoire américain, droits qui s'élevaient, sur les premiers, à quarante-deux et demi pour cent. Sous l'ancien gouvernement, il arrivait chaque année d'Acapulco deux bâtimens chargés de marchandises qui se vendaient à la garnison franches de droits, et au prix coûtant au lieu d'exportation; et la solde étant alors régulièrement payée, les soldats pouvaient se procurer les objets dont ils avaient besoin. Un autre sujet de plainte est fondé sur le refus du gouvernement de maintenir certains priviléges dont ils avaient la jouissance sous l'ancien régime. A cette époque les soldats s'engageaient pour dix années, à l'expiration desquelles ils avaient la faculté de se retirer aux pueblos, villages affectés à cette destination et dépendant des missions, où on leur concédait un territoire suffisant pour l'entretien de leurs familles. Cette mesure assurait à beaucoup d'entre eux des moyens d'existence; et tout en leur profitant, elle tournait à l'avantage du gouvernement,

car elle tendait à peupler le pays et à en accroître la sécurité. Mais ce privilége vient d'être aboli, et on n'a laissé aux concessionnaires que la jouissance des terrains et la permission d'y faire paître leur bétail, jusqu'à ce qu'il plaise au gouvernement de les en expulser.

Le motif de cette mesure est, je crois, que le Mexique commmençait à tourner son attention vers la Californie, et qu'il désirait y transplanter des colons des districts du sud, auxquels il serait nécessaire d'assigner des terrains, et jusqu'à ce qu'on ait reconnu quelle étendue de territoire sera nécessaire tant pour cet usage que pour les établissemens publics, et qu'on ait fixé les limites des propriétés déjà concédées, on s'abstiendra de faire de nouvelles concessions. Quoi qu'il en soit, la véritable cause de cette mesure n'a point été communiquée aux soldats; ils ont seulement appris qu'ils n'obtiendraient plus de terrain pour en jouir leur vie durant, et ils en ont éprouvé le plus vif mécontentement.

Aux plaintes de la garnison, les Missions ont joint les leurs, par suite de plusieurs innovations introduites par le gouvernement républicain. La première et la plus mal vue de ces innovations consiste dans la suppression d'un traitement annuel de quatre cents dollars, qui jusqu'à cette époque avait été alloué à chacun des pères : les subsides que le précédent gouvernement accor-

dait aux missions se montaient, d'après Langsdorff, à un million de piastres par an. Un autre sujet de plaintes est l'obligation de prêter serment de fidélité aux autorités établies, serment que ces religieux considèrent comme tellement incompatible avec celui qu'ils ont prêté au roi d'Espagne que, jusqu'au moment où ce monarque aura renoncé à son autorité sur les Indes, ils croient leur conscience engagée à le refuser. Aussi, quelque attachés qu'ils soient aux lieux où ils ont passé une si grande portion de leur vie, bien qu'en les quittant ils doivent tomber dans le plus absolu dénuement, telle est l'importance qu'ils attachent à ce serment de fidélité, qu'ils sont décidés à abandonner le pays et aller chercher un asile dans toute autre contrée qui consentira à les recevoir. Déjà le préfet, préférant l'exil à un acte de félonie, avait reçu sa destitution et attendait dans le port de Monterey le premier bâtiment sur lequel le gouvernement l'autorisait à s'embarquer.

Un troisième sujet de plaintes, qui n'est pas sans importance, non-seulement pour les missions mais pour les pères en général, est l'ordre de renvoyer des missions tous les Indiens convertis, d'une conduite régulière, suffisamment instruits dans l'art de l'agriculture ou la pratique de métier, de commerce, et capables de pourvoir à leurs propres besoins, en leur donnant à cultiver des terrains dis-

tribués de manière à former des paroisses sous la direction de curés ressortissant du clergé des missions; lequel continue à travailler à la conversion des Indiens et à les plier aux règles de la vie sociale et domestique.

Ce plan philanthropique paraît à la première vue une excellente conception, et tous les amis des droits de l'humanité se réuniront pour en désirer le succès; mais si le gouvernement du Mexique avait suffisamment étudié l'état de la Californie et le caractère des Indiens, il aurait reconnu qu'il ne pouvait réussir sans qu'on y eût préparé les voies par une longue suite d'améliorations préalables, et qu'alors même il ne pourra être mis en pratique qu'avec précaution et progressivement.

Les Indiens dont cette loi prononçait l'émancipation étaient indispensables aux Missions, non-seulement pour la direction de leurs entreprises agricoles, mais encore pour maintenir dans la subordination, par la force et par leur exemple, ceux auxquels leur indiscipline et leur ignorance ne permettaient pas d'étendre la même faveur; et la conséquence nécessaire de cette mesure libérale serait la ruine des Missions, avant même que le système eût pu être appliqué dans son entier, en supposant d'ailleurs les Indiens capables de conduire leurs propres affaires. Mais, bien loin qu'il en soit ainsi, ils sont connus pour n'avoir ni la

volonté, ni l'activité, ni la persévérance nécessaires à cet effet. Accoutumés, la plupart, depuis leur enfance, à être menés comme des enfans, à exécuter machinalement ce qu'on leur commande et rien de plus, sans jamais songer à leur bien-être futur, ils doivent infailliblement, une fois rendus à la liberté, s'abandonner sans réserve à leurs amusemens, à leurs passe-temps et à leurs vices favoris. Ceux qui ont été convertis dans un âge plus avancé ont retombé infailliblement dans leur ancien genre de vie, et ayant une fois goûté des charmes de l'indépendance dont une vie sédentaire et laborieuse avait doublé le prix à leurs yeux, ils s'affranchiront de toute contrainte, et se joignant aux Indiens sauvages en état de rébellion, ils deviendront pour les missions des ennemis beaucoup plus redoutables qu'auparavant, par cela même qu'ils seront plus éclairés. Mais je ne veux point anticiper sur l'avenir, qui permettra d'apprécier avec connaissance de cause les inconvéniens et les avantages pratiques du nouveau système.

Quoi qu'il en soit, les pères qui en attendent les plus désastreuses conséquences sont mécontens, et beaucoup d'entre eux désireraient quitter le pays pour se retirer à Manille Le gouvernement paraît avoir pénétré leurs dispositions ; il a envoyé de Mexico de jeunes prêtres destinés à remplacer les mécontens, il a donné l'ordre de les admettre

dans les missions pour qu'ils y acquièrent la connaissance de la langue et des usages des Indiens, et qu'ils ne provoquent pas leur désaffection par de brusques innovations.

Les missions ont été jusqu'ici de la plus haute importance pour la Californie; le gouvernement ne saurait veiller avec trop de sollicitude sur leurs intérêts, car la prospérité du pays dépend en grande partie de ces établissemens, et il continuera d'en être ainsi tant qu'on n'aura pas déterminé des colons à quitter la mère-patrie pour venir s'y établir. Dans la Californie supérieure on compte vingt-et-une missions, dont neuf dépendent des présides de Monterey et de San-Francisco, et contiennent environ sept mille convertis.

Je n'ai pu savoir le nombre des Indiens qui se trouvent dans chacune des missions au sud de Soledad, mais on m'assure qu'ils se montent en tout à vingt mille; à ce sujet, j'observerai que les religieux, ou ne voulaient pas dire, ou ne savaient pas exactement le nombre des catéchumènes de leurs propres missions, à plus forte raison celui des missions du sud; et leurs calculs offraient toujours tant de divergence que l'évaluation qui précède ne peut être considérée que comme approximative. Tous ces établissemens cultivent des territoires considérables, élèvent du bétail dont le suif et les peaux forment à eux seuls un petit com-

merce duquel on peut supposer l'importance par ce seul fait qu'un marchand de Monterey a payé dans le cours d'une seule année, à une mission qui n'était pas des plus considérables, la somme de trente mille dollars pour son suif, ses peaux et la main d'œuvre de ses Indiens. Quoique le système qu'elles suivent ne soit pas combiné de manière à élever le pays à un degré éminent de prospérité, cependant, je le répète, la décadence des missions précéderait de peu la ruine des Présides et de toute la contrée. En effet, à l'exception de quelques pueblos qui renferment environ six cents personnes, et de quelques corps de fermes disséminées de loin à loin dans la campagne, il n'existe aucun bâtiment au nord : ainsi, tandis que les Missions fournissent des moyens de subsistance aux Présides, le corps de troupes régulières stationné dans celles-ci tient en respect les Indiens sauvages et les empêche de faire des incursions chez les planteurs.

Chaque Mission a la jouissance de quinze milles carrés de territoire, qui lui ont été concédés. Les bâtimens sont de différentes formes, et proportionnés, pour la grandeur, au nombre des Indiens qui les habitent : quelques-uns sont entourés d'une haute muraille, d'autres, au contraire, ne consistent que dans quelques rangées de huttes construites avec des briques en boue, séchées au soleil;

un grand nombre de ces huttes sont blanchies à la chaux, couvertes en tuiles, et ont une apparence d'élégance et de prospérité. Toutes n'ont pas cette façade blanche, car ce luxe est subordonné à l'intelligence et à la bonne conduite des familles qui y demeurent, auxquelles on délivre à titre de récompense une certaine quantité de chaux. Les huttes sont exclusivement affectées aux personnes mariées et aux fonctionnaires de l'établissement; il existe pour les filles et les garçons de vastes locaux où on les enferme chaque soir, séparés les uns des autres.

De chaque Mission dépend une église bien bâtie, mieux décorée à l'intérieur que son apparence ne le ferait supposer à un étranger; elle possède de somptueux ornemens pour les processions et les jours de fête, destinés à frapper d'admiration les regards étonnés des Indiens, et en tout ces édifices religieux sont très convenables. Dans plusieurs, on distingue quelques peintures passables, parmi beaucoup de mauvaises. Ceux qui ont pu se procurer des collections de cette espèce sont pourvus des représentations de l'enfer et du paradis; les premières offrant, sous les traits les plus repoussans, tous les genres de tortures que l'imagination peut concevoir, afin de frapper de terreur les simples Indiens, qui ne contemplent ces images qu'avec crainte et en tremblant. De pa-

reils tableaux peuvent être utiles dans les Missions, pour faire pénétrer dans l'esprit grossier des Indiens des impressions qu'on ne saurait leur communiquer autrement; mais pour un Européen ils sont dégoûtans ou grotesques. Chaque établissement est autant que possible sous la direction de deux prêtres, qui dans la Californie supérieure appartiennent à l'ordre mendiant de Saint-François. Sous leurs ordres sont un majordome et quelques officiers subalternes, généralement espagnols, dont la principale occupation consiste à surveiller les travaux des Indiens.

Le but des Missions est de convertir le plus grand nombre possible d'Indiens sauvages, de les former, dans l'enceinte des établissemens, à une vie régulière et à la pratique de quelque profession, de manière à les rendre capables de pourvoir par la suite à leur subsistance, et de devenir des membres utiles dans une société civilisée. Quant aux procédés mis en usage pour attirer des prosélytes dans les Missions, il existe plusieurs versions à ce sujet, dont quelques-unes s'accorderaient mal avec le caractère d'une telle institution; mais je suis convaincu que les religieux sont à l'abri de tout reproche, parce qu'ils ignorent, je n'en doute pas, les moyens qui sont mis en œuvre par leurs agens subalternes. Quoi qu'il en soit de ces moyens, que les Indiens soient réellement ar-

rachés de leurs maisons et de leurs familles par des hommes armés, comme quelques personnes le prétendent à tort ou à raison, qu'on les contraigne à échanger leur vie indépendante et vagabonde contre une existence sédentaire et dépendante dans les Missions, toujours est-il que d'après nos idées sur le bonheur, ce changement devrait leur paraître avantageux, puisqu'ils passent dans les Missions une vie moins misérable qu'au fond de leurs forêts, où ils errent nus, et souvent sans autre nourriture que des fruits sauvages.

Quand les Indiens arrivent à la Mission, on les place sous le patronage de l'un de leurs compatriotes les plus instruits qui leur apprend à répéter en espagnol le *Pater noster,* ainsi que certains fragmens de la liturgie romaine, et à faire régulièrement le signe de la croix en entrant dans l'église. Au bout de quelques jours un Indien de bonne volonté devient très expérimenté sur tous ces points, il se laisse baptiser, et est légalement initié aux mystères de l'église. Si au contraire, comme il arrive assez souvent, un indien capturé montre de la répugnance à se convertir, on le met en prison pour quelques jours, et on lui accorde la faveur de faire une promenade aux environs de la mission, pour prendre l'air, et aussi pour qu'il puisse être témoin de l'heureuse vie que mènent ses concitoyens convertis : on le ramène ensuite à

sa prison, et il demeure enfermé jusqu'au moment où il déclare qu'il est prêt à renier la religion de ses pères.

Je ne suppose pas qu'une manière d'agir en apparence si répréhensible ait jamais été prolongée pendant long-temps, et je n'ai jamais eu occasion de vérifier l'exactitude du fait, parce que les Indiens ont tant d'horreur pour la prison qu'ils sont promptement frappés de la vie évidemment préférable et beaucoup plus heureuse que mènent ceux de leurs compatriotes qui sont en liberté, et au bout de quelques jours ils déclarent qu'ils sont prêts à se faire instruire des dogmes de la nouvelle religion. Une personne familiarisée avec la langue nationale, dont il se parle souvent plusieurs dialectes dans la même Mission, est chargée de leur instruction religieuse, et quand elle a convenablement préparé les disciples, elle les conduit au père qui les baptise et les fait communier. Une fois qu'ils sont devenus chrétiens, on les met en apprentissage de quelque métier, ou, s'ils ont de belles voix, on leur apprend la musique, et ils tiennent leur partie au chœur de l'église. C'est ainsi qu'il y a dans chaque Mission des tisserands, des tanneurs, des cordonniers, des maçons, des charpentiers et autres ouvriers. On apprend à d'autres à cultiver la terre, à élever le bétail et les chevaux; quelques-uns deviennent les cuisiniers

de la Mission, pendant que les femmes cardent, lavent, filent la laine, tissent et cousent, et que celles qui sont mariées se livrent aux soins du ménage.

En retour de ces bienfaits, les travaux des Indiens, pendant toute leur vie, sont acquis à la Mission, et si un néophyte se repent d'avoir apostasié la religion de ses pères et prend la fuite, on envoie à sa poursuite des hommes armés qui le ramènent de force à la Mission, où il subit un châtiment proportionné à la gravité de son crime. Il est rare qu'un indien qui s'est volontairement converti réussisse dans ses tentatives d'évasion, car les Indiens sauvages ont autant de mépris que d'aversion pour ceux qui sont entrés dans les Missions, et non-seulement ils refusent fréquemment de les réadmettre dans une tribu, mais encore ils découvrent leur retraite aux émissaires qui sont à leur recherche. Cette animosité entre les Indiens convertis et les Indiens sauvages est un fait d'une grande importance pour les Missions; elle prévient la désertion et fournit un puissant moyen de défense contre les tribus sauvages qui se regardent comme illégalement dépossédées de leur territoire, et qui ont encore d'autres sujets légitimes de plainte. De plus, par des motifs politiques, on travaille avec persévérance, je regrette de le dire, à inspirer aux Indiens des sentimens de mépris à

l'égard de leurs compatriotes non convertis, qu'ils entendent sans cesse désigner par les noms flétrissans de *bestias*, tandis qu'on décerne aux Espagnols le titre de *gente de razon*.

Les produits du sol et du travail des Indiens sont consacrés à l'entretien de la Mission, et le surplus forme un fonds de réserve qui est entièrement à la disposition des pères. Dans quelques établissemens ce fonds doit être fort considérable, quoique les pères n'en veuillent pas convenir, et crient toujours misère. Le gouvernement a réclamé dernièrement une part de ces trésors; mais les religieux, qui pensent, dit-on, que les Indiens y ont plus de droit que le gouvernement, leur font de petites distributions gratuites, et échappent ainsi à l'impôt en s'arrangeant de manière à n'avoir point d'excédant. Ces contributions sont plus considérables dans certaines Missions que dans d'autres, suivant qu'un établissement est plus riche que l'établissement voisin; de cette prééminence dépend aussi, en grande partie, la commodité des habitations, la bonne tenue, la propreté des habitans, le soin avec lequel ils sont vêtus. Une grande misère règne dans quelques Missions, tandis que d'autres déploient un degré d'aisance et de prospérité d'après lequel on peut se convaincre qu'il ne faut que des soins et une administration intelligente pour rendre les Indiens aussi heureux

que leur abrutissement moral le comporte après la perte de leur indépendance.

Les deux Missions de Santa-Rosa sont un exemple du contraste dont je parle. En 1817 la première contenait mille convertis qui étaient logés dans de petites habitations autour de la Mission; il n'en reste plus maintenant que deux cent soixante-six; quelques-uns à la vérité ont été envoyés à la nouvelle Mission de San-Francisco-Solano, mais la maladie et la mort ont fait parmi les autres de cruels ravages à l'époque où nous visitâmes cet établissement. Les maisons demeurées sans maîtres étaient toutes tombées en ruine et présentaient des monceaux de décombres recouverts de broussailles; les habitans qui se trouvaient encore dans la Mission végétaient dans la condition la plus misérable qu'on puisse imaginer, et ne prenaient aucun soin de ce qui aurait pu améliorer leur sort. Leurs huttes les abritaient à peine contre l'intempérie des saisons, et étaient noircies par la fumée. Quelques Indiens dormaient par terre, au milieu des ordures; d'autres broyaient des glands cuits pour en faire des gâteaux qui constituent en grande partie leur nourriture. L'incurie était si grande, même pour ce qui concerne la salubrité, que dans une hutte un quartier de bœuf était suspendu vis-à-vis la fenêtre dans l'état le plus dégoûtant et le plus incommode; mais les propriétaires de la hutte

étaient trop indolens pour le jeter dehors. A San-José, au contraire, tout était propre, élégant, prospère; les Indiens, dans l'intervalle de leurs travaux, se livraient à leurs jeux nationaux, tandis que les enfans, tous vêtus d'une jaquette rouge avec un corsage blanc, jouaient à la balle et au cerceau. Cette différence peut s'expliquer en partie par les habitudes des habitans qui appartiennent à deux tribus différentes. Langdorff observe que les Indiens de la mission de San-José forment la plus belle peuplade de la Californie, et qu'ils sont, sous tous les rapports, une race d'hommes très remarquables; les néophytes de San-Francisco, comparés à eux, ne sont, dit-il, que des pygmées. Je ne puis dire que l'exactitude de cette observation m'ait frappé, et je pense que l'apparence misérable du peuple de San-Francisco lui aura fait illusion.

Dans toutes les Missions les enfans et les adultes des deux sexes sont soigneusement enfermés chaque nuit dans des locaux séparés, et les clefs en sont remises au père; et comme pendant le jour leurs occupations les retiennent dans des lieux différens, jusqu'au moment où ils se marient, ils jouissent fort peu de la société les uns des autres. Il arrive quelquefois qu'ils parviennent à échapper à la vigilance de leurs gardiens, et qu'on les enferme avec l'autre sexe; une punition corporelle, rigou-

reuse, qui s'administre de la même manière que dans nos écoles, mais avec un fouet au lieu d'une baguette, est la conséquence infaillible de cette escapade lorsqu'elle vient à être découverte. On peut sans doute signaler quelques actes tyranniques; mais en général le caractère des pères est doux et bienveillant; et dans certaines Missions les Indiens leur sont si attachés que je les ai entendus déclarer que si les religieux étaient forcés de quitter le pays, ils les suivraient. Il est grandement à regretter que les pères ayant tant d'influence sur leurs pupilles, et ceux-ci ayant tant de déférence pour leurs maîtres, les prêtres ne portent pas plus d'intérêt à l'éducation de leurs néophytes : leur premier soin devrait être à cet effet de se familiariser avec la langue indienne. Beaucoup d'Indiens l'emportent sur leurs directeurs à cet égard, et parlent la langue espagnole, tandis qu'on trouverait à peine un père en état de se faire entendre des Indiens. Ils ont de plus un mépris déplorable pour l'intelligence de ces peuplades innocentes, et les croient incapables de s'élever au-dessus d'un certain degré de développement. Au demeurant, les Indiens sont en général bien vêtus et bien nourris; ils habitent chacun une maison; et si ces maisons ne sont pas commodes, c'est en grande partie leur faute. On leur sert trois repas par jour qui consistent en un gruau épais fait avec du froment, en maïs, et quel-

quefois en fruits auxquels on ajoute ordinairement à midi de la viande. Les officiers de la Mission portent des vêtemens d'une meilleure qualité que les Indiens, distinction qui a pour but à la fois de récompenser leurs services et d'exciter l'émulation des autres.

S'il y a disette de provisions, soit par suite d'une mauvaise récolte, soit parce que celles qui étaient dans les greniers ont été gâtées (car on a toujours une réserve pour deux ou trois années d'avance), on envoie les Indiens dans les bois pour y chercher leur nourriture, exercés comme ils le sont à la chasse et à la pêche; et le gibier étant fort abondant, ils trouvent aisément de quoi subsister, et viennent à la Mission à l'époque fixée pour la récolte de la moisson suivante.

Après dix années de service dans une Mission, un individu peut demander sa libération, pourvu qu'un colon recommandable se porte caution de sa bonne conduite à venir. On lui concède alors une certaine étendue de terrain; mais il n'est jamais entièrement indépendant de l'établissement, et il est obligé de lui donner une certaine portion des fruits de son travail. Nous en vîmes fort peu qui eussent obtenu cette récompense de leurs services et de leur bonne conduite; il est probable que les pères sont peu disposés à l'accorder, puisqu'ils se trouvent par-là privés de leurs meilleurs

disciples. A l'époque où les établissemens furent fondés, les Indiens y affluaient, séduits par les vêtemens qu'on distribuait aux néophytes; mais quand ils connurent mieux la nature de cette institution, et qu'ils se sentirent dans un état de sujétion, ils disparurent. Maintenant encore, malgré la difficulté de s'échapper, les désertions sont fréquentes; il faut les attribuer, dans certains cas, à la crainte d'un châtiment mérité; dans d'autres, à ce que les fugitifs ont été dans l'origine amenés de force à la Mission par des Indiens convertis ou néophytes, comme on les appelle, par opposition aux païens ou Indiens sauvages; et enfin à l'inconstance qui forme un des traits de leur caractère.

Quelquefois on établit pour un temps quelques Indiens convertis dans des lieux qui sont fréquentés par les Indiens sauvages, afin qu'ils leur tracent un tableau séduisant des avantages dont on jouit dans la Mission, et qu'ils les déterminent à renoncer à leur vie sauvage; d'autres obtiennent la permission de retourner dans le pays des païens pour y visiter leurs amis, parce qu'on espère qu'ils ramèneront avec eux quelques convertis. A une certaine époque de l'année, quand les travaux agricoles de la mission n'exigent pas la présence des Indiens, on autorise beaucoup d'entre eux à quitter l'établissement et à faire des excursions sur le territoire indien. Tous sont empressés de partir dans

ce cas, les uns pour visiter leurs amis, les autres pour se procurer quelques produits de l'industrie de leurs sauvages compatriotes, souvent préférables aux leurs; d'autres enfin avec la résolution de ne jamais revenir. Dans ce cas, les pères leur recommandent de ramener avec eux à la mission le plus qu'ils pourront d'Indiens non convertis; ils ne doivent en général employer à cet effet que les moyens de la persuasion; mais le canot qui les transporte étant pourvu d'un canon et de plusieurs mousquets, et entièrement armé en guerre, il arrive fréquemment que les néophytes et la *gente de razon* qui a la direction suprême de l'expédition font usage de cette supériorité de forces par suite de leur désir de plaire à leur maître et d'obtenir une récompense. Outre cela ils sont en butte à un grand nombre d'actes d'agression dont il est nécessaire de tirer vengeance, et qui leur fournissent une certaine quantité de prosélytes. En général on capture d'abord les femmes et les enfans, parce que souvent leurs maris et leurs pères les suivent volontairement en esclavage. Ces démêlés et ces enlèvemens de personnes entretiennent une inimitié perpétuelle parmi les tribus sauvages qui sont dévorées d'une soif inextinguible de vengeance.

Nous fûmes témoins de l'issue tragique d'une des excursions que les néophytes de la Mission de San-José font chaque dimanche. Le canot fut armé

comme de coutume, et l'on en donna le commandement à un alcade de la Mission, qui, suivant une version (car il y en a plusieurs qui ne s'accordent point entre elles), voulut faire d'une partie de plaisir une expédition pour se procurer des prosélytes ou un moyen de vengeance contre une tribu qui s'était rendue coupable de quelque agression. L'alcade et ses compagnons remontèrent la rivière San-Joaquin jusqu'au territoire d'une tribu nommée Cosemenes; ils débarquèrent alors avec leur canon et bivouaquèrent la nuit près du village des païens, dans l'intention de l'attaquer le lendemain matin. Mais avant qu'ils n'eussent fait leurs préparatifs, les païens, qui avaient eu connaissance de leur intention et qui avaient réuni un corps nombreux d'auxiliaires, prirent l'agressive, et tombèrent avec tant d'impétuosité sur l'ennemi, que, bien que celui-ci avec son canon et ses mousquets lançât la mort dans toutes les directions, et qu'il puisât sa confiance dans son mépris pour la valeur et la tactique des Indiens sauvages, il dut céder au nombre et chercher son salut dans la fuite, en laissant sa pièce d'artillerie dans le bois. Quelques-uns regagnèrent le canot et se sauvèrent; d'autres parvinrent à travers champs à la Mission; mais trente-quatre de leurs compagnons ne reparurent jamais.

Il existe plusieurs autres relations de ce déplo-

rable événement : l'une accuse le père d'avoir autorisé l'attaque contre les sauvages ; la seconde assure qu'elle avait eu lieu dans le cas de légitime défense; mais celle que j'ai rapportée paraît la plus probable. Que le révérend-père ait donné son approbation à de semblables procédés, c'est une supposition qui s'accorde si mal avec son caractère, qu'on ne saurait y ajouter foi. Quant à la seconde version, c'est probablement celle qu'aura publiée l'alcade, dans le but d'excuser sa conduite. Quoi qu'il en soit, tout le monde est d'accord sur la fatale issue de cette excursion, et les néophytes furent tellement exaspérés à la nouvelle du meurtre de leurs compagnons, qu'il fut impossible de les empêcher de courir les venger. Le père fut sensiblement affligé du résultat de cette expédition, car la perte de tant d'Indiens était un accident très fâcheux pour la mission, et la confiance que la victoire devait inspirer aux non-convertis n'était pas moins alarmante. Il approuva en conséquence la résolution des Indiens de châtier et de frapper de terreur la tribu victorieuse, et, de concert avec le gouverneur, il prépara une expédition contre elle. La Mission fournit argent, armes, Indiens, chevaux. Les Présides fournirent des troupes commandées par Sanchez, vieux soldat qui avait souvent fait la guerre contre les Indiens et qui connaissait parfaitement le pays. Les troupes portaient avec elles

leur armure et leur bouclier comme moyens de défense contre les flèches des Indiens. L'armure se composait d'un casque, d'une cotte de mailles en cuir épais et à l'épreuve de la flèche. Quant au bouclier, il n'aurait pas redouté la comparaison avec celui d'Ajax pour le nombre de ses cuirs.

L'expédition se mit en mouvement le 19 novembre, et nous n'en reçûmes point de nouvelles jusqu'au 27; mais le surlendemain, jour où les troupes étaient entrées en campagne, d'immenses colonnes de fumée qui s'élevaient au-dessus des montagnes, dans la direction des Cosemenes, annoncèrent l'incendie du village des infortunés païens; et le jour ci-dessus désigné, le vieux Sanchez fit son entrée triomphale dans la Mission de San-José, suivi de quarante misérables femmes et enfans, de la pièce de canon qui avait été perdue dans le premier combat, et de plusieurs autres trophées de la victoire. Ce triomphe, si glorieux aux yeux du vainqueur, n'avait coûté la vie qu'à un homme de l'armée chrétienne, lequel avait été blessé à mort par un mousquet qui avait éclaté dans ses mains. Du côté de l'ennemi, la perte avait été considérable, car le lendemain de la bataille Sanchez avait compté au nombre des morts quarante-un hommes, femmes et enfans. Une circonstance remarquable, c'est qu'il ne se trouvait pas un blessé parmi les prisonniers; et il est fort à craindre que les chrétiens, qu'on

pouvait à peine empêcher de venger la mort de leurs camarades sur ceux qui furent amenés à la Mission, n'aient satisfait leur féroce inimitié sur tous les blessés qui tombèrent entre leurs mains.

Les prisonniers furent immédiatement enrôlés parmi les pensionnaires de la Mission, à l'exception d'un charmant petit garçon, dont la mère avait été tuée au moment où elle se sauvait en le tenant dans ses bras. Il fut envoyé aux Présides, et, selon ce qu'on m'a rapporté, il fut donné au commandant Sanchez en récompense de ses services. Ce pauvre orphelin avait reçu une légère blessure au front; d'abord il pleurait beaucoup et refusait de manger, mais il finit par se résigner à son sort.

Les nouveaux venus dans la Mission furent immédiatement convertis; les néophytes leur apprirent chaque jour à répéter le *Pater* et quelques hymnes en langue espagnole. Nous visitâmes la Mission à cette époque, et nous vîmes ces malheureux catéchumènes; ils étaient vêtus de blanc et rangés sur une seule ligne devant un Indien aveugle qui parlait leur dialecte, et qui était assisté d'un alcade pour maintenir l'ordre. Leur maître les engagea d'abord à se mettre à genoux, ajoutant qu'il allait leur apprendre le nom des trois personnes qui composent la Sainte-Trinité, et qu'il leur ferait répéter en espagnol ce qu'il leur avait dit.

Les néophytes s'étant agenouillés, l'orateur com-

mença : « Très Sainte-Trinité : Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit... » Faisant une pause entre chaque mot, pour s'assurer si ces pauvres Indiens, qui n'avaient jamais prononcé un mot d'espagnol, articulaient correctement, ou s'ils laissaient quelques fautes à reprendre. Quand ils eurent répété ces mots d'une manière satisfaisante, leur maître aveugle, après une pause, continua : « Les saints... » et il énuméra un grand nombre de saints. La leçon de ce jour se termina là. Je n'assistai point à celle du lendemain pour savoir quel en fut le sujet; mais j'aperçus les Indiens agenouillés en file, et qui répétaient des mots espagnols comme la veille.

Ils ne paraissaient pas grandement pénétrés de l'acte auquel on les préparait, et je fis remarquer au père que les personnes chargées de leur instruction religieuse avaient là une tâche bien difficile. Il me répondit qu'au contraire, on ne rencontrait jamais d'obstacles de leur part; qu'ils étaient accoutumés à changer de dieux, et que la conversion était en quelque sorte pour eux une affaire d'habitude. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette réflexion du père, mais je ne doute pas qu'elle ne fût conforme à la vérité, et que les Indiens que j'avais sous les yeux apostasieraient une seconde fois avec tout autant d'indifférence, s'ils trouvaient un jour l'occasion de retourner dans leur tribu.

Les dépenses de l'expédition furent très onéreu-

ses à la Mission. Je remarquai avec plaisir que le père trouvait que c'était payer bien cher pour un si petit nombre de convertis. Il est probable que cette considération le rendra moins disposé à entreprendre une autre expédition, et les pauvres Indiens ne seront plus exposés à l'horrible alternative d'être égorgés par leurs compatriotes, ou arrachés de leurs demeures pour être réduits à une captivité éternelle. De plus, il ne pensait pas sans quelque inquiétude à l'opiniâtreté avec laquelle les Casemenes avaient défendu leur position, et il n'était pas sans crainte de les voir tenter une attaque contre la mission. Préoccupé de cette idée, et afin de rendre ses moyens de défense plus efficaces, il me pria de lui céder quelques feux d'artifice, à l'aide desquels il croyait pouvoir frapper ses ennemis de terreur, dans un cas d'urgente nécessité.

Chaque jour, soir et matin, on célèbre dans les Missions l'office divin : celui du matin est une grand'messe, conformément aux prescriptions de l'Église romaine, à laquelle tous les Indiens sont obligés d'assister. La fête annuelle du saint patron de la Mission arriva pendant mon séjour à San-Francisco : une grand'messe fut célébrée dans l'église. Avant qu'elle ne commençât, il y eut une procession composée de jeunes filles indiennes, qui me causa le plus grand plaisir. Elles étaient

élégamment habillées de corsages blancs et de jupons écarlates; elles marchaient dans le plus grand ordre vers l'église, où on avait disposé pour elles des places distinctes et séparées de celles des hommes. Quand les cloches eurent cessé de sonner, des alguazils firent le tour des huttes pour s'assurer si tous les Indiens étaient à l'église; et s'ils y trouvaient quelques retardataires, ils leur administraient assez libéralement des coups d'une longue verge avec un fouet au bout : mesure qui semble d'autant plus tyrannique que l'église n'est pas assez vaste pour contenir tous les fidèles, et que plusieurs restent assis sur les degrés extérieurs. Les femmes indiennes qui avaient été prises dans l'affaire avec les Casemenes étaient assises à des places d'où elles pouvaient voir les tableaux éblouissans, les cassolettes où brûlait l'encens, et tous les détails de la cérémonie religieuse.

La congrégation occupait les deux ailes latérales de l'église, séparées par une large nef qui en formait le milieu, et dans laquelle se tenaient plusieurs alguazils avec des fouets, des cannes et des bâtons pointus pour maintenir le silence et le bon ordre, et, ce qui paraissait plus difficile, pour forcer les assistans à rester à genoux. Les bâtons pointus étaient mieux appropriés à cet usage, attendu qu'ils atteignaient les délinquans à une grande distance et leur infligeaient une douloureuse piqûre sans faire

de bruit. La partie inférieure de l'église était occupée par un détachement de soldats sous les armes, la baïonnette au bout du fusil : précaution dont l'expérience avait sans doute fait sentir la nécessité. Au-dessus d'eux était une tribune occupée par un certain nombre de musiciens indiens, qui ne jouaient vraiment pas mal de divers instrumens, et chantaient l'office avec assez de talent. Les assistans étaient fort attentifs, et le plaisir que paraissait leur causer la musique est une nouvelle preuve de la puissance que cette portion des cérémonies du culte romain exerce sur les esprits grossiers.

Les dignes et excellens prêtres de la mission consacrent tout leur temps à la direction de l'établissement, et sont animés d'une affection paternelle pour ceux qui se montraient dociles et laborieux. On ne saurait donner trop d'éloges à leur zèle, quand on pense qu'ils ont renoncé à presque tous les plaisirs de la vie, et se sont condamnés à un exil volontaire dans un pays lointain et barbare. Le seul amusement que se permet le directeur de la Mission de San-José, qui remplit si bien les devoirs de l'hospitalité à mon égard pendant mon séjour dans cet établissement, consistait à jeter quelquefois pendant le dîner des gâteaux aux *muchachos*, petits domestiques indiens qui se tenaient debout derrière la table. A cet effet, on lui servait tous les jours deux piles de galettes de farine

de maïs ; et aussitôt que l'on avait enlevé le potage, il tournait les yeux sur un des enfans, qui aussitôt ouvrait la bouche, et le père roulait un gâteau, en faisant quelque plaisanterie sur l'appétit de l'enfant ou sur la grandeur de sa bouche, et lui lançait le gâteau, que celui-ci saisissait avec les dents et dévorait avec une incroyable rapidité, afin d'être plus tôt prêt pour un autre, suivant le bon plaisir du père, dont l'amusement consistait principalement à voir le gâteau disparaître en un clin-d'œil De cette manière, les piles de gâteaux se distribuaient successivement entre les enfans, au milieu des éclats de rire et parfois des querelles.

Rien ne surpasse la bonté et les prévenances de ces excellens prêtres pour leurs hôtes, et rien ne leur cause plus de plaisir que l'arrivée d'un étranger dans leur établissement. Nous eûmes toujours un excellent ordinaire, et les jours de fête du poisson préparé de différentes manières et des conserves de fruits du pays. Cependant plus d'une fois nous eûmes quelque peine à conserver notre bonne humeur, lorsque la différence de nos religions suggérait des remarques désobligeantes aux pères, hommes dévots jusqu'au bigotisme et qui revenaient sans cesse à ce sujet. D'autres fois ils étaient de meilleure composition, et plusieurs d'entre eux déployaient de l'esprit et de la gaîté ; mais ils vivaient depuis si long-temps éloignés du monde,

que leurs idées et leurs opinions politiques, ainsi que les cartes suspendues aux murs de leurs appartemens, portaient la date de 1772. Leurs connaissances géographiques n'étaient pas moins arriérées; mon hôte, à San-José, n'avait point encore entendu parler des découvertes du capitaine Cook; et comme Taïti n'était pas marqué sur la carte, il voulait à peine croire à son existence.

Les Indiens, une fois convertis, sont tranquilles et soumis; mais ils sont extrêmement indolens, s'adonnent à l'ivrognerie et à d'autres vices. Ils portent la passion du jeu jusqu'à la frénésie; ils jouent souvent les habits qu'ils ont sur le dos. Quelquefois même on les a vus jouer leurs femmes. Ils ont différens jeux nationaux, outre plusieurs jeux de cartes qu'ils ont appris des Espagnols.

Il existe dans certaines Missions un usage qu'on dit remonter à une antiquité fort reculée parmi les aborigènes, et auquel ils paraissent prendre le plus grand plaisir. On bâtit une maison en terre, ou plutôt un vaste four, de forme circulaire, que les Espagnols appellent temeschal, avec une entrée étroite et une ouverture au toit pour livrer passage à la fumée. Plusieurs personnes y entrent, entièrement nues, et font auprès de la porte un feu qu'elles entretiennent tant qu'elles peuvent supporter la chaleur. Au bout de quelques instans, elles éprouvent une abondante transpiration; elles

se tordent alors les cheveux et se frottent la peau avec un morceau de bois tranchant ou un cercle de fer, comme cela se pratique quelquefois sur les chevaux de voitures qui viennent de faire une longue course, ils se plongent ensuite dans un étang ou une rivière froide, dans le voisinage de laquelle ils ont soin de bâtir le temeschal.

Il existait autrefois de petits villages dépendant des Missions, et dans lesquels les Indiens vivaient dans l'état le plus misérable; mais presque tous ces villages ont disparu depuis le voyage de Vancouver dans ce pays, et les convertis sont tous répartis dans des huttes semblables à celles que j'ai décrites plus haut. [illegible] seulement quand les maladies font de grands ravages parmi eux qu'il est nécessaire d'élever des habitations de cette espèce, afin de séparer les malades de ceux qui sont bien portans. En général, les épidémies sévissent avec une extrême violence dans les Missions, et en comparant les tables mortuaires de 1787 et 1813, les décès paraissent avoir suivi une progression croissante. A la première époque, il n'y avait eu que sept mille sept cent un individus baptisés, sur lesquels deux mille trois cent quatre-vingt-huit étaient morts; tandis qu'en 1813 on comptait trente-sept mille quatre cent trente-sept décès et cinquante-sept mille trois cent vingt-huit baptêmes.

Les établissemens sont très mal approvisionnés

en plantes médicales, et les pères, les seuls médecins du lieu, sont d'une ignorance extraordinaire sur la manière de s'en servir. Il se trouvait dans une Mission un marin qui se vantait de posséder quelques connaissances en pharmacie, mais il n'y entendait rien, et faisait peut-être plus de mal que de bien. Les Indiens, de leur côté, sont excessivement indifférens et obstinés, et préfèrent les simples usités chez eux à tout autre remède, ce qui fait que leurs maladies se terminent assez souvent d'une manière malheureuse.

Les Indiens, en général, se soumettent docilement à la discipline des Missions; cependant des insurrections ont éclaté à diverses reprises dans ces établissemens, surtout à une époque voisine de leur fondation, dans le temps où le père Tamoral souffrit le martyre. En 1823, un autre prêtre fut égorgé dans une insurrection générale, aux environs de San-Luis-Rey, et en 1827, les soldats de la garnison furent appelés pour réprimer un mouvement insurrectionnel du même côté.

La situation des Missions, surtout la situation de celle de San-José, est ordinairement bien choisie. Des quinze mille acres de terre affectés à chaque établissement, une portion est cultivée; le surplus est consacré au pacage et à l'éducation du bétail; car dans la distribution des terres, on a eu soin de ne point y comprendre de terres stériles.

Les exploitations les plus productives paraissent appartenir aux missions de San-José, Santa-Clara, San-Juan et Santa-Cruz. Celle de San-Francisco n'est pas heureusement située; des brouillards froids, qui de la mer arrivent jusqu'à la Mission par des vallées profondes, flétrissent toute végétation qui subit leur influence, comme cela arrive dans les îles Schetland, aux cimes des arbres qui s'élèvent au-dessus du mur des enclos.

Cependant, avec des soins, on obtiendrait de cette Mission plus qu'elle ne produit maintenant. Santa-Cruz abonde en provisions de bouche, par suite sans doute de demandes plus considérables de la part des vaisseaux marchands, et particulièrement des baleiniers qui y touchent une dernière fois avant de quitter la côte, et qui y embarquent les substances végétales dont ils ont besoin : leurs acquisitions sont quelquefois tellement considérables, que la colonie se trouve entièrement au dépourvu. Aussi est-il prudent, en relâchant dans un de ses ports, de s'assurer de suite des approvisionnemens dont on a besoin.

Une grande quantité de grains, tels que froment ou maïs, se récolte annuellement dans toutes les Missions, excepté celle de San-Francisco, qui, bien qu'elle possède une ferme à Burri-Burri, est quelquefois obligée d'avoir recours aux autres établissemens. L'orge et l'avoine y sont d'un mauvais pro-

duit, mais les haricots, les fèves et les autres légumes y réussissent très bien; les fruits y sont abondans. La terre n'exige jusqu'à présent aucun engrais; elle rend vingt pour un. San-Francisco récolte annuellement trois mille fanègues de froment.

L'agriculture est encore dans l'enfance; heureusement le sol est très fertile, et il existe un grand nombre de bras pour le cultiver; sans cela les habitans du pays seraient réduits à se nourrir de glands. Leurs charrues paraissent avoir été empruntées au temps des patriarches; il est à regretter qu'un peu de l'adresse et de la dextérité avec lesquelles on les dirigeait alors n'ait pas passé à la génération actuelle.

Les cultivateurs des autres contrées ne croiront pas sans peine que soixante charrues et deux cents bœufs étaient employés sur un champ d'un terroir léger et de dix acres d'étendue, et les spectateurs ne paraissaient point considérer ce nombre comme exagéré, car les pères appelaient notre attention sur cette preuve frappante des progrès de la civilisation indienne, et nous désignaient les plus habiles ouvriers, à mesure que les charrues passaient successivement devant nous. Le plus grand nombre de ces charrues se suivaient dans le même sillon, sans beaucoup s'approfondir, jusqu'au moment où elles approchaient du père; le

laboureur donnait alors à sa main l'inclinaison nécessaire et le soc pénétrait dans le sol. C'eût été une politique bien avisée de la part du père, de suivre la charrue tout le long du champ, qui par ce moyen se serait trouvé parfaitement labouré : mais il paraissait très satisfait de la manière dont les choses se passaient. Plusieurs Missions, et particulièrement celle de Santa-Barbara, recueillent un vin qui ressemble au bordeaux, quoique moins agréable au goût; elles distillent aussi une liqueur très spiritueuse qui se rapproche de l'arack.

Il existe dans cette partie de la Californie, indépendamment des Missions, différens pueblos ou villages habités par des Espagnols et leurs familles : ceux-ci ont usé du privilége que leur offrait l'ancien gouvernement et ont échangé l'épée contre la charrue. Il y a aussi quelques colons qui tiennent des terres à ferme, mais à part ces exceptions, la contrée est extrêmement déserte. Je ne pourrais donner une idée plus exacte de la solitude du pays et de sa fertilité, qu'en insérant ici une courte relation que j'ai extraite du journal de trois officiers de mon bord, qui se rendirent par terre de San-Francisco au fameux port de Monterey.

Ces trois messieurs se mirent en route le 9 novembre, après s'être procuré d'assez bons chevaux et une escorte suffisante. Au bout d'une demi-

heure de marche, ils arrivèrent à la Mission de San-Francisco, où ils furent reçus de la manière la plus hospitalière par le bon père, qui les régala d'excellentes poires et de lait frais. Sa conversation ne le cédait point à la bonne chère; car malgré l'introduction dans chaque phrase d'une demi-douzaine de *si senores* tout-à-fait inutiles, il ne leur permit pas de remarquer la longueur du temps, grâce à la gaîté entraînante de sa conversation, car le père Tomas était toujours en bonne humeur, jusqu'au moment où le bruyant accoutrement d'un dragon californien annonça l'arrivée du sauf-conduit expédié par le gouverneur. Après avoir confié leurs bagages aux soins de deux vaqueros (pasteurs indiens) qui devaient les accompagner, et avoir reçu l'un après l'autre la bénédiction du père, ils se mirent en marche avec leur escorte, sur les dix heures du matin; la caravane se composait des trois officiers de *la Blossom*, des deux vaqueros et de leur héraut, le dragon, précédés de neuf ou dix chevaux sauvages qu'on chassait devant la troupe, pour servir de relais lorsque les premières montures seraient fatiguées. Ces rossinantes ont peu d'envie de s'écarter de la grande route, mais si quelque circonstance leur inspirait la fantaisie de la quitter, le lazo, qui ne manque jamais le but, ce compagnon inséparable de la selle californienne, les saisirait par le cou ou par la jambe

et les ramènerait promptement dans le droit chemin.

Mais avant de faire un pas de plus à la suite de nos voyageurs, je veux que le lecteur prenne connaissance du costume et de l'équipement du dragon californien. Son habillement se composait d'un justaucorps de drap bleu avec paremens et collet rouges, de culottes de velours bleu, qui n'étant point boutonnées autour du genou, laissaient voir jusqu'en haut des bas de coton blanc qui étaient cachés plus qu'à demi par des bottes en peau de daim; un chapeau noir très large de bords et démesurément bas de forme retenait, par son poids, une profusion de cheveux noirs, qui se réunissaient sur le derrière de la tête et pendaient en queue épaisse jusqu'au milieu du dos; sur le pommeau de la selle se balançait une longue carabine, la batterie enveloppée par une peau de renard; de plus, notre héros était pourvu, comme moyen défensif contre les Indiens, d'un bouclier en peau de bœuf, sur lequel, en dépit de la dernière révolution, étaient gravées les armes royales d'Espagne, et en outre d'une cuirasse faite d'une double peau de daim qui lui couvrait tout le corps. Ainsi accoutré, il était assis sur une selle qui le maintenait par un haut pommeau sur le devant, et un autre non moins haut par derrière; ses talons étaient armés d'une effroyable paire d'éperons en fer, at-

tachés par une chaîne du même métal ; et ses pieds s'appuyaient sur de monstrueux étriers en bois. Tel était le personnage sous la protection duquel nos officiers de marine avaient été placés par le gouverneur, avec un sauf-conduit qui lui enjoignait de ne permettre à qui que ce fût de se joindre à la caravane, soit en allant, soit en revenant, et de la faire escorter de village en village par un soldat.

En quittant la Mission de San-Francisco, nos voyageurs abandonnèrent la seule partie du pays qui soit boisée, et gravirent une chaîne de montagnes, d'environ cent pieds de hauteur, du sommet desquelles ils jouirent d'une vue immense qui comprenait la mer, les rocs Farallones, et dans le lointain *la Punta de los Reyes*, pointe de terre ainsi nommée par l'expédition sous les ordres de Sebastien Viscaino, en 1602. La chaîne dont je parle porte le nom de *la Sierra de San-Bruno.*

A midi, la troupe arriva à un petit village appelé *Burri-Burri*, à environ douze milles de San-Francisco, où ils résolurent de faire halte, jusqu'à ce que leur bagage, qui était resté derrière, les eût rejoints. La maison où ils logèrent était une misérable petite hutte en terre, ouverte à tout vent, où ils trouvèrent cependant du repos et du lait frais. Les habitans faisaient le métier de tanneur. Ils avaient réuni une grande quantité de ra-

cines très utiles, qu'on nomme dans le pays *amoles*, qui tiennent lieu de savon.

De Burri-Burri, une prolongation de la Sierra de San-Bruno occupe le centre de la péninsule formée par la mer et l'Estrecho de San-José, et est séparée de ce bras du port par une plaine dans laquelle nos voyageurs descendirent, et où ils chevauchèrent d'une manière plus commode et plus agréable qu'à travers les sentiers rocailleux des montagnes. La partie de la plaine qui avoisine la mer est marécageuse, et comme on lui a donné le nom de *Las-Salinas*, il est probable qu'elle est de temps en temps submergée. Le nombre d'oies sauvages qui s'y réunissent est vraiment extraordinaire, et on pourrait difficilement s'en faire une idée quand on ne les a pas vues courir plusieurs acres de terrain, et s'élever par myriades avec un cri aigu qui s'entend à une distance considérable. On dit qu'elles arrivent en Californie au mois de novembre, et qu'elles y restent jusqu'en mars. Les merles ne sont pas moins nombreux, et de loin on les prendrait, au haut des airs, pour des nuages noirâtres.

En poursuivant leur route, et laissant à droite les montagnes dont cette partie porte le nom de *Sierra del Sur*, ils atteignirent une éminence du haut de laquelle on découvre d'immenses prairies entrecoupées de bouquets de chênes de haute fu-

taie, sans aucun taillis. On eût dit le parc d'un grand seigneur; des troupeaux de bétail, des chevaux paissaient dans ces fertiles pâturages, et un grand nombre de daims, à l'approche des voyageurs, tressaillaient d'effroi, et allaient chercher un refuge dans les montagnes; mais là finissait la ressemblance. Au lieu d'un noble manoir, digne d'un si beau pays, la caravane arriva à une misérable maison en boue, devant laquelle des Indiens à demi nus se chauffaient au soleil. Cet endroit se nomme *San-Mateo*, et dépend de la Mission de San-Francisco.

Le soleil était couché avant que nos voyageurs arrivassent à Santa-Clara, où devait se terminer leur journée; n'ayant pas l'habitude de monter à cheval, toute la troupe était harassée de fatigue.

Santa-Clara, éloignée d'environ quarante milles de San-Francisco, par la route, est située dans la vaste plaine dont j'ai déjà parlé, qui dans cet endroit devient encore plus marécageuse. Elle n'en est pas moins occupée par des troupeaux de bétail, des chevaux, des moutons et une quantité innombrable d'oies sauvages. Des troupes de sackalch y exercent d'affreux brigandages, et font retentir la plaine de leurs rugissemens mélancoliques : les animaux privés ou sauvages semblent y déposer leur crainte et se réconcilier avec l'homme, leur tyran. Les bâtimens de la Mission se composent

d'une église, de la maison d'habitation des pères, et de cinq rangées de maisons où sont logés quatorze cents Indiens, qui depuis le voyage de Vancouver ont été pourvus d'habitations commodes, au lieu des cabanes de paille qu'ils habitaient alors et qui étaient humides et malsaines. A leurs nouvelles résidences sont joints d'excellens vergers qui produisent une grande quantité de pommes et des poires. Les olives et le raisin y abondent aussi, et les pères font chaque année vingt barils de vin. On y récolte aussi une abondante provision de toute espèce de légumes. En tout, c'est une des Missions les mieux administrées et les plus plaisantes du pays. Ses richesses en bétail se montent à dix mille têtes à cornes, et environ trois cents chevaux.

A l'époque où nos voyageurs la visitèrent, elle était gouvernée par les pères José et Mochin, deux prêtres de l'ordre de Saint-François, auquel appartiennent tous les missionnaires de la Californie supérieure. Ils paraissaient mener une vie assez heureuse, quoique dépourvue de toute espèce de superfluités.

Nous ne soumettrons pas à un examen trop rigoureux les arrangemens intérieurs de l'habitation des bons pères : il suffit de dire qu'ils firent à nos voyageurs la réception la plus cordiale, et les logèrent dans une maison avec l'empressement le plus hospitalier.

Le lendemain, après avoir déjeuné avec les bons pères, ils se remirent en route, montés sur des chevaux frais, et précédés d'une nouvelle escorte. Une magnifique avenue d'arbres, d'environ trois milles de longueur, conduit de la Mission au village de San-José, le plus grand établissement de cette espèce dans la Californie supérieure. Il se compose de maisons en terre, misérables sous tous les rapports, et contient environ cinq cents habitans, soldats retirés du service, qui sous l'ancien gouvernement obtenaient des concessions de terrain pour leur entretien et celui de leurs familles. Ils prennent le nom de *gente de razon*, pour se distinguer des Indiens sauvages, dont les facultés intellectuelles sont un fréquent sujet de railleries au sein de ces sociétés éclairées. Ils sont gouvernés par un alcade, ont une chapelle à eux appartenante, dans laquelle un des prêtres de la Mission office de temps à autre.

A un peu plus de huit milles, la caravane traversa la plaine de *Las Llagas*, ainsi nommée à cause d'une bataille qui eut lieu entre les premiers colons et les Indiens, et dans laquelle un grand nombre de ceux-là perdirent la vie. En quittant la plaine, nos voyageurs gravirent une chaîne de petites hauteurs, et arrivèrent sur les bords d'une rivière, qu'on a nommé *jio de los Paearos*, à cause du grand nombre de canards sauvages qui

se rassemblent quelquefois dans ce lieu. Après l'avoir traversée, ils se trouvèrent dans le Llano de San-Juan, vaste plaine entourée de montagnes.

Deux heures approchaient, et la cloche sonnait les vêpres. Quand ils arrivèrent à Santa-Clara, après un voyage de vingt-quatre milles, altérés et harassés de fatigue, ils profitèrent avec joie de la généreuse hospitalité du père Arroyo, qui en bonne humeur et en prévenance hospitalière ne le cédait pas à son vénérable collègue de Santa-Clara. Ce digne homme était natif de la Vieille-Castille, et résidait en Californie depuis 1804, partageant son temps entre les devoirs de sa sainte profession et une foule d'inventions ingénieuses. La vieillesse et l'exil n'a pas plus refroidi son patriotisme que sa bonne humeur, et en apprenant que ses hôtes s'étaient trouvés au siége de Cadix, son enthousiasme éclata par la fameuse chanson espagnole, *Espana de la guerra.*

Le lendemain, après avoir pris une petite tasse de chocolat, accompagnée d'une tranche de pain grillé, la seule nourriture que l'on serve jamais dans les Missions jusqu'à deux heures après midi, nos voyageurs se promenèrent aux environs de la Mission, et visitèrent une trentaine de huttes appartenant à quelques Indiens nouvellement convertis de la tribu de *Tooleraydos* [1]. Ces huttes avaient

[1] Ce mot signifie *joncs.*

environ trente-cinq pieds de circonférence, elles étaient construites à l'aide de perches flexibles, enfoncées dans la terre, et réunies à leur extrémité supérieure, à la hauteur de douze ou quinze pieds. Elles sont entrelacées de branchages, recouvertes de gazon, et forment deux ouvertures, l'une sur l'un des côtés pour servir de porte, et l'autre en haut de l'édifice pour livrer passage à la fumée. L'extérieur de ces misérables wigwams[1] ressemble beaucoup à des ruches d'abeilles. Dans chaque hutte étaient réunis neuf ou dix Indiens de tout âge, hommes ou femmes, dans un état presque complet de nudité, accroupis autour d'un feu allumé au centre de l'appartement, rongés de vermine, et offrant le tableau d'une misère et d'une abjection qu'on rencontre rarement même chez les peuplades les plus sauvages. Ils paraissaient avoir perdu tout vestige de la dignité humaine, et les merles, qui avaient cessé de les regarder comme des hommes, venaient par troupes chercher une nourriture au milieu des wigwams. Tel est l'état dans lequel vivent les Indiens abandonnés à eux-mêmes; aussi le lecteur apprendra-t-il sans surprise que cette tribu était venue volontairement des montagnes pour se faire convertir, et se joindre à leurs compatriotes civilisés de la mission. Plût à Dieu que ces sauvages pussent apprendre à faire un

[1] Cabanes indiennes.

bon usage de la liberté qui doit suivre leur conversion à la sainte religion du Christ, et leurs esprits atteindre au degré de lumières nécessaire pour former des sociétés chrétiennes indépendantes ! Mais à en juger d'après l'état actuel de leur intelligence, il faudra bien du temps avant d'arriver à un si important et si désirable changement. On a essayé d'émanciper les Indiens, mais cette tentative n'a pas réussi, comme j'ai pu m'en convaincre lors du second séjour que j'ai fait en Californie dans le cours de ce voyage ; et les apparences donnent certainement raison à ceux qui prétendent que l'Indien est plus heureux sous un régime de subordination que jouissant d'une indépendance illimitée, au sein des déserts de son pays natal.

Un fait qu'on peut citer comme une preuve à l'appui de cette vérité, c'est qu'en quittant ces repaires de misère que je viens de décrire, on rencontrait une scène de félicité et de contentement, au milieu d'un certain nombre d'Indiens qui passaient gaîment leur dimanche. Ils jouaient à la takersia, jeu qui consiste à faire tourner un cercle ou un morceau de bois percé au milieu, et à essayer de le traverser au passage avec une courte lance.

Nos voyageurs avaient pris congé du bon père Arroyo, dans l'intention de se remettre en route le

lendemain de grand matin, mais ils éprouvèrent beaucoup de retard, par suite du refus de leur escorte de partir sans avoir entendu la messe et reçu la bénédiction du père. A la fin, la caravane quitta la plaine de San-Juan, et gravit avec peine quelques hauteurs d'où la vue domine la vaste baie de Monterey. A cinq heures du soir, elle mit pied à terre sur la place de Monterey, et fut accueillie avec empressement par M. Hartnelle, agent d'un négociant de Lima, qui mit sa maison à leur disposition, pour tout le temps qu'ils resteraient dans la ville, offre qui fut acceptée avec reconnaissance.

Gonzalez, le gouverneur de la ville, auquel les nouveaux arrivés allèrent présenter leurs respects, était un officier qui s'était élevé par son mérite au rang de capitaine d'artillerie et de gouverneur de Monterey. Sa famille, qui demeurait avec lui, ayant été élevée à Mexico, se plaignait amèrement de son exil dans ce coin ignoré du monde, où la population, et particulièrement les dames, était fort ignorante et n'offrait qu'une triste compagnie pour des Mexicains instruits. De plus, il n'y avait à Monterey ni bals, ni combats de taureaux, et pour recevoir des nouvelles de leur pays, ces castes auraient été tout aussi bien au Kamtschatka. Pour se dédommager de ces douloureuses privations, les dames passaient ordinairement leur temps

à fumer, à jouer aux cartes et à raconter les périls qu'elles avaient essuyés dans leur voyage par terre de Mexico aux bords de l'océan Pacifique.

Quant aux approvisionnemens et aux objets à l'usage de la pharmacie, que mes officiers avaient ordre de se procurer à Monterey, il fut impossible d'en trouver aucun. Ces Messieurs se décidèrent, en conséquence, à quitter immédiatement cette ville pour revenir à San-Francisco.

Le 26 décembre, tout étant prêt pour que le vaisseau reprît la mer, il fallut dire adieu à ce port magnifique de San-Francisco, qui possède toutes les conditions nécessaires pour un grand établissement naval, et dont la situation est si avantageuse par rapport à l'Amérique du nord à la Chine, et à tout l'océan Pacifique, qu'infailliblement il acquerra un jour une grande importance.

Le 28 nous prîmes congé de nos amis, si bons et si hospitaliers, le gouverneur Martinez, et le père Tomas, pénétrés de reconnaissance pour leur bienveillance et leur empressement à nous procurer ce dont nous avions besoin; nous levâmes l'ancre, et nous jetâmes un dernier coup d'œil de regret sur ce port qui avait tant contribué à notre bien-être par la salubrité de son climat, les productions rafraîchissantes de son sol, et l'exercice bienfaisant que nous avions pris sur ses bords.

De San-Francisco nous nous dirigeâmes vers Monterey. Quoique la distance entre ces deux points soit à peine de plus de cent milles, notre voyage dura deux jours, par suite de la faiblesse du vent. Le dernier jour de l'année nous doublâmes la pointe du Nouvel-An qui, avec la pointe Pinos, forme la baie de Monterey. Cette vaste baie est large d'environ vingt milles, avec un fond de sable et de bons mouillages sur tous les points du rivage. La Mission de Santa-Cruz est située à l'extrémité nord de la baie, près de la pointe du Nouvel-An, et les vaisseaux jettent quelquefois l'ancre dans ce lieu pour s'approvisionner d'eau et de légumes; deux choses qu'on ne peut jamais se procurer en grande quantité à Monterey.

La Mission et les Présides de Monterey sont situés dans une plaine, entre le mouillage ordinaire et une chaîne de collines couvertes de bois de pins et de chênes. Les Présides sont en meilleur état que ceux de San-Francisco; cependant, comme moyen de défense, c'est un point entièrement insignifiant. Le fort n'a guère plus d'importance, et on peut en apprécier la force d'après ce fait qu'il a été pris en 1819 par un faible détachement de matelots, qu'un corsaire buenos-ayrien avait mis à terre, et qui enclouèrent la plus grande partie des canons et livrèrent la ville au feu et au pillage.

A une lieue de distance des Présides, au sud, on trouve la Mission de San-Carlos, petit établissement qui contient deux cent soixante Indiens. Elle est située dans une vallée, près de la rivière de San-Carmelo, petit torrent qui se jette dans une baie profonde et entourée de rochers. Les bords de cette baie, ainsi que de toute la côte autour de la pointe Pinos, sont hérissés de rocs de granit sur lesquels la mer se brise avec fureur; et comme il n'y a pas de mouillage devant cette côte, à cause de la profondeur de l'eau, il est périlleux d'en approcher par des vents faibles ou variables. Heureusement d'immenses lits d'herbes marines (*fucus pyriformis*) s'étendent sur la côte, et ils sont si épais qu'ils ont souvent préservé du naufrage des vaisseaux qui avaient été poussés à terre par des temps calmes et brumeux. Le voyage à cheval des Présides à San-Carlos, par un beau jour, est fort agréable. Le pays est suffisamment pittoresque pour intéresser, et les hauteurs ne sont pas assez escarpées pour incommoder un bon cavalier. La route traverse presque constamment des passages ombragés de temps à autre par de grands pins, des chênes et des bouleaux, qui ne sont point entremêlés de fourré, de manière à donner au pays un aspect sauvage et à lui enlever l'apparence d'un parc. Avant d'arriver à l'ouverture de la vallée de San-Carmelo, le voyageur est averti du voisi-

nage de la Mission par trois énormes croix élevées sur le mont Cavalry, et plus loin par d'autres plus petites, qui sont placées à droite et à gauche de la route, et dont chacune porte un écriteau contenant une légende. Dans l'église, on voit un tableau de la réception de La Pérouse à la mission, exécuté à bord de l'*Astrolabe*, par un des officiers de son escadre. J'aurais beaucoup désiré acquérir ce précieux monument, mais le père ne voulut point s'en défaire.

Le 5 janvier 1827, nous nous séparâmes de nos amis, et reprîmes la mer pour passer aux îles Sandwich.

§ 12.

Passage aux îles Sandwich. Woahoo. Histoire de ces îles. Progrès de la civilisation. Bois de sandal. Ressources du gouvernement. De l'éducation. Lenteur de ses progrès. Travaux des missionnaires. Malheureux résultat de leur zèle. Dispositions du roi et des chefs. Dîner donné au roi et à la famille royale. Banquet donné par le roi. Mort de Krymakoo. Départ de Kahumona pour Owyhee.

En quittant Monterey, nous gouvernâmes au sud, par un bon vent, qui nous poussa sous les vents alizés, et ne nous abandonna point pendant tout le cours de notre traversée aux îles Sandwich; nous cherchâmes inutilement toutes les îles qui avaient été indiquées comme voisines de notre route; nous mettions en panne chaque soir, quand nous étions

levées
s plus
che de
u con-
un ta-
ssion,
fficiers
quérir
voulut

de nos
ux îles

Progrès
ouverne-
vaux des
positions
e royale.
rt de Ka-

au sud,
s vents
tout le
; nous
avaient
e; nous
s étions

Iles Sandwich.

COSTUME MILITAIRE

Autour du Monde *Beechey, Pag. 340.*

près de
échappâ
leux l'île
autres q
ainsi qu
nord, et
tude ou
cune de
cun des
le voisin
de ces î
parallèle
géograph

Le 25
de vingt-
hee, et l
Honorur
la satisfa
connaissa
tour; le
nous rev
ment dev
firent pr

[1] J'ai app
été vue par
degrés 70 m
gitude oues
10 degrés 2
tude ouest.

près de l'une d'elles, de peur qu'elle ne nous échappât. Nous cherchâmes avec ce soin scrupuleux l'île d'Henderson, celle de Cooper et plusieurs autres que l'on dit situées dans leur voisinage, ainsi qu'un groupe, par 16 degrés de latitude nord, et entre 130 degrés et 133 degrés de longitude ouest; non-seulement nous n'aperçûmes aucune de ces îles, mais encore nous ne vîmes aucun des indices qui font ordinairement reconnaître le voisinage de la terre. Ainsi, dans le cas où l'une de ces îles existerait, ce doit être dans un autre parallèle que celui qui leur est assigné par la table géographique américaine publiée en 1825 [1].

Le 25 janvier 1827, après une agréable traversée de vingt-deux jours, nous aperçûmes l'île d'Owyhee, et le lendemain nous mouillâmes dans le port Honoruru, capitale des îles Sandwich. Nous eûmes la satisfaction de retrouver toutes nos anciennes connaissances, qui nous félicitèrent de notre retour; le roi et Kahumana parurent charmés de nous revoir, et quand ils apprirent que le bâtiment devait rester quelques mois dans le port, ils firent préparer trois maisons pour mon usage et

[1] J'ai appris récemment qu'une île d'une médiocre hauteur a été vue par *le Sultan*, baleinier américain, dans la latitude de 15 degrés 70 minutes nord, entre 130 degrés et 134 degrés de longitude ouest, et que ce bâtiment en a touché une seconde par 10 degrés 22 minutes de latitude nord, et 140 degrés de longitude ouest.

celui des officiers, et se montrèrent empressés de prouver, par d'autres témoignages de distinction, que l'estime dont ils avaient toujours fait profession pour notre pays n'était point une démonstration vaine et sans effet.

A mon premier séjour dans cette contrée, j'ai tracé un aperçu de la ville de Voahoo, de ses habitans, des progrès qu'ils paraissent avoir faits sous le rapport de la civilisation. Il ne sera pas inutile de consigner ici quelques remarques sur l'histoire de ces îles pendant les dernières années, afin que le lecteur puisse juger plus pertinemment de leurs progrès, et fournir une instruction utile à ceux qui n'ont pas présens à l'esprit les événemens qui s'y sont accomplis récemment.

A l'époque où le capitaine Cook découvrit les îles Sandwich, Owyhee était gouvernée par Terreeoboo ou Teriopu, qui mourut peu après le départ de ce célèbre navigateur. Tamehameha, qui plus tard devint si fameux, était le neveu de Terreeoboo. Il n'est pas nommé dans la relation officielle du capitaine Cook; mais dans une relation des faits concernant la mort du capitaine Cook, publiée par M. Samwell, médecin de *la Découverte*, Meah-Meah, suivant le nom que lui donne cet écrivain, est représenté comme ayant passé la nuit à bord de ce bâtiment, où il était venu avec un magnifique habit de plumes, dont il ne voulut

se défaire que pour des lames d'épée; en ayant obtenu six en échange, il retourna à terre très satisfait de ce marché. Il n'est pas douteux qu'il n'eût déjà l'intention de dépouiller de la royauté le successeur de Terreeoboo, projet qu'il accomplit peu de temps après dans une bataille rangée où, dit-on, il tua son compétiteur de sa propre main. Cette victoire gagnée, et aucun chef ne possédant assez d'autorité pour tenir tête à Tamehameha, nous voyons qu'à l'arrivée de Vancouver il exerçait sa suprême autorité tant sur Owyhee que sur Mowee. Peu de temps après il attaqua et conquit Woahoo, et, secondé par son valeureux favori Krymahoo, il réunit en 1817 la souveraineté de toutes les îles Sandwich.

Vancouver contribua efficacement à établir le pouvoir de ce chef sur une base solide, en accordant à Tamehameha des distinctions qui ne pouvaient échapper à l'attention des autres chefs, et en construisant pour lui un vaisseau ponté, qui lui donna une supériorité de force marquée, et le mit en état de les tenir tous sous sa dépendance. En retour de ces importans services, Tamehameha reconnaissant fit, en présence des éries de tous les groupes, une cession formelle de ces îles au roi de la Grande-Bretagne, et depuis cette époque les naturels se sont toujours considérés comme sous la protection immédiate de ce pays.

A l'époque de nos premières relations avec ces îles, différens actes tels que la mort de Cook, l'assassinat du lieutenant Hergest, la saisie par trahison d'un vaisseau américain rendirent les bâtimens marchands réservés dans leurs communications avec des sauvages qui paraissaient d'un caractère si féroce; mais dès qu'on sut que les auteurs de ces attentats avaient été punis par Tamehameha, et quand le caractère de celui-ci fut mieux connu par les voyages de Vancouver et d'autres navigateurs, tous les vaisseaux naviguant dans l'océan Pacifique désirèrent visiter ses domaines. Plus tard, il s'y établit un marché pour la vente des productions de l'île; les naturels apprirent à échanger contre des piastres espagnoles et des habits européens les produits de leur sol et de leur industrie; et différens étrangers, à l'instigation du roi, se déterminèrent à s'établir dans les îles. Les chefs insulaires, à l'imitation de leur souverain, commencèrent à s'habiller à l'européenne, un fort fut construit pour la défense de la capitale, et un certain nombre de naturels furent dressés au maniement des armes à feu. Le port de Honoruru fut bientôt rempli de bâtimens de toutes les nations, et maintenant cette ville a l'air d'une colonie européenne.

La découverte du bois de sandal dans les montagnes a donné naissance à une branche de com-

merce importante; plusieurs aventuriers, particulièrement des États-Unis, se fixèrent dans ces îles pour l'acheter des naturels. La Chine leur offrit, à peu de distance, un excellent marché pour son débit; les productions de ce pays furent apportées en retour aux îles Sandwich, et ainsi furent jetées les bases d'un commerce qui dure depuis cette époque. Tamehameha, ayant acheté plusieurs bâtimens chargés de ce bois précieux, essaya de faire ce trafic pour son compte, et envoya un schooner sous son propre pavillon à Canton; mais par suite des formalités et des impôts établis à la Chine, ainsi que par d'autres circonstances indépendantes de la volonté, la spéculation échoua; et depuis lors, ce commerce lucratif est resté exclusivement dans les mains des Américains.

Dans tous ces plans pour la prospérité de son pays, pour l'introduction de la civilisation parmi ses sujets, pour la consolidation de son autorité usurpée, Tamehameha eut beaucoup à se louer des conseils et de la coopération de deux respectables marins anglais, Young et Davis, qu'il avait décidés à fixer leur résidence dans l'île. Leurs services ne restèrent pas sans récompense de la part du grand chef; la générosité de son caractère et une connaissance profonde du cœur humain le portèrent à élever les deux étrangers sous le rap-

port du rang et de la fortune, en conférant à l'un et à l'autre le titre de chef, et en leur donnant de vastes domaines. De leur côté, ils se montrèrent reconnaissans de ces bienfaits, et se conduisirent si honorablement que tous les voyageurs qui ont visité l'île ont parlé d'eux avec la plus haute estime. Davis mourut à Woahoo, où le lieu de sa sépulture est marqué par un modeste tombeau. Young vit encore; il est parvenu à l'âge avancé de quatre-vingt-deux ans. Indépendamment de ces deux conseillers, Tamehameha en a eu un troisième, non moins précieux, dans la personne de Krymakoo, plus connu depuis sous le nom de Billy-Pitt.

Tamehameha, après avoir vu son pays sortir de la barbarie par la sagesse de ses mesures, après lui avoir assuré plusieurs autres avantages importans, mourut en mai 1819, à l'âge de soixante-trois ans. Le biographe de ce souverain serait coupable d'injustice à son égard si, quelque limités qu'aient été sa sphère et ses moyens d'action, il ne le rangeait pas au nombre de ces grands hommes qui, comme Alfred d'Angleterre ou Pierre-le-Grand de Russie, ont arraché leur patrie à la barbarie, et sont justement considérés comme les bienfaiteurs de l'humanité! Sa perte, comme souverain et comme père de son peuple, fut vivement sentie par ses sujets. Il est pénible d'avoir à ajouter que

bien que sa mort soit si récente des temps où nous vivons, plusieurs victimes humaines ont été sacrifiées à son honneur, et que, conformément à la coutume de ces îles, plusieurs personnes qui lui avaient été chaudement attachées se suicidèrent pour accompagner son corps dans la tombe, tandis que d'autres s'arrachèrent les dents de devant, et se mutilèrent ou se défigurèrent de différentes manières.

Tamehameha était à peine mort que son fils Rio-Rio accomplit la plus grande innovation que le pays eût encore subie. Après avoir tenu des conférences avec les chefs, et obtenu l'assentiment de Keopuolani, femme du premier rang et très puissante, il ordonna la destruction de tous les temples des idoles, et déclara que la religion des étrangers, dont alors il ignorait entièrement les dogmes, serait à l'avenir la religion de l'État. Un autodafé de toutes les idoles, l'abolition du tabou, suivirent de près la destruction des temples, et mirent fin à une foule de coutumes cruelles et dégradantes, funestes aux intérêts du pays, tyranniques pour les habitans, et particulièrement pour les femmes, qui à partir de cette époque furent traitées sur le pied d'égalité avec les hommes.

Les préjugés de Tamehameha s'étaient toujours opposés à ce changement dans la religion de ses sujets, non pas, ainsi qu'on me l'a assuré, qu'il fût

très attaché au culte des idoles, mais parce qu'il le jugeait plus favorable à ses vues politiques. Les principes de notre religion tendraient, croyait-il, à le priver de ce pouvoir despotique avec lequel il disposait de la vie et des biens de ses sujets. La terreur qu'inspiraient les sacrifices humains, l'autorité absolue que lui conférait la superstition de ses sujets idolâtres, s'accommodaient mieux à l'esprit de son gouvernement que toute autre religion, et en conséquence il s'opposa à toute tentative pour propager l'Évangile parmi son peuple.

À cette époque, les missionnaires n'avaient point encore pénétré dans les îles Sandwich; et pendant environ une année, on peut dire qu'elles furent sans religion. Mais à cette époque (1820), plusieurs missionnaires arrivèrent des États-Unis, et commencèrent aussitôt l'exercice de leur sainte profession. Keopuolani fut la première qui embrassa la religion chrétienne, quoiqu'en 1819 Boki et Krimakoo eussent été baptisés par l'aumônier du bâtiment du capitaine Freycinet. Keopuolani était un chef qui jouissait d'une grande influence. Son exemple fut suivi par beaucoup de personnes; depuis, les missionnaires ont augmenté chaque jour le nombre de leurs prosélytes; ils ont été protégés par le gouvernement, et particulièrement par Kahumanu et Keopuolani, deux femmes chefs, égales en pouvoir et en dignité à Keopuolani, et qui probablement

exerçaient l'autorité la plus étendue dans les îles.

Keopuolani mourut en 1823 après avoir reçu les derniers sacremens. Elle était petite-fille de Terreoboo et fille de Zevaloo qui fut tué à Mowée. A l'époque de cette grande victoire qui réunit Mowée aux états de Tamehameha, Keopuolani n'était âgée que de treize ans. Elle était sur le champ de bataille dans le moment où l'armée de son père prit la fuite; elle tomba au pouvoir du vainqueur qui, dans l'intention de consacrer sa conquête par le droit comme par la victoire, la prit pour épouse. Dans la suite, conformément à l'usage du pays, elle eut différens maris, entre autres Krymakoo qui était aussi tombé dans les mains du roi à Mowée, et dont ce prince généreux avait épargné la vie; et Hoapirr qui, quoique plébéien, eut l'honneur de devenir un des favoris de la reine. Ce dernier est réputé le père de Kiukiuli, roi actuel, tandis que Tamehameha est regardé comme le père de Rio-Rio. Cependant la reine déclara qu'ils étaient tous deux fils de cet illustre chef, et en conséquence ils lui succédèrent l'un et l'autre, la déclaration de la mère étant considérée dans ce cas comme une preuve décisive.

On représente Rio-Rio comme un prince moins distingué que son prédécesseur; et sa jeunesse, jointe à son inexpérience, encouragea les principaux chefs à chercher les moyens de ressaisir leur

ancienne indépendance. Lorsque l'ordre fut donné de détruire les idoles, un chef nommé Kekoakalawe s'empara par trahison du dieu de la guerre, et une bande de rebelles s'étant jointe à lui, il s'enfuit à Owyhée, où il espérait soulever les habitans en sa faveur, et se constituer chef indépendant. Mais il fut poursuivi avec ardeur par le brave Krymakoo, et tué à la Kelakée; et depuis, ce lieu est devenu célèbre comme le théâtre du dernier combat livré en faveur de l'idolâtrie. Une autre insurrection éclata peu de temps après à Atooi : elle fut comprimée par le courage et l'activité de Rio-Rio qui s'embarqua dans un canot avec quelques serviteurs dévoués, et, dans une conférence personnelle avec les chefs de rébellion, les fit rentrer dans le devoir. Atooi était la dernière île qui eût été soumise par Tamehameha, et ses chefs épiaient sans cesse l'occasion de recouvrer leur indépendance. La Russie, ou plutôt des sujets russes, profitant de la désaffection qui régnait dans ce pays, y débarquèrent quelques pièces d'artillerie, et y construisirent un fort dont les naturels prirent possession; mais Krinrakoo arriva de Woahoo à la tête de quelques forces, et réduisit les rebelles. Leur chef, à qui on avait permis de choisir le genre de la mort, fut jeté à la mer, un poids attaché autour du cou. Indépendamment de cette tentative de la Russie pour séparer Atooi du royaume, on a

pensé que les Américains avaient aussi le désir de former un établissement dans l'une des îles. Rio-Rio prévoyant que des rébellions pourraient éclater dans ses états à l'instigation des puissances étrangères, se détermina à faire un voyage en Angleterre pour avoir une entrevue personnelle avec le roi, sous la protection duquel les îles avaient été placées par Tamehameha, et peut-être aussi par le désir de visiter un pays qui fournissait des marchandises si supérieures à celles qui sortaient des manufactures de ses propres états.

On sait que Rio-Rio et la reine son épouse moururent pendant ce voyage en Angleterre. Leurs corps furent transportés aux îles Sandwich par lord Byron, sur le vaisseau de Sa Majesté *la Blonde*, et déposé dans un tombeau construit à cet effet, où ils sont encore en ce moment [1].

Avant la mort de Tamehameha, on voyait à Woahoo quelques maisons européennes. Des vaisseaux, des munitions de guerre avaient été achetés avec du bois de sandal. Le rétablissement de la paix générale ayant rendu la navigation dans l'océan Pacifique plus fréquente, les îles furent plus

[1] En 1827 quelques chefs s'étaient persuadé qu'il n'était pas convenable de conserver des corps sans les enterrer, et ces magnifiques cercueils, recouverts de velours cramoisi et d'argent, furent au moment d'être enfouis en terre, comme une leçon frappante sur la vanité des grandeurs humaines. Ce projet fut abandonné, grâce à l'arrivée opportune d'un navire européen.

souvent visitées. L'abolition du tabou avait déjà produit un changement complet dans l'état de la société; des relations suivies avec les étrangers firent naître chez les naturels un goût pour la paresse et le luxe, qui s'accrut par suite du voyage des chefs en Angleterre. C'est ainsi que la civilisation fit tous les progrès qu'on pouvait attendre des circonstances favorables dans lesquelles les îles Sandwich se trouvaient placées. A l'époque de notre séjour, il existait à Woahoo plusieurs grandes maisons de commerce américaines, dans les magasins desquelles on trouvait réunis tous les produits des manufactures d'Amérique, les marchandises de la Chine, des vins et tous les objets nécessaires pour l'approvisionnement des navires. Il y avait aussi deux hôtels où on était convenablement logé pour un dollar par jour; deux billards et dix ou douze maisons ouvertes au public pour le débit des liqueurs spiritueuses. Les maisons des chefs étaient meublées de tables et de chaises, de sofas en soie et en velours et de divans. Les commodités de la vie ne leur suffisent plus; il leur faut maintenant les raffinemens du luxe, ils s'abandonnent même à toutes ses extravagances.

Kahumana couvre ses meubles des soieries les plus précieuses de la Chine, et paie jusqu'à quatre mille dollars pour la cargaison d'un seul vaisseau. Boki achète trois mille dollars un service en ar-

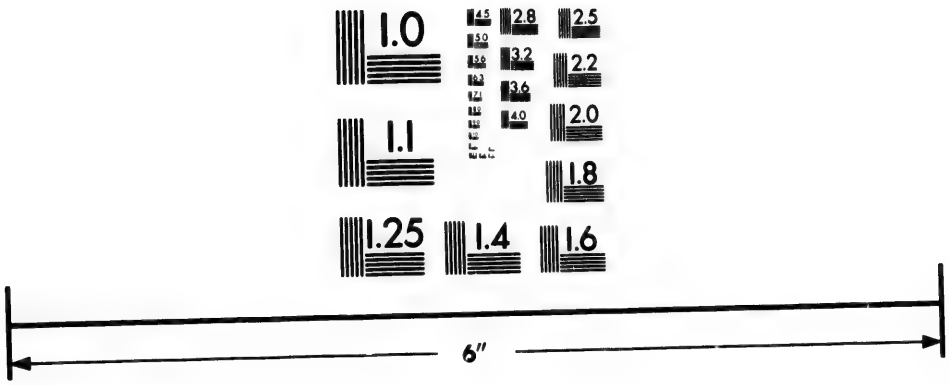
gent dont il veut faire présent au roi, quoiqu'il en possède déjà plusieurs autres, et notamment un service en cristal taillé, d'un grand prix, des magasins de Pellat et Green, à Londres.

Ces progrès du luxe ont été accompagnés par un changement non moins remarquable dans les usages civils et politiques du pays. A l'époque de notre voyage, le roi était toujours accompagné d'une garde sous les armes; une sentinelle rendait les honneurs militaires aux officiers qui entraient dans le vestibule de la résidence royale. Des soldats montaient la garde sur les remparts d'un fort armé de quarante canons, et le « tout va bien » se répétait dans la ville pendant la nuit.

Le port, dans l'été et l'automne, est rempli de vaisseaux étrangers; on en a compté jusqu'à cinquante à la fois. Cinq mille postes fortifiés devaient être répartis sur la surface de l'île, trois cents hommes étaient enrégimentés et vêtus d'uniformes; et le pavillon des îles Sandwich flotte chaque jour sur cinq bricks et huit schooners. Des consuls ont déjà été établis dans ces îles par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis; elles ont signé des traités avec les deux puissances, et j'ai entendu dire récemment que leur esprit entreprenant les a poussées à prendre possession de quelques-unes des Nouvelles-Hébrides.

Ces progrès rapides, eu égard à la situation éloi-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

gnée de ces îles, au peu de relations qu'elles ont eues jusqu'à présent avec le monde civilisé, dépassent toutes les espérances; je me flatte qu'ils n'auront pas été trop hâtifs pour être profitables à ce pays, qui a maintenant des établissemens coûteux à entretenir avec des ressources évidemment décroissantes, et peut-être entièrement épuisées. Les trésors accumulés par Tamehameha, ce bois précieux qui a si puissamment contribué à faire connaître ces îles, ont été épuisés pour satisfaire aux dépenses occasionées par des acquisitions ruineuses qui ont servi à donner à la contrée cette apparence de grandeur et de prospérité dont j'ai parlé.

On sait que le bois de sandal demande beaucoup d'années avant d'arriver à l'état convenable pour être vendu; comme on n'a donné aucun soin à sa culture, il est devenu fort rare, tandis que la dette de la nation s'est accrue considérablement. Pendant notre séjour, pour éviter les dépenses qu'occasionait la récolte de ce bois, on a été obligé de frapper sur les habitans un impôt en nature, de cent trente-trois livres de bois par tête, qu'ils devaient apporter des montagnes sous peine de cinq dollars d'amende, et déposer entre les mains des préposés du gouvernement, à Honoruru, afin de liquider la dette publique. La plus grande partie du bois qu'on apportait en exécution de cet ordre était petit et

tortueux, et ne pouvait convenir que pour les pagodes chinoises où on le brûle en guise d'encens; mais la consommation en a diminué dans une proportion considérable, par suite d'un décret qui en défend l'usage pour l'avenir dans ces édifices religieux. L'odeur du bois de sandal des îles Sandwich est très inférieure à celle du bois de même nature récolté à Malabar, à Ceylan et dans d'autres parties de l'Inde. Outre les profits qui résultent de la vente du bois de sandal, du sel, les droits de port et les bénéfices résultans de ce qu'un grand nombre de vaisseaux relâchent dans les îles pour s'y ravitailler, le pays ne possède aucune branche de revenu productive; aucune assurément qui puisse s'élever au niveau des dépenses publiques.

Les chefs, prévoyant cette crise imminente, cherchent avec ardeur tous les moyens d'accroître les recettes. C'est ainsi que des essais ont été tentés pour la manipulation des cannes à sucre que le pays produit en grande abondance; je souhaite du fond du cœur que M. Marini, qui a dans ces derniers temps rendu tant de services au gouvernement de Woahoo, réussisse dans l'emploi du moulin qu'il construisait pendant notre séjour. Mais des machines de cette espèce ont coûté des sommes considérables, et jusqu'à présent ont échoué, en partie peut-être par le défaut de matériaux convenables.

On espérait qu'une cargaison de ce sucre serait prête pour l'exportation en 1827, et on se proposait de la porter sur les marchés de Californie, où le sucre est fort cher. Mais les îles Sandwich, tant qu'elles n'auront pas fait de grands progrès dans la culture, ont à soutenir la concurrence de Manille, pour la vente de cette denrée. Le tabac, le café, les épices ont été introduits depuis peu de temps dans ces îles, et il est à espérer qu'elles y prospéreront sous la main intelligente et infatigable de la personne que j'ai déjà nommée. On a essayé d'encourager la culture du coton, et il avait assez bien réussi la première année; divers motifs qu'on rapporte à la vigoureuse observation des devoirs imposés par l'église ont empêché les cultivateurs de cueillir la récolte et elle a poussé dans la cosse.

Il est fort à regretter que les tentatives pour l'importation de cette plante qui eût été si utile pour les îles aient échoué, tant aux îles de la Société qu'aux îles Sandwic[illegible]ar ce revers découragera probablement les habita[illegible]s de toute entreprise ultérieure à cet égard. Du sel a été recueilli dans quelques lacs aux environs de la ville, et on en retirait il y a quelque temps un revenu assez borné. Il est probable que cette denrée sera demandée en plus grande quantité, tant pour la préparation des approvisionnemens de bord que pour l'exploitation au Kamtschatka, où le besoin s'en fait sentir. L'île

Owhyhée produit du lin de bonne qualité, et les cordages pour la marine nationale sont faits avec une espèce d'urtica. Mais, au demeurant, le bois de sandal est la seule denrée qui produise un revenu de quelque importance.

Immédiatement après l'introduction de la religion chrétienne dans les îles Sandwich, plusieurs chefs apprirent à lire et à écrire; l'idée de pouvoir communiquer leurs pensées à des amis absens, sans être obligés de les confier à un intermédiaire, sans courir le risque qu'elles fussent mal interprétées, les charma tellement que plusieurs d'entre eux se livrèrent à cette étude avec autant d'application que si la prospérité des îles eût dépendu de l'art de manier la plume. Sous tous les autres rapports, l'éducation n'a pas fait d'aussi rapides progrès que les amis du pays auraient pu le souhaiter. Quelques individus dont l'instruction n'a pas été interrompue ont acquis une connaissance assez bornée des Saintes-Écritures, mais un grand nombre ne comprend pas même le sens des prières qu'ils répètent; et sur d'autres sujets, leur ignorance est complète.

Les missionnaires semblent animés d'un zèle ardent pour répandre parmi les habitans une connaissance suffisante des préceptes de l'Évangile, et n'ont rien négligé pour accomplir cette louable entreprise; mais les personnes qui ont résidé à Honoruru sa-

vent combien leurs efforts ont produit peu de fruits, probablement parce que les maîtres se sont mépris sur les moyens de faire fructifier leurs leçons. Aux îles Sandwich comme partout, il y a un engouement pour tout ce qui est nouveau, et, sans méconnaître le respect dû à un pareil sujet, c'est ce qui arriva pour la religion à Honoruru ; on voyait tout le monde courir à l'école, une ardoise à la main, dans l'espoir d'être bientôt en état de traduire quelques passages du *Pala-Pala* (l'Écriture-Sainte).

Si on eût su tirer habilement parti de cette ardeur, elle aurait pu devenir la source des plus grands avantages pour Woahoo, et les membres de la mission auraient pu se féliciter d'avoir répandu sur ce pays les plus précieux bienfaits. Mais ils se laissaient égarer par l'exagération de leurs espérances; et leur zèle les emporta au-delà des limites qu'ils auraient dû respecter, afin de servir les intérêts matériels d'un peuple qui ne fait que débuter dans la carrière de la civilisation. Cette soif à étudier l'Ecriture-Sainte, qui semblait exister à Honoruru, fit croire aux missionnaires que ce sentiment était général, et sur différens points de l'île furent établies des écoles dans lesquelles les adultes étaient obligés de venir passer chaque jour un certain nombre d'heures.

Tant que cet impôt sur le temps de leurs sujets

fut restreint dans des limites raisonnables, les chefs se montrèrent, en général, satisfaits de les voir fréquenter les écoles; mais quand les hommes furent obligés de quitter leurs travaux et de se rendre autant de fois par jour à l'école auxiliaire la plus voisine, il en résulta de si graves préjudices par l'interruption du travail, des conséquences si ruineuses menaçant le pays, que beaucoup de chefs désirèrent d'en éloigner la cause. Kahumana et son parti n'en persistèrent pas moins à regarder cette mesure comme utile, et à soutenir les missionnaires; mais un parti puissant, à la tête duquel figuraient le roi et le régent, mit tout en œuvre pour paralyser leurs efforts. Telle fut la source de ces dissensions, aussi funestes à la cause de la religion qu'aux intérêts du pays. Les chefs perdirent leur influence, les sujets négligèrent leurs occupations; l'hypocrisie d'un côté, l'intempérance de l'autre, devinrent les vices dominans. La première fut poussée d'autant plus loin, qu'il s'y mêla l'intention de jeter du ridicule sur le parti opposé : projet auquel on assure que Boki lui-même ne dédaigna pas de donner les mains.

A la fin, le régent et les autres chefs se décidèrent à abroger cette discipline assujettissante. Les dix commandemens de Dieu furent proclamés comme la seule loi du pays. Mais cette mesure souleva une opposition obstinée. Une conférence fut

demandée par les missionnaires pour y présenter l'apologie de leur conduite. Ils s'avouèrent en quelque sorte vaincus en proposant que les jeunes gens seraient seuls obligés de fréquenter les écoles, tandis que les hommes auraient la liberté de vaquer à leurs travaux ordinaires. Le roi, qu'on avait gêné pour ses promenades à cheval, ses bains et autres exercices, s'affranchit de toute contrainte, et se montra en public portant l'épée et le plumet qui faisaient partie de l'uniforme que lord Byron lui avait donné au nom du gouvernement britannique, et que le précepteur du roi lui avait défendu de porter, de peur que cette parure n'excitât sa vanité. Les jeunes gens, prenant exemple sur leur souverain, revinrent à tous les jeux qui avaient été supprimés, et, entre autres actes qui, quoique peu importans en apparence, découvrirent à la masse du peuple un esprit d'opposition dans les chefs et une tendance à renverser le système précédemment adopté, Koanâa, depuis long-temps amoureux d'une femme chef nommée Kenorr, que Kahumana destinait au roi (quoiqu'elle fût assez vieille pour être sa mère), n'ayant pu décider les missionnaires à célébrer son mariage, enleva l'objet de sa passion et le garda dans sa maison.

Tel était l'état dans lequel nous trouvâmes Woahoo. Les missionnaires qui distribuent l'instruction religieuse aux peuples sauvages pourront y puiser

une utile leçon sur la nécessité de combiner les intérêts temporels avec ceux qui se rattachent à l'autre vie.

La constance avec laquelle Kahumana persistait à soutenir la cause des missionnaires a fait supposer qu'elle était dirigée par une politique plus profonde qu'on n'avait pu le croire. Son dépit, lorsqu'elle avait vu le souverain pouvoir passer aux mains du roi et de Boki, n'était un secret pour personne. On en tirait la conséquence qu'elle nourrissait l'espérance de former un parti qui, lors de la mort de Pitt, événement auquel on s'attendait d'un jour à l'autre, soutiendrait ses projets ambitieux. Si cette conjecture est fondée, c'est ce que je ne prétends point affirmer; mais, dans tous les cas, elle n'était point de nature à se réaliser, car la mort de Pitt arriva pendant notre séjour, sans qu'aucun mouvement n'éclatât en sa faveur.

Au milieu de ces rivalités d'intérêts entre les partis, nous vîmes avec joie régner la meilleure intelligence entre les agens d'Angleterre et des Etats-Unis, qui ni l'un ni l'autre ne prenaient parti dans ces querelles. Pour consolider cette sympathie, un dîner public fut donné par les officiers de *la Blossom* et moi au roi, à toute la famille royale, aux consuls, aux chefs et aux principaux négocians de la ville. Le roi fut reçu avec les honneurs dus à son rang. Il était en uniforme

complet et avait la meilleure tournure. Ses manières à table furent extrêmement convenables, et quoiqu'il parût profondément pénétré de la supériorité des Européens, il semblait en même temps sentir que les distinctions dont il était l'objet n'étaient qu'un hommage dû à son rang. Boki, le régent, Koanoa, colonel des troupes, et Manuia, capitaine du port, portaient des uniformes de Windsor. Kahumana et les deux femmes-chefs, les plus élevées en dignité après elle, étaient en robes de soie, et avaient répandu une profusion d'eau de lavande sur leurs mouchoirs de batiste. Après le dîner, un grand nombre de toasts se succédèrent en l'honneur du roi et de son pays. Boki y répondit en portant la santé du roi d'Angleterre et du président des États-Unis, entre lesquels lui et son royal pupille exprimèrent l'espérance de voir toujours subsister la plus cordiale amitié. Les chefs burent à la santé de différentes personnes qui leur avaient donné des marques de bienveillance pendant leur séjour à Londres; et en souvenir des dames de cette ville, ils proposèrent un toast « aux jolies femmes d'Adelphi. » Dans tout le cours de cette journée, les insulaires se comportèrent avec une politesse distinguée, et leur conduite offrit une exacte observation des manières européennes.

Quelques jours après, le roi donna un grand gala; les convives s'assirent à une longue table ser-

vie à l'européenne et pourvue de plusieurs espèces d'excellens vins. Parmi plusieurs mets recherchés, nous eûmes un *leuhow*, mets si délicieux, qu'on fait quelquefois des promenades aux plantations pour s'en régaler : ce qui a fait qu'un pique-nique et une partie de leuhow sont devenus presque synonymes. Ce mets se compose de pointes de taro et de mulets, qu'on pêche dans les étangs; on enveloppe ceux-ci dans de larges feuilles, et on les fait cuire sous la cendre. On sert quelquefois des volailles et du porc. Pour nous divertir, le roi avait réuni des danseurs et les bardes les plus renommés de l'île : nous eûmes le plaisir de voir exécuter diverses danses nationales, qui nous parurent d'autant plus intéressantes, que ces divertissemens auront bientôt perdu leur originalité par l'introduction des coutumes étrangères. Dans cette occasion on eut de la peine à se procurer des acteurs de quelque célébrité. On fit venir les danseurs, aussi bien que les musiciens, d'une distance considérable, et encore parmi ces derniers deux seulement nous furent signalés comme méritant notre attention. Le spectacle commença par une cantate à la louange de Tamehameha, à laquelle succéda une relation du voyage de Rio-Rio et de la reine son épouse en Angleterre. Leurs motifs pour entreprendre cette excursion furent expliqués; leur séparation d'avec leurs amis à Makoo, leur maladie pendant

la traversée, leur débarquement en Angleterre, les efforts du roi pour parler anglais, la beauté des femmes de cette contrée, la maladie et la mort des deux jeunes époux, furent décrits avec beaucoup d'esprit, d'intérêt et de sensibilité.

Les naturels furent ravis de ce spectacle, surtout de la partie qui représentait le mal de mer et les efforts du roi pour parler anglais; mais nous étions trop peu familiarisés avec la langue du pays pour saisir une foule d'allusions. Dans la représentation suivante, cet inconvénient se fit moins sentir. La partie du chant fut exécutée par trois bardes célèbres, dont les barbes grises tombaient sur leurs poitrines. Ils portaient le costume sauvage du pays, et la partie intérieure de leur bras droit était tatouée de lignes serrées depuis l'aisselle jusqu'au poignet. Ils s'accompagnaient avec des tambours faits de deux calebasses étroitement liées et ornées de devises noires. Chaque barde avait un de ces instrumens attaché au poignet par une corde; l'instrument posait sur un coussin, et le musicien marquait la mesure en frappant avec la main droite sur l'ouverture de la gourde. Le sujet de ce chant était l'illustre Tamehameha, dont les exploits guerriers sont le thème de tous les chants populaires de ce pays. De temps en temps, les bardes semblaient inspirés; ils se frappaient le côté gauche de la poitrine avec la paume de leur main, et exécu-

taient avec leurs tambours certain nombre d'évolutions qui toutes se faisaient en mesure, avec précision et avec grâce. En tout, cette représentation faisait beaucoup d'honneur aux talens des acteurs. Vinrent ensuite différentes danses : la première, exécutée par un naturel d'Atooi, se recommandait principalement par un grand déploiement de force musculaire ; la seconde fut exécutée par un homme réputé le plus habile acteur de son temps à Voahao, et qui était fils du plus célèbre danseur que les îles eussent jamais possédé. Il portait une vaste pièce d'étoffes du pays, de diverses couleurs, serrée autour de la ceinture, et des ornemens de gazon attachés au-dessus des genoux. Une guirlande de feuilles vertes passait par-dessus son épaule droite et dessous son bras droit; et une couronne de fleurs jaunes, qui se portent communément aux îles Sandwich, faisait deux fois le tour de sa tête. A la différence de la première danse, le mérite de celle-ci consistait dans une action gracieuse, et un développement de mouvemens élégans et faciles.

La danse des femmes manqua son effet par un raffinement malentendu : au lieu de reparaître, comme nous les avions vues d'abord, sans autre vêtement qu'une draperie qui leur serrait le bas des reins, et avec une simple guirlande de fleurs sur la tête, elles revinrent avec des chemises

légères qui, loin de leur donner un air plus décent, produisaient un effet tout contraire, et imprimaient jusqu'à un certain point à ce divertissement un caractère de grossièreté. Dans cette danse, la seule usitée parmi les femmes des îles, elles se rangent sur une ligne, et commencent par balancer les bras nonchalamment, mais non sans grâce; elles passent ensuite à la partie la plus active de la danse, dont le principal mérite consiste à remuer les reins sans faire un seul mouvement des pieds ou du buste. Après s'être fatiguées à cet exercice, à la grande satisfaction des spectateurs, elles se placèrent lestement de côté, remuant toujours le corps, et accompagnant leurs mouvemens d'un chœur dont nous supposâmes que les paroles renfermaient quelque allusion à la danse qu'elles exécutaient. Nous vîmes ensuite un simulacre de combat avec des coups de lances, dans lequel on déploya peu de talent, et, comparée à la dextérité de Tamehameha qui, selon ce que rapporte Vancouver, évitait six flèches lancées sur lui en même temps, cette représentation était fort peu digne d'attention. Ces exercices sont maintenant très négligés, et avant peu sans doute ils tomberont, ainsi que les danses, en une complète désuétude.

Le 12 février 1827 nous reçûmes l'affligeante nouvelle de la mort de Krymakoo; il était atteint depuis long-temps d'une hydropisie pour laquelle

il avait subi de fréquentes opérations. Quatre jours auparavant il avait été se baigner dans la mer à Kairna dans l'île d'Owyhée : en sortant de l'eau il se trouva mal et mourut peu de temps après. Il était très vieux et avait assisté à la mort de notre immortel compatriote Cook, dans la baie de Karakakoa, et les circonstances de ce triste événement étaient parfaitement présentes à son souvenir. Krymakoo, ou, comme on l'appelait plus souvent, Pitt, parce qu'il avait été premier ministre à la même époque que ce grand homme d'état, devint le favori de Tamehameha peu de temps après le départ de l'expédition du capitaine Cook. Il commença à être connu en Angleterre par les rapports de Vancouver, qui fit ressortir l'élévation de ses vues et l'habileté de sa conduite politique. Sa vie fut consacrée au bonheur de son pays et à l'affermissement du pouvoir de son illustre protecteur, au service duquel il se distingua autant comme homme d'état que comme guerrier. Homme d'esprit, fidèle, brave, il obtint l'estime et l'amitié de son roi et celle de ses concitoyens. Les résidens étrangers plaçaient en lui une confiance sans bornes. A la suite de mouvemens insurrectionnels, son zèle ardent, sa sollicitude pour le bonheur de son pays, portèrent une ou deux fois Tamehameha à douter de sa fidélité; et afin de la mettre à l'épreuve, il le priva, dit-on, pour un temps de ses

honneurs et de ses richesses, injustice plus propre à irriter qu'à apaiser le mécontentement qui aurait pu exister dans son cœur; mais Pitt resta fidèle et combattit aux côtés de son maître. Après la mort de Tamehameha, il jouit d'une autorité sans bornes, qu'il employa pour le bonheur et la civilisation de son pays. Son sang-froid n'était pas moins remarquable que ses autres vertus. A la suite de quelques démêlés entre les missionnaires et les marins d'un bâtiment américain, ceux-ci vinrent à terre dans l'intention de mettre le feu à la maison de M. Bingham; mais s'étant trompés d'adresse, ils mirent le feu à une autre maison appartenant à Pitt. Les naturels accoururent pour sauver la propriété du chef qu'ils chérissaient, et une querelle sérieuse allait s'engager, dans laquelle les Américains n'auraient pas eu le dessus, quand Pitt, qui avait échappé aux flammes, harangua la multitude avec le plus grand sang-froid, l'engagea à s'abstenir d'actes de violence, et persuada aux marins, qui pendant ce temps avaient reconnu leur erreur, de retourner à bord. On a dit de Pitt qu'il était extrêmement ambitieux; mais son ambition ne paraît avoir eu d'objet que le bonheur de sa patrie. S'il eût aspiré à la couronne, il ne manqua pas d'occasions favorables dont il aurait pu profiter, avec des chances à peu près infaillibles de succès : la mort de Tamehameha, la révolte de Ki-

koakalone, l'insurrection d'Atooi, entre autres, en sont des exemples frappans. Il laissa un fils unique qu'il désirait ardemment faire élever en Angleterre, et sur ses vives instances je m'étais volontiers engagé à le prendre à bord de *la Blossom;* mais le bâtiment qui avait été envoyé pour le chercher à Owhyhee revint sur-le-champ, avec la nouvelle de la mort du chef, ce qui empêcha l'exécution de ce projet. Aussitôt que cet événement fut connu, les pavillons des forts et des bâtimens furent à moitié abaissés, et les rivages du port retentirent des lamentations des habitans.

On avait supposé que l'ambition et la jalousie de Kahumana, et les intérêts opposés des chefs, auraient profité de cette circonstance pour exciter une insurrection, et que les chefs mécontens n'auraient pas laissé échapper cette occasion favorable d'arracher le pouvoir suprême aux mains du jeune roi; mais, quoiqu'on dût craindre les résultats de ce triste événement s'il fût arrivé plus tôt, il ne fut suivi d'aucune tentative de ce genre. Cependant Boki crut prudent de rassembler les troupes dans la forêt, et *la Blossom* se tint prête à maintenir l'ordre si les circonstances l'exigeaient, et à recevoir les agens étrangers si leur sûreté était menacée. Curieux d'observer la physionomie de la cour dans cette occasion, j'allai immédiatement rendre à Kahumana une visite de condoléance : elle était as-

sise au milieu d'une foule de courtisans, et paraissait fort triste. Mais il paraît que la sincérité de son chagrin pouvait être mise en doute, à en juger au moins par l'incident que voici. Ses yeux étant tombés par hasard sur une écritoire de Brama que je portais à notre observatoire, elle la saisit des deux mains, et déclara, le sourire sur les lèvres, combien la possession de cet objet lui serait agréable. Comme c'était la seule que je possédasse, je ne me rendis pas d'abord au désir de Sa Majesté, mais elle me le prit, sans autre cérémonie; de sorte que, faisant de nécessité vertu, je la priai de vouloir bien l'accepter. Après en avoir fait l'éloge, elle la passa à Korui, femme-chef, la seconde en dignité après elle, et, congédiant son air de gaîté, elle reprit son affliction, et convainquit tous les spectateurs qu'elle est d'une habileté consommée dans l'art de la dissimulation, si répandu dans son pays.

Presque tout le monde à la cour semblait considérer ce moment comme critique, et l'on ne voyait arriver personne à la résidence de la reine sans qu'on le prît d'abord comme apportant la nouvelle d'une insurrection ou de quelque autre malheur public. Aussi, au moment où le nouveau-venu entrait, il se faisait un profond silence; mais quand on savait que c'était tout simplement une visite pour s'informer de la santé de la reine, les gémissemens,

comme ranimés par l'effet du désappointement, éclataient avec un redoublement de violence. Kahumana elle-même s'attendait évidemment à quelque événement fâcheux, car elle me dit tout bas d'être sur mes gardes, parce qu'il était probable que le peuple se porterait à quelque excès. Rien cependant ne troubla la tranquillité de la ville, à l'exception des gémissemens qui se faisaient entendre autour de la résidence royale.

Il est inutile de citer ici une foule d'exemples de l'excès ou furent poussées ces hypocrites démonstrations de douleur; il suffit de dire que plusieurs personnes, comme jalouses de perpétuer la barbare coutume de la mutilation personnelle, s'arrachèrent les dents de devant avec des tenailles.

La reine, presque immédiatement après la mort de son père, s'embarqua pour Owhyhée dans un schooner du pays, à la satisfaction des chefs et des agens étrangers à Woahoo. Comme c'était probablement la dernière fois qu'elle nous voyait, elle nous adressa au sortir du port un salut royal.

A notre retour aux îles Sandwich les chefs s'enquirent avec une curiosité excessive des lieux où notre bâtiment avait été, et si dans quelqu'un des pays que nous avions visités les produits de leur propre contrée trouveraient un débouché avantageux. Kahumana en particulier s'intéressait si vivement à ces questions, qu'elle daigna concentrer son attention sur

ces objets, et qu'elle laissa de côté un livre distribué par les missionnaires qui éclairait son esprit pendant que son corps était soumis à l'agréable opération d'être pincé par une de ses suivantes. La conversation étant venue à tomber sur l'île de l'Oiseau, Boki, en apprenant qu'elle était si voisine des îles Sandwich, conçut l'idée de la réunir aux domaines du roi, dans la pensée sans doute qu'elle ressemblait à ces îles; mais il fut très désappointé quand il apprit qu'elle ne valait pas la peine de la conquérir. Le haut prix du sucre à la Californie le remplit d'enthousiasme pour les moulins à sucre dont il était jusque-là loin de se montrer le partisan à cause de la fréquence des accidens qui arrivaient à ces machines. Enfin chacun paraissait préoccupé du désir d'étendre ses relations commerciales, et j'aime à espérer que ce désir, favorisé par l'esprit d'entreprise naturel aux habitans, produira d'heureuses conséquences.

Pendant notre absence deux événemens politiques assez importans avaient eu lieu. Le premier était la négociation d'un traité d'alliance entre le capitaine Jones, du sloop des États-Unis *le Peacock*, au nom de l'Amérique, et Boki, le régent, au nom des îles Sandwich, par lequel la réception des navires américains aux îles Sandwich, sur le pied de la nation la plus favorisée, était garantie à l'Amérique, dans le cas où cette contrée serait

en guerre avec quelque autre puissance. L'autre événement, c'était la démission de Pitt qui, sentant sa fin prochaine, se retirait à Owhyhee, laissant la régence à son frère Boki. Ce dernier qui, on se le rappelle, accompagna le feu roi Rio-Rio en Angleterre, paraît avoir beaucoup profité de ce voyage, et témoigné lors de son retour un vif désir d'améliorer la condition de ses compatriotes. Il avait cependant moins d'activité que Pitt, et n'était pas si capable d'opérer les divers changemens dont l'expérience lui démontrait l'absolue nécessité.

La ville d'Honoruru offrait alors un aspect plus riant et plus animé qu'à l'époque de notre première visite; et les rues, remplies de joyeux petits enfans qui avaient repris leurs jeux avaient un air plus gai. Il y avait aussi amélioration dans la société du lieu, ce qui provenait sans doute de l'arrivée de quelques Européens, particulièrement de la famille du consul. Les femmes de Woahoo surtout se réjouissaient de la présence des Européens dans leur île; elles paraissaient vouloir les imiter en tout, et désiraient tellement connaître leur manière de disposer les différentes parties de leur costume qu'il fallait une part plus qu'ordinaire de complaisance pour ne pas s'offenser de la grossièreté avec laquelle ces dames satisfaisaient leur curiosité. Elles sont en effet rigoureuses observatrices des règles qui président à la disposition des vêtemens, et dans

les grandes circonstances s'efforcent d'imiter les étrangères autant que possible; mais la puissante influence de la mode n'a pas encore pu triompher entièrement d'un autre puissant principe, la vieille habitude; et les femmes des îles Sandwich dans la retraite conservent toujours leurs anciennes coutumes, offrant ainsi un curieux exemple de la barbarie se promenant bras dessus bras dessous avec la civilisation.

Les classes inférieures des habitans de Woahoo n'ont changé que fort peu le vieux style de leurs habillemens, malgré qu'on puisse voir à Honoruru quelques femmes portant des indiennes d'Europe, et même des soieries de Chine, avec des souliers verts ou rouges, et quelquefois des parasols. Elles reçoivent ces objets en cadeaux des équipages des navires qui viennent mouiller dans le port. Dans tout pays non civilisé qui a autant de relations avec les nations étrangères que Woahoo, il doit se commettre de graves et nombreuses inconvenances; ainsi nous voyions souvent des dames quitter leurs robes de soie, leurs chaussures et leurs parasols, nager nues vers les navires, portant leurs vêtemens sur leurs têtes, et reprendre leurs atours quand elles étaient montées à bord. Il n'était pas moins amusant de les voir se précipiter à la mer quand le jour reparaissait, puis continuer à jouer, à nager dans le havre autour des vaisseaux, comme autant

de Néréides, usage qu'elles pratiquent encore avec autant de plaisir que jamais. Beaucoup d'entre elles cependant jugent aujourd'hui nécessaire de mettre un peignoir quand elles prennent cette récréation.

Les hommes font d'assez bons marins, et sont particulièrement utiles dans les chaloupes. Accoutumés à l'eau dès leur enfance, ils sont aussi à l'aise dans cet élément que sur la terre; et comme ils ont souvent essuyé des tempêtes dans leurs canots découverts, ils ne les redoutent aucunement à bord d'un grand navire. Ils sont actifs et honnêtes, et la plupart s'enrôlent pour faire partie de l'équipage des vaisseaux marchands qui visitent leurs îles.

Il est à espérer que par la suite des temps ces insulaires deviendront assez habiles pour gouverner eux-mêmes leurs vaisseaux : jusqu'à présent il leur a toujours fallu recourir aux étrangers pour ce service. Aujourd'hui leurs navires sont généralement confiés à des Américains qui supportent une partie des dépenses du voyage, et ont carte blanche pour aller où bon leur semble, pour réunir, vendre et acheter des cargaisons de la manière qui leur paraît devoir être plus profitable, soit à eux-mêmes, soit aux propriétaires qui partagent les bénéfices de l'entreprise lorsqu'elle est terminée. Leur principale occupation consiste à trafiquer

avec la Californie et les îles de l'océan Pacifique, ou à faire des expéditions contre les veaux marins. Dans ce dernier cas, ils portent les peaux qu'ils ont recueillies sur quelque place étrangère, et emploient le produit de la vente à l'achat d'une nouvelle cargaison se composant d'objets propres aux besoins des insulaires Sandwich, tels que chevaux, meubles et divers ustensiles de ménage. En somme, le produit de ces ventes n'est nullement égal, dit-on, aux risques et aux dépenses du voyage; et les bâtimens, construits de matériaux peu solides, exigent de continuelles réparations, et même sont bientôt hors de service : de sorte que leur marine, aujourd'hui, n'est pas fort avantageuse à l'État.

Aucune taxe n'a encore été mise sur aucune marchandise, soit pour l'importation, soit pour l'exportation; et les seuls impôts établis par le gouvernement sont les droits que paient les navires lorsqu'ils jettent l'ancre dans les divers ports du groupe. Par une sage mesure, ces droits sont beaucoup moins forts pour les bâtimens qui touchent aux îles seulement pour y renouveler leurs provisions, que pour ceux qui apportent des cargaisons de marchandises.

Les insulaires de ce groupe deviendraient sans doute aussi bons soldats qu'ils deviennent bons marins, et ils sont si fiers de l'honneur d'être enré-

gimentés dans les troupes de l'état, qu'ils n'imaginent pas d'affront comparable à celui d'être dépouillés de leurs uniformes et chassés des rangs. Le sergent de nos soldats de marine leur fit faire plusieurs fois l'exercice, et quoiqu'ils eussent le désavantage de ne pas comprendre la langue dans laquelle on le leur commandait, ils profitèrent beaucoup de ses leçons. Les habitans de ces îles paraissent disposés à apprendre tout ce qui n'exige pas beaucoup de peine : ainsi, lors de notre séjour, le maniement des armes devint tellement à la mode, que le roi avait des soldats à choisir ; qu'on voyait dans toutes les parties de la ville de petits enfans lever gravement des cannes à sucre au cri de *portez armes!* et que les véritables soldats, quand l'heure de l'exercice était passée, répétaient entre eux la leçon du jour.

Au nombre des différens services que nous rendîmes au roi, il faut mettre l'inspection de l'artillerie de ses forts. Quelques canons étaient tellement rouillés que, s'il avait fallu s'en servir, on aurait eu sans aucun doute de sérieux accidens à déplorer. Nous lui cédâmes en outre vingt tonneaux de pierres, que nous avions pris comme lest à l'île Chamisso, pour qu'il pût reconstruire la muraille de sa forteresse.

Il est inutile de décrire plus longuement les habitans d'un pays qui a déjà fourni la matière de

nombreux volumes. Nous en avons assez dit pour montrer que ce peuple, par son empressement à adopter les coutumes étrangères, doit améliorer chaque jour et ses mœurs et son costume.

Le havre d'Honoruru est le rendez-vous général de tous les navires baleiniers qui explorent l'océan Pacifique septentrional. Au printemps, ces navires s'y réunissent au nombre de quarante ou cinquante voiles à la fois, et prennent à bord des provisions considérables de légumes et de fruits, afin de pouvoir parcourir l'espace où ils se livrent à la pêche jusqu'en automne, époque à laquelle la plupart regagnent le port. Les rafraîchissemens qu'ils peuvent se procurer à ces îles sont d'une grande utilité pour leurs équipages, qui, sans cela, seraient attaqués du scorbut; et les marchandises qu'ils donnent en échange plaisent beaucoup aux habitans. Mais il arrive souvent que des marins, paresseux et débauchés, mécontens de leur capitaine et désertant le vaisseau qui les amena, restent dans les différentes îles du groupe, vivent dans les cabarets jusqu'à ce qu'ils n'aient plus ni argent ni habitans, ou s'attachent à des femmes, et finissent toujours par être à charge aux habitans qui sont obligés de les nourrir. Ces sujets sont fort pernicieux aux basses classes des naturels, qu'ils encouragent à l'intempérance, à la débauche, à l'oisiveté et à toutes sortes de vices, rendant ainsi presque

nuls tous les efforts des missionnaires pour répandre dans le pays les bonnes mœurs et la religion.

Le havre est formé par un récif de corail, qui s'étend le long de la côte depuis la rivière Perle jusqu'à la baie Witiete, mais qui de distance en distance se réunit au rivage, de manière à empêcher le passage des vaisseaux. L'entrée est fort étroite et fort difficile : il faut généralement que les navires y soient remorqués dès le matin, avant que la brise fraîchisse. Il y a presque à moitié du canal un roc sur lequel la mer se brise ordinairement. Quelquefois elle se brise à l'entrée même, et alors surtout il est nécessaire de recourir à l'habileté d'un pilote. La profondeur du canal pendant le flux est d'environ dix-huit pieds. Lorsqu'on navigue avec des chaloupes le long des récifs, on doit s'en tenir considérablement éloigné, à cause que la mer qui se soulève tout à coup peut remplir et même submerger les embarcations.

Le climat des îles Sandwich est moins chaud que celui de Taïti, quoique le groupe ne soit guère plus distant de l'équateur. Je ne sache pas qu'on ait tenu à Taïti registre de la température de chaque jour pendant toute une année ; mais la chose s'est faite à Woahoo, grâce aux missionnaires, et l'on voit par ce travail que la température moyenne fut en 1821 de 75 degrés Fahrenheit, le maximum de

88, et le minimum de 59 [1]. Dans la dernière quinzaine de mai 1826, le maximum fut de 83 degrés d'après nos propres observations, et le minimum de 74; dans la dernière quinzaine de février 1827, le maximum fut de 80, le minimum de 58.

En général le vent alizé nord-est souffle avec force vers les îles Sandwich, quoique des calmes fréquens et des vents changeans qui règnent à plusieurs milles au-delà empêchent la navigation entre les îles. Vers l'époque de la saison pluvieuse, ces vents sont interrompus par des rafales du nord-ouest; mais quand elles cessent, l'alizé reprend son cours ordinaire. A Woahoo, cette saison dure de février à mai. En 1826 elle se termina au 19 mai, et commença le 17 février en 1827. A cette époque les pluies sont quelquefois très abondantes; j'ai ouï dire qu'elles l'ont surtout été en 1826 et en 1830; d'autres fois, pourtant, le contraire a lieu : ainsi on voit d'après le registre des missionnaires que depuis août 1821 jusqu'au même mois de l'année suivante il n'y a eu que quarante jours de pluie.

Les côtés que ces îles présentent au vent sont beaucoup plus froids, dit-on, et plus sujets aux pluies que les autres. Ils sont aussi exposés à d'épais brouillards vers le commencement de l'année,

[1] 59 degrés Fahrenheit égalent 12 degrés Réaumur; 75 degrés égalent 19 degrés, et 88 degrés égalent 25 degrés.

tandis que les autres jouissent des rayons du soleil. Les montagnes, par leur hauteur, agissent sur l'atmosphère comme de puissans condensateurs, et en certains temps sont tout-à-fait libres de vapeurs; ces vapeurs sont souvent détachées par des bouffées violentes, et emportées vers les parties de l'île opposées au vent, de sorte qu'il n'est pas extraordinaire qu'une petite averse tombe à Honoruru sans qu'on aperçoive aucun nuage d'où elle puisse provenir.

Pendant l'espace de temps qui s'était écoulé entre nos deux visites aux îles Sandwich, le capitaine Charlton, notre consul, était parvenu à recueillir différentes provisions salées qu'il destinait à notre usage. Ce secours arriva d'autant plus à propos que les viandes emmagasinées à notre bord sur la côte de Californie furent, à l'ouverture des barils, trouvées si mauvaises qu'il nous fallut les jeter à la mer. Nous pensâmes d'abord qu'elles s'étaient gâtées parce que nous n'avions pas su les préparer avec tout le soin convenable; mais celles-là même que nous avions achetées à Monterey d'un homme qui en faisait commerce n'étaient pas mieux conservées; et, probablement, le mal venait de ce que les animaux avaient été tués dans un état fébrile et couverts de sueur. Nous portâmes souvent plainte au gouverneur de San-Francisco de ce que nous étions obligés de les tuer en pareil

état, et les priâmes de les laisser au moins reposer jusqu'au lendemain, car ils étaient toujours furieux lorsqu'on nous les livrait, par suite des fatigues de la route et des moyens violens auxquels il fallait recourir pour les amener. Mais nos plaintes ne servirent à rien, et si nous n'immolions pas les animaux le jour même qu'ils nous étaient livrés, ou ils s'échappaient, ou, comme la chose arriva plusieurs fois, s'étranglaient au milieu de leurs efforts pour reconquérir leur liberté. Le présent subside de vivres nous fut donc de la plus grande utilité. Nous recueillîmes en outre quelques provisions, mais point en assez grande quantité; et faute de pouvoir nous procurer les médicamens dont nous avions besoin, il nous fut encore nécessaire de naviguer vers la Chine.

En conséquence, dès que le navire fut prêt à reprendre la mer, nous tâchâmes de partir; mais le vent qui soufflait alors du sud-ouest nous tint emprisonnés pendant une quinzaine, car la sortie du havre d'Honoruru est si difficile qu'un vaisseau ne peut gagner la pleine mer à moins que le vent ne soit favorable et qu'il n'y ait un calme parfait. Le 4 mars 1827, cependant, nous prîmes congé des autorités et des habitans du lieu, qui tous nous avaient témoigné les plus bienveillans égards, et nous fîmes voile vers Macao.

En quittant les îles Sandwich, je gouvernai d'a-

bord au sud le jour suivant, après avoir atteint la latitude de 18 degrés 32 minutes nord, je marchai à l'ouest, avec l'intention de suivre le parallèle ci-dessus mentionné jusqu'aux îles Ladrones. J'agis de la sorte afin de rester dans la limite du vent alizé, qui, à l'époque de l'année où nous étions parvenus, est souvent variable dans une latitude plus élevée, et même sujet à des interruptions. Je désirais aussi vérifier la position d'une île portant sur la carte d'Arrowsmith le nom d'île de Wake, située directement sur la route entre les îles Sandwich et la Chine.

Un bon vent alizé nous accompagna jusqu'au cinquième jour après notre départ, où il fut interrompu par une brise soufflant du sud. Le ciel qui fut serein tant que dura l'alizé, s'obscurcit alors de nuages épais, chargés de tonnerre, qui s'amoncelèrent autour de nous jusqu'à la soirée du 6. Pendant la journée, nous eûmes de fréquens éclairs, qui vers la nuit redoublèrent tellement, que de huit heures du soir aux premiers rayons du jour suivant le ciel fut sans cesse resplendissant de lumière. Le zigzag des éclairs se développa plusieurs fois entre les mâts du vaisseau, et le zénith présenta souvent une masse ignée de lignes courtes et courbes qui s'élançaient dans différentes directions comme autant de flèches, tandis que les terribles retentissemens du tonnerre qui généralement

accompagne ces ouragans ressemblaient à la détonation des fusils d'une longue ligne d'infanterie. Au commencement de l'ouragan, la température descendit de quatre degrés, mais peu à peu elle reprit son élévation première. Le lendemain le beau temps se rétablit, l'alizé souffla de nouveau dans sa direction habituelle, la mer qu'avaient soulevée les vents variables se calma, et nous poursuivîmes rapidement notre route.

Le 15, à deux heures après minuit, nous arrivâmes à quelques lieues de l'endroit où l'île de Wake est située, et nous mîmes en panne jusqu'au jour; mais n'apercevant pas terre lorsque le jour se leva, nous continuâmes notre chemin et atteignîmes à midi l'endroit même où l'île est placée sur la carte d'Arrowsmith : nous vîmes quelques oiseaux vers huit heures du matin, mais nous n'eûmes aucune autre indication de terre. Dans l'espoir de la rencontrer nous marchâmes à l'ouest pendant toute la nuit, qui fut claire et belle, mais sans être plus heureux. J'ai appris plus tard que le commandant d'un baleinier américain a débarqué sur une île de corail qui, reposant sous 19 degrés 18 minutes de latitude nord, et presque sous la longitude assignée à l'île en question, mais à environ vingt-trois milles nord de la position qu'occupe cette dernière sur la carte d'Arrowsmith, n'est sans doute pas autre que l'île de Wake.

Le 25 nous distinguâmes l'île de l'Assomption, et le jour suivant nous en passâmes à peu de distance, afin d'en déterminer la situation exacte. L'île a environ une lieue de circonférence, et s'élève du sein de la mer sous la forme d'un cône parfait, à une hauteur de 2,026 pieds. Il faut que le temps ait bien changé à son avantage l'aspect de cette île depuis qu'elle a été visitée par La Pérouse. Au lieu d'un cône couvert de lave et d'herbes volcaniques, présentant aux yeux le triste spectacle qu'il décrit, nous vîmes que la végétation s'étendait presque jusqu'au sommet, et que des bois de palmiers bordaient la base, surtout du côté sud-ouest. Nous fûmes plus heureux que La Pérouse, car nous pûmes atteindre le cratère formé au faîte du cône: il est petit, et nous parut ne pas laisser échapper de fumée. La Pérouse, en naviguant près de cette île, sentit une forte odeur de soufre; lors de notre passage nous ne remarquâmes pas ce phénomène, mais il est fort probable que le volcan était en activité lorsque ce navigateur passa, ce qui expliquerait aussi la désolation dont il parle.

Il nous sembla qu'aucun danger n'existait autour de cette île; au contraire, à en juger par la couleur bleu-foncé de la mer, l'eau était profonde tout près de sa base même. Le côté sud-ouest est le moins escarpé; mais encore dans cette direction, La Pérouse nous apprend qu'il faut que les navires

approchent beaucoup de la côte pour trouver ancrage, et qu'ils ne peuvent jeter l'ancre qu'en lui donnant une longue étendue de câble. Il n'y avait autour de l'île aucun avancement que nous pussions voir, assez saillant pour protéger une chaloupe qui eût tenté d'aborder : aussi la mer se brisait-elle avec force sur les côtes dans toutes les directions.

Comme le jour était clair, nous cherchâmes à distinguer au sud l'île d'Agrigan, qui sur la carte d'Arrowsmith est placée à vingt milles des Mangs, mais aucune terre ne put être aperçue de ce côté, et d'après l'état du temps je serais disposé à croire qu'il n'en existait aucune à vingt lieues au moins de nous. Il résulterait de là que le canal entre l'Assomption et Agrigan serait large de quarante milles: les Jésuites lui en donnent à la vérité soixante de largeur; mais ils commettent nécessairement une erreur, car Agrigan devrait être alors placée près de la latitude de 18 degrés 45 minutes nord, parallèle dans lequel Ybargottia, suivant Espinosa, place l'île de Pagon. Il semble donc nécessaire de rétrécir le canal entre l'Assomption et Agrigan, tel qu'il est marqué sur le plan des Jésuites, et de réduire la dimension d'Agrigan, afin d'accorder la position des îles. Arrowsmith a inexactement placé les Mangs du côté sud de l'Assomption : d'après nos observations astronomiques, ils sont situés au nord

27 degrés 7 minutes 30 secondes ouest de l'extrémité sud-est de cette île, et par 19 degrés 57 minutes 2 secondes nord. Ils consistent en trois hauts rochers, reposant dans une direction sud-est.

D'après ce que j'ai vu de l'île de l'Assomption, elle me paraît être un point convenable vers lequel doivent se diriger les navires venant de l'est et allant à Canton. Elle est haute, et l'on peut sans péril en approcher pendant la nuit lorsque le temps est clair. Du côté sud de l'île s'étend un vaste canal qu'il est bon de suivre, plutôt que de passer au nord du groupe de Marie-Anne : route qu'on prend quelquefois, mais qui n'est pas sans danger, puisque nous n'avons pas encore une bonne carte de ce groupe d'îles.

Des Ladrones je naviguai vers les îles Bashee, et le 7 avril, après avoir essuyé des vents légers et variables, nous distinguâmes les deux îles septentrionales de ce groupe. Les îles Bashee ou Bachi, que les boucaniers appelèrent ainsi à cause d'une boisson de ce nom que les naturels extrayaient de la canne à sucre, forment un long groupe fort semblable aux Ladrones, et s'étendent dans la même direction presque du nord au sud. Jusqu'à ce que ces îles eussent été examinées par le capitaine Horsburgh, leurs positions étaient aussi incorrectement déterminées que celles des Ladrones le sont à présent. Nos différentes observations nous permirent

de reconnaître que la carte du capitaine avait été dressée avec l'exactitude et le soin qui le distinguent.

Je regrette de n'avoir pas aperçu le récif dit Cumbrien. Nous marchâmes dans sa direction jusqu'au coucher du soleil; et nous n'étions plus qu'à six milles de l'endroit où il repose, lorsque l'approche de la nuit nous obligea de nous éloigner.

Le lendemain nous naviguâmes vers l'île de Formosa, et nous mîmes en panne à quatre milles des rocs Vele-Rète, dont le plus vaste ressemble à un vaisseau sous voile. Ils sont situés à hauteur de l'extrémité méridionale de l'île de Formosa, et environnés de récifs dont il est dangereux d'approcher lorsque le temps est sombre.

Le 10, avant le jour, tandis que nous traversions le canal à l'ouest de Formosa, courant dix milles par heure, nous fûmes tout à coup entourés par des chaloupes de pêcheurs chinois, et peu s'en fallut que nous ne passassions par-dessus quelques-unes, car l'obscurité était profonde, et le nombre des chaloupes si considérable que, cherchant à en éviter une, nous en rencontrions une autre, et que nous fûmes obligés de mettre en panne jusqu'au jour. Ces chaloupes sont de très grande dimension, et feraient peut-être chavirer un petit vaisseau marchand s'il arrivait qu'elles le choquassent. Nous apprîmes qu'elles étaient alors sur les lieux où elles

se livrent à la pêche. En conséquence, les . ires doivent, lorsqu'ils approchent de ces parages, se bien tenir sur leurs gardes, car les bâtimens chinois ne portent qu'une grande lanterne de papier, qu'on ne peut apercevoir de loin, et qu'ils ne montrent, je crois, que s'ils voient venir un vaisseau étranger. Ils pêchaient deux à deux, chacun des deux bâtimens étant attaché par des câbles à chaque extrémité d'un énorme filet. Ils étaient continuellement couverts d'écume, et ballottés d'une manière si violente, qu'il semblait presque impossible que les gens de l'équipage pussent se tenir debout sur les ponts; encore les équipages de plusieurs près desquels nous passâmes étaient-ils principalement composés de femmes, qui ne semblaient nullement incommodées de leur situation.

Avant midi nous dépassâmes Pedra-Branca, et le soir nous entrâmes dans le canal qui sépare la Grande-Lemma de Potoy. Comme aucun pilote ne se présentait, je poursuivis ma route, guidé par la carte du lieutenant Ross, qui était parfaitement exacte. A dix heures du soir nous mîmes en panne dans le passage Lantao, et le lendemain matin à neuf heures nous jetâmes l'ancre dans le Typa. Lors de notre entrée dans ce havre, nous trouvâmes l'eau moins profonde que ne l'indique le plan du capitaine King; et le résultat d'un examen que nous fîmes ensuite fut qu'un vaisseau ne peut

tant que la marée est basse, naviguer que dans deux brasses d'eau jusqu'à ce qu'il ait dépassé le promontoire rocailleux à droite.

Dès que nous eûmes mouillé, je me rendis auprès de sir William Fraser, qui était alors un des principaux agens de la Compagnie anglaise à Canton, et nous allâmes tous deux visiter le gouverneur portugais. Il nous fit fort mauvais accueil : ce que nous ne pûmes expliquer qu'en supposant qu'il se trouvait offensé de notre entrée peu cérémonieuse dans le Typa, sans pilote ni permission, car les Portugais résidant à Macao, si je ne me trompe, prétendent que le Typa leur appartient, parce que l'empereur leur concéda autrefois Macao en récompense de leurs services en Chine. Quelques Portugais, qui vinrent à bord pendant mon absence, affirmèrent qu'on ne permettrait pas à notre vaisseau de rester dans le havre. En effet, au bout de quelques jours nous reçûmes ordre d'en sortir. Comme notre but, en venant y mouiller, était de nous procurer des vivres et de remettre à la voile le plus promptement possible, cet ordre nous fut presque indifférent; et même si, avant de gagner Canton, nous n'avions pas eu besoin de savoir quelles marchandises nous trouverions sur cette place, nous aurions levé l'ancre sans attendre une pareille injonction. Il paraît que nous arrivâmes à Macao dans une mauvaise saison, car nous n'y

pûmes recueillir que fort peu de provisions de mer. Elles suffirent cependant pour nous permettre de continuer notre route, et nous levâmes l'ancre le 30 avril.

Nous espérions qu'après avoir quitté Macao le vent réglé du sud-est soufflerait et nous entraînerait rapidement vers le nord; mais, au lieu de cela, nous fûmes poussés sur l'île de Luçon dans le parallèle de 17 degrés 16 minutes nord, où nous aperçûmes la côte à une grande distance. Là le vent cessa tout-à-fait, et le temps, dont la température s'était toujours élevée depuis notre départ de Macao, devint d'une chaleur accablante : à l'ombre le thermomètre s'élevait quelquefois à 89 degrés de Fahrenheit, et sa moyenne hauteur pendant le jour était de 85 degrés 7 centièmes.

Le 7 mai nous vîmes les îles Bashee méridionales, célèbres pour avoir été le refuge des boucaniers, et le jour suivant nous découvrîmes l'île de Botel-Tobago-Xima. Pendant la nuit nous fûmes entraînés au nord-ouest par un courant si violent, qu'au lieu de passer à dix milles est du récif Cumbrien, comme nous comptions le faire, nous reconnûmes le matin suivant, à notre grande surprise, que nous avions passé de l'autre côté et beaucoup plus près du récif qu'il n'était prudent, par une nuit obscure. Ces courans rendent la prudence très nécessaire. Celui par lequel nous fûmes emportés parcourut pendant

la nuit un espace de vingt-six milles vers le nord 56 degrés ouest, ou environ deux milles et demi par heure. Nous continuâmes d'en ressentir l'effet jusqu'à ce que nous fussions distans de Botel-Tobago-Xima d'un jour de voile, et nous fûmes obligés, en conséquence, de louvoyer à travers le canal qui sépare cette île de l'île Formose. Nous eûmes de la sorte occasion d'examiner les côtes de la première, et de lever un assez bon plan des parties septentrionales et occidentales, outre que nous en déterminâmes la position plus exactement qu'à l'époque de notre premier passage.

L'aspect de cette portion de l'île est agréable et pittoresque. Les montagnes sont couvertes de bois et de verdure jusqu'à leur sommet, et entrecoupées par des vallées aboutissant à des plaines qui descendent par une pente rapide vers les bords de la mer. La presque totalité de ces plaines est cultivée à la manière chinoise; elles sont entourées de murs vers les lieux hauts, comme les côtes de l'île de Dane dans le Tigre. Des bois et des bouquets de palmiers rompent l'uniformité que présenterait sans cela ce mode de culture, et par leur gracieux feuillage rendent la vue du pays plus agréable à l'œil. Dans une baie sablonneuse, du côté septentrional de l'île, est un fort village composé de maisons basses à toits pointus.

Il y a plusieurs points rocailleux du côté nord-

ouest, et quelques rocs détachés, remarquables par leur forme pyramidale, s'élèvent vers l'extrémité septentrionale. La côte est rocailleuse dans presque toutes les directions, et probablement d'un abord dangereux, puisqu'on aperçoit ces aiguilles de rochers dans la majeure partie de l'île. A l'exception cependant de celles qui avoisinent le côté nord, elles sont attachées à l'île par une langue de terre fort basse.

Après avoir louvoyé deux jours en vue de Tobago-Xima, sans pouvoir beaucoup avancer contre le courant, dont la marche, terme moyen, était d'un mille et quart par heure, un changement de vent nous permit le 10 de poursuivre notre route. Nous partîmes de Samsanna, île au nord de Tobago-Xima, située, d'après nos observations, sous environ 22 degrés 42 minutes de latitude nord, et exactement à 8 minutes ouest de l'extrémité orientale de la petite Tobago-Xima.

Mon intention était d'explorer la mer à l'est de Loo-Choo, et surtout la partie où les Islas Arzobispo, les Malabrigos et les îles Bonin sont placées sur différentes cartes; mais il n'était pas aisé de parvenir aussi loin, surtout avec des vents légers et variables ou des courans contraires. Notre marche fut donc extrêmement lente, et le 15 nous nous trouvâmes peu distans de la grande Loo-Choo.

Vers ce temps on s'aperçut que l'eau dont nous avions fait provision à Macao était complétement gâtée, par suite sans doute de la négligence du *comprador* à remplir les barils; et comme je n'avais pas besoin d'être arrivé au Kamtschatka avant deux mois environ, je résolus de gagner Napakiang dans l'île Loo-Choo. Je fus d'autant plus porté à le faire, que c'était une occasion de déterminer les longitudes des différens lieux que nous rencontrerions entre cette île et Petropaulski. Nous gouvernâmes donc vers l'ouest, et dans la soirée nous aperçûmes l'île en question à dix lieues de nous. Le matin suivant nous approchâmes des récifs dont Loo-Choo est presque entièrement entouré, et nous marchâmes en les côtoyant vers le nord. Le lendemain, dès le point du jour, plusieurs pêcheurs ramèrent vers notre navire et amarrèrent leurs canots alentour. Ils avaient pris plusieurs dauphins, qu'ils consentirent à nous céder en échange d'un peu de tabac, attachant leurs poissons au bout d'un câble, et attendant sans la moindre méfiance que nous leur en payassions le prix. Enfin nous arrivâmes au coucher du soleil dans le havre et jetâmes l'ancre au mouillage de Napa, lieu qui présente un aspect agréable aux amateurs des scènes tranquilles.

§ 13.

Relâche à Loo-Choo. Mœurs et coutumes des habitans.

La baie est entourée par une large enceinte de corail que des pêcheurs occupent généralement du côté de la mer. Au-delà de ces récifs s'élèvent les îles de Tzée, et plus loin le cône d'Ee-gou-sacou, sur les flancs duquel sont bâties des maisons en spirale. Le port est animé par les barques allant et venant, avec leurs matelots élégamment vêtus, et qui chantent leurs chansons d'une manière assez harmonieuse. Tout cela produit un coup d'œil ravissant.

Bientôt nous reçûmes la visite d'un personnage de l'île; monté à bord non sans beaucoup d'hésitation, il fit une salutation profonde sur le gaillard d'arrière, inclinant respectueusement la tête et se croisant les mains sur la poitrine. S'apercevant que nous n'entendions point son langage, il étendit la main du côté de la mer, pour nous donner à comprendre qu'il ne nous serait pas permis de rester dans le port; il considéra ensuite l'entrepont, et soumit l'intérieur du navire à un examen aussi attentif que celui qu'il avait fait de l'extérieur, prenant des notes sur tout ce qu'il voyait. Quand sa curiosité fut satisfaite, il nous remercia de notre civilité, et retourna à terre.

Dès qu'il fut parti nous vîmes approcher plu-

sieurs personnes bien mises, avec des domestiques qui tenaient des parasols au-dessus de leur tête; elles étaient assises à la mode chinoise sur des nattes étendues au fond de la barque, sur un plancher de bambous; celle-ci était manœuvrée par plusieurs marins armés de larges rames dont ils réglaient les mouvemens sur les paroles d'une chanson dont le refrain était *Ya-ha-me-hawdy*, ou quelques autres mots à peu près semblables.

Leur élégante toilette se composait d'une robe en toile de gazon, dont le tissu fin à jour et un peu raide faisait le vêtement le mieux approprié à un climat naturellement chaud. Pour que cette robe ne fût point incommode pendant la marche, elle était serrée à la taille par une ceinture de corde ou d'or, selon la diversité des rangs. Ils portaient des sandales en paille, et l'un d'entre eux nommé An-Yah avait des bas de fil. Aucun n'avait le chef couvert; mais tous leurs cheveux étaient réunis sur le derrière de la tête, et attachés sur la nuque avec deux épingles, dont la première était ornée d'une tête en forme de fleur à six pétales, et la seconde ressemblait à une petite cuillère. Chaque personne avait un sac carré, bordé d'or et d'argent, et une courte pipe dont le calice et l'embouchure étaient aussi d'argent; l'une d'elles, qui était le secrétaire de An-Yah, portait un pupitre à écrire en argent massif.

Ils nous saluèrent très respectueusement, d'abord à la mode de leur pays, puis à celle du nôtre, et An-Yah, avec le secours d'un dictionnaire qu'il avait apporté dans sa poche nous adressa diverses questions qui donnèrent lieu au dialogue suivant : « Pourquoi êtes-vous venus à Doo-Choo[1] ? — Pour « nous procurer de l'eau, radouber notre vaisseau « et rétablir nos malades. — Combien d'hommes « êtes-vous ? — Cent. — C'est beaucoup ; êtes-vous « cent dix ? — Non, cent seulement. — Beaucoup « de canons ? — Oui. — Combien ? — Trente-six. « Beaucoup d'hommes, beaucoup de canons ! — « — Qu'y a-t-il sur le navire ? — Des hommes de « guerre. — Comment, rien sur le navire ? — Rien. « — Beaucoup d'hommes, beaucoup de canons, et « rien de plus. » Et se retournant vers son secrétaire, il entra avec lui dans une conversation d'où il résultait clairement qu'il n'accordait pas une entière confiance à nos déclarations. Quoi qu'il en soit, le secrétaire les consigna par écrit.

Quand nos visiteurs eurent satisfait leur curiosité relativement aux motifs qui nous avaient appelés à Loo-Choo, ils se mirent à table, pour prendre part à notre dîner qui était préparé, et avec autant d'adresse que de bonne humeur, ils nous

[1] Les naturels prononcent Doo-Choo, mais comme le nom de Loo-Choo est seul connu en Angleterre, j'ai cru devoir conserver l'orthographe ordinaire, dit M. Beechey. En français Doo-Choo se prononce Dou-tchou, et Loo-Choo, Lou-tchou.

prouvèrent qu'ils savaient porter des santés à la mode anglaise.

Lorsqu'ils eurent bu suffisamment pour troubler un peu la lucidité de leur esprit, ils se levèrent pour prendre congé de nous, et, après avoir mis dans leurs poches les fruits qui restaient sur la table, ils se retirèrent très satisfaits, mais An-Yah, conservant des doutes sur le nombre des hommes qui se trouvaient à bord, et supposant probablement, d'après le nombre de ceux qu'il avait vus sur le pont, qu'il y en avait davantage, me répéta sa question : « Combien d'hommes? » et ma réponse ayant été conforme à celle que je lui avais faite précédemment, il reprit : « N'y en a-t-il pas cent un? » et lui ayant de nouveau répété que non, il ordonna à son secrétaire d'en tenir note, et se trouvant enfin suffisamment instruit sur ce point, il nous serra la main en disant : « Je parlerai au mandarin, venez demain faire de l'eau; les Loo-Chooans ne demandent point d'argent; mais dans cinq jours vous partirez. — Ceci, lui répliquai-je, dépendra de la santé des malades, qui ont besoin d'aller à terre et de s'y promener. » Je le chargeai alors de prévenir le mandarin que le lendemain j'irais à terre, et que je le visiterais chez lui. An-Yah, craignant que je misse ce projet à exécution, s'excusa brusquement : « Non, non, je parlerai au mandarin; venez à terre, promenez-vous, mais ne ve-

nez point à la maison, ne venez point à la maison. » Ainsi, en le menaçant de faire plus que je n'en avais l'intention, nous obtînmes l'autorisation tacite de faire ce que nous désirions, sans trop risquer d'offenser les autorités du pays. Ne voulant pas le tourmenter plus long-temps, je lui permis de se retirer, après l'avoir chargé d'inviter le mandarin à venir visiter le bâtiment; il me promit de n'y pas manquer, et s'étant assis dans le canot avec ses compagnons, il fit ramer vers la terre au refrain harmonieux du chœur de *Ya-ha-me-shaydy*.

Le lendemain matin nous étions à peine levés que nous fûmes assourdis par les chants des rameurs qui nous amenaient une foule de visiteurs, et comme tout le long du jour les barques ne cessèrent d'aller de terre au bâtiment et du bâtiment à terre, amenant à chaque tour de nouveaux passagers, le port présentait le tableau le plus animé : à terre, les murailles et les toits des maisons étaient garnis d'une quantité de curieux qui restaient des heures entières les yeux fixés sur nous. Quant à nos visiteurs, c'étaient des gens bien mis et très bien élevés, fort attentifs à ne pas nous offenser et même à ne pas nous importuner.

Parmi eux se trouvaient An-Yah, Shtafacoo et Shayoon, trois personnages spirituels et bienveillans, qui, je n'en doute pas, avaient été envoyés avec mission de surveiller nos mouvemens. Ils

nous offrirent en présent un cochon et quelques végétaux. Ainsi que An-Yah me l'avait promis, plusieurs barques commencèrent à nous approvisionner d'eau qu'elles apportaient dans de grandes cuves. Quant à la demande que j'avais faite pour que les officiers et les malades fussent autorisés à se rendre à terre, An-Yah me dit qu'il en avait fait part au mandarin, qui avait envoyé un médecin de Loo-Choo pour examiner nos malades, et dans la réalité pour vérifier si ce que nous avions annoncé à leur égard était vrai ou non, Un petit homme, à l'air important, se présenta avec une large paire de besicles chinoises: c'était l'Esculape en question; il demanda la permission de visiter les malades et de leur tâter le pouls. Je copie le rapport de notre médecin. « Le docteur chinois « plaça gravement le doigt sur l'artère radicale du « bras droit, puis sur celle du bras gauche. et re- « vint ensuite au bras droit, exerçant chaque fois, « pendant une minute environ, une forte pression « sur l'artère. A l'un des patiens atteint d'une mala- « die de foie chronique, pendant laquelle les pul- « sations sont très différentes à l'un et l'autre bras, « par suite de l'action irrégulière des artères, il « prescrivit une médecine. Il ne prescrivit rien à « une autre personne attaquée d'une dyspepsie, « dont le pouls était naturel : aucune autre partie « de l'économie animale n'attirait son attention. Il

« paraissait connaître le vif-argent, le moxa, mais « n'avoir aucune idée du baume de cinnamome. »

Après cet examen attentif, il retourna dans la cabine et écrivit en caractères chinois mal formés qu'un des malades avait une affection d'estomac et avait besoin d'être purgé, et demanda si l'autre avait le ventre libre. Ce rapport, que nous n'entendîmes pas d'abord, satisfit An-Yah, qui nous donna sur-le-champ la permission de débarquer à Potsong et Abbey-Point, mais sous la condition que nous n'irions point à la ville. Il produisit alors la liste des questions qu'on lui avait ordonné de me faire, sur les dimensions du navire, sur le temps qui s'était écoulé depuis notre départ d'Angleterre, de Canton, etc., etc.

Plusieurs officiers s'empressèrent de profiter de la permission de débarquer. Ils se rendirent à Potsong, où ils furent reçus de la façon la plus polie par un grand concours de curieux qui les conduisirent dans une maison où ils furent traités avec du thé et des gâteaux sucrés. Quelques-uns d'entre eux, au lieu d'entrer dans la maison, s'étaient dirigés vers l'intérieur de l'île pour botaniser et pour examiner le pays, mais ils ne s'étaient pas avancés bien loin lorsque trois ou quatre personnes coururent après eux et les avertirent qu'ils étaient attendus dans la maison, où les autres officiers étaient réunis pour prendre le thé, et où ils dési-

raient les voir : c'était une manière polie pour les empêcher de pénétrer dans l'intérieur des terres et de prendre connaissance du pays; de même toutes les fois que dans la suite quelques personnes de l'équipage allaient à terre, on leur indiquait la maison où le thé était toujours bouillant dans une théière qu'on tenait renfermée dans une élégante cassette de bois de laque; il y avait aussi des cassolettes de charbons embrasés pour allumer les pipes, et une boîte pour recevoir les cendres du tabac quand elles étaient finies. Les naturels faisaient mille efforts pour concentrer leur attention dans ce lieu, en leur adressant mille questions, les engageant à fumer, à prendre du thé, qu'on servait toujours dans de petites tasses, sans sucre ni miel; comme il était tout nouveau, d'assez mauvaise qualité, et qu'il ne s'améliorait pas en bouillant des heures entières, il était d'assez mauvais goût; c'était cependant de quoi calmer la soif excitée par l'excessive chaleur.

Rien ne pouvait déterminer les naturels à recevoir des présens, ou à vendre en public aucun objet qui leur appartînt; mais s'ils s'apercevaient que nous désirions une chose dont ils pouvaient se passer, ils nous priaient de l'accepter. Un jour j'avais fait un présent à un individu qui m'avait fait voir sa maison avec une obligeance particulière, il le refusa d'abord; j'insistai et je mis mon ca-

deau dans sa poche, mais il l'en retira pour me le rendre, et comme je refusais de l'accepter, il me le rejeta, et ce ne fut que quand je le lui eus rejeté de la même manière, qu'il se résigna à le prendre. Il commença alors par le montrer à ceux qui l'entouraient et me remercia ensuite. Une autre fois, un de nos officiers offrit à un homme nommé Komée deux piastres espagnoles pour son sac à tabac : il les refusa et rien ne put le décider à les accepter ; mais avec une politesse parfaite, il présenta à l'officier l'objet que celui-ci convoitait et le força de le recevoir. Cependant, en particulier, ils faisaient moins de difficultés pour accepter nos présens, et nous demandaient même différentes choses. Nous conclûmes aussi avec eux quelques petits marchés.

A partir de cette époque, nous allâmes chaque jour à terre, et nous fîmes plusieurs excursions dans l'intérieur, ayant soin de ne pas dépasser des limites raisonnables, de peur de déplaire à nos guides, qui se montraient fort en peine quand nous franchissions le rayon qu'ils considéraient comme la dernière limite prescrite par leurs instructions. Dans ces promenades nous rencontrâmes un grand nombre de paysans et d'autres personnes qui nous témoignaient beaucoup de prévenances : ils étaient moins réservés et montraient moins d'éloignement à nous laisser pénétrer dans l'île que nos guides

de Napa, qui évidemment étaient obligés de se conformer à des ordres très précis.

Le 19 mai 1827, nous reçûmes un bœuf, cinq cochons, une corbeille de patates, un supplément d'eau fraîche et de bois à brûler. Le bâtiment fut encore encombré de visiteurs, et deux peintres que nous avions déjà reçus à bord employèrent la plus grande partie de la journée à achever l'esquisse de notre navire; malheureusement, rien ne put les décider à nous céder cet ouvrage. Lorsque les étrangers furent retournés à bord, un thermomètre qu'on avait apporté sur le pont pour faire des observations sur la température ne se trouva plus; nous en conclûmes naturellement que cet instrument avait excité la convoitise de quelques-uns de nos visiteurs, qui, ainsi que nous avons pu le remarquer, appartenaient à toutes les classes de la société.

Par une coïncidence singulière, mais tout-à-fait accidentelle je crois, le lendemain du jour où l'instrument avait été perdu personne ne vint à notre bord, excepté les ouvriers occupés à y apporter de l'eau; quand An-Yah y parut le jour suivant, je l'informai de la perte que nous avions faite; il en fut affligé, me dit qu'il ferait à terre toutes les recherches possibles, et ajouta : « Beaucoup d'hommes à Loo-Choo voleurs; beaucoup d'hommes voleurs! » Il profita de l'occasion pour nous inviter à veiller soigneusement sur nos mon-

tres, nos mouchoirs, et principalement sur les instrumens que nous avions portés à terre. Je suis convaincu que ces recommandations étaient superflues et je croirais volontiers que An-Yah ne nous peignait ses compatriotes sous des couleurs si peu flatteuses que pour nous engager à ne négliger aucune précaution.

Quoique les habitans de Loo-Choo soient très curieux, et qu'un instrument de cette nature soit à leurs yeux inappréciable, cependant le vol s'accorderait si mal avec le reste de leur conduite, que, malgré les apparences qui s'élèvent contre eux, je suis disposé à les croire innocens du vol du thermomètre; il aura été oublié dans le vase employé à puiser de l'eau dont on veut constater la température, et il aura ensuite été jeté avec elle à la mer. D'ailleurs, parmi un si grand nombre d'individus il doit nécessairement se trouver quelques malhonnêtes gens : quoi qu'il en soit, nous n'entendîmes plus parler de notre thermomètre.

Avant midi j'allai à terre pour vérifier la hauteur du mercure à cette heu je rencontrai Shtafacoo et quelques autres habitans de Loo-Choo, accompagnés de petits garçons qui portaient des parasols sur leurs têtes et qui étaient chargés de cassettes en laque, contenant des mets fumés et séchés, de petits pots de confitures, une liqueur semblable à celle que l'on boit communément à la

Chine, et de l'eau fraîche. Ils firent étendre des nattes pour nous, et nous fîmes une excellente collation avec les friandises que contenaient leurs petits coffres. Nous continuâmes ensuite notre route vers Potsong, où nous rencontrâmes un vieillard qui nous salua respectueusement et nous invita à nous rendre à une maison où avaient été reçus les officiers de l'escadre de sir Murray-Maxwell, et qui semblait avoir été réservée exclusivement pour nous.

Quand nous y eûmes pris le thé, nous nous déterminâmes à faire une promenade dans l'intérieur des terres, au grand désappointement du vieillard, qui mit en œuvre tout ce qu'il put imaginer pour nous dissuader de ce projet; il nous présenta des pipes, des gâteaux sucrés, des confitures, etc., etc., au moyen desquels il tentait de nous séduire chaque fois que nous nous disposions à diriger notre promenade dans l'intérieur de l'île. S'apercevant qu'il ne pourrait y réussir, il se résigna à nous accompagner, et s'efforça de nous retenir sur le rivage en faisant l'éloge de la fraîcheur de la brise, en nous parlant de la chaleur que nous éprouverions dans l'intérieur, des mauvais chemins que nous trouverions dans cette direction, toutes choses dont nous reconnûmes la fausseté, car les chemins se trouvèrent excellens, et en atteignant

des lieux plus élevés nous ressentîmes davantage les effets de la brise.

Nous passâmes auprès de plusieurs tombeaux creusés dans les rochers; nous vîmes dans un qui était entr'ouvert un corps couché sur le dos, à moitié putréfié et couvert d'une natte; un pot de thé et quelques tasses étaient placés à côté, afin que l'esprit pût boire : mais il n'y avait rien à manger, et notre guide nous apprit qu'il était d'usage de déposer seulement du thé à côté des morts, et jamais de nourriture. Cette découverte semble confirmer des détails que j'appris plus tard sur la manière dont on ensevelit les morts, et particulièrement sur l'usage d'attendre que les chairs commencent à se putréfier avant d'enfoncer les os dans des jarres qui sont déposées dans le cimetière.

Nous montâmes ensuite une montagne couverte de tombes pratiquées dans le roc, et tout-à-fait semblables à celles que nous avions vues dans les environs de Canton. Il y avait dans toutes des niches où étaient déposés des bols de thé, une lampe et des tasses; elles paraissaient entretenues avec soin, car il régnait un air de décence et de propreté. Nous errâmes quelque temps au milieu de ces tombes, sans en rencontrer aucune d'ouverte, mais à la fin nous en rencontrâmes une d'une espèce inférieure, dont la porte était placée négligemment

devant l'entrée; cette porte consistait en une large table de faïence rouge percée d'un grand nombre de trous d'un pouce de diamètre. Nous l'écartâmes et nous aperçûmes environ vingt jarres de belle faïence rouge avec des couvercles qui imitaient la forme des bonnets de mandarin ; les jarres avaient vingt pouces dans leur plus grande largeur; elles étaient aussi percées de trous d'un pouce de diamètre. Nous ne soulevâmes aucun des couvercles, car cela paraissait de nature à blesser les préjugés religieux du pays, mais on nous dit que les jarres contenaient des os dont la chair avait été arrachée ou était tombée en putréfaction. Leur ayant demandé s'ils brûlaient les os ou la chair des morts, ils nous demandèrent avec surprise si nous le faisions en Angleterre. Ainsi, à moins que les usages n'aient été modifiés, la relation de Sapao-Koang, lettré chinois qui visita l'île de Loo-Choo en 1719, est inexacte sur ce point.

Notre curiosité étant satisfaite en ce qui concernait les tombeaux, nous nous dirigeâmes vers l'intérieur de l'île, au grand désappointement de notre guide, et en dépit de toutes sortes de remontrances. Il nous accompagna en silence jusqu'au moment où nous arrivâmes à un sentier qui retournait au bord de la mer; nous arrêtant poliment à cet endroit, il nous dit que ce sentier était le seul qui dût nous conduire où nous désirions

aller, et nous prenant par le bras, il nous aurait fait faire volte-face de ce côté, s'il n'eût trouvé ce mouvement trop cérémonieux; nous n'en continuâmes pas moins notre route, suivis par une foule de personnes qui semblaient jouir du désappointement de notre compagnon et qui riaient de bon cœur toutes les fois que nous arrivions à l'embranchement d'un sentier transversal, car, chaque fois, notre poli et officieux conducteur essayait de nous persuader que ce nouveau chemin était plus agréable que l'autre, et qu'il nous conduirait à notre but. La gaîté de la foule nous prouvait suffisamment qu'il n'y avait pas grand danger à avancer, et nous allâmes plus loin que nous n'eussions fait sans cela; mais un instant après, la foule se dispersa et nous restâmes seuls avec notre guide qui commença à s'alarmer réellement. Nous étions arrivés au pied de la montagne sur laquelle est située la capitale, et nous allions la gravir pour examiner les maisons de plus près, quand il se jeta à genoux, dans un véritable effroi, inclina la tête jusqu'à terre, et nous baisant les pieds, il nous supplia de renoncer à notre projet, nous assurant que sans cela le mandarin lui ferait trancher la tête. Des officiers qui avaient pris une autre direction nous rapportèrent que leur guide leur avait dit qu'il serait roué de coups s'ils ne retournaient pas sur leurs pas, ce qui est bien plus probable

que le terrible châtiment dont notre conducteur se croyait menacé pour un si léger délit.

Pour calmer l'agitation du pauvre vieillard qui tremblait violemment, nous montâmes sur une colline située à quelque distance sur la gauche, du haut de laquelle la vue planait sur une grande étendue de pays, et d'où nous pouvions apercevoir la capitale à travers nos télescopes. La campagne était admirablement cultivée; les champs étaient arrosés, avec l'industrie et la persévérance particulières aux Chinois, à l'aide de petits courans d'eau qui les traversaient et qui submergeaient entièrement ceux qui étaient plantés de riz.

La capitale, car je suis disposé à donner ce nom à la ville malgré les dénégations de plusieurs naturels, était entourée d'un mur blanc dans l'enceinte duquel s'élevaient une grande quantité de maisons et deux bâtimens très considérables qui ressemblaient à des forts, surmontés, comme je l'ai déjà dit, de longues perches au bout desquelles flottaient des étendards de diverses couleurs. La vue était fréquemment interceptée par des bouquets d'arbres, d'où nous conclûmes que chaque maison avait un jardin. On voyait circuler très peu d'habitans dans l'île, même dans l'espace qui sépare la haute et la basse ville, quoiqu'il doive exister de fréquentes communications entre elles. Nous restâmes assez long-temps sur la colline qui

nous faisait jouir de cet agréable tableau d'une contrée fort peu connue, et nous fûmes rejoints par un grand nombre de personnes que la crainte ou la lenteur de leur marche avaient empêchées de nous suivre. Notre guide alluma sa pipe et noya ses inquiétudes dans la fumée consolatrice du tabac, pendant que quelques curieux s'amusaient à regarder la ville à travers un de nos télescopes, chacun empêchant l'autre de goûter tranquillement ce plaisir, par son impatience à en jouir à son tour. Pendant ce temps-là, nos habits subissaient un sérieux examen de la part du reste de la troupe, qui, après avoir regardé avec grand soin le tissu de l'étoffe, s'écriaient : « Choorassa, choorassa ! » très beau.

A notre retour nous rencontrâmes sur la grande route un homme chargé d'un fagot de bois à brûler, se rendant à la ville : nous fûmes très satisfaits d'obtenir la confirmation d'un fait sur lequel nous ne conservions aucun doute, bien que les naturels prissent toutes les précautions imaginables pour nous le cacher. Aucun des visiteurs que nous avions reçus à bord ne nous avait montré d'argent monnayé, et An-Yah, si je l'avais bien compris, m'avait dit qu'il n'en existait pas à Loo-Choo. Notre rencontre avec ce paysan nous découvrit la vérité, car il portait un chapelet de petites pièces, suspendues à sa ceinture, selon la

mode chinoise. J'examinai ce chapelet avec beaucoup de soin, et je demandai à l'acheter avec de la monnaie espagnole; mais notre guide défendit au paysan de s'en dessaisir, et le renfonçant dans sa ceinture de manière à ce qu'on ne le vît plus, il lui adressa quelques mots d'un ton irrité, et le pauvre diable se hâta de continuer sa route vers la ville. Nous nous procurâmes dans la suite quelques échantillons de cette monnaie, exactement semblable à celle dont on se sert à Canton, et qui a pareillement cour à Loo-Choo. Quand An-Yah fut obligé de reconnaître la vérité de ce fait, il persista à nier qu'il y eût dans le pays de monnaie ou d'argent.

Le 21 mai, An-Yah vint m'annoncer que le mandarin avait accepté mon invitation de visiter le navire, et qu'il se rendrait à bord le jour même: nous fîmes en conséquence nos préparatifs pour le recevoir. Pensant que Napa-Kiang ne possédait pas une barque assez belle pour une si grande occasion, je proposai d'envoyer à la ville une des nôtres, ce qui, tout en obligeant le mandarin, nous fournirait un prétexte pour voir la ville; mais An-Yah écarta cette proposition, et craignant que nous ne voulussions mettre à exécution cet acte de politesse insigne, il quitta le navire le plus promptement possible, en nous disant que le mandarin était à Potsong, et non à la ville. Cepen-

dant, à deux heures il partit de Napa, avec sa suite, dans deux embarcations grossières, manœuvrées par plusieurs rameurs qui chantaient un chœur différent, tant pour l'air que pour les paroles, de celui que répètent les marins ordinaires. Le mandarin était assis dans la plus grande des deux barques, sous un large parasol chinois, entouré de deux ou trois mandarins d'un rang inférieur. L'autre barque, qui contenait An-Yah, Shtafacoo et quelques autres de nos connaissances, précédait le mandarin, et nous annonçait son arrivée en présentant un rouleau de papier écarlate, long d'un pied, sur lequel était écrit en élégans caractères chinois : « Ching-Oong-Choo, magistrat de Napa, dans le pays de Loo-Choo, s'incline jusqu'à terre, et vient vous visiter. » Pendant ce temps-là, l'autre barque, avec l'illustre magistrat, était arrivée sous le navire, et quatre domestiques hissèrent leur maître à bord.

Il fut reçu par la garde sous les armes, et au moment où il mettait le pied sur le pont, il fut salué, suivant le cérémonial usité à l'égard d'un mandarin, par une salve d'artillerie; il fut très flatté de cet accueil, et serra affectueusement la main à chaque officier. Ching-Oong-Choo, qui n'avait jamais mis le pied sur d'autre navire qu'une jonque chinoise, examina tout avec la plus grande

attention, et fit maintes questions sur les canons, la poudre et les balles.

Aucun des naturels ne prit la liberté de s'asseoir dans la cabine, en présence du mandarin, jusqu'au moment où l'on servit le dîner; mais alors ils mirent toute cérémonie de côté, et ceux qui étaient familiers avec les usages européens se portèrent mutuellement des santés, remplissant chaque fois leurs verres au grand amusement de leur supérieur.

Comme nous avions été depuis peu de temps à Canton, nous avions heureusement plusieurs plats du goût de nos hôtes qui, autrement, auraient fait maigre chère, car ils ne paraissaient pas trouver notre cuisine à leur goût; quelques bouteilles de porter ne leur plurent pas davantage, car, après avoir provoqué maintes grimaces, il fut mis de côté comme trop amer : j'ai observé que le porter plaît rarement la première fois. Il n'en fut pas de même pour quelques liqueurs de noyaux mieux appropriées au palais délicat des Loo-Chooans, et pour des liqueurs fermentées entièrement nouvelles pour eux, et qui leur causèrent la plus grande surprise. Au total, ils parurent fort satisfaits de la manière dont ils furent traités; ils étaient gais sans être bruyans; et à part une désagréable habitude d'*éventation*, ils se conduisirent en gens de bonne compagnie. Je ne puis dire ce-

pendant que j'approuve leur raffinement à l'égard des mouchoirs de poche. An-Yah me donna fréquemment à entendre qu'il regardait comme un usage très incommode de se servir d'un mouchoir, et de le porter toute la journée avec soi : nous aurions mieux fait, pensait-il, d'avoir comme eux dans nos poches un certain nombre de carrés de papier, que l'on jette après en avoir fait usage. Dans le premier moment je pensai qu'il n'était pas dans son bon sens, mais ayant aperçu ces carrés de papier dans la poche de nos hôtes, j'envoyai chercher plusieurs mouchoirs; mais ils refusèrent de s'en servir, disant que le papier était meilleur pour cet usage.

Le dîner fini, le mandarin retourna à terre, après nous avoir priés de lui faire l'honneur de dîner le lendemain avec lui à Potsong; mais sa suite obtint la permission de demeurer pour prendre quelques rasades, après quoi ils mirent dans leurs poches les restes du dessert, suivant la coutume, et en témoignage d'amitié, chacun d'eux tira sa pipe et son sac à tabac, et me pria de les accepter. Mais comme je savais que ces objets avaient du prix à Loo-Choo, et comme d'ailleurs je n'ignorais pas que de la part de plusieurs cette offre n'était qu'une pure formalité, je n'acceptai point.

Le lendemain nous trouvâmes au lieu de dé-

barquement un grand nombre de Loo-Chooans, avec des ombrelles, qui nous accompagnèrent à la maison, où le mandarin nous reçut de la manière la plus courtoise et la plus affectueuse. On avait réuni, pour plus de commodité, deux appartemens en un seul, en enlevant une cloison mobile; les domestiques furent traités au rez-de-chaussée pendant que nous étions au premier étage. La table était de belle laque, des caractères chinois étaient gravés sur les bords et le long des pieds, rappelant la date et le lieu de sa fabrication, ainsi que le nom de l'ouvrier. Elle était couverte d'une grande variété de plats, particulièrement de mets sucrés et de deux espèces de liqueurs, dont l'une ressemble au sanucheu des Chinois, et l'autre, nommé *mooroofacoo*, est un cordial d'un noir foncé et d'un goût fade. Nous étions assis d'un côté de la table, moi dans un antique fauteuil, et les autres officiers sur des escabelles avec un dos en laque; notre hôte et les autres mandarins étaient assis de l'autre côté. Chaque convive avait devant lui une tasse émaillée, une petite soucoupe, et à côté une paire de pinces tranchantes : des pipes et du mooroofacoo nous furent d'abord offerts, et puis les autres mets les uns après les autres : nous en acceptâmes chacun selon notre goût, sans nous douter de l'usage chinois qui consiste à servir d'abord les friandises, et à réserver la partie

la plus substantielle du dîner pour la fin. Nous mangeâmes donc de ces mets sucrés plus que nous ne l'aurions voulu, parce que nous ne prévoyions pas ce qui devait suivre, et que nous ignorions que leur politesse les empêchait de renvoyer aucun mets avant d'avoir fait mille instances pour nous en faire accepter : aussi nous pressaient-ils sans cesse de manger, en nous offrant un morceau de chaque plat au bout de leurs pinces. Nous nous repentîmes de n'en avoir pas goûté seulement pour la forme, car le second service se composa de mets excellens, tels que rôtis de porc, volailles farcies et pudding de vermicelle. On apporta ensuite des jattes de riz; mais voyant que nous ne voulions plus manger, ils donnèrent l'ordre de tout emporter.

Après en avoir obtenu la permission de Ching-Oong-Choo, nous nous retirâmes et nous fûmes accompagnés jusqu'à notre barque par une grande foule qui s'ouvrait pour nous laisser passer, et qui se montrait empressée de nous rendre service d'une façon ou de l'autre; nous nous éloignâmes du rivage au milieu des félicitations et des complimens de mille voix.

Le 27 nous nous préparâmes à lever l'ancre : An-Yah et plusieurs autres de nos amis vinrent nous faire leurs adieux. Avant de terminer la relation de notre séjour à Loo-Choo, je réunirai ici

le résultat des diverses informations que j'eus occasion de recueillir sur le pays et sur les habitans.

Loo-Choo a toujours passé pour être très peuplée, particulièrement dans les districts du midi, et nous ne vîmes rien dans cette partie de l'île qui fût de nature à faire douter de l'exactitude de cette assertion. Au contraire, le nombre des villages disséminés dans la campagne, la grande quantité d'habitans que nous rencontrions en quelque lieu que nous eussions abordé, confirment entièrement la véracité de cette observation. Nous étions certainement dans les environs de la capitale et dans la rade de la première ville maritime du pays; mais on peut supposer que, dans des calculs sur la population, nous serons restés au-dessous de la vérité, parce qu'en Chine les villes renferment un bien plus grand nombre d'habitans que les cités de la même étendue dans les pays que nous prenions comme point de comparaison.

Les naturels sont de petite stature; et, d'après nos supputations, la moyenne de leur taille ne doit pas dépasser cinq pieds cinq pouces [1]. Ce peuple descend des Japonais; et un grand nombre de familles chinoises étant venues s'établir dans l'île, on doit naturellement s'attendre à y trouver un mélange du caractère et des manières, ainsi que des traits particuliers aux deux pays. Les classes

[1] Il s'agit ici de pieds et de pouces anglais.

les plus élevées se rapprochent sous ce dernier rapport des Chinois, et les classes inférieures des Japonais; mais dans les uns comme dans les autres, on reconnaît les usages des deux pays. Leur mode de valeur, leur coutume de porter au front tous les objets qu'on leur donne, leur mouchoir de poche en papier, différentes parties de leur vêtement désignent particulièrement le caractère japonais. Sous tous les autres rapports, ils sont Chinois. En tout, c'est un peuple plus aimable que les Chinois et les Japonais; quoiqu'ils aient leur part des vices naturels à l'humanité, et qu'ils ne soient pas exempts de ceux qu'on reproche plus particulièrement aux naturels de ces deux pays : ils sont tous aussi polis, affables et cérémonieux que les Chinois, avec plus de candeur et d'honnêteté qu'on n'en trouve ordinairement chez ces derniers; ils sont moins belliqueux, moins cruels et moins bas que les Japonais, et moins soupçonneux à l'égard des étrangers. Dans leurs relations avec ceux-ci, ils paraissent se conduire d'après la politique artificieuse usitée à la Chine et au Japon, et nous reconnûmes souvent qu'ils sont tous disposés à affirmer un mensonge pour arriver à leur but : cette fourberie est si frappante, qu'elle avait porté plusieurs d'entre nous à attribuer leur extrême politesse et leur générosité à l'égard des étrangers à des motifs peu honorables. Ils sont excessivement

timides et efféminés, à tel point que je crois qu'ils cèderaient tout ce qu'ils possèdent plutôt que de faire la guerre : un de mes officiers remarque avec raison dans son journal que si un certain nombre d'entre nous avait insisté pour pénétrer dans la ville, ils se seraient soumis en silence, auraient traité les nouveaux-venus avec la politesse la plus recherchée, et sous quelque prétexte plausible, les auraient congédiés le plus promptement qu'ils auraient pu.

Nos données pour juger de leur instruction sont très incomplètes. Un très petit nombre, parmi les classes inférieures, peut lire les caractères chinois, et un plus petit nombre en connaît la prononciation. On rencontre dans les classes élevées des personnes qui ne savent ni l'un ni l'autre.

Nous n'eûmes que peu d'occasions de voir des femmes de Loo-Choo, et encore de la classe ouvrière. An-Yah nous dit qu'elles étaient fort laides, et que nous pourrions nous en faire une idée d'après celles de la plus basse condition que nous avions vues. Il ajouta qu'elles arrangeaient leurs cheveux de la même manière, et qu'elles ne se soumettaient point, comme les Chinoises, à l'usage de serrer leurs pieds.

Les naturels de Loo-Choo sont vêtus avec propreté, et tout leur extérieur paraît singulièrement soigné. Ils observent l'usage chinois de ne point se

couvrir la tête; et quand les rayons brûlans du soleil les incommodent, ils s'en garantissent à l'aide de leur éventail qui peut être considéré comme partie indispensable de la toilette d'un Loo-Chooan. Dans la mauvaise saison, ils échangent leurs sandales de paille contre des claques en bois. Ils ont des ombrelles pour se garantir de la pluie. Nous ne pûmes juger quelles sont leurs occupations; il est très évident qu'il y a parmi eux un grand nombre d'agriculteurs et d'artisans, puisqu'ils ont diverses espèces de manufactures dont je parlerai tout à l'heure.

La supposition, mise en avant par plusieurs voyageurs, que les naturels de Loo-Choo n'avaient ni armes offensives ni armes défensives comme on pourrait s'y attendre, excitait la surprise des lecteurs anglais; aussi cette circonstance a été un des principaux objets de nos recherches. Je ne puis dire que le résultat en ait été aussi décisif que j'aurais pu le désirer, puisque nous ne vîmes jamais aucune arme de quelque espèce que ce soit dans l'île; l'hypothèse de leur existence reste donc exclusivement fondée sur le témoignage des naturels et sur les inductions résultant de diverses circonstances. Le mandarin Ching-Oong-Choo et quelques autres personnes nous déclarèrent qu'il existait dans l'île deux canons et des mousquets : An-Yah articula précisément qu'il y avait vingt-six des pre-

miers répartis sur leurs jonques. Nous fûmes disposés à ajouter foi à cette assertion en voyant les pêcheurs et en général tous les habitans de Napa si familiers avec l'usage et la manœuvre de nos canons. Ces diverses conjectures sont puissamment confirmées par ce fait que leur port est défendu par quatre forts carrés en pierre, deux à droite et à gauche de l'entrée, et le troisième dans une petite île située dans l'enceinte du port de manière à éteindre le feu rasant d'un navire qui y pénètrerait, et sur ce que les forts sont percés d'un grand nombre d'embrasures et surmontés d'une plate-forme avec parapet en pierre. Cette plate-forme n'aurait pas été assez large pour un de nos canons, j'en conviens; mais à moins qu'elle n'ait été construite pour recevoir de l'artillerie, je ne puis comprendre à quel usage elle aurait été destinée. J'offris au mandarin une paire de pistolets, il les reçut avec reconnaissance, et les remit à un de ses domestiques dont la curiosité ne parut point excitée à un degré inusité. Je demandai à An-Yah où le gouvernement de l'île se procurait ses poudres, il me répondit sans hésiter : A Fochien.

Les voyageurs anglais, d'après ce qu'ils avaient vu de la manière douce et naturelle avec laquelle les classes supérieures à Loo-Choo traitent leurs inférieurs, ont conclu que la peine la plus rigoureuse pour la répression des crimes consistait dans

un petit coup d'éventail. Un agent, armé d'une canne de bambou qui fut envoyé à bord pour y maintenir l'ordre parmi les compatriotes, nous fournit la première et la plus irrécusable preuve de cette assertion ; et à défaut de tout autre argument sa conduite aurait fortement plaidé en faveur de l'opinion que, dans l'occasion, de plus sévères châtimens sont infligés. Mais il se trouva, par un heureux hasard, que j'avais acheté en Chine le code des peines en usage dans ce pays, livre dans lequel la cruauté raffinée des Chinois se montre sous toutes les formes. Je montrai ce livre aux habitans de Loo-Choo, et leur demandai si les mêmes peines étaient en usage dans leur pays, et leurs réponses me prouvèrent qu'un grand nombre de leurs supplices étaient conformes à ceux des Chinois. Ceux qu'ils reconnurent comme usités chez eux étaient la strangulation précédée de la mise en croix, et en certains cas accompagnée des plus cruelles tortures; parmi les peines du second ordre, celles qui consistent à charger le corps de chaînes de fer, à serrer le cou dans un étau de bois, à enfermer le patient dans une caisse de bois, la tête rasée et exposée aux rayons d'un soleil dévorant, à lier les pieds et les mains, puis à jeter de la chaux vive dans les yeux. Plus tard j'appris qu'on arrache quelquefois l'aveu d'un crime par une cruauté inouïe qui consiste à séparer les join-

tures des doigts l'une après l'autre, ou à rogner avec des ciseaux les muscles des jambes ou des bras. Un naturel de ma connaissance prit la peine de m'expliquer comment se pratiquait cette cruauté, en appliquant ses doigts sur un de ses muscles en forme de ciseaux, de manière à ce que je ne pusse m'y méprendre. D'autres personnes à Potsong, questionnées par moi sur le même sujet, car je conservais des doutes sur la véracité de ces renseignemens, me répondirent qu'ils étaient parfaitement exacts, et qu'ils avaient vu un criminel périr par cette espèce de torture.

A Loo-Choo, comme en Chine, il n'y a point de religion d'État : chacun y suit librement sa croyance, quoiqu'on fasse une distinction entre les sectes, dont l'une est regardée comme supérieure à toutes les autres. Il en existe trois, celles de Joo, de Taou, de Foo ou Budh; mais les partisans de la dernière se composent presque entièrement de gens de la plus basse condition, et An-Yah paraissait en faire très peu de cas. Du reste, c'est un dogme commun aux trois croyances, que le ciel récompensera les bons et punira les méchans.

Voici un fragment d'une de mes conversations avec An-Yah sur différens points de musique religieuse :

« Quand Dieu créa le père de tous les hommes

était-il parfaitement saint et parfaitement heureux ? — Non. — Le premier homme a offensé Dieu, et par suite ses descendans sont devenus pervers, enclins au mal, éloignés de Dieu. — C'est vrai. — Si les hommes ne purifient pas leurs cœurs, s'ils n'expient pas leurs fautes, ils souffriront éternellement dans l'enfer ? — Les prêtres le disent; mais ce n'est point l'opinion personnelle d'An-Yah. — Les trois sectes croient-elles à la métempsycose ? — Je ne pus faire comprendre cette question. — S'accordent-elles à regarder toutes choses comme étant réglées par la Providence ? — Oui. — Y a-t-il des athées à Loo-Choo ? — Beaucoup. »

Les prêtres à Loo-Choo sont aussi discrédités, aussi méprisés qu'en Chine, quoiqu'ils soient consultés par toutes les classes comme des oracles. Plusieurs vinrent me visiter à Potsong, et restèrent avec moi dans le jardin où je faisais mes observations magnétiques. Comme elles durèrent long-temps, j'eus occasion d'étudier avec soin ces créatures infortunées, et je n'ai jamais vu une classe d'hommes plus dégradés par la misère et la stupidité. Un grand nombre de spectateurs se pressaient autour du théâtre de mes expériences pour voir ce qui allait en résulter, et les pauvres prêtres étaient obligés de céder la place à chaque nouveau-venu, quoiqu'ils fussent dans leur propre jardin. Ils ont la tête rasée comme les bonzes à la Chine,

J'ignore l'origine de cet usage, mais je dois remarquer qu'en Chine on soumet à cette opération les criminels et les personnes déshonorées.

Les seuls pays avec lesquels l'île entretient des relations commerciales sont le Japon, la Chine et Formose. Manille y est connue comme un grand entrepôt de commerce, et l'on se rappelle qu'un vaisseau a fait le voyage de Malacca. En Chine, leurs vaisseaux se rendent à Fochien et quelquefois à Pékin. Le commerce entre le Japon et Loo-Choo se fait exclusivement par vaisseaux japonais, qui apportent du chanvre, du fer, du cuivre, de l'étain, du coton, des ustensiles de cuisine, des objets en nacre, d'excellentes pierres à aiguiser, et parfois du riz, quoiqu'en général, quand cet article vient à manquer, on le tire d'une île au nord, ce qui n'a lieu que dans les années extrêmement sèches. Les exportations de Loo-Choo consistent en sel, tabac, grains, en riz quand la récolte en a été abondante, en chanvre et coton.

Leurs manufactures sont en petit nombre et se réduisent probablement à celles qui sont nécessaires à leurs propres besoins. On m'a dit que dans les environs de Napa-Kiang il existait une manufacture de papier, et l'on m'en donna une grande quantité qu'on m'assura y avoir été fabriquée. Il ressemblait exactement à celui de la Chine, mais il me parut plus laineux. Des étoffes en herbe, d'un

tissu grossier, des cotonnades communes se fabriquent aussi dans l'île; mais je crois que celles d'une qualité supérieure viennent toutes de Chine, ainsi qu'une large étoffe avec laquelle sont faits leurs manteaux. Une poterie rouge, médiocrement bonne, une mauvaise porcelaine, des tuiles, figurent encore au nombre des produits de leur industrie. Il faut y ajouter des éventails en papier montés sur bambous, des épingles, des paniers d'osier et deux espèces de liqueurs fermentées. On recueille dans des vases en terre le sel que la mer dépose sur ses bords.

Quoique les habitans de Loo-Choo semblent faire grand cas des cartes, ils ne paraissent pas avoir beaucoup profité de celles qui leur ont été données, ou qui ont été publiées tant en Chine qu'au Japon. Leurs connaissances géographiques sont très bornées, et, à l'exception des îles et des ports avec lesquels ils trafiquent, on peut dire qu'ils ne connaissent la géographie d'aucun autre point du globe. Je cherchai à me procurer des renseignemens sur les îles Ginsima, Kinzima et Bonnsima, qu'on suppose exister à peu de distance de Loo-Choo, à l'est. Les deux premières n'ont jamais été revues depuis l'époque où elles ont été découvertes; mais la troisième est connue depuis long-temps au Japon, et, à en juger d'après les cartes publiées dans ce pays, elle a été habitée pendant quelque

temps, puisque des temples et des villages y sont indiqués. Quoi qu'il en soit, les naturels de Loo-Choo ne purent me fournir aucun éclaircissement sur ces îles, ni sur aucune autre située à l'est de la leur, et ils apprirent avec une surprise extrême qu'un bâtiment japonais s'était brisé sur les côtes d'une île dans cette direction.

Les groupes d'îles qui ont été vus à quelque distance de Loo-Choo, vers l'ouest, sont appelés par les naturels Kirrama et Agoo-Gnee. Kirrama se compose de quatre îles, Kammamee, Accar, Ghirrooma et Toocastchee, qui, à l'exception de cette dernière, sont très petites. Agoo-Gnee est formée de deux petites îles, Aghee et Homar. Ces deux groupes ont été peuplés par Loo-Choo et sont sous sa dépendance. Il y a à Kirrama quatre mandarins, un du premier rang, les autres d'un ordre inférieur. Il y a à Agoo-Gnee deux de ces derniers. Ces îles sont peu habitées : Toocastchee, qui est la plus grande, ne renferme que cinq cents maisons. La petite île de corail de Napa-Kiang porte le nom de *Tree*.

Il y a au nord de Loo-Choo deux petites îles, dont on tire parfois des provisions : Ooshima, dont j'ai parlé plus haut comme étant soumise à Loo-Choo, et Yaccoo-Chima, colonie du Japon. Cette dernière est, dit-on, fort étendue; mais la carte sur laquelle An-Yah essaya de me montrer sa

position était si imparfaite, que je ne pus pas même conjecturer quelle est cette île parmi celles qui appartiennent au Japon.

§ 14.

Départ de Loo-Choo. Arrivée au port Lloyd. Description des îles Azobispo. Passage du Kamtschatka. Arrivée à Petro-Paulski. Description de cette ville. Départ. Passage du détroit de Behring. Entrée dans le détroit de Kotzebue. Continuation du voyage au nord. Rencontre des glaces. Retour vers le sud. Découverte des ports Clarence et Grantley. Description de ces ports. Retour au détroit de Kotzebue.

Le 25 mai 1827, nous partîmes de Loo-Choo et gouvernâmes à l'est. Le 7 juin au matin, nous étions sur les lieux où sont situées les îles Bonin, d'après la carte d'Arrowsmith. Après avoir navigué quelques heures vers l'est, nous eûmes la satisfaction d'entendre signaler plusieurs îles s'étendant dans la direction du sud et dans celle du nord, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Toutes semblaient petites, mais très hautes et fort remarquables.

Les îles au sud paraissant les plus grandes, je me proposai de les examiner les premières; et comme je reconnus qu'elles étaient très fertiles et qu'elles devaient probablement offrir un bon ancrage, j'envoyai le lieutenant Belcher avec une barque, afin de tâcher d'y découvrir un port. Il revint le soir avec de bonnes nouvelles sur le ré-

sultat de ses recherches et une provision de quatorze énormes tortues.

Le surlendemain, quand le brouillard se leva, nous découvrîmes un groupe d'îles au sud 5 degrés est. Je renonçai en conséquence à mouiller dans la baie que le lieutenant Belcher avait examinée, espérant pouvoir reconnaître cette nouvelle découverte ; mais le vent et le courant nous étant contraires, et n'ayant pas de temps à perdre, je revins aux îles qui avaient été vues les premières. En courant le long de la côte, nous aperçûmes une baie qui nous parut plus sûre que celle qui avait été reconnue la veille ; j'envoyai le contremaître l'explorer : à son retour il nous apprit qu'il avait trouvé un port sûr où le bâtiment serait à l'abri de tous les vents.

Nous jetâmes l'ancre dans la partie la plus intérieure de ce port. Il est situé dans la plus grande île du groupe ; son entrée est marquée par un très haut promontoire sur le côté sud, visible de fort loin, et sur l'autre côté par une roche de forme conique. Il est entouré de très près par une foule de pics, et l'on ne peut en voir le plan sur le papier, sans concevoir l'idée que c'est un cratère éteint. Chaque vallée est traversée par un courant d'eau, et les montagnes sont couvertes d'arbres. Il existe plusieurs baies sur la plage, et les tortues vertes y sont si nombreuses qu'elles

empêchent quelquefois de voir la couleur du rivage. La mer abonde en poissons; les roches et les cavernes d'alentour en écrevisses et autres coquillages, et les rivages sont le refuge des bécassines, des pluviers et des pigeons sauvages. Il existe dans la partie supérieure du port un petit bassin formé par des récifs de corail, très propre pour mettre un bâtiment à sec : au total, c'est le lieu de relâche le plus désirable pour un vaisseau employé à la pêche de la baleine. D'après une inscription attachée à un arbre, il paraît que dans ce port a relâché en septembre 1825 un vaisseau anglais nommé *le Supply;* c'est, je crois, la première visite authentique qui ait été faite dans ce lieu.

La prise de possession d'îles inhabitées n'est plus maintenant que pure formalité : cependant je ne perdis pas une aussi belle occasion, et je déclarai celles-ci propriétés du gouvernement britannique, en clouant à un arbre une plaque de cuivre, sur laquelle étaient gravées les explications nécessaires. Le port n'ayant point encore de nom, je l'appelai port *Lloyd,* en mémoire de feu l'évêque d'Oxford. Je donnai à l'île dont il dépend le nom de *sir Robert Peel,* secrétaire d'État de Sa Majesté pour le département de l'intérieur.

Quand pour aller à terre nous traversâmes le bassin, que nous appelâmes bassin de *Dix Brasses,*

parce que nous reconnûmes que l'eau y a cette profondeur, nous fûmes entourés de requins si audacieux et si voraces qu'ils mordaient les rames et le gouvernail de notre barque, et après avoir reçu des coups de crocs, ils revenaient plusieurs fois à l'attaque. Sur les bords du bassin, il y avait une grande quantité de tortues, et l'équipage de la barque fut envoyé à terre, avec ordre d'en mettre quelques-unes sur le dos pour notre approvisionnement. Dès que les requins, au nombre d'au moins quarante, virent la confusion parmi ces animaux, ils se précipitèrent au milieu d'eux, et, au grand danger de nos hommes, ils s'efforcèrent de les saisir par les nageoires; et nous remarquâmes que plusieurs avaient été mordus à cet endroit. Ces tortues pesaient de trois à quatre cents livres chacune; elles étaient si paresseuses que, si nous avions eu un nombre d'hommes suffisant, pas une n'aurait échappé.

Le temps, pendant toute la durée de notre station à l'île Peel, fut beau, mais d'une chaleur accablante. Et quoique nous n'eussions point de pluie, l'atmosphère était généralement saturée d'humidité. Il y avait presque toujours un brouillard épais sous le vent des îles, mais il se dissipait en passant sur la terre, où l'atmosphère était ordinairement pure.

Pendant le cours de nos travaux dans le port,

le lieutenant Belcher fit le tour de l'île Peel dans le grand canot, et découvrit à la pointe sud-est de cette île une large baie qui offrait un abri contre les vents, excepté celui du sud-est : comme c'est celui qui règne le plus constamment pendant l'été, on ne doit pas y mouiller dans cette saison. Je la nommai *baie de Fitton*, en l'honneur du docteur Fitton, dernier président de la Société zéologique. M. Elson fut employé d'un autre côté à explorer l'enceinte du port, et découvrit au sud de son entrée des rochers sous l'eau.

Le 15 juin nous appareillâmes du port Lloyd : comme le vent soufflait sans relâche du sud, et que nous n'aurions pu, sans perdre beaucoup de temps, toucher aux îles dans cette direction, je virai de bord pour reconnaître la limite nord du groupe. Nous courûmes le long de leur côte nord, et le 16 à midi nous atteignîmes le port le plus au nord. Cet archipel se compose de trois groupes d'îles, au nord-est, et s'étendant de 27 degrés 44 minutes 35 secondes de latitude nord, à 20 degrés 30 minutes nord, et encore au-delà, mais notre vue ne portait pas plus loin. Le groupe nord consiste en petites îles et rochers à pic; il est entouré de fragmens de terre qui ont été détachés par la mer, de sorte qu'on n'en doit approcher qu'avec grande circonspection. Je lui donnai le nom de groupe *Parry*, en l'honneur de l'ingénieur hydrographe

sous le commandement duquel j'ai eu l'avantage de servir dans l'expédition du nord. Le groupe du milieu consiste en trois îles, dont l'île Peel, large de quatre milles et longue de cinq, est la plus considérable. Ce groupe, dont l'ensemble présente une longueur de neuf milles un quart, est divisé par deux canaux si étroits qu'on ne peut les apercevoir que quand on est à leur entrée. Ni l'un ni l'autre n'est navigable pour les bâtimens; celui du nord à cause des rocs qui le rendent impraticable même pour les barques, l'autre à cause des courans et des remontes qui pousseraient infailliblement le navire sur les rochers, attendu qu'il n'existe aucun lieu où l'on puisse jeter l'ancre. L'île septentrionale fut nommée par moi *Hapleton*, celle du centre *Buckland*, en l'honneur du professeur de zéologie à Oxford. A l'extrémité sud-est de l'île Buckland, il y a une baie, avec fond de sable, où les vaisseaux trouveront un bon ancrage, mais ils doivent veiller à n'être point entraînés par les courans. Je l'appelai *baie de Walker*, du nom de M. Walker, employé au bureau d'hydrographie; le groupe sud est évidemment celui auprès duquel jeta l'ancre en 1823 le bâtiment baleinier commandé par M. Coffins, qui le premier en a fait connaître la situation en Angleterre, et a donné son nom au port. Quoi qu'il en soit, comme ce groupe n'avait été distingué par aucune dénomi-

nation particulière, je lui imposai le nom de *sir Francis Burdet*, dernier président de la Société d'astronomie.

Ces îles ont tant de rapports avec un groupe appelé *Islas del Arzobispo*, dans un ouvrage publié il y a plusieurs années à Manille, intitulé *Navegacion especulativa y practica*, que j'ai conservé ce nom comme à joindre à celui des îles Bonin, parce qu'il est fort douteux, d'après les relations japonaises sur Bonin-Sima, s'il n'y a pas dans le voisinage d'autres îles auxquelles ce dernier nom s'appliquerait mieux. Ces relations, qui ont été publiées par M. Klaproth dans un Mémoire sur la Chine, et par M. de Rémusat dans le Journal des Savans de septembre 1827, disent que le groupe de Bonin-Sima ou Mou-nin-Sima consiste en quatre-vingt-neuf îles, dont deux grandes, quatre de moyenne dimension, quatre petites; le reste du groupe ne se compose que de rochers. Les deux grandes îles seraient habitées, et d'après les cartes japonaises publiées dans le Journal des Savans, elles contiendraient des villages et temples. Il y est dit de plus qu'elles sont extrêmement fertiles, qu'elles produisent toutes espèces de grains, des légumes, des cannes à sucre, qu'elles renferment de grands pâturages, et que les plaines y offrent une résidence agréable à l'homme; on y trouve des palmiers, des cocotiers et d'autres arbres à

fruit, du bois de sandal, du camphre et autres bois précieux.

Sans parler de l'inexactitude géographique de ces cartes, que les Japonais ne savent pas les moyens d'éviter, du peu d'accord qui existe entre les distances et les superficies, la description japonaise se rapporte si peu à ce que nous avons vu dans ces îles, que, s'il faut s'en rapporter entièrement aux Japonais, ce ne sont point les mêmes îles, et que si on n'adopte point leur témoignage, on peut douter si Bonin-Sima n'est point une île imaginaire.

Le groupe que nous visitâmes ne contenait ni temples, ni villages, ni aucune espèce de ruines; et il était de la plus haute évidence que jamais elles n'avaient été habitées. Il n'y a point de cocotiers, point de cannes à sucre, point de légumes, point de plaines propres à la culture des céréales; le sol étant partout montueux et couvert de grands arbres. Le nombre, la situation, la direction de ces îles n'offrent aucun point de coïncidence; tant de différences autorisent à demander s'il est possible que ces lieux soient les mêmes. Une comparaison minutieuse donne lieu de relever bien d'autres disparates : la carte japonaise indique des ports dans des lieux où il n'en existe pas; elle signale des rocs en si grand nombre qu'ils ne me semblent imaginés que pour alarmer inutilement les navigateurs. Pour toutes ces raisons j'ai cru pouvoir

douter qu'il convînt d'appliquer à ces îles le nom de Bonin-Sima.

Le 16 juin nous continuâmes notre route vers le nord, dans l'espérance que nous serions plus heureux dans nos recherches de l'expédition de terre que nous ne l'avions été l'année précédente. Notre passage par les mêmes latitudes ne différa point de la navigation que nous avions tenue à cette époque. Le 2 juillet nous aperçûmes les montagnes couvertes de neige du Kamtschatka, et le lendemain au soir nous jetâmes l'ancre devant la ville de Petropaulski, au même mouillage que l'année d'auparavant.

La petite ville qui a été si souvent décrite sous ce nom depuis qu'elle fut visitée par King a été transportée de la langue de terre qui forme le port dans une vallée qui y est attenante; et il existe déjà plusieurs rangées de maisons en bois commodément distribuées, et chauffées par un calorifère dont les tuyaux distribuent la chaleur dans tous les appartemens; les vitres ont remplacé les lames de tôle qu'on employait précédemment à cet usage. De jolis ponts en bois ont été jetés sur les ravins qui traversent la ville, et une nouvelle église a été bâtie. Un corps-de-garde et une batterie de plusieurs pièces de campagne protégent le lieu de débarquement; un peu au nord sont des magasins pour la poudre et les munitions. En-

tre autres constructions, on remarque dans la ville un hôpital et une école.

Le siége du gouvernement est maintenant établi à Petropaulski. Cette ville, quoique beaucoup accrue, réclame cependant encore bien des améliorations avant de devenir une place importante sous aucun rapport, si ce n'est comme offrant un excellent lieu de relâche aux vaisseaux. C'est, à cet égard, un lieu incomparable, très sûr et parfaitement commode pour toutes espèces de navires qui ont besoin d'une réparation. La baie d'Awatska et les havres qui en dépendent ne laissent rien à désirer: Awatska a plusieurs milles carrés d'un bon fonds, où l'on peut jeter l'ancre en sûreté; Tareinski est le beau idéal d'un port.

Le 20 juillet nous levâmes l'ancre: le 22 nous doublâmes l'île de Behring, et le 2 août, le vent soufflant sans relâche du nord, nous jetâmes l'ancre à la pointe de Rodney, pour y armer notre grand canot.

La pointe Rodney est basse, l'eau peu profonde, de sorte qu'il est difficile d'y prendre terre. Entre la mer et le pied des montagnes s'étend une plaine de plusieurs milles de longueur, couverte de lichen et de gazon où paissaient plusieurs troupeaux de rennes; mais cette plaine est entrecoupée en plusieurs endroits de lacs étroits qui s'étendent à plusieurs milles parallèlement à la côte. Il y avait

près de l'endroit où nous avions débarqué plusieurs poteaux enfoncés dans la terre, et nous trouvâmes sur le lac des canards artificiels qu'on y avait placés pour servir d'appâts; mais nous ne vîmes aucun naturel. A deux milles de la côte, la contrée devient montagneuse, et de l'intérieur des terres s'élèvent des montagnes à pics couverts de neiges éternelles. Nous eûmes des calmes pendant la plus grande partie de la journée, avec un très beau temps. La température, qui s'élevait graduellement à mesure que nous nous éloignions de la côte d'Asie et des neiges qui la couvraient, atteignit 55 degrés; ce qui fait 25 degrés de plus que sur la côte opposée.

L'armement de notre grande barque était toujours un sujet d'intérêt et de joie pour tout l'équipage. Quand elle fut mise à la mer, j'en donnai de nouveau le commandement à M. Elson, qui reçut l'ordre d'examiner minutieusement la côte entre le point où nous étions mouillés et le détroit de Kotzebue, et de rechercher un passage à l'est du cap du Prince-de-Galles, dont les Esquimaux nous avaient appris l'existence l'année d'avant par la carte qu'ils avaient tracée sur le sable. M. Elson dut aussi reconnaître l'île et le port de Schishmareff et rejoindre le navire à l'île de Chamisso.

Nous reprîmes notre course vers le détroit : mais une brume très épaisse nous rendit difficile d'en

trouver l'entrée, et nous fûmes obligés de nous touer deux fois avant d'y pénétrer. Un peu avant midi, nous distinguâmes le roc de Fairway et nous franchîmes le détroit avec assurance, chassés par une brise fraîche qui augmenta jusqu'à rendre notre situation très désagréable.

Le 5 août au matin nous dépassâmes le cap Espenbourg, et le soir nous étions à l'ancre devant l'île Chamisso, à peu près dans le même lieu que l'année précédente. En visitant de nouveau cette île, l'intérêt, la curiosité sur le sort de nos compatriotes, à la recherche desquels nous étions engagés, nous préoccupaient vivement; une barque fut immédiatement envoyée pour examiner s'ils étaient venus dans cette île. A son retour, nous apprîmes qu'on n'avait aperçu aucunes nouvelles marques sur les rochers, qu'aucun pavillon n'avait été élevé, ainsi que cela avait été convenu pour le cas de leur arrivée; un morceau de bois creux, qui contenait des dépêches, n'avait point été ouvert et se trouvait encore sur la pierre où nous l'avions déposé l'année précédente : deux circonstances équivalentes à une réponse négative à nos questions.

Des éclats de bois d'une date récente nous prouvèrent que les Esquimaux avaient quitté l'île depuis peu. Et examinant le tombeau de notre malheureux compagnon, nous trouvâmes qu'il avait été

bouleversé par les naturels, qui, désappointés dans leurs recherches, l'avaient ensuite comblé de terre. Il ne serait pas juste de se fonder sur cette circonstance pour attribuer à ce peuple de mauvaises intentions; ayant eux-mêmes l'habitude de cacher sous terre leurs provisions, et ayant trouvé l'année précédente un baril de farine enterré par nous, ils ont pu céder à l'espérance de trouver encore un semblable trésor, d'autant plus qu'ils n'enterrent pas leurs morts. Le baril à farine se trouvait encore là, mais un morceau de cuivre qui avait été attaché à un poteau sur le point le plus élevé de l'île avait été enlevé.

Le 11 nous fûmes rejoints par M. Elson. Il avait réussi à trouver le passage en question, et autant que la brume et les ouragans lui avaient permis d'en juger, c'était un vaste et excellent port. Dans ce lieu, il avait été visité par les naturels, et l'un d'eux lui avait dessiné une carte parfaitement conforme à celle qui, l'année d'avant, nous avait été tracée sur le sable dans le détroit de Kotzebue.

La découverte d'un port si près du détroit de Behring, dans lequel le navire pourrait vraisemblablement se réfugier après qu'il aurait été forcé de quitter le détroit de Kotzebue, était un point d'une grande importance, et je formai la résolution de le visiter le plus tôt possible, pour le cas

où la situation des glaces du nord ne nous permettrait pas de nous avancer plus loin que nous ne l'avions fait l'année précédente. Pour obvier aux inconvéniens qui pouvaient résulter de cet arrangement à l'égard du capitaine Franklin et de ses compagnons, la grande barque fut armée et mise sous le commandement du lieutenant Belcher, qui reçut l'ordre de s'avancer le long de la côte comme l'année précédente, et de faire tout ses efforts pour communiquer avec l'expédition commandée par le capitaine Franklin, en pénétrant aussi avant qu'il serait possible sans aventurer la sûreté de la barque. Mais il ne devait dans aucun cas s'exposer à être investi par les glaces; s'il se trouvait séparé du bâtiment, il ne devait point prolonger son absence du détroit de Kotzebue au-delà du 1er septembre. Il devait encore examiner les bas-fonds du cap de Glace, le cap Krusenstern, et explorer la baie du nord de la pointe de l'Espérance.

Après avoir pris ces arrangemens, nous quittâmes l'île de Chamisso le 14; nous ne pénétrâmes dans le détroit de Kotzebue que le 16. Je gouvernai au nord pour reconnaître la position de la glace. A midi le cap Thompson était en vue nord 46 degrés est, à la distance de trois lieues; mais il fut aussitôt caché de nouveau par la brume. Nous continuâmes d'appuyer au nord-ouest, au

milieu de la brume et des pluies, jusqu'après neuf heures du soir. Une heure et demie après nous entendîmes le bruit des glaces sous le vent; notre latitude en ce moment était de 70 degrés 10 minutes nord, et notre longitude de 158 degrés 50 minutes ouest, environ cent soixante milles à l'ouest du cap de Glace.

Peu de temps après le vent devint très faible, et passa à l'ouest. Nous entendions distinctement le bruit des glaces; mais la brume était si épaisse que nous ne pouvions voir à trois verges (neuf pieds) devant nous; et comme nous paraissions être dans une baie, pour éviter d'être bloqués par la glace, nous revînmes sur nos pas par la route que nous avions suivie en entrant; à neuf heures le brouillard se dissipa, et nous gouvernâmes de nouveau vers les glaces. A minuit, étant arrivés à leur extrême limite, nous trouvâmes qu'elles formaient une masse compacte, s'étendant de l'ouest au nord-ouest jusqu'au nord 68 degrés est. Comme le temps était irrégulier, je restai en panne jusqu'à quatre heures; alors je virai de bord, et à huit heures je vis de nouveau les glaces à quelques milles au sud-est de notre position de la veille. Nous naviguâmes parallèlement à leur limite, et à midi nous déterminâmes la latitude de 70 degrés 6 minutes nord.

Un gros temps et des tourbillons de neige nous

obligèrent de nous tenir à une grande distance des glaces, et nous les perdîmes de vue pendant plusieurs heures; mais pensant, d'après la température de l'eau, que nous nous en éloignions trop, à neuf heures je gouvernai au nord-nord-est, et à minuit nous étions de nouveau tout près des glaces; elles étaient compactes comme auparavant, et s'étendaient de l'ouest-sud-ouest au nord-nord-ouest. Nous les côtoyâmes de près dans la direction de l'est, et nous trouvâmes qu'elles tournaient graduellement au sud. A trois heures le vent passa au sud-ouest avec des tourbillons de neige et un gros temps; et comme il nous poussait à terre, je m'éloignai des glaces, et je fis force de voiles, afin de toucher s'il était possible le cap de Glace. D'après les informations du lieutenant Belcher qui était en ce moment au-delà du cap, quoiqu'il ne fût pas en vue du navire, il paraît qu'elles rejoignaient la terre sept milles à l'est du cap de Glace. Le passage qui régnait entre elles et le rivage était extrêmement resserré; et jugeant, d'après l'effet des vents d'ouest l'année précédente, qu'il serait bientôt intercepté par suite de la violence avec laquelle les vents soufflent à cette époque, nous virâmes de bord.

Il paraît donc que la ligne à partir de laquelle les glaces étaient prises se trouvait au méridien du cap de Glace, à vingt-quatre milles au sud de la

position qu'elle occupait l'année précédente, et qu'en tout elle se rapprochait beaucoup plus du continent américain. La glace pressant ainsi la côte d'Amérique avec la continuité des vents d'ouest qui règnent presque sans relâche à cette époque, il n'y avait guère lieu de compter qu'un vaisseau qui tenterait le passage pût atteindre même la pointe de Barrow.

Le lendemain après midi nous étions dans la baie près du cap Beaufort, et le soir nous portâmes sur le cap Lisborn. Le surlendemain, le temps étant assez beau, nous profitâmes de la première occasion que nous eussions eue jusque-là de déposer à terre quelques nouvelles pour l'expédition du capitaine Franklin. La barque aborda près du cap, et enterra une bouteille pour lui, ainsi qu'une seconde pour le lieutenant Belcher que nous n'avions pas revu depuis notre séparation à l'île de Chamisso. Le soir nous naviguâmes vers la pointe de l'Espérance, dans l'intention d'y déposer aussi une bouteille, comme dans un lieu qui ne pouvait échapper à l'attention du capitaine Franklin dans son voyage le long de la côte; mais la force croissante du vent d'ouest occasiona un si violent ressac sur le rivage que le navire fut obligé de se tenir au large.

Voyant que je ne pouvais rester assez près de la côte pour être utile à nos amis tant que dureraient les vents d'ouest et le gros temps, je résolus de

visiter le port découvert par M. Elson à l'est du cap du Prince-de-Galles, et je fis voile vers le détroit de Kotzebue, afin d'y laisser les informations nécessaires pour le capitaine Franklin et le lieutenant Belcher, dans le cas où ils y arriveraient pendant notre absence.

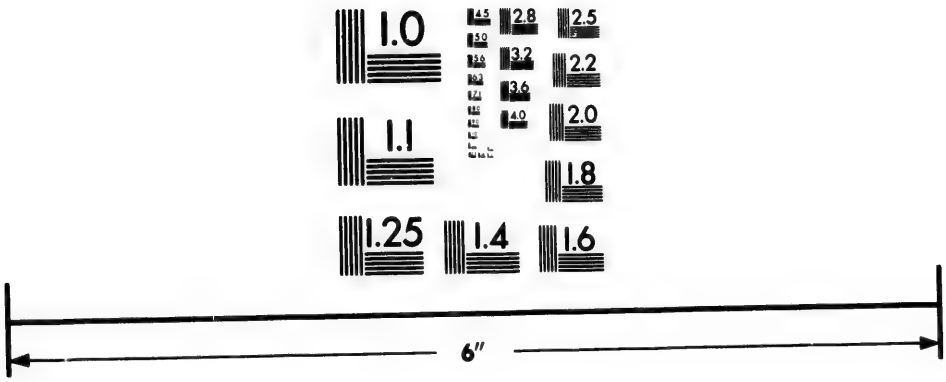
Nous jetâmes l'ancre à l'île de Chamisso le 26, et nous en repartîmes le lendemain. Le 29 août à quatre heures nous doublâmes le cap du Prince-de-Galles.

Ce promontoire célèbre forme l'extrémité occidentale d'une montagne à pic qui, ne tenant au continent que par une langue de terre basse, semble, dans l'éloignement, être isolée. Ce promontoire est imposant et remarquable par les ruines amoncelées et les fragmens de rochers qui sont épais sur la crête qui joint le cap au promontoire. A un mille environ au nord du cap, une terre étroite et basse s'étend à partir du pied de la montagne, se dirigeant d'abord à l'est, puis au nord-est vers le port de Schismareff. Au-delà de ce point nous trouvâmes dans la suite un bas-fond sur lequel la mer se brisait avec fracas. Les naturels ont sur la terre basse voisine du cap un village nommé Eidannoo, et un autre nommé King-a-ghe. plus avant dans les terres; et comme en général ils choisissent l'embouchure des rivières pour le lieu de leur résidence, il n'est pas improbable qu'un

courant d'eau se jette dans la mer en cet endroit, et que sa rencontre avec le courant du détroit forme le bas-fond dont j'ai parlé. A environ quarante milles d'Eidannoo, dans l'intérieur des terres, il existe une montagne conique fort remarquable qui est souvent visible quand les sommets des montagnes ne le sont pas, et qui, pour ce motif pourrait, si sa position ét[illegible] terminée avec exactitude, être fort utile au[illegible]s qui traversent le détroit. Douze milles [illegible] le pays devient montagneux, et se hérisse de rocs escarpés. La hauteur d'un des pics qui est à peu près le plus élevé de la crête est de deux mille cinq cent quatre-vingt-seize pieds. Ces montagnes, qui sont couvertes d'une couche épaisse de neige, donnent au pays l'aspect le plus triste.

Au sud du cap du Prince-de-Galles la côte court presque directement à l'est, et prend un caractère tout différent de celle qui conduit au port de Schismareff; elle est bordée de montagnes escarpées, et entrecoupée de profondes vallées, tandis que l'autre est un terrain bas et marécageux : la rivière, que les naturels appellent *Zoup-nut*, doit couler dans une de ces vallées, et, selon toute probabilité, dans celle qui s'ouvre près d'un promontoire escarpé auquel j'ai donné le nom de *duc d'York*, en l'honneur du prince qui portait naguère ce titre.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Après avoir passé la nuit du 31 aux environs du cap York, nous gouvernâmes à l'est, et peu de temps après nous découvrîmes une langue de terre basse s'avançant à environ dix milles de la côte qui fait en ce lieu un angle droit, et formant un canal d'environ deux milles de largeur entre son extrémité et la côte nord. Nous franchîmes, voiles déployées, l'entrée de ce canal, et nous pénétrâmes dans un port spacieux capable de contenir un grand nombre de vaisseaux de guerre. Nous touchâmes d'abord la terre basse qui en forme l'entrée, nous naviguâmes ensuite neuf milles à l'est et nous allâmes jeter l'ancre en avant d'un cap escarpé, n'ayant jamais eu moins de cinq brasses et demie d'eau pendant toute la route.

Le lendemain matin, 1er septembre 1827, nous gouvernâmes vers une ouverture à l'extrémité nord-est du port; mais l'eau diminuant graduellement de profondeur, nous revînmes à notre mouillage. Une reconnaissance faite avec les barriques nous fit découvrir, comme nous nous y étions attendus, un port intérieur long de dix milles et large de deux milles un quart, d'une profondeur uniforme de deux brasses et demie à trois brasses. Le canal qui conduit au port extérieur est très étroit, son entrée étant resserrée par deux langues de sable; mais l'eau y est profonde, et dans une partie elle n'a pas moins de douze brasses. A l'extrémité su-

périeure du port, il existe un second canal d'environ trois cents verges de longueur entre les rochers à pic; mais ce canal est aussi resserré par deux promontoires de sable. Le courant y était très fort, et poussait vers le rivage une grande masse d'eau. Les barques n'eurent pas le temps d'explorer ce canal; mais suivant toute vraisemblance, il communique avec un lac intérieur qui nous a été décrit par les naturels du détroit de Kotzebue. A l'entrée du canal appelé *Tonshook* par les naturels, il existe un village esquimau; il en existe deux autres sur la côte nord-est du port : la population totale de ces trois villages s'élève à environ quatre mille personnes.

Ils ressemblaient parfaitement aux naturels que nous avions vus précédemment, si ce n'est qu'ils étaient mieux vêtus, et que les ustensiles à leur usage étaient plus élégans et mieux travaillés. Parmi leurs fourrures nous remarquâmes quelques peaux de renard gris et de loutre de terre; mais ils ne voulurent pas les céder pour moins d'une hache chacune. Indépendamment des flèches et des arcs, armes ordinaires de ces peuplades, ils avaient de courtes lances artistement incrustées en cuivre; ils mettaient un grand prix à tous ces objets, et les tenaient enveloppés dans des fourrures. Parmi les habitans du village au nord, nous vîmes plusieurs jeunes filles portant des bracelets de fer.

Il n'y a qu'un très petit nombre de naturels sur les bords du port intérieur. Il existe au nord un village où il est évident que les habitans ne résident que pendant l'hiver. Au moment où nous le visitâmes, il était sous la garde d'un vieillard, de sa femme et de leur fille, qui nous reçurent avec civilité et nous donnèrent quelques poissons. Les huttes étaient dans le plus grand délabrement, quelques-unes à demi pleines d'eau, et toutes en un mot fort sales. Divers ustensiles domestiques et instrumens de cuisine, laissés sur des tablettes, des traîneaux, qu'on avait rangés sous les buissons, nous convainquirent que les habitans avaient l'intention de revenir aussitôt que le froid aurait consolidé l'eau qui séjournait au dedans et au dehors de leurs maisons. Une de ces huttes était si spacieuse, qu'elle ne pouvait avoir été construite que pour servir de lieu de réunion ou de salle de banquet. Son aspect s'accordait avec la description de certains bâtimens de cette espèce qui existent chez les Esquimaux de l'est.

Ces deux ports si voisins du détroit de Behring pourront devenir par la suite fort importans pour la navigation, en servant particulièrement de refuge aux vaisseaux qui ne voudront point passer le détroit dans la mauvaise saison. Au port extérieur, qui surpasse en commodité et en sûreté tous ceux que je connaisse aux environs du détroit de Beh-

ring, je donnai le nom de *port Clarence,* en l'honneur de S. M. le roi régnant, alors duc de Clarence. Au port intérieur, qui convient admirablement pour y réparer les navires, et qui est assez profond pour recevoir une frégate, pourvu qu'elle débarque ses canons, ce qui se ferait aisément sur le banc de sable situé à son entrée, je donnai le nom de *port Grantley,* en l'honneur de lord Grantley. Les deux pointes qui forment l'entrée du port Clarence reçurent les noms de *Spencer* et *Jackson,* à cause de l'honorable sir Robert Spencer et de sir Samuel Jackson, tous deux capitaines et officiers distingués de la marine royale. C'est au capitaine Jackson que je suis redevable de ma première nomination aux voyages de découvertes au nord.

Les côtes nord et est du port Clarence s'abaissent graduellement jusqu'à la mer, et se terminent en quelques endroits par des rochers. Le sol est couvert d'un épais tapis de mousse; la flore en est très limitée; les vallées et les bas-fonds sont remplis de saules et de bouleaux rabougris. Le pays est marécageux et entrecoupé de flaques d'eau.

La côte sud du port Clarence est basse, de formation diluvienne, couverte de gazon et entrecoupée de canaux étroits et de lacs. Elle s'étend depuis une chaîne de rochers, qui paraît avoir été autrefois voisine du bord de la mer, et s'abaissant

insensiblement, elle se termine par une pointe basse (la pointe Spencer). Dans un endroit, cette langue de terre est si étroite et si basse, que, par un grand vent, la mer peut la submerger. Mais au nord elle devient plus haute et plus large, et les ruines de quelques huttes disposées en ce lieu attestent qu'il a servi autrefois de résidence aux Esquimaux.

La reconnaissance de ce vaste port nous occupa jusqu'au 5 septembre, jour où nous levâmes l'ancre pour opérer notre retour dans le détroit de Kotzebue. En nous éloignant de la pointe Spencer, la difficulté de la distinguer, même à une très courte distance, nous expliqua comment cet excellent port avait échappé aux recherches du capitaine Cook, qui jeta l'ancre à quelques milles de son entrée.

§ 15.

Arrivée à l'île Chamisso. Naufrage du grand canot. Voyage du lieutenant Belcher. Départ définitif de la mer polaire. Remarque sur les tribus qui habitent la côte nord-ouest d'Amérique. Retour en Californie. Relâche à San-Blas. Valparaiso. Coquimbo. Rio-Janeiro. Retour en Angleterre.

En approchant du mouillage devant l'île de Chamisso, nous fûmes désagréablement surpris de ne pas voir notre grand canot à l'ancre; le délai fixé pour son retour était expiré depuis plusieurs jours.

et l'exiguité de ses provisions ne permettait pas à son équipage de tenir plus long-temps la mer. En examinant minutieusement le rivage avec nos télescopes, nous vîmes flotter un pavillon sur la pointe sud-est de la péninsule de Choris, et deux hommes agiter un mouchoir blanc pour attirer notre attention. Un doute s'empara sur-le-champ de nos cœurs, partagés entre l'espérance et la crainte. Ces hommes que nous apercevions appartenaient-ils à cette expédition de terre, attendue depuis si long-temps, ou à l'équipage de notre grand canot, qui aurait péri au milieu des glaces ou sur la côte par les gros temps des jours précédens? L'idée que c'était le capitaine Franklin et ses compagnons, arrivés sains et saufs au terme de leur glorieuse entreprise, fut celle que nous accueillîmes la première, parce qu'elle flattait le plus cher et le plus ardent de nos vœux; mais elle s'évanouit bientôt quand un examen plus attentif du pavillon nous fit reconnaître l'enseigne de notre canot, arborée de bas en haut en signe de détresse. Les barques furent expédiées sur-le-champ au secours de nos malheureux camarades, avec des provisions et des couvertures, car, ne voyant que quelques-uns d'entre eux se promenant sur le rivage, pendant que les autres étaient couchés sous un appentis élevé autour du pavillon, nous en avions conclu qu'ils étaient malades ou blessés.

Le retour de la première barque confirma nos conjectures sur le sort de la grande barque, avec cette différence que, au lieu de se perdre sur la côte nord, elle avait péri dans le détroit de Kotzebue; et nous eûmes la douleur d'apprendre que trois hommes avaient péri avec elle.

Il résulte du rapport du lieutenant Belcher, qui commandait la barque, que, après avoir quitté l'île de Chamisso le 12 du mois précédent, il s'était avancé le long de la côte nord du détroit, et avait pris terre au cap Krusenstern. N'y trouvant pas le navire, il leva l'ancre et se dirigea vers le cap Thompson, où il mouilla. Quelques naturels lui ayant assuré (ce qui était faux) que le navire avait passé au nord, il poursuivit sa route dans cette direction; mais le temps étant gros et le vent soufflant avec violence du sud-est, il se réfugia sous le vent de la pointe de l'Espérance, et reconnut la baie formée par cette pointe et le cap Lisburn. Il y découvrit une petite crique, qui lui offrit un bon mouillage dans deux brasses d'eau, avec un fond vaseux. Sur la relation du lieutenant Belcher, je donnai à cette crique le nom du capitaine *Marryat*, de la marine royale. Elle est située à l'embouchure d'une petite rivière qui a sans aucun doute contribué à former la pointe de l'Espérance.

Après avoir levé le plan de la crique, le lieutenant Belcher navigua vers le cap Lisburn. Malgré un

gros temps, il débarqua sur sa côte nord, et en détermina la latitude à 68 degrés 52 minutes 3 secondes nord. De là il s'avança le long de la côte, afin de rencontrer l'expédition de terre, et arriva le 19 au cap de Glace, où il prit terre, et parcourut avec beaucoup de soin tous les environs, dans l'espérance de découvrir quelques traces du capitaine Franklin.

S'étant rembarqué, il s'avança à dix milles est-nord-est du cap de Glace, et ensuite à 27 milles au nord; mais le vent l'ayant forcé à s'éloigner de la côte, il ne tarda pas à rencontrer la plaine de Glace, ce qui l'obligea à s'arrêter et à revenir sur ses pas.

Le 23 août un nouveau débarquement fut opéré au cap de Glace. La curiosité du lieutenant Bulcher fut vivement piquée quand un des naturels le conduisit dans un vaste bâtiment, qui sert aux Esquimaux de salle de danse, et se mit à chercher un rouleau de bois creux, faisant entendre par gestes qu'il avait été laissé par des Européens. Ne le trouvant pas, il passa en revue chacun des morceaux de bois qui se trouvaient dans l'appartement, et finit par déclarer qu'il avait été enlevé. Quel désappointement pour le lieutenant Belcher, qui naturellement plaçait au rang des choses possibles que le capitaine Franklin fût venu dans ce lieu, et qu'après y avoir laissé cet écrit comme

monument de son passage, il s'en fût retourné par le même chemin. Quoi qu'il en soit, les recherches furent sans résultat, et après avoir déposé entre les mains des naturels une déclaration écrite sur son séjour en ce lieu, il se rembarqua.

Le 26 il rencontra de nouveau la glace par 70 degrés 41 minutes nord, et le lendemain il en reconnut la direction vers l'est-sud-est, à cinq ou six milles de la terre, et à vingt milles à l'est du cap de Glace. Dans ces circonstances, craignant d'être investi par les glaces, il dut songer à son retour vers ce cap.

A cette époque trois hommes de son équipage se trouvèrent hors de service par suite d'engelures et de crevasses occasionées par le froid, et la nécessité de déployer beaucoup de voiles fatigua tellement la barque, qu'elle commença à faire eau, et les pompes devaient être constamment en action. Il devint donc indispensable de chercher un lieu de refuge, et il gouverna vers la pointe de l'Espérance. Quand il y aborda, les naturels commençaient à préparer leurs huttes pour l'hiver. Après que son équipage eut séché ses habits pour la première fois depuis plusieurs jours, il se remit à la mer; mais le mauvais temps ne lui permettant pas de tenir la côte sans péril, et l'époque de son retour à l'île Chamisso étant arrivée, il dirigea sa course vers ce lieu. Il y trouva les instruc-

tions que j'avais laissées pour lui avant de partir pour l'exploration du port de Clarence.

Il devait, entre autres choses, rassembler une grande quantité de bois et élever un observatoire sur la péninsule de Choris. Il s'occupait de cette opération, quand le vent ayant passé brusquement en face de la côte où le grand canot était à l'ancre, l'équipage reçut l'ordre de se rendre immédiatement à bord. Par malheur le temps avait été si beau le matin qu'on avait laissé deux personnes seulement sur le grand canot, et la barque qui en dépendait ne pouvait contenir que trois personnes à la fois. Quelques Esquimaux avaient un esquif sur le lieu même, et M. Belcher les contraignit de l'assister dans ses tentatives pour atteindre le grand canot; mais la mer était si grosse, et les naturels déployèrent si peu de bonne volonté, que ces efforts furent infructueux. M. Belcher cria alors aux matelots à bord de couper le câble, afin de laisser le navire échouer sur la côte; mais, soit par crainte, soit que la voix du commandant n'ait point été entendue, son ordre ne fut point exécuté. Il y avait en ce moment à bord quatre hommes et un mousse : deux d'entre eux, pensant qu'il n'y avait aucun secours à attendre de terre, se jetèrent à la mer, tenant des esparres à la main, et s'efforcèrent d'atteindre le rivage; mais ils furent malheureusement submergés. Les autres se

réfugièrent dans les agrès : avec eux était le mousse, dont on entendit quelque temps les cris sur le rivage; mais à la fin, épuisé de froid et de fatigue, il tomba à la mer et on ne l'a jamais revu.

La troupe d'Esquimaux qui avaient accordé leur coopération personnelle avec si peu d'empressement, considérèrent ce déplorable spectacle avec la plus froide indifférence, s'abstenant de toute autre assistance que celle de leurs prières et de leurs cérémonies superstitieuses; et voyant l'état de dénûment de ceux qui avaient été jetés sur la côte, ils se mirent à piller tout ce qu'ils purent. Ils leur apportaient de temps à autre un peu de poisson, non dans des intentions charitables, mais au contraire afin de détourner leur attention, et de se ménager plus de facilité pour dérober une foule d'objets appartenant au grand canot, et qui étaient épars sur le rivage.

Sur les neuf heures du soir la mer commença à se calmer, et à minuit on parvint, avec des peines infinies, à communiquer avec le navire. Les deux hommes qui s'y trouvèrent encore furent amenés à terre, et placés devant un feu, où ils reprirent assez de forces pour qu'on pût les transporter dans une hutte voisine du théâtre de ce déplorable événement.

Le lendemain, après avoir rassemblé tous les débris qu'on put sauver du naufrage, l'équipage

alla prendre ses quartiers à la pointe Garnet, où nous le trouvâmes à notre retour du port Clarence. Plusieurs détachemens furent dirigés vers le canot échoué, afin de tâcher de le remettre à flot, et de sauver ce qu'on pourrait des cabines et du fond de cale; mais il était entièrement brisé et rempli de sable : quelques jours après il tomba en pièces.

Diverses circonstances pronostiquaient cette an
née un hiver plus hâtif que l'année précédente : en conséquence, vers le milieu de septembre, nous commençâmes nos préparatifs de départ. Dans les premiers jours d'octobre le froid devint rigoureux, et la neige tomba avec abondance. Le thermomètre tomba dans la nuit du 4 à 25 degrés au-dessus de 0; il était manifeste que l'hiver allait se faire sentir. Je dus en conséquence examiner mûrement si je devais prolonger mon séjour dans ces parages. Nous n'avions point reçu de nouvelles du capitaine Franklin, on ne pouvait plus se flatter de le voir arriver; et puisque nous étions obligés de lui enlever, en nous éloignant, l'unique chance de secours qu'il pouvait attendre dans ces mers, notre espérance était que des obstacles insurmontables auraient interrompu son voyage et l'avaient forcé de retourner sur ses pas.

Quoiqu'il en soit, désirant ne partir qu'au dernier moment, dans l'espérance de lui être utile, je

demandai de nouveau l'avis de mes officiers sur l'état de la saison, et les trouvant unanimes à croire que l'hiver était commencé, et que le bâtiment ne pouvait prolonger son séjour dans le détroit de Kotzebue sans péril, je me déterminai à quitter le mouillage dès que le vent le permettrait. Cependant, prévoyant le cas, quelque invraisemblable qu'il fût, où le capitaine Franklin arriverait après notre départ, les provisions qui avaient été enterrées à son intention ne furent point retirées, et nous déposâmes dans l'île un morceau de bois creux contenant des renseignemens sur le caractère des naturels, et d'autres particularités dont il était important qu'il eût connaissance.

Le 6 octobre 1827, un froid rigoureux continuant à se faire sentir, nous levâmes l'ancre de devant l'île de Chamisso. Nous passâmes le détroit de Kotzebue sans aucun incident qui mérite d'être rapporté, et le 14 à la pointe du jour nous étions en vue des îles Aléoutiennes. Ayant ainsi quitté le détroit de Behring, le principal objet de notre expédition dans les mers polaires était manqué, et le sort de l'expédition du capitaine Franklin, qui nous était alors inconnu, excitait en nous la plus vive sollicitude. Désappointés de n'avoir pu opérer avec lui la jonction projetée, nous nous consolions au moins par l'idée que si de fâcheux événemens avaient entravé sa marche, nous avions

si bien réussi, avec la protection du ciel, à nous maintenir pendant deux années au poste qui nous était assigné, qu'à aucune époque du temps fixé pour notre réunion il n'aurait pu manquer la barque ou le bâtiment, ni arriver au rendez-vous convenu dans le détroit de Kotzebue sans y trouver des secours anticipés.

L'audacieux voyage du capitaine Franklin au-delà de la rivière de Mackenzie, et le long de la côte du continent américain, est maintenant connu de tout le monde; en considérant que la distance entre le point le plus avancé de nos découvertes respectives n'est pas de cinquante lieues, et qu'en lui donnant dix jours pour accomplir ce trajet il serait arrivé à la pointe Barrow au même instant que notre grand canot, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il n'ait point eu connaissance de notre situation avancée; car il se serait trouvé autorisé par-là à braver des dangers auxquels, dans toute autre circonstance, il eût été inexcusable de s'exposer. Qu'on ne croie pas que je veuille par-là détacher une feuille des lauriers du capitaine Franklin et de ses intrépides compagnons, qui à travers des obstacles insurmontables pour des hommes moins audacieux et moins persévérans nous ont fait connaître une étendue de pays dont la réunion avec les découvertes que nous avons eu le bonheur de pousser si loin sur la côte

occidentale, ne laisse plus à explorer qu'une très petite partie de ce continent.

Je ne terminerai pas la relation de mon séjour dans les mers polaires sans ajouter quelques particularités sur les peuplades que nous avons rencontrées sur cette côte, qu'aucun voyageur n'avait explorée avant nous.

Les Esquimaux de l'ouest paraissent beaucoup se rapprocher des tribus qui résident sur les côtes nord et nord-est d'Amérique, par le langage, les traits, les mœurs et les coutumes. D'un autre côté, sous beaucoup de rapports, ils ressemblent aux Tschutschi desquels ils descendent probablement. Je dois signaler ces affinités avant d'exposer mes observations sur les peuplades qui habitent la côte ouest d'Amérique, peuplades que, pour la commodité du lecteur, j'appellerai *Esquimaux de l'ouest*, afin de les distinguer des tribus qui habitent la baie d'Hudson, le Groenland, Igloolik, et en général tous les lieux à l'ouest de la pointe Barrow. La ligne de démarcation devrait, à la rigueur, s'étendre à partir de la rivière de Mackenzie, d'après certains points de rapprochement qui ont été observés entre les peuples qui résident près de cette rivière et les tribus de l'ouest, mais il sera plus convenable de la renfermer dans les limites ci-dessus mentionnées.

Les Esquimaux dont il s'agit occupent la côte

ouest d'Amérique, depuis le 60e degré 34 minutes nord, jusqu'au 71e degré 24 minutes nord. C'est une nation de pêcheurs qui résident près du rivage, ou même sur le rivage de la mer, qui fournit presque exclusivement à leur subsistance. Ils construisent leurs huttes ou résidences d'hiver sur les points de la côte les mieux appropriés à leur manière de vivre, tels que l'embouchure des rivières, l'entrée des ports, les parties saillantes du rivage, mais toujours sur des terres basses. Ils se réunissent ordinairement en associations qui excèdent rarement cent personnes, quoique dans certains cas elles en comprennent jusqu'à deux cents. Dans l'enceinte des limites que j'ai indiquées plus haut, nous comptâmes quatre-vingt-dix de ces villages; quelques-uns étaient fort petits, et ne se composaient que de quelques huttes : d'autres semblaient avoir été abandonnés depuis longtemps; mais en les supposant tous habités pendant l'hiver, le total de la population, y compris celle de Kow-ee-Rock, ne s'élèverait pas, je pense, à plus de deux mille cinq cents personnes. Je ne donne pas cette estimation comme parfaitement exacte; d'après la manière dont ces peuplades sont dispersées sur la côte durant l'été, il serait difficile qu'elle le fût : mais cette approximation pourra servir à montrer que les tribus ne sont pas nombreuses.

Comme nous débarquâmes sur tous les points de la côte, et que tous ces villages paraissent concentrés, il n'est pas vraisemblable que beaucoup aient échappé à notre attention; il n'est pas à présumer non plus qu'il en existe un grand nombre dans les terres au-dessus de l'embouchure des rivières, car des communications fréquentes avec le bord de la mer sont indispensables d'après les habitudes de ce peuple.

Leurs huttes ou résidences d'hiver sont en partie creusées dans la terre, en partie recouvertes de mousse étendue sur des morceaux de vieux bois. Il y a du reste diverses espèces d'habitations dont la construction semble varier suivant la nature du terrain et le goût des habitans. Quelques-unes s'élèvent tout entières au-dessus du sol, il en est d'autres dont le toit en dépasse à peine la superficie : plusieurs ressemblent aux habitations des Tschuchi, d'autres à celles des naturels voisins du détroit du prince William. Les Esquimaux se retirent dans ces huttes pendant l'hiver, et quand approche la saison avec laquelle ils commencent leurs pérégrinations, ils mettent à l'eau leurs esquifs, et après avoir embarqué avec eux leurs familles, ils se répandent le long de la côte, cherchant les provisions et les vêtemens nécessaires pour l'hiver suivant. Un pêcheur expérimenté connaît les endroits les plus abondans en

poissons et en veaux marins, et s'y dirige à la hâte, espérant se saisir, à titre de premier occupant, de cette précieuse station. C'est ainsi que presque tous les points du rivage et l'embouchure des rivières sont envahis par ces tribus. Ils y restent et y passent, sans aucun doute, une heureuse vie, occupés à la pêche du saumon, des veaux marins, à rassembler des fourrures de première qualité, ou, à défaut, les meilleures qu'ils peuvent se procurer, et qui doivent leur être d'un grand secours durant l'hiver.

Pendant leur absence, les villages sont laissés à la garde de quelques vieilles femmes et de quelques enfans, avec un ou deux jeunes gens pour les assister : non-seulement ils doivent veiller à la sûreté des propriétés, mais encore ils doivent à l'approche de l'hiver nettoyer les huttes et les préparer pour la réception des voyageurs. Tant que dure la belle saison, ceux-ci vivent sous des tentes faites de peaux de daims attachées à des perches; mais vers le milieu de septembre, ils enlèvent ces établissemens, chargent leurs esquifs des produits de leurs travaux, et les font remorquer par des chiens le long de la côte, jusqu'à leurs huttes. Ils y prennent leur résidence d'hiver comme auparavant, se réjouissent de l'abondance de leur butin en chantant, dansant, faisant des festins, comme c'est la coutume des Esquimaux

de l'est; ils ont de grandes salles destinées à ces divertissemens.

Les résidences d'hiver sont toujours faciles à reconnaître de loin, à des troncs d'arbres ou poteaux élevés tout près, et auxquels sont suspendus, tantôt des traîneaux ou des peaux de poissons, tantôt des agrès de chaloupe et des instrumens de pêche.

Nous n'eûmes pas occasion d'observer leurs occupations pendant l'hiver : elles doivent consister dans la fabrication des ustensiles nécessaires pour la saison des travaux; à faire des habits, à orner et incruster les objets qui composent leur mobilier; car tous ceux qui sont en os sont couverts de devises. Ils ne paraissent avoir ni roi ni gouverneur: mais, à l'exemple des tribus où s'est conservé le gouvernement patriarcal, ils vénèrent les vieillards et leur obéissent. Les vieilles femmes qui ont des prétentions à la sorcellerie leur inspirent parfois la plus grande terreur.

Leur religion est probablement la même que celle des Esquimaux du nord, et ils ont comme eux des magiciens et des sorciers. On peut supposer qu'ils se forment quelque idée d'une vie à venir, d'après leur coutume de placer auprès des tombeaux de leurs parens les objets nécessaires aux vivans pour se procurer leur subsistance, tels que des harpons, des arcs, des flèches, et

de vêtir avec soin les cadavres. Les instrumens de musique qu'ils suspendent à l'ouverture des tombeaux feraient croire que, selon eux, cette seconde vie ne doit pas être privée de jouissances. Leur manière d'ensevelir diffère de celle des Esquimaux de l'est, qui brûlent leurs morts, et qui, à cet effet, déposent les corps sur une plate-forme en bois, et construisent par-dessus un bûcher avec de jeunes arbres. La position dans laquelle sont placés les corps diffère aussi : ils sont placés au nord chez les peuples qui nous occupent, tandis que les tribus de l'est les placent dans la direction du nord-est.

Les Esquimaux de l'ouest sont plus grands que ceux de l'est, la moyenne de leur taille étant de cinq pieds six pouces et demi; leurs figures sont plus agréables, à en juger par les naturels que j'ai vus à la baie de Baffin, et par d'autres peuplades dont les portraits ont été publiés; mais aussi leur beauté se flétrit dans un âge plus tendre, particulièrement celle des femmes. La vieillesse donne à leur visage une expression sauvage et repoussante, rendue plus hideuse encore par des yeux chassieux et des dents réduites en chicots par la mastication fréquente de substances dures.

Leur caractère diffère de celui des habitans d'Igloolik et du Groenland : ils sont plus sobres, plus industrieux, plus prévoyans; ils partagent

plutôt l'humeur belliqueuse, irascible, et un peu brutale des Tschutschi. Ils ne paraissent pas aussi étrangers à tout sentiment de piété filiale que les naturels d'Igloolik, qui, quand vient l'époque de leurs excursions d'été, laissent leurs vieillards et leurs malades périr dans les villages.

L'hospitalité est l'un des traits distinctifs des Esquimaux de l'ouest, ainsi que de toutes ces tribus sauvages, comme si la nature, en les dotant de cette vertu, avait voulu adoucir jusqu'à un certain point cette férocité qui compose le fond de leur caractère.

Fumer est leur passion dominante, et ils s'y livrent tant que leur tabac dure. Ils se réunissent pour savourer la fumée de ce narcotique: la pipe passe de main en main, comme le calumet des Indiens; mais il ne paraît pas que chez eux l'on soit obligé de l'accepter. Souvent le plaisir des assistans consiste à voir des personnes de la société qui se portent des défis pour consumer une pipe entière sans reprendre haleine; souvent on rit aux éclats aux dépens du vaincu ou de celui qui, comme cela arrive fréquemment, est saisi d'un accès de toux, par suite de l'invasion de la fumée dans ses poumons.

Ils font rarement usage du tabac d'une autre manière, quoique nous ayons vu au détroit de Behring des naturels qui le mâchaient avec plaisir,

et que les habitans de l'île Saint-Laurent le prisent. Cette prédilection pour le tabac leur vient sans doute des Tschutschi, qui sont si passionnés pour cette herbe que, au dire du capitaine Cochrane, ils chiquent, prisent et fument en même temps. L'habitude de mélanger le tabac leur est commune avec les Tschutschi, qui la leur ont sans doute communiquée. Le tabac qui est importé sur la côte ouest d'Amérique est d'une qualité inférieure, et contient souvent des raclures de bois sec.

Les ornemens qui se portent sur la lèvre et que j'ai décrits dans le cours de cet ouvrage sont exclusivement réservés aux hommes chez les Esquimaux de l'ouest; ils ne sont usités qu'à partir du détroit de Norton, où ils ont été vus par le capitaine King, jusqu'à la rivière de Mackenzie, où le parti qui attaqua le capitaine Franklin en portait.

Quant aux ornemens qui se portent au nez, et qui sont si communs chez les tribus au nord d'Oonalaska, nous n'en avons vu que dans un seul cas; ils étaient portés par des femmes d'une peuplade dont le dialecte différait de celui qui est généralement employé par les tribus à l'ouest de la pointe Barrow. Ces ornemens disparaissent au nord d'Alaska; on les retrouve chez une tribu voisine de la rivière Mackenzie. Une pareille solution de continuité dans les modes, chez une même nation, se

reproduit au sujet de l'usage de se raser le sommet de la tête, qui est général chez les Esquimaux de l'ouest, cesse à la rivière de Mackenzie, et reparaît à la baie d'Hudson, parmi une tribu de Groenlandais qui, à l'époque où ils ont été découverts par le capitaine Ross, avaient été si long-temps privés de toute communication avec d'autres peuples qu'ils se regardaient comme les seuls êtres vivans qui existassent sur la surface du globe.

Je regrette que nous n'ayons jamais vu les Esquimaux occupés activement, si ce n'est à charroyer leur butin le long de la côte. Une des raisons de ce fait, c'est qu'à notre approche ils interrompaient tout travail pour se procurer quelques-uns des objets précieux embarqués à bord. Toutefois on peut supposer, d'après les incrustations de leurs ustensiles d'ivoire, que leurs occupations sont très nombreuses, et qu'elles se rapprochent de celles des Groenlandais. Leur principal passe-temps consiste dans la chasse des rennes. A en juger d'après les sculptures qui ornent plusieurs de leurs meubles, il paraît qu'ils les tuent à l'aide d'arcs et de flèches, ce qui, avec des animaux aussi sauvages, doit exiger autant de ruse que de dextérité.

Tirer à la cible paraît être un des amusemens favoris des Esquimaux, et d'après ce que nous avons vu dans l'île de Chamisso, il y a parmi eux des gens d'une habileté extraordinaire à cet exer-

cice. Un plongeon nageait un jour à trois cents verges du rivage, nous offrîmes une récompense à celui qui le tuerait; le coup partit, mais l'oiseau l'esquiva en plongeant. L'Esquimau attendit qu'il reparût, et au moment où il montra la tête à la surface de l'eau, il lui traversa les deux yeux avec sa flèche. Il reçut la récompense promise pour ce trait d'adresse, et nous conservâmes la peau de l'animal comme une pièce d'ornithologie et un monument du savoir-faire des archers indiens. Néanmoins, en général, je ne les crois pas très habiles tireurs.

De tous les produits de leur industrie, le plus ingénieux est sans contredit les chaînes d'ivoire : elles sont coupées dans un morceau d'ivoire solide, chaque anneau est évidé, et elles ont quelquefois jusqu'à vingt-deux pouces de longueur. J'ignore quel en est l'usage; mais une partie du dernier anneau reste souvent massive, et sculptée en forme de baleine : ces chaînes étant très fortes, peut-être servent-elles, d'une manière ou d'autre, à la capture de cet animal.

Le langage des Esquimaux de l'ouest a tant d'analogie avec celui des tribus de l'est, qu'il serait aussi facile que superflu de multiplier les preuves de cette ressemblance, après ce fait qu'Auguste, natif de la baie d'Hudson, se trouva en état de converser avec les Esquimaux que nous rencon-

trâmes à l'embouchure de la rivière de Mackenzie. Néanmoins j'ai voulu mettre le lecteur à même de juger combien un vocabulaire recueilli chez les peuplades que nous avons visitées se rapproche de celui qu'a publié le capitaine Parry, bien entendu qu'on devra tenir compte des erreurs auxquelles sont exposés les compilateurs qui ne peuvent se faire entendre que par signes, et qui doivent interroger de faibles peuplades quelquefois éloignées les unes des autres, et qui, tout en parlant la même langue, emploient souvent des dialectes différens. Il ne paraît pas que cette langue se parle beaucoup au-delà du détroit de Norton; mais certainement elle ne s'étend pas jusqu'à Oonalaska; car les naturels de cette île, que les Russes emploient fréquemment en qualité d'interprètes, ne sont d'aucune utilité sur la côte d'Amérique près du détroit de Behring. Les deux langues ont cependant une grande analogie, et peut-être, au fond, appartiennent-elles à la même famille.

Il serait surperflu de multiplier les observations sur ces peuplades; elles se rapprochent tellement des tribus de l'ouest, qu'on ne saurait les considérer autrement que comme deux branches sorties de la même souche; et quoique les habitans de la péninsule de Melville aient déclaré qu'ils ne connaissaient aucune peuplade à l'est d'Alkoolie, on

a de fortes raisons pour croire, d'après les produits d'origine asiatique qu'on a trouvés entre leurs mains, qu'il existe au moins des communications accidentelles entre toutes les tribus de la côte nord d'Amérique.

J'ai dit que nous avions dépassé les îles Aléoutiennes dans la soirée du 14 octobre. Le 29 nous reconnûmes le voisinage de la côte de Californie, à la présence de grands pélicans blancs qui pêchaient à quelques milles à l'ouest de la pointe Pinos. Nous ne tardâmes pas à voir terre, et à huit heures du soir nous mouillâmes dans la baie de Monterey.

Le 3 décembre 1827 nous quittâmes le port de San-Francisco, dont les bords nouvellement couverts de neige offraient l'aspect d'un paysage d'hiver. Le 13 nous vîmes le cap San-Lucas; le lendemain nous étions sous le vent des Trois-Maries, trois hautes îles situées à soixante-cinq milles de San-Blas, et bien connues pour être fréquemment citées dans l'histoire des boucaniers, ainsi que par les autres navigateurs qui ont navigué les premiers dans ces mers. Après avoir dépassé ces îles, nous reconnûmes celle de Saint-Georges, que nous trouvâmes vingt milles plus loin de San-Blas que sur la carte.

Le lendemain matin nous distinguâmes les montagnes de la Terre-Ferme élevant leurs pics au-

dessus de la vapeur blanchâtre suspendue sur toutes les parties de la côte habitable aux environs de San-Blas. La plus haute de ces montagnes, le San-Juan, qui s'élève à six mille deux cent trente pieds au-dessus de la mer, est le meilleur point de ralliement pour les vaisseaux qui se dirigent vers San-Blas, parce qu'il est visible à une grande distance, et qu'il est rarement caché par les brouillards, tandis que les basses-terres le sont toujours. Quand le Piedra de Mar peut être vu, c'est un guide aussi sûr. Ce roc est à dix milles ouest des mouillages; il est haut de cent trente pieds, et a douze pieds d'eau autour de sa base.

L'après-midi était bien avancée quand nous jetâmes l'ancre devant San-Blas, et la bise rafraîchissante balayant les bords de la baie, avait déjà dissipé les vapeurs que la chaleur soulevait des savanes humides qui s'étendent à plusieurs milles à la ronde, autour du roc isolé sur lequel la ville est bâtie. Les habitans n'étaient pas encore revenus de Tepic, où ils émigrent pendant le *tempo de las aquas*, la saison des pluies, ainsi appelée à cause de l'abondance des pluies qui inondent le pays pendant l'été.

Nous remîmes à la voile le 27 janvier 1828, et nous arrivâmes le 3 février suivant à Mazatlan, où nous devions embarquer des espèces d'or et d'argent appartenant à des négocians anglais. Ma-

zatlan est un ancrage très exposé, dans lequel les bâtimens sont obligés de se tenir si près de terre qu'il serait fort difficile de mettre à la mer avec un vent soufflant d'ouest-sud-ouest vers le sud-est. Dans le cours de notre reconnaissance, nous découvrîmes un roc recouvert seulement par onze pieds d'eau au centre même du mouillage, et nous ne fûmes pas médiocrement surpris qu'un si grand nombre de bâtimens qui avaient relâché dans ce port n'aient point donné contre cet écueil. Mazatlan est plus salubre que San-Blas, et notre équipage commença à s'y rétablir des maladies qu'il avait contractées dans ce dernier port.

Le 27 février, ayant reçu à bord les espèces en question, nous reprîmes la mer pour revenir à San-Blas, et nous courûmes le long de la côte, avec un vent de nord qui règne presque constamment depuis novembre jusqu'en juin. Le lieutenant Belcher, dans le grand canot, navigua de conserve avec le bâtiment et examina certaines parties de la côte que celui-ci n'aurait pu apercevoir : de cette manière nous obtînmes une reconnaissance complète de la côte, depuis Mazatlan jusqu'à quelques milles au sud de San-Blas. Dans l'intervalle compris entre les deux ports, la profondeur de l'eau décroît par des pentes si bien ménagées qu'on ne redoute aucune espèce de danger.

Pendant mon séjour dans le second de ces ports.

je crus devoir me rendre à Tepic pour conférer avec les négocians anglais. Tepic est la seconde ville dans la province de Xalisco, maintenant appelée *Guadalajara*, et contient huit mille âmes; mais ce nombre est porté à onze mille environ pendant la saison des pluies sur la côte, époque à laquelle les habitans se réfugient à Tepic. La ville est bâtie au fond d'une plaine, entourée presque de tous côtés par des montagnes, et non loin d'un lac qui exhale un *malaria* fatal à ceux qui essaient d'habiter sur les bords dans les jours d'une chaleur excessive, et il y en a beaucoup de tels: les nuages de vapeur, dans leur passage, enveloppent souvent la ville et y répandent une température glaciale qui dans le cours de l'année enlève plusieurs centaines de personnes. Aussitôt que le soleil a disparu derrière les montagnes, il est remplacé par un brouillard froid si épais qu'on est trempé de la tête aux pieds en quelques instans. Grâce à ces circonstances, Tepic est presque aussi malsain que la côte de la mer, et d'après les registres paroissiaux, il paraît que les décès excèdent les naissances.

A environ une lieue et demie de Tepic, au pied du mont San-Juan, est bâti Xalisco, près de l'emplacement de l'ancienne ville de ce nom. Xalisco, quoique si voisin de Tepic, est d'une parfaite salubrité. J'eus la curiosité d'y compulser les regis-

tres de l'église, afin de les comparer avec ceux de Tepic, et je reconnus que les naissances excédaient les décès dans la proportion de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-dix. Dans une population de trois cent mille individus, on en comptait plusieurs presque centenaires, tandis qu'à Tepic peu de personnes avaient plus de soixante-deux ans. Les Espagnols apprécient très bien cette différence de climat, et envoient souvent les malades de Tepic se rétablir à Xalisco; ils n'en continuent pas moins à résider, et même à bâtir de nouvelles maisons sur l'emplacement malsain qui a été choisi par leurs ancêtres.

Nous partîmes de San-Blas le 8 mars, et nous côtoyâmes la terre jusqu'au lendemain où nous déterminâmes la position du cap Corrientes, promontoire remarquable sur cette côte; et le 10 nous fûmes en vue du volcan de Colima. Cette montagne, d'après nos calculs, s'élève à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est située par 19 degrés 25 minutes 24 secondes de latitude nord, et 1 degré 41 minutes 42 secondes de longitude est de l'arsenal de San-Blas.

Le 12 mars 1828, de bon matin, nous fûmes en vue des Tetas de Coyuca, montagnes à pic que les marins regardent comme les meilleurs points de repaire quand on navigue vers le port d'Acapulco. Le lendemain matin nous jetâmes l'ancre dans le

port, le plus parfait en son genre qu'on puisse imaginer.

Après avoir embarqué, selon notre projet, une abondante provision de dindons et de fruits qui sont les uns et les autres plus beaux dans ce pays que dans aucun autre que j'aie jamais visité, nous remîmes à la mer le 18 mai. Le 29 nous passâmes l'équateur par 99 degrés 40 minutes, et nous arrivâmes à Valparaiso le 29 avril. Nous eûmes la satisfaction d'y trouver la nouvelle que son altesse royale le lord amiral avait daigné témoigner son approbation pour la marche que nous avions suivie dans notre voyage au nord en 1826, en désignant *la Blossom* pour les premières promotions qui avaient eu lieu, en effet, sur la présentation de son altesse royale. J'y trouvai aussi l'ordre de transporter en Europe des remises en espèces, dont une partie arriva le 19 mai, et le 20 nous partîmes pour Coquimbo, où nous devions embarquer le reste. Le 23, à six lieues sud-ouest-demi-ouest de ce port, nous fûmes surpris par un tremblement de terre qui ébranla si violemment le navire, que quelques hommes de l'équipage crurent que l'ancre était tombée par accident, et qu'elle entraînait avec elle le câble en chaîne au fond de la mer, tandis que d'autres supposèrent que le navire avait donné contre un bas-fond. Une heure après nous éprouvâmes une seconde secousse beaucoup moins

forte que la première. A notre arrivée à Coquimbo nous apprîmes que ces secousses avaient été ressenties par les habitans, et que la nuit précédente ils en avaient éprouvé une qui fit trembler les clochers au point que les cloches sonnèrent : les habitans en essuyèrent ensuite quelques autres plus légères. Ces convulsions souterraines répandent l'effroi parmi eux.

Nous passâmes plusieurs jours dans ce port, qui jouit d'un des plus délicieux climats qui se puisse imaginer ; les coups de vent ne s'y font presque jamais sentir, et la pluie y est un accident très rare. Situé entre les ports de Valparaiso et de Callao, où la terre n'est humectée que par la rosée, il semble partager les avantages de ces deux climats, sans avoir les désagrémens de la saison pluvieuse auxquels le premier est sujet, et les chaleurs, ainsi que l'atmosphère du second.

Le 3 juin l'embarquement fut terminé, et nous mîmes à la voile. Nous passâmes le méridien du cap Horn le 30 avec des tourbillons de neige abondante ; et après avoir essuyé de fort mauvais temps, nous arrivâmes à Rio-Janeiro le 21 juillet. Nous reçûmes à bord le très honorable Robert Gordon, ambassadeur à la cour du Brésil ; et après quarante-neuf jours de navigation nous reparûmes à Spithead, en Angleterre, pour désarmer notre navire à Wolwich le 12 octobre 1828.

Dans ce voyage, qui avait duré trois ans et demi, nous avons fait soixante-treize mille milles anglais, et éprouvé successivement toutes les diversités de climats qui existent sur le globe.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIX-NEUVIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE SIXIÈME. — CHAPITRE III. — BEECHEY. (1825-1828). — Préliminaire. 1

§ 1. Itinéraire de Spithead à Valparaiso. Ile de Sala-y-Gomez. Ile de Pâques. Ile d'Élisabeth d'Anderson. 3

§ 2. Ile Pitcairn. Détails sur la mutinerie du navire *le Bounty*.

§ 3. Ile Pitcairn. Manières, coutumes, occupations, avertissemens, etc., des naturels. Leur village. Excursion dans l'île. Mariage d'Adams. Description générale. 58

§ 4. Ile Oeno. Ile du Croissant. Groupe Gambier. Relation avec les naturels. 95

§ 5. Ile Gambier. Nouvelle entrevue avec les naturels. Leur areghe ou chef. Description de ces îles : leur sol, leurs productions. 128

§ 6. Ile de lord Hood. Ile Clermont-Tonnerre. Ile Serle. Ile de la Pentecôte. Ile Lagoun. Ile Thrum-Cap. Ile Egmont. Ile Barrow. Ile Carysfort. Ile Kockburn. Ile Osnabruck. Ile Byam-Martin. Ile Gloucester. Ile Bow. 150

§ 7. Histoire des habitans de l'île Byam-Martin. Détails sur les naturels de l'île Bow. Découverte des îles Melville et Croker. Réflexions sur la manière dont les îles de l'archipel bas furent peuplées. Arrivée à Taïti. 177

§ 8. Taïti : état actuel de cette île. 203

§ 9. Départ de Taïti. Arrivée aux îles Sandwich. Ile Oneehow. Nous gagnons le Kamtschatka. Ile de Behring. Ile Saint-Laurent. Esquimaux. Ile King. Ile Diomède. Nous traversons le détroit de Behring, et nous allons jeter l'ancre devant l'île Chamisso. 230

§ 10. Nous quittons le détroit de Kotzebue pour aller explorer la côte américaine vers le nord. Cap Thompson. Pointe Hope. Cap Beaufort. Cap Glacé. Cap Franklin. Ouverture

Wainwright. L'allége continue d'explorer la côte. Le navire revient au détroit de Kotzebue. Après le retour de l'allége l'approche de l'hiver nous oblige à repasser le détroit de Behring, et nous gagnons la côte de Californie. 351

§ 11. Arrivée à San-Francisco. Le port. Les Présides. Les Missions. Mécontentement des missionnaires et de la garnison. Travaux des Indiens convertis. Relation d'une expédition officielle contre la tribu des Solimens. Voyage par terre à Monterey. Départ. 284

§ 12. P[illegible] aux îles Sandwich. Woahoo. Histoire de ces îles. Progrès de la civilisation. Bois de sandal. Ressources du gouvernement. De l'éducation. Lenteur de ses progrès. Travaux des missionnaires. Malheureux résultat de leur zèle. Dispositions du roi et des chefs. Dîner donné au roi et à la famille royale. Banquet donné par le roi. Mort de Krymakoo. Départ de Kahumona pour Owyhee. 340

§ 13. Relâche à Loo-Choo. Mœurs et coutumes des habitans. 395

§ 14. Départ de Loo-Choo. Arrivée au port Lloyd. Description des îles Azobispo. Passage du Kamtschatka. Arrivée à Petro-Paulski. Description de cette ville. Départ. Passage du détroit de Behring. Entrée dans le détroit de Kotzebue. Continuation du voyage au nord. Rencontre des glaces. Retour vers le sud. Découverte des ports Clarence et Grantley. Description de ces ports. Retour au détroit de Kotzebue. 429

§ 15. Arrivée à l'île Chamisso. Naufrage du grand canot. Voyage du lieutenant Belcher. Départ définitif de la mer Polaire. Remarque sur les tribus qui habitent la côte nord-ouest d'Amérique. Retour en Californie. Relâche à San-Blaz. Valparaiso. Coquimbo. Rio-Janeiro. Retour en Angleterre. 452

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-NEUVIÈME.

te. Le
retour
passer
le Ca-
351
s Mis-
garni-
e ex
oyage
284
le ces
ssour-
le ses
résul-
Dîner
né par
pour
340
itans. 395
scrip-
rrivée
. Pas-
oit de
ontre
s Cla-
ur au
429
canot.
a mer
côte
che à
ur en
452

18